

De la generation de l'homme, ou tableau de l'amour conjugal ... / [Nicolas Venette].

Contributors

Venette, Nicolas, 1633-1698

Publication/Creation

Cologne : C. Joly, 1702.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/m4hrxtue>

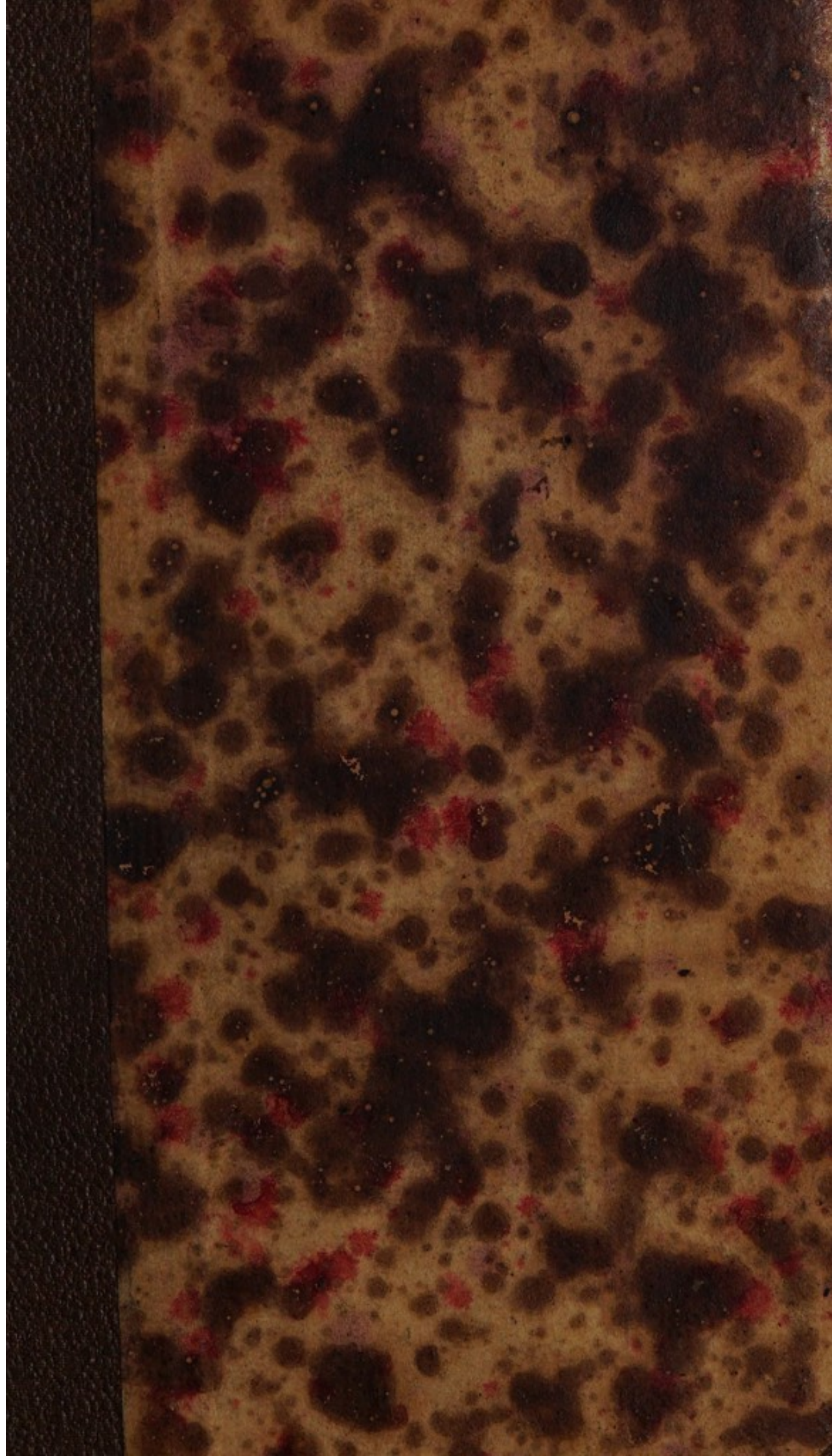
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

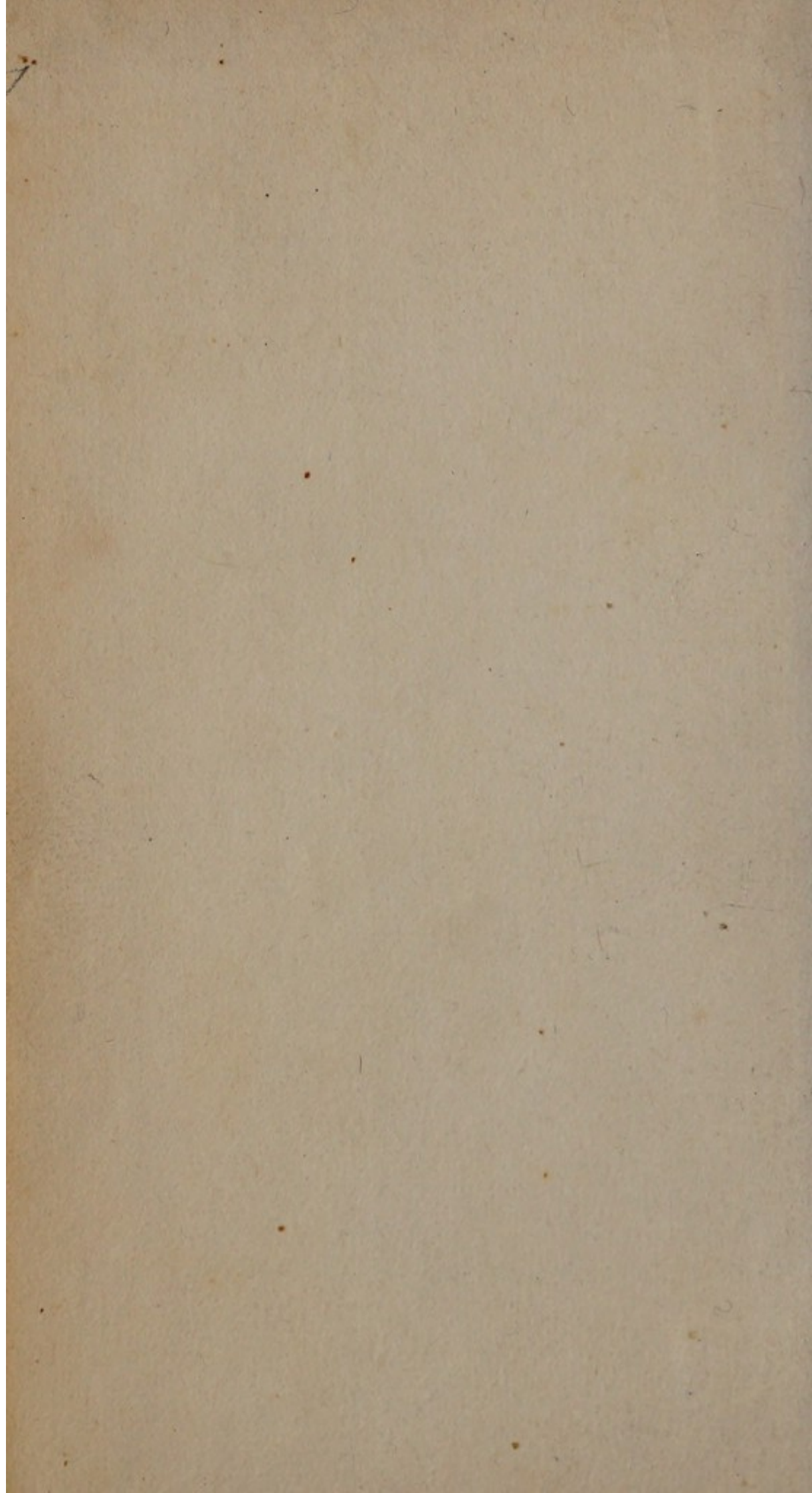


53070/A

17/5

Hoepli
rd 4.02

44 a. 10831



DE LA
GENERATION
DE
L'HOMME,
OU
TABLEAU
DE L'AMOUR
CONJUGAL.

Divisé en quatre Parties.

Par Mr. **NICOLAS VENETTE,**

*Docteur en Médecine, Professeur du Roy en Anatomie &
Chirurgie, & Doyen des Médecins aggrégés au
Collège Royal de la Rochelle.*

*Huitième Edition, revue, corrigée, augmentée
de figures par l'Auteur.*



A COLOGNE,

Chez CLAUDE JOLY, 1702.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cic.

Cui hic Ludus noster non placebit, ne legerit; aut, si legerit, obliviscatur: Et velit, nolit, aliter hæc sacra non constant.

Quisquis ad has literas impudicus accedit, culpam refugiat, non Naturam, facta demonet suæ turpitudinis, non verba nostræ necessitatis, in quibus mihi facillimè pudicus & religiosus Lector & Auditor ignoscet. August. de Civit. Dei, l. 14. c. 23.



A V I S D E
L' A U T E U R
A U
L E C T E U R.

Toute sorte de personnes de quelque condition qu'elles puissent être, trouveront dans ce Livre de quoi se satisfaire, & chacun y trouvera ce qu'il a dans le cœur. Les uns y rencontreront les plaisirs du Corps, c'est à dire, les Creatures: & les autres celui de l'Esprit, c'est à dire, Dieu: Mais avec cette difference, que les premiers les y trouveront avec beaucoup d'embaras, au lieu que les autres, qui y chercheront simplement à executer les ordres & les preceptes de Dieu, les y trouveront sans peine, & sans contradiction, & avec commandement de ne plaire qu'à Dieu seul dans le Mariage. Que l'on sera bien disposé à lire ce Livre, quand l'on sera dans ces sentimens si raisonnables!

AVIS DU
LIBRAIRE
AU
LECTEUR.

Nous avons crû que Mr. Nicolas Venette, Docteur en Medecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Medecins aggregez au College Royal de la Rochelle ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions icy, puis qu'on le connoit presentement par tout pour estre l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom par un retrograde sous celuy de Salocini Venitien pour des raisons que nous ignorons jusques à present: Mais on pouvoit connoître par plusieurs endroits de ce Livre qu'il estoit Medecin de la Rochelle. Plusieurs se sont écriez contre son ouvrage comme contre un piège, que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lû avec préoccupation, ou qu'ils en eussent ouy mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lû. D'autres qui sont en plus

AU LECTEUR.

plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des loüanges, & il n'y a guere de personnes savantes en France & mesme en Europe qui n'ayent ce Livre dans leur Cabinet, & qui ne l'estiment beaucoup puis qu'il a esté imprimé plusieurs fois en François, en Allemand, en Flamand. Le premier qui en a dit du bien a été le docte Monsieur Bayle, Auteur de la Republique des Lettres, qui à la page 1221. de l'impression d'Amsterdam 1686. sur la fin de l'année 1687. témoigne que l'Auteur de ce Livre luy a appris mille choses importantes prouvées par des faits: c'est beaucoup dire que d'apprendre mille choses à l'un des plus savans de l'Europe: Puis, au commencement de l'année 1688. il parle encore de luy en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'estime pour son Livre, puis qu'il n'y a guere d'exemples dans ses journaux, où il ayt parlé deux fois d'un mesme Auteur.

D'ailleurs, M. Daniel Sauvry, Docteur en Medecine dans son livre des Medicamens parle encore de luy en des termes qui font bien connoître qu'il le prise beaucoup.

Enfin, le laborieux Abbé de Furetiere un des membres de l'Academie Française de Paris dans son grand Dictionnaire sur le

AVIS DU LIBRAIRE &c.

*mot de pucelage le nomme fameux Medecin,
& le compare à Joubert, Docteur en Me-
decine & Chancelier de la Faculté de Me-
decine de Montpellier.*

*Tout cela fait bien voir que cet ouvrage
a ses Approbateurs, puis qu'on luy donne
tant de loüanges, dont l'Auteur est la sour-
ce. Et, pour être convaincu de ce que je dis,
l'on n'a qu'à lire la Preface, qui est com-
me l'apologie du Livre.*

P R E F A C E

SIl les Livres des Anciens, qui trait-
toient de l'Amour, ne s'estoient point
malheureusement perdus, ou par la ma-
lice des hommes, ou par l'injure des
temps, nous aurions sans doute par
leur Lecture augmenté nos observati-
ons sur la Generation des hommes, &
par là nous aurions fait cesser les justes
plaintes de l'illustre * *Tiraqueau*.

Mais, quoy que nous en manquions,
nous avons, ce me semble, par nôtre
propre experience & par celle de nos a-
mis assez de lumiere pour faire un gros
volume sur les ordre sque la Nature
nous a prescrits pour la production des
hommes, sans que nous ayons recours
pour cela aux pensées des Anciens.

La Nature qui n'est que Dieu mes-
me, ou pour mieux dire, sa divine
Providence repandue par tout l'Uni-
vers, nous fournira encore des lumie-
res sur cette matiere sans en aller cher-
cher

* 4

**Dolemus hunc Librum (Stratonis Lamp-
saceni de concubitis) temporum injuria fuisse
ereptum. Tiraq. l. 15. n. 91. de leg. concub.*

P R E F A C E.

cher ailleurs. En cela nous suivrons les préceptes , & nous obéirons à ses decrets : Mais, comme la verité est un attribut , qui luy est inféparable, nous ne la déguiserons point, afin que la Nature & la verité jointes ensemble soient les deux guides qui nous puissent conduire dans tout cet **Ouvrage**.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la Nature, & nous ferons paroître aux yeux de tous ce qu'il y a de plus veritable & de plus caché dans l'histoire de la Génération des hommes.

Je say bien que tout le monde n'a pas une force d'ame , pour en considerer les admirables productions: que, parmi les hommes , il y en a beaucoup de foibles & de scrupuleux qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goust, & qui se plaignent toujours , quand on n'est pas à leur sentiment. La verité toute nue n'a point de charmes pour eux , elle leur fait horreur, si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit masquée pour être belle, &, comme s'ils n'estoient point hommes , aux moindres amorces de l'Amour ils s'étonnent,

P R E F A C E.

nent, ils s'offensent, ils crient, ils s'allarment & ils fuyent.

Ces mêmes hommes, qui sont si scrupuleux, s'empressent pour connoître la vérité de toutes choses. Ils la desirent ardemment, & ils la recherchent même avec passion. Cependant, quand on tâche de la leur montrer, ou qu'ils la rencontrent eux-mêmes, ils s'en ébloüissent, & ils s'en scandalisent.

Les premiers hommes estoient tout-autres que nous. Ils étoient bien moins scrupuleux & bien plus raisonnables que nous ne le sommes. Leur nudité ne leur caufoit aucune émotion déréglée. La Nature & la Raison estoient les maîtresses de leur mouvemens amoureux, & l'Amour même, tout fier qu'il est, sembloit obéir à ses ordres, quand ils s'y opposoient tant soit peu. Ils régardoient une femme, comme une statuë, quand il n'étoit pas permis de l'aimer, &, si par hazard l'Amour leur échauffoit le cœur, alors leur raison & leur force d'ame ménageoient si adroitement leurs passions, qu'ils pouvoient entierement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisoit pas plus

P R E F A C E

d'impression sur leur ame, que les filles de Lacedemone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lors qu'elles dansoient toutes nuës dans un Carrefour sans être couvertes que de l'honnesteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'huy banie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit conservée que parmy les sauvages, qui en cela sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considere l'aveuglement de l'homme & ses contrariétés, qui decouvrent sa misere, j'entre en chagrin de le voir en cet estat. Sur cela, je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en desespoir de ne se pas connoître soy-mesme, & de ne savoir d'où il vient, & comment il est fait. Je luy demande s'il est mieux instruit que moy sur les parties qui le composent, & sur la maniere dont il a esté engendré, & je connois par sa conversation que sur cela nous sommes fort ignorants l'un & l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous, & nous y voyons des gens qui n'ont sur cela plus de lumiere que nous en avons. Nous trouvons par hasard un homme, qui nous instruit des principes de la Generation, qui nous en montre
les

P R E F A C E.

les parties, qui nous en fait voir les actions, & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes, pour multiplier leur espece dans le mariage, & les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avoit depit de se connoître soy-mesme, & de savoir son origine, insulte à la personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la Nature dans la Generation des hommes. Pour moy, qui vois que ce sont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire & je m'y soumets. Je m'étudie en-suite à examiner après ces premieres lumieres ce que je ne savois pas auparavant, & parce que l'homme est fait pour penser, je ne blâme point celuy qui, estant mortel de sa nature, pense à se rendre immortel par le moyen de la Generation, & par des moyens licites. En verité, cet homme avec qui je m'entretiens & moy sommes bien contraires en sentiment. Celuy qui nous instruit plaist aux uns, parce qu'ils sont raisonnables, & deplaist aux autres parce qu'ils font des actions depravées.

P R E F A C E.

vées. Sa doctrine est orthodoxe, & ce qu'il enseigne est legitime ; puisque c'est le sentiment de l'Eglise, & qu'il s'oppose par là à la ruine du monde, & aux maladies qui peuvent nous attaquer par le mauvais usage des plaisirs licites.

J'avouë que l'on nous a élevés dans la repugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, que nous avons appellées honteuses, quoy que *Moïse* les ait nommées saintes, puisqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher, sans avoir la main coupée, & nous nous sommes accoutumés à avoir de l'horreur pour leurs actions, comme si Dieu, selon la pensée de * *Saint Clement d'Alexandrie*, ne les avoit pas fabriquées, & si les loix divines & humaines ne nous permettoient pas d'en user. Quelle extravagance, disoient quelques Philosophes, * de prononcer dérober, trom-

* *Nēque indecorum nobis in utilitatem audientium nominare dicata conceptui organa, quæ & ipsum Deum fabricare non pūduit. 2. pædagog.*

* *Latrocinari, fraudare, adulterare, re turpe est, sed dicitur non obscœné. Liberis dare operam re honestum est, nomine obscœnum. Cynici apud Cicer.*

P R E F A C E.

tromper, commettre un adultere, dont les actions sont deffenduës, & de n'oser dire ce que nous pouvons faire sans crime avec nos parties naturelles, dont les actions sont permises.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques, & les plus abominables, sans blesser la bienfiance, quand on parle d'une maniere à marquer l'état, où les personnes sont, lorsqu'elles les commettent, ou montrer par sa retenue qu'on les envisage avec peine, & qu'on les communique aux autres avec des circonstances de menagement. Les choses les plus infames, qui sont représentées sous ce voile d'horreur, sont la cause qu'on les regarde comme des crimes, & elles signifient plutôt les choses que l'action même, parce que chaque pensée exprimée ayant deux sortes de signification, l'un propre, l'autre accessoire, elle est considérée en divers sens. Ainsi, une chose peut être infame & honneste, deffendue & permise. Ces idées accessoires ne sont pas toujours attachées aux mots par un usage commun il faut s'en rapporter à celui qui s'en sert & lire son Livre sous cette condition.

Car

P R E F A C E.

Car les mots n'estant que des sons, & les choses estant indifferentes d'elles-mesmes, ils ne sont impudiques ny les uns ny les autres: & c'est une maladie * ou une foiblesse d'ame de s'en scandaliser. C'est ainſy que *Saint Augustin* * en a usé, lors qu'il dit, que, s'il y a quelque personne impudique qui lise ce qu'il à écrit des plaisirs de l'Amour dans le mariage, elle accuse plutoſt ſa turpitude que les paroles, dont il a esté obligé de se ſervir, pour expliquer ſa pensée sur la Generation des hommes: & il ajoute, qu'il espere que le Lecteur pudique & le sage Auditeur luy pardonneront aisément la maniere de parler dont il s'est servi, pour s'expliquer sur cette matiere. C'est aussy de la mesme forte, qu'en a usé * l'Apôtre, lors qu'il

parle

** Verbis effendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cicero.*

** Quisquis ad has literas impudicus accedit culpam refugiat non Naturam, facta denotet suæ turpitudinis, non verba nostræ necessitatis, in quibus mihi facillime pudicus & religiosus Lector & Auditor ignoscet. De Civ. Dei l. 14. c. 23.*

** Nam fœminæ eorum immutaverunt*

P R E F A C E.

parle des horribles crimes des hommes & des femmes qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties en celuy qui est contre les loix de la Nature.

Celuy qui fait ce que c'est que du monde regarde tout avec indifferance, & à l'imitation du Soleil, il ne peut être taché d'aucune chose quelque sale qu'elle puisse être. Si, par hazard, ce Livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupule, & il y admirera les ordres sacrés que Dieu a donnés à la Nature, pour perpetuer l'espece des hommes.

Mais, parce que c'est par l'Amour que nous sommes engendrez, & que l'Amour que l'Ecriture nomme Charité, selon le sentiment de St. Jérôme, est la plus forte de toutes les passions, il y trouvera dequoy la menager, & la dompter même quand il en sera embarrassé; si bien que je ne doute pas que ce Livre ne puisse être d'un très-grand secours à plusieurs personnes, même

naturalem usum in eum usum qui est contra Naturam. Similiter & masculi relicto naturali usu foeminae exarserunt in desideris suis ad invicem, masculi in masculos turpiter operantes. I. ad Romanos.

P R E F A C E.

même à celles qui font d'une vertu distinguée. Que s'il excite dans le cœur quelques émotions amoureuses, en même temps il les détruira & en fournira le remede, comme fait le Soleil qui dissipe les nuages qu'il a produits.

Un jeune homme y connoîtra donc de quel temperament il est, quelle disposition il a pour la continence, ou pour le mariage. Il y apprendra à quel âge, il doit se marier, pour ne pas s'enervier dans le commencement de sa vie, & pour vivre long-temps avec plaisir : en quelle saison ou à quelle heure du jour, on peut faire sans s'incommoder des enfans sains & spirituels, qui soient un jour l'honneur & la gloire de leur pere, & le soutien de l'Estat. Mais, parce que les jeunes gens n'envisagent que la volupté, lors qu'ils se marient, ils y verront depeintes les incommodités incurables que causent les plaisirs excessifs du mariage, afin qu'avant que d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous causent, ils puissent les éviter & s'en garantir en même temps.

Un vieillard y trouvera jusques à quel âge on peut se marier, & s'il a dessein de se procurer des heritiers par le maria-

ria-

P R E F A C E.

riage, il y verra comment il doit se comporter auprès d'une femme, pour en avoir des enfans, & communément aussi dans la froideur de son âge, il doit s'exciter auprès d'elle, sans qu'il puisse courir aucun risque d'alterer sa santé, ny de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Theologien, un Casuiste & un Confesseur y apprendront les véritables causes de la validité & la dissolution du mariage, les vices qui s'y rencontrent & même les pechés que l'on y commet parmi les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la Génération & par conséquent tout ce qui est contraire aux decrets de Dieu, aux loix du Mariage & à l'intention de l'Eglise. On y traite des incommodités qui empêchent les personnes mariées de se rendre reciproquement le devoir, & l'on y allegue, ce me semble, de si bonnes raisons sur tout ce que l'on propose, & principalement sur les charmes, sur les Incubes & Succubes, & sur les Eunuques, que je puis dire, qu'après que l'on aura vu ce que j'en écris, on sera entièrement desabusé des opinions contraires
que

P R E F A C E.

que l'on a crûes probables jusques-icy.

Un juge y trouvera des difficultés de Droit & de Medecine établies & décidées si clairement , que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien-éclaircies , qu'après cela , il faudra luy-mesme distinguer les veritables causes de l'impuissance d'un homme & de la sterilité d'une femme , & ne se laissera plus abuser, quand on luy presentera des enfans supposés. Cette science par soy-mesme n'est point suspecte, au lieu qu'un Medecin, un Chirurgien & une Matrone, à qui pour l'ordinaire on se rapporte dans ces sortes de matieres, peuvent être gagez, ou par complaisance, ou par interest. On y marquera encore les deffauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer , & celui dans lequel on finit, & les signes qui peuvent marquer veritablement la grossesse. On y verra si la Nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher, si les Charmes, les Magiciens, ou les Demons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin on y apprendra si les Hermaphrodites & les

P R E F A C E

les Eunuques doivent se marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un Philosophe & un Medecin y trouveront, ce me semble, dequoy se satisfaire en lisant quelques decouvertes que j'ay faites sur les parties naturelles de la femme, & sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, sur la cause des regles & du lait des femmes, & sur quantité d'autres matieres, que l'on n'a point encore bien expliquées jusques icy.

Une femme apprendra dans ce Livre à regler ses mouvemens amoureux & à menager la reputation des ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le Cloître ou pour le Mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfans, qui ensuite ne se desespereront point, pour avoir embrassé un estat auquel ils n'estoient point propres. Elle y connoitra comment on doit rendre le devoir à son mary, & les égards que l'on doit avoir pour luy, quand on ayme sa santé, & que l'on n'est point esclave de sa passion. Enfin, elle saura vivre avec plaisir dans le mariage, & éviter tous les ecüeils que l'on y rencontre ordinairement.

Une

P R E F A C E.

Une fille sera instruite par avance de tous les defordres que peut causer l'Amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même : car , comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à fouhaitter que toutes les filles feussent, avant que d'être mariées , les peines & les chagrins que l'on y souffre.

Un Athée même qui lira attentivement ce Livre, & qui y observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la Nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera de quoy changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ny Livre ny raisonnement qui luy fasse connoître plus clairement Dieu , que ce que j'écris de la Génération des hommes.

Un Débauché y connoitra quels fâcheux chagrins & quelles maladies incurables cause un amour déreglé, & après y avoir fait de serieuses réflexions , il y trouvera des remedes, ou pour s'opposer à la violence de l'Amour , ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

J'avouë de bonne foy que parmy tant d'utilités que peut causer ce Livre, il peut
aussy

P R E F A C E.

aussi faire beaucoup de mal dans l'esprit de quelques Lecteurs. L'Amour est un enfant aveugle qui peut faire du bien ou du mal, selon l'adresse avec laquelle on badine avec luy. On peut le comparer à un couteau à deux tranchans que les Foux manient pour faire du mal, & que les Sages prennent pour en user comme il faut. Car l'Amour est également la source de la vertu & du vice, parce que, bien qu'il soit naturel, toujours bon & indispensablement nécessaire pour la production des hommes, il nous faut tant de violence, que souvent nôtre volonté en use mal. L'on doit donc prendre des précautions pour la lecture de ce Livre & choisir les personnes à qui on le doit confier : car, puis que l'Amour est une passion, qui, estant naturelle, est si impétueuse, que, quelque sages que nous soyons, souvent nous n'en pouvons être les Maîtres : Il nous entraîne comme un torrent, & pour l'ordinaire nous ne nous appercevons des malheurs qu'il nous cause, que lors que nous les avons effuyez.

Il seroit donc à souhaiter que le Lecteur de quelque sexe qu'il fust eût l'esprit

P R E F A C E.

esprit fort & réglé, & qu'il feust ce que c'est que l'Amour & le Monde : qu'après cela, il ne fust ny libertin ny impudique, je desirerois mesme qu'il fust d'un âge raisonnable, pour être en état d'en profiter. Dans cet âge on a l'esprit plus meur & plus retenu. L'Amour semble avoir fait alors ce qu'il doit faire de plus impétueux, & le plus souvent on ménage mieux les mouvemens de sa passion dans un âge avancé, que dans une tendre jeunesse. On est en ce temps-là plus capable de s'opposer aux efforts violens de l'Amour, & de résister plus courageusement à ses charmes.

On pourroit peut-être me dire icy que, bien que dans la matiere que je traite je ménage avec dessein les expressions du langage, qui semblent être d'elles-mêmes trop libres, je garde une certaine bienveillance & un certain ménagement dans les paroles, dont je me sers pour exprimer ma pensée, & qu'enfin je ressemble au sage Tartare *Anacarsis*, qui n'estoit jamais représenté par les Peintres qu'avec la main droite sur la bouche, & la gauche sur ses parties amoureuses, pour nous apprendre qu'il ne fa-

loit

P R E F A C E.

oit parler de ces parties & de leur action qu'avec modestie & retenuë: Neantmoins que j'expose à un danger eminent de se perdre ceux qui liront ce Livre, & qu'il vaudroit beaucoup mieux ne l'avoir point mis au jour, que d'être la cause des crimes que l'on pourroit commettre par la lecture.

Mais ce feroit vouloir toujours demeurer dans l'ignorance, & se procurer une dure servitude, que de se priver de la lecture des Livres, qui nous enseignent la maniere par laquelle la Nature agit dans ses productions, & les moyens dont elle se sert pour y arriver: car, en quelque lieu que les productions de la Nature se trouvent, pour me servir de la pensée de *Tertullien*, * elle s'attire plutôt de l'admiration pour elle-mesme que de la honte pour celui qui en est le fidèle interprete.

D'ailleurs, comme j'ay emprunté du Public la matiere de cet Ouvrage, il est raisonnable que je la luy rende, après avoir fait de serieuses reflexions, & des observations importantes sur ce

* *Ne pudeat necessaria interpretationis, Natura veneranda non erubescenda. lib. de animal.*

P R E F A C E.

ce que j'ay decouvert. Il peut donc regarder le portrait de l'Amour que j'ay fait d'après Nature pour éviter les défauts & les crimes que j'y ay remarquez. J'ay prétendu reformer les mœurs des Libertins, & montrer aux Sages les souplesses de l'Amour pour s'en divertir, & de plus pour conserver leur santé, & les obliger à choisir les voyes les plus assurées pour la génération sans en abuser. Car je proteste n'avoir autre dessein en écrivant, que d'instruire mon Lecteur dans la vertu.

Enfin, si nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit sujet d'accuser celuy qui a formé les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, dont on abuse tous les jours si lâchement, & l'on pourroit encore blamer celuy qui nous a fait present de la vigne, lors que l'on s'enivre si aisément de son jus. Car si nous pesions les bienfaits & les presens de la Nature, par le mauvais usage de ceux qui en usent, en verité nous les prendrions toujours en mauvaise part.

Nous serions encore reduits à cette extremité que de supprimer la pluspart des Livres anciens & nouveaux. Nous
bani-

P R E F A C E.

banirions de nos Bibliothèques, *Catule*, *Juvenal*, *Horace* & *Virgile* mesme, qui nous entretiennent agréablement de l'Amour. Il faudroit déchirer *Aristote*, *Platon* & *Plutarque*, qui ont écrit de la génération & des voluptez naturelles. Il faudroit encore abhorrer les excellens ouvrages de *Dante*, de *Petrarque*, de *Bocace*, de *Marfille Ficin*, de *Platine* & d'*Equicola*, qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'Amour. Nous ne devrions point lire ce Livre que *Jerôme Mengus* Cordelier dedia au Cardinal *Paleole*, ceux du *P. Delrio* Jesuite, ny ceux du *P. Sprenger* Dominicain des conjonctions abominables que font au Sabbath les Sorciers avec les Diables; Non plus que le Livre de l'Amour de *Flaminius Nobilis*, l'un des grands Theologiens de son temps, qui, après avoir travaillé à l'Edition de la Bible Latine par l'ordre du Pape *Sixte V.* crut qu'il n'estoit ny deshonneſte, ny indigne de luy de composer celuy-là, comme le chef-d'œuvre de sa vie. Il faudroit jeter au feu tous les Casuistes, qui nous enseignent tant de choses sur ces matieres. Et le *P. Sanchez* Jesuite ne seroit point

* *

exempt

P R E F A C E.

exempt de blame, luy qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne liroit plus *St. Augustin*, *St. Gregoire de Nyffe*, ny *Tertulien* qui parlent de l'Amour conjugal en des termes que je n'ozerois traduire en François qu'en les paraphrasant, & l'on supprimeroit le Livre des secrets des Femmes, où *Albert le Grand* nous enseigne des remedes pour aymer. Enfin, on ne verroit plus les Livres des Medecins ny des Anatomistes, si les plaintes que l'on nous fait estoient justes & raisonnables.

On me dira peut-être que l'on ne trouveroit pas ce Livre mauvais, s'il étoit écrit en Latin, afin de l'arracher des mains du petit peuple, & de le mettre seulement entre celles des Savants.

Mais cette objection n'aura aucune force pendant que je verray que ceux, qui possèdent les Langues étrangères, ne moderent pas mieux leur passions que les autres, & qu'ils vivent mesme souvent avec plus de moleste & de volupté : que je liray les Livres de Medecine & d'Anatomie en François avec des figures & des privileges du Roy : Que je trouveray par tout le Livre

vre

P R E F A C E.

vre des erreurs populaires de *Joubert*, qui traite des actions des parties des deux sexes, & qui osa bien le dédier à *Marguerite de Navarre*, grand'-mere de *Henry le Grand* de glorieuse memoire. Celui d'*Ambroise Paré* & de *du Laurens*, qui traitent de la Generation des hommes, & celuy de *M. Mauriceau*, qui parle de l'accouchement des Femmes avec des figures, qui semblent deshonnestes & impudiques: Que l'on debitera ouvertement un Livre, qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinue adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'Amour. Que les Livres de *Bodin* advocat & de *Delancre*, Conseiller au Parlement de Bourdeaux, nous feront voir les impudicités & les abominations que commettent les Sorciers au Sabbath: Que le Roman de la Rose & du Bourdon, dont *Jean de Meun* fut l'auteur, se trouvera encore chez nos Libraires: Que les pieces en vers, les satyres & les comedies de nos Poëtes se vendront publiquement: & qu'enfin le plus saint de tous les Livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes, je ne croi pas que l'on puisse trouver mauvais,

P R E F A C E.

que j'aye agité dans ma Langue toutes les questions qui composent ce Livre.

Mais encore, si je ne say point de Latin, & que je ne possède d'autre Langue que la mienne, étoufferay-je en moy-mesme les belles observations que j'ay faites pendant ma vie sur la Generation des hommes, plutôt que de les mettre au jour ? Non, non, il importe trop à tout le monde, & principalement aux Savans de savoir comment on est fait, de quelle maniere l'on a esté formé dans le flanc des femmes, & comment on doit user des plaisirs de l'Amour, ou pour conserver sa santé, ou pour ne point faire de faute contre les maximes de la Religion. Vous pensez mal de moy, disoit autrefois *Joseph* à ses freres, * mais Dieu qui fait mon intention, fera naître de bons effets de ce que vous croyez que j'ay mal fait.

Que s'il m'est échappé quelques faillies en faisant mon Livre, en verité pouvois-je parler des folies de l'Amour avec un air grave, & n'a-t-il pas falu quelquefois dans les occasions prendre un

* *Vos cogitatis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum.*

P R E F A C E.

un air gaillard & enjoué, fans pourtant bleſſer la pudeur, & fans ſalir l'ima-
gination de ceux qui liront mon Li-
vre.

Je ſay qu'il y a quelques perſonnes ſi ſuſceptibles d'Amour, qu'ils ne peu-
vent voir aucun objet amoureux, ny lire
aucun livre qui en traite, ſans être émeus
juſques au crime par cette paſſion. Je
conſeille à ces perſonnes-là de fuir la con-
verſation des hommes, ou d'habiter les
deſerts & la ſolitude, pour ne rien voir
qui les choque, ou pour ne rien ouïr que
l'on puiſſe dire de la Génération des hom-
mes.

Que ſi, par nos efforts ou par nôtre
adreſſe, nous pouvions nous priver des
mouvemens de l'Amour, ou en exemp-
ter les autres : j'avouë que j'aurois tort
d'expoſer ce Livre aux yeux de tout le
monde. Mais, parce que l'Amour eſt
une paſſion à laquelle nous nous laifſons
tous vivement toucher, ſans pouvoir
ſouvent nous en deffendre, il me ſemble
que l'on doit plutôt louer que blâmer un
Livre, qui enſeigne à la moderer & à ſe
conſerver la ſanté, en ſe garantiffant des
ſouplesſes, dont il ſe fert toujours pour
nous

P R E F A C E.

nous mal-traiter : Car c'est une partie de la prudence humaine, que les Peres de l'Eglise ont appelée *Prudentia Carnis*, que de se conserver la santé dans la moderation des plaisirs du mariage.

Ce ne sont pas toujours les Livres, qui nous apprennent ce que nous ne devons pas savoir, la mauvaise complexion, les exemples & les conversations deshonestes font souvent beaucoup plus de mal. En effet,

Iroit-on, après tout, s'alarmer sans raison

Pour un peu de plaisanterie ?

Je craindrois bien plutôt que la cajolerie

Ne mist le feu dans la maison.

Belles, souffrez mon Livre,

Et puis faites tous vos efforts,

*Pour chasser vôtre Amant, qui d'Amour
vous enivre*

Je réponds de vous corps pour corps.

On ne peut pas dire véritablement que j'apprends dans ce Livre les excès de l'Amour, ny que j'enseigne les souplesses de cette passion pour en abuser. Si je les expose aux yeux de tout le monde, je ne le fais que pour décrier les voluptés illicites, pour les fuir & pour les abhorrer en même temps comme des causes

P R E F A C E.

ses de la perte de nôtre santé & de la perpétuité de nôtre espece. Car ce n'est pas pour reduire en methode les ouvrages de la Generation, ny les actions des parties genitales des deux sexes, que j'ay fait ce Livre. On fait qu'il y a déjà long-temps que cette affaire a esté reduite à la perfection par les seules forces de la Nature. La science ne fait rien à cela. Les plus ignorans & les plus lourds y sont les maîtres : Mais nous y avons voulu marquer la moderation que l'on doit avoir dans les plaisirs de l'Amour, afin que, pour le repeter une autre fois, on en fasse un bon usage, soit pour conserver nôtre santé, pour obeir aux ordres de la Nature, pour guérir nos maladies, ou pour la curiosité de l'esprit.

Bien loin donc d'écrire des plaisirs illícites que l'on prend dans les caresses des Courtisanes, je dis avec le Poëte ;

Nuda recede Venus, non est tuus iste Libellus.

Nous savons, selon le témoignage de St. Jérôme, * que toutes les caresses des femmes ne sont pas deshonestes, & que nous pouvons nous en servir sans en abuser ; Et que, si nous en voulons

P R E F A C E.

croire * *St. Augustin* , il nous dira que leurs embrassemens amoureux sont plutôt des rémèdes pour nôtre foiblesse, & un soulagement pour nos langueurs, que des plaisirs que nous devons abhorrer. En effet, puis que l'Eglise fait un Sacrement de l'estat du mariage, & qu'elle veut que ses enfans, qui se marient, soient auparavant munis de la grace de ses deux plus augustes mysteres, il faut bien croire que les plaisirs du mariage, que les mariez prennent ensemble la première nuit de leurs nôces, ne soient pas si horribles, ny si abominables que quelques personnes nous le veulent persuader: au moins, l'Eglise ne les croit pastels. Si cela estoit ainsi, il ne se feroit pas trouvé des Casuistes qui auroient soustenu, que mesme ces plaisirs estoient meritoires: puisqu'ils estoient les arrhes du Sacrement. Les gens qui n'ont point de femme, qui ont passé toute leur vie dans la
foli-

* *Utaris deliciis, sed earum vitiis non inficiaris.*

Alibi. Neque omnem coitum spurcum putamus. l. 1. ad Jovin.

* *Nuptiæ sunt infirmitatis remedium & humanitatis solatium. De nuptiis*

P R E F A C E.

solitude ; & qui d'ailleurs se nourrissent bien , ont pour l'ordinaire l'imagination beaucoup plus frappée que nous des plaisirs de l'Amour. Ils pensent que nous sommes ce qu'ils sont , & en cela ils se trompent lourdement. Pour nous , qui sommes accoutumés à des tables bien garnies , nous ne mangeons qu'avec retenue & avec discrétion.

Mais , parce que toutes les objections que l'on forme sur la lecture de ce Livre ne sont alléguées que par des personnes foibles & scrupuleuses , je consens qu'on ne le leur présente jamais , & que même elles ne le lisent point , qu'il n'y ait , au contraire , que les sages qui puissent profiter de sa lecture.

Je ne doute pas pourtant que , si l'on ne juge de ce Livre que par le titre de ses chapitres , il ne paroisse indiscret & impudique à quelques personnes qui ont été mal élevées , qui ont de mauvaises inclinations & l'esprit mal tourné. Mais , si on l'ouvre , qu'on le lise , & qu'on juge sans préoccupation du dessein que j'ay eu en le composant , on y adorera sans doute la sagesse divine , qui nous a embrasé le cœur par le moyen de l'Amour ,

P R E F A C E.

pour perpetuer nostre espece.

Mais tout le monde n'est pas capable de bien juger de mon Livre. Il est comme un tableau que toute sorte de personnes ne sont pas capables de connoître. Pour en bien juger, il faut avoir la science de la peinture, & puis se mettre dans le veritable point de veüe, car il n'y en a qu'un seul, qui est indivisible, & qui est le veritable lieu, d'où on le puisse bien voir. Ceux qui veulent en juger, souvent ne s'y mettent pas. Ils se placent trop près, trop loin, trop haut, trop bas, & ainsi ils en jugent mal. De plus les ignorans ne sont point capables d'en juger, & ceux encore qui ne l'ont vû que par ouy dire, ou par préoccupation. Il y a donc de trois sortes de personnes qui se sont établis pour son juge. Les premiers qui sont dans une pure ignorance disent après les autres qu'il ne vaut rien, qu'à être brûlé par les mains du bourreau. Les seconds qui sont savans en jugent bien, ou n'en disent mot, & y admirent les ordres de la Nature & les preceptes de Dieu pour la Generation des hommes. Enfin, les troisièmes qui sont des demy-savans & en plus grand

P R E F A C E.

grand nombre que les deux autres publient que mon Livre est pernicieux. Ils font les entendus, ils troublent tout le monde, & jugent plus mal que les autres. Ils sont icteriques, & disent que c'est moy qui suis barboüillé de jaune. En vérité, tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela il faut avoir l'esprit droit, bon goût & bon sens, & peu de personnes l'ont ainsi : témoin ce que nous fait remarquer *Quintilien*, qu'il y avoit de son tems des hommes, qui estimoient plus *Lucrece* que *Virgile*, bien que le premier, si on le compare à l'autre, ne merite pas le nom de Poëte. Enfin, je ne voudrois pour deffendre mon Livre, que l'Apologie qu'à fait le Pere *Theophile Renaud* en faveur de son compatriote le *P. Sanchez* Jesuite qui a écrit du mariage, comme j'ay fait : & alors il seroit bien deffendu.

Mon amy me disoit l'autre jour que j'avois fait ce Livre pour sanctifier les uns & pour scandaliser les autres. Il est vray, selon l'experience que j'en ay, qu'il paroist vertu à l'un, & vice à l'autre. Les maladies & les interets nous gastent l'esprit & nous ne jugeons pas

P R E F A C E.

également dans tous les âges. L'amour de party nous ferme agréablement les yeux, & les passions changent nôtre justice. Les uns regardent mon Livre comme quelque chose d'impudique & de subornant, parce que leur cœur est plein d'impureté & d'orgueil. Les autres le considerent comme quelque chose de naturel & de divin, parce que leur cœur est plein de justice & de soumission aux ordres de Dieu; si bien qu'on le blame & qu'on le louë, parce qu'on le regarde de different costé. Pour moy, si je voulois juger d'un Auteur, je voudrois d'abord connoître son dessein, & considerer son Livre en gros, sans m'arrester à une seule expression, à une seule periode, à un seul chapitre: & alors il est aysé de voir, s'il enseigne le vice, ou la vertu, & s'il porte les hommes à un Amour impudique, ou permis.

Quel Predicateur de l'Eglise a prêché avec plus de zèle & de force que moy la moderation des plaisirs, & la fuite des voluptés dans le mariage? Qui est-ce qui s'est opposé plus que moy à l'excez de l'Amour, & qui a en-

P R E F A C E.

enseigné de plus feurs moyens pour se garantir de ses appas ? L'on n'a qu'à lire l'art. 2. du Ch. 3. de la premiere partie, le chap. 1. 2. & 6. l'article 1. & 2. du chap. 8. le ch. 10. & 11. de la seconde, le ch. 1. de la troisiéme partie de ce Livre, & plusieurs autres endroits pour savoir, si je porte les hommes au vice plustost qu'à la vertu.

Que l'on juge mal, quand l'on ne juge des choses que par l'écorce & par l'apparence ! si nous considerons que l'on caresse amoureusement ses filles : que *Samson* fait des merveilles que *St. Jérôme* appelle des fables à la lettre ; que *David* commet un adultere : que *Thamar* se prostitue ; qu'*Osée* se marie impudiquement par le conseil de Dieu : que *Holla* & sa sœur courent après des impudiques , ne croirons-nous pas que ce sont des choses deshonneſtes, abominables & indignes d'être placés dans l'Ecriture ſainte ? Mais qu'il y a de ſageſſe ſous ces envelopes , & de myſteres cachez ſous ces choses qui nous paroiffent ſi impudiques ! Les Figures de l'*Aretin* gravées par les *Carraches* ſont quelque choſe d'horrible

P R E F A C E.

ble à voir, si nous les considérons des yeux du Corps, mais qu'il y a de morale cachée sous ces postures infames, qui nous font voir que les excès des plaisirs de l'Amour causent enfin des maladies infames & une mort prématurée, qui en sont les suites inévitables & les recompenses assurées.

Les mesmes personnes qui ont fait des objections sur la lecture de ce Livre, sont celles-là mesmes qui en ont fait des critiques piquantes, & qui, comme des grenouilles, ne coassent que dans l'obscurité. Mais je les prie très-humblement que continuant à critiquer mon Livre, ils ayent plus de modestie, plus de sincérité & plus de vigueur; qu'ils n'ayent ny précipitation, ny haine, ny malignité, ny pedanterie, ny envie, après cela, je leur permets de le critiquer séverement, sans qu'ils puissent attendre de moy la punition que fit *Baptiste Egnace* à *Robertel*, ny la haine qu'eut le Roy *Chilperic* pour *Gregoire de Tours* & pour *Salvius Evesque d'Alby*.

D'ailleurs, je les prie encore, qu'ils ne jugent pas de mon Livre, sans l'avoir lû, comme l'on fit autrefois des Livres

P R E F A C E.

Livres de *St. Thomas* & de *Roger Bacon* Chancelier d'Angleterre, que l'on estima Magiciens sur le seul titre de leurs Livres: & enfin, qu'ils ne se laissent aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis, ni à la malignité des ignorans; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrestent à des peintures grotesques, que de sages qui s'appliquent à contempler la beauté de la Nature. Après tout, s'ils le trouvent mauvais, je consens qu'ils le blament, & mesme qu'ils le fassent brûler, comme fit autrefois *Neron* les Satyres de *Fabricius Vejento*, & le Senat Romain les Livres de *Cremutius Cordus*. Alors tout le monde le lira, & je suis assuré que je trouveray en ce temps-là plusieurs personnes, qui soutiendront mon party contre ceux, qui ont voulu blamer mon Livre, & calomnier son auteur.

Le sens commun & l'exacritude de jugement sont quelque chose de fort rare aujourd'huy: on ne rencontre partout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la verité, qui prennent les choses d'une mauvaise maniere, qui se payent des
plus

P R E F A C E.

plus foibles raisons, & qui en veulent payer les autres, qui se laissent emporter aux moindres apparences, qui s'attachent à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoûtent rien de ce qui les peut détromper : enfin, qui decident hardiment sur ce qu'ils ignorent, & sur ce qu'ils n'entendent qu'à demy. Ce faux jugement se trouve toujours dans ces gens-là, & quelquefois dans ceux qui sont estimez sages, ce qui vient souvent de la precipitation de l'esprit & du deffaut d'attention qu'ils font aux choses, ainsi ils jugent temerairement de ce qu'ils ne connoissent qu'avec confusion.

Mais pourquoy m'estonner de ce que l'on critique si malicieusement mon Livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas esté critiquez ? & ç'a esté contre ces mesmes ouvrages que l'envie & la haine ont esté les plus acharnées. N'a-t-on pas dit qu'*Homere* dormoit souvent, & qu'il estoit plein de fautes ? Que *Demosthene* ne satisfaisoit guere ceux qui le lisoient ? Que *Ciceron* estoit un Compilateur des Grecs, dont on a mesme marqué tous les passages : qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent
aux

P R E F A C E.

aux exordes & aux digressions, trop ennuyeux dans la cadence de ses périodes, & enfin trop tardif à s'ébranler ? Que *Senèque* le père n'avoit point de liaison, & que son discours n'estoit que comme du fable sans chaux ? Que *Plin l'Historien* avaloit tout sans jugement, & qu'il ne digeroit rien ? Que *Virgile* avoit peu d'esprit & estoit un usurpateur des pensées d'autrui ? Qu'*Ovide* estoit trop abondant ? Qu'*Horace* estoit trop deshonneste, & qu'il avoit écrit des vers en prose ? Que *St. Ambroise* estoit la Corneille de la Fable, & que ses Commentaires sur *St. Luc* estoient des chansons & des bagatelles ? Enfin, l'envie ne se contente pas seulement d'attaquer la réputation de ceux contre qui elle en a, elle s'en prend même aux personnes qu'elle hait.

Quoy qu'il en soit, j'ay bien voulu me résoudre en faisant ce Livre à avoir autant de Juges que de Lecteurs. Cela ne me paroist ny onereux ny injuste. Ce Livre est comme un enfant émancipé, qui est hors de ma tutelle : je ne le regarde presentement, que comme un étranger. Le seul droit que
je

P R E F A C E.

je m'y suis legitiment reservé est ce-
 luy de corriger ses deffauts dans cette sep-
 tième Edition, à quoy les divers jugemens
 que l'on en a faits, me font extrêmement
 avantageux ; ils sont utiles quand ils
 sont justes, & ils ne nuisent point quand
 ils sont injustes. Cependant, je croy
 qu'il est de la prudence humaine de s'ac-
 commodér aux esprits foibles, quand
 on le peut faire, sans blesser la verité,
 & sans tomber dans quelque grand in-
 convenient. Ainsy, les premieres édi-
 tions n'estoient que des essais difformes
 que j'avois proposez aux personnes de
 lettre, pour en apprendre leur sentiment,
 & pour me regler ensuite dans cette
 Edition, & c'est pour cela que j'avois
 caché mon nom sous un retrograde. J'y
 ay donc corrigé quelques pensées trop li-
 bres, & quelques expressions trop dures.
 Je l'ay embelly de figures anatomiques.
 J'y ay ajoûté beaucoup d'histoires, d'ob-
 servations & de chapitres curieux, qui
 augmenteront la varieté de la matiere. A-
 près cela, si l'on trouve mon Livre mau-
 vais, peut-estre que dans un autre temps
 l'on en jugera d'une autre sorte, comme
 on a fait du Livre de *Bertrand*, qui
 fut

P R E F A C E.

fut condamné comme heretique par les Papes *Pie V. Clement VIII. Léon IX.* & brûlé en 1059 sous *Nicolas II.* ; Mais approuvé ensuite comme orthodoxe par *Mrs. Chassebras, Faure & Goyet de Bucherel*, trois fameux Docteurs de Sorbonne, qui en eurent une idée toute differente.

Mais enfin il faut que les Livres qui traitent de la Generation des hommes ne soient pas si horribles à lire ny si deshonestes qu'on veut nous le persuader aujourd'huy, puisque le P. *Fabry Jesuite* en vient de faire imprimer un sur cette matiere à la face de l'inquisition de Rome, dans lequel il parle hardiment, mais sagement, de toutes les circonstances qui accompagnent les actions des parties naturelles des deux sexes raisonnables.

D'ailleurs, si *Caton*, qui a été estimé si sage parmi les Anciens & si vertueux parmy les Medecins, a conseillé à son fils de lire quelquefois *Ovide* pour y apprendre à aimer, mais à aimer sagement, ne puis-je pas conseiller la Lecture de mon Livre à des personnes raisonnables, puisque je n'y apprens à aimer que selon les Loix de la Nature & selon les maximes de l'Eglise.

Au reste, je ne saurois avoir écrit plus mo-

P R E F A C E.

deffement sur les matieres que je traite. Il est pourtant vray que je n'ay point parlé de l'Amour avec froideur & sans mouvement, c'eust esté un grand deffaut de n'en avoir pas esté touché, quand j'en ay parlé à fond, mais mon émotion n'a pas esté, ce me semble, criminelle, ny mes paroles impudiques, & si j'ay esté quelquefois si naïf dans mes expressions, pour le repeter encore icy, on n'a pas dû m'en faire un crime, mais l'on a dû considerer que la matiere m'a souvent emporté à dire des choses libres, mais pudiques & honnestes. Les paroles couvertes sont pour l'ordinaire à double sens, & les femmes qui en savent plus que nous sur les mouvemens de l'Amour, les auroient sans doute prises en mauvaise part & m'auroient fait dire toute autre chose que ce que je dis.

Enfin, je n'ay pû faire autrement, quelque ménagement que j'aye pû apporter dans mon discours. Je seray fort satisfait, si un petit nombre de personnes doctes & bien entendûes estiment mon Livre & mes veilles. Je les prefereray touûjours à une multitude grossière qui souvent est un très-mauvais interprête de la verité. C'est sans doute ce que vouloit dire le Sage, quand il nous a laissé par écrit que *l'Opinion du peuple estoit souvent l'Opinion des foux*, & ce que nous a voulu insinuer Horace, qui commence une de ses plus belles odes par ces paroles, *Odi profanum vulgus, & arceo.*

*Si tu veux, cher Lecteur, avoir encor l'audace
De critiquer tous mes écrits,
Fay moy paroistre en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.*

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

PREMIERE PARTIE.

Chap. 1. Des parties de l'Homme & de la Femme qui servent à la Generation.	pag. 1
Art. 1. Des parties naturelles & externes de l'Homme.	3
Art. 2. Des parties naturelles & internes de l'Homme.	6
Art. 3. Des parties naturelles & externes de la Femme.	17
Art. 4. Des parties naturelles & internes de la Femme.	23
Chap. 2. De la proportion naturelle & des défauts des parties genitales de l'Homme & de la Femme.	28
Art. 1. De la proportion des parties naturelles de l'Homme, & de la Femme, selon les Loix de la Nature.	31
Art. 2. Des défauts des parties naturelles de l'Homme.	32
Art. 3. Des défauts des parties naturelles de la Femme.	38
Chap. 3. Des Remedes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme.	44
Art. 1. Des maladies qui arrivent au membre Viril & qui peuvent estre gueries	45
Art. 2. Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme & qui peuvent estre gueries.	62

P A R T I E II.

Chap. 1.	74
Art. 1. Eloge de la Virginité.	75
Art. 2. Des signes de la Virginité présente.	78
Art. 3. Des signes de la Virginité absente.	81
Chap. 2. S'il y a des remedes capables de rendre la Virginité à une fille.	91
Chap. 3. A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.	100
Art. 1. Eloge du Mariage.	101
Art. 2. L'âge le plus propre au Mariage.	105
Art. 3. La Conception, la Grossesse & l'Enfantement.	115
Art. 4. Si la Nature a fixé un temps pour accoucher.	120
Art. 5. Du devoir des Mariez.	128
Art. 6. Du temps où les Hommes & les Femmes cessent d'engendrer.	136
Chap. 4.	

T A B L E

Chap. 4. Quel temperament est le plus propre à un Homme pour être fort lascif, & à une Femme pour être fort amoureuse.	141
Art. 1. Quel temperament doit avoir un Homme pour être fort lascif.	144
Art. 2. Quel temperament doit avoir une Femme pour être fort amoureuse.	152
Art. 3. Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.	160
Chap. 5. En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.	166
Chap. 6. A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme.	175
Chap. 7. Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.	186
Chap. 8. Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.	198
Art. 1. Des remedes qui domptent le temperament amoureux.	199
Art. 2. Des remedes qui excitent un homme à embrasser ardemment sa femme.	210
Chap. 9. Si l'Homme prend plus de plaisir que la Femme lors qu'ils se caressent.	226
Chap. 10. De la maniere dont les Personnes mariées doivent se caresser.	234
Chap. 11. Si l'on se trouve plus incommode de baiser une laide femme qu'une belle.	241
Chap. 12. Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux & s'ils vivent plus que les autres.	248
Chap. 13. Si la Femme est plus constante en Amour que l'Homme.	260
Chap. 14. Si l'on peut aymer sans être jaloux.	273
Chap. 15. Si la Femme laide ayme plus que la hardie & l'enjouée.	288
Chap. 16. S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une Femme qu'à se les conserver.	302
Chap. 17. Si la Belle plaist plus que la Complaisante.	312

P A R T I E III.

Chap. 1. Les incommodités que causent les plaisirs du Mariage.	324
Chap. 2. Des utilités qu'apportent les plaisirs du Mariage.	324

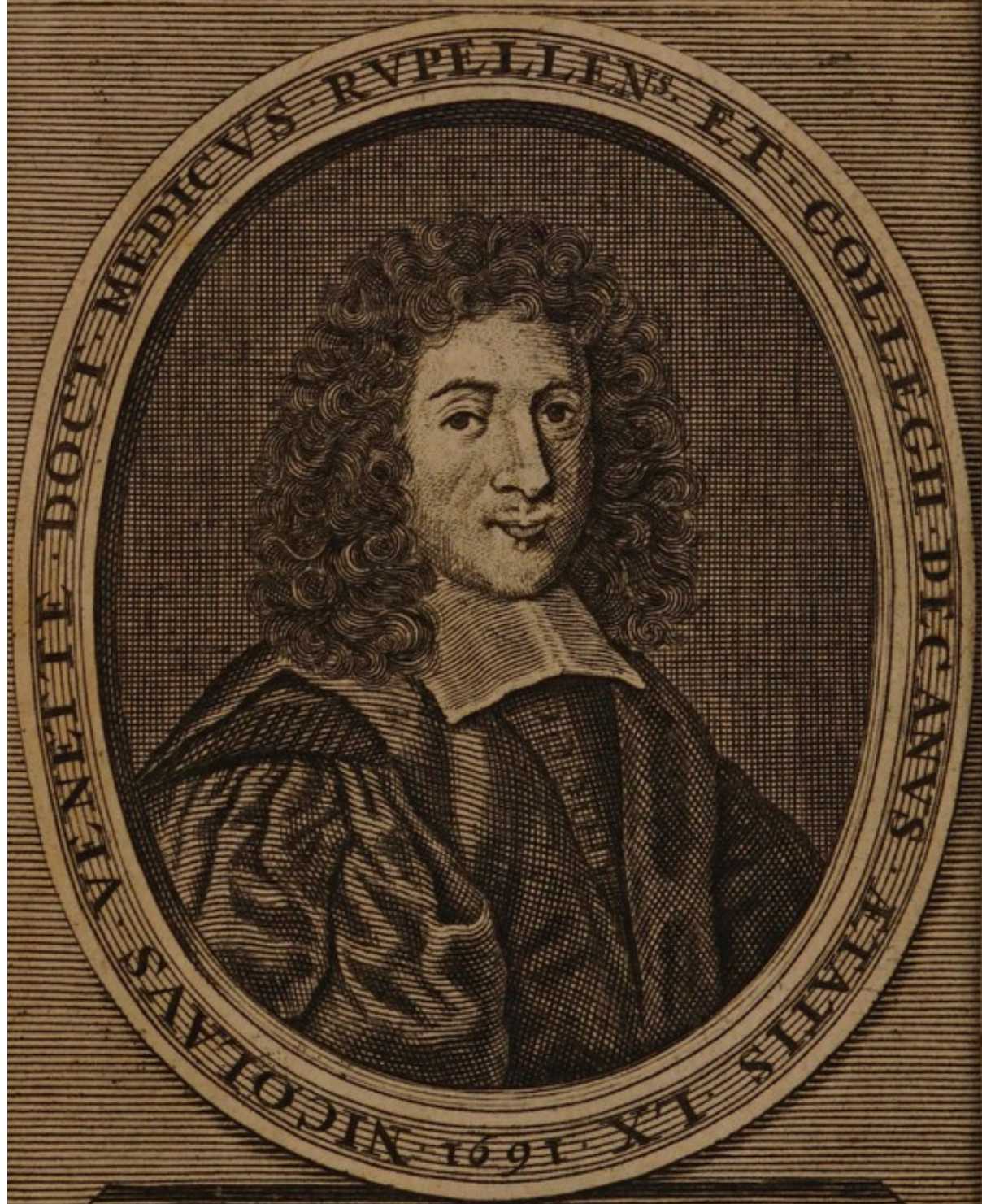
DES CHAPITRES.

<i>ge.</i>	336
Chap. 3. <i>S'il y a de veritables signes de Grossesse.</i>	345
Chap. 4. <i>De la formation de l'Homme.</i>	359
Art. 1. <i>De la semence de l'Homme.</i>	360
Art. 2. <i>Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme</i>	363
Art. 3. <i>De la semence de la Femme.</i>	371
Art. 4. <i>De l'Ame de l'Homme.</i>	377
Art. 5. <i>Du sang des Regles.</i>	387
Art. 6. <i>Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'Homme</i>	399
1. <i>Degré de la formation de l'Homme</i>	401
2. <i>Degré de la formation de l'Homme</i>	428
3. <i>Degré de la formation de l'Homme.</i>	435
4. <i>& dernier degré de la formation de l'Homme.</i>	444
Chap. 5. <i>Du Faux germe & du Fardeau.</i>	461
Chap. 6. <i>S'il y a un art pour faire des garçons ou des filles.</i>	483
Chap. 7. <i>Si les enfans sont batards ou legitimes quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere.</i>	499
Chap. 8. <i>Pourquoy il y a des enfans qui naissent foibles & imparfaits, & d'autres forts & robustes.</i>	527

P A R T I E III.

Chap. 1. Art. 1. <i>De l'Impuissance de l'Homme.</i>	539
Art. 2. <i>du Congrès.</i>	552
Art. 3. <i>Du Divorce entre des personnes mariées.</i>	555
Chap. 2. <i>De la Sterilité des Femmes.</i>	559
Chap. 3. <i>Si les Charmes peuvent rendre un Homme impuissant & une Femme sterile.</i>	568
Chap. 4. <i>Des Hermaphrodites.</i>	583
Chap. 5. <i>Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes.</i>	607
Chap. 6. <i>Si les Eunuques sont capables de se marier & de faire des enfans.</i>	632

Fin de la Table des Chapitres.



*Qui Scorbutum. Ortum. Fructus. Potum. & Medicatuz
Scripsit Aquas, istâ cernitur effigie,*

T A B L E A U DE L'AMOUR C O N J U G A L.

*Regarde qui voudra d'un air sombre & pedant
Ce langage innocent.*

*On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentiments qu'inspire la Nature.
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouve-
ments,*


Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens.

P E T R O N E.

P R E M I E R E P A R T I E.

C H A P I T R E I.

*Des Parties de l'Homme, & de la Femme qui
servent à la Génération.*

 U i auroit crû que Dieu auroit
fait en créant le monde, com-
me font aujourd'huy nos plus
fameux Ouvriers, qui n'affec-
tent jamais d'abord de faire
voir ce que leur Art a de plus
excellent, mais qui attendent toujours sur
la fin à donner des marques de leur chef
A d'œu-

d'œuvre ? C'est pourtant ainsi que Dieu voulut commencer son ouvrage par les Créatures les moins parfaites, & qu'il ne se reposa qu'après avoir montré les plus beaux traits de sa puissance en formant l'homme à sa ressemblance & à son image.

La matiere qu'il prit pour nous former fut une terre qu'on peut appeller Vierge, puisqu'elle n'avoit encore servy à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu luy-mesme prit la peine de paîtrir pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme qui devoit avoir des qualités toutes différentes des nôtres, ne fut pas formée de cette mesme matiere, & il estoit bien juste qu'elle fust faite d'une matiere plus noble & plus relevée, puis qu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il semble qu'en général tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particuliere, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui doivent servir à la propagation de l'Espece. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action : à considerer les esprits qui y sont portés, le chatouillement, & les plaisirs, que l'on y ressent, l'Ame mesme qui y reside, puisque c'est par là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire, & qui n'y doive faire de particulieres reflexions.

ARTICLE I.

*Des Parties naturelles, & externes de
l'Homme.*

NOus appellons le nombre viril (a) la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux sous le nom de Fascinus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'estoit acquis dans le monde. Car il n'y a ny charmes ny enchantemens qui la puissent égaler ; si par hazard une femme l'apperçoit par le défaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion de laquelle elle ne peut se deffendre qu'avec peine.

En effet, dans ces derniers siècles aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre humain, & l'origine des parties qui nous composent. Villandrè, ainsi que remarque l'Histoire de France, commit un crime de Léze Majesté pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loy de l'Ancien Testament commande de couper la main à une femme, qui auroit manié ces mêmes parties, ou par mépris ou par injure, & cette même Loy aussi-bien que la nouvelle ne permet pas qu'un homme, qui a quelque défaut dans les parties de la génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu. Et les Caffres se trouvent glori-

eux, quand'ils ont coupé en guerre à leurs ennemis plusieurs membres virils, dont ils font present à leurs femmes ou à leurs amis, qui par honneur s'en font des coliers qu'elles se metent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps : si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussitôt par des foibleſſes ſurprenantes, la teſte en pâtit par des péſanteurs inſupportables, & les yeux en ſouffrent par des vertiges & des ébloüiſſemens funeſtes.

A conſiderer en gros cette partie, on diroit qu'elle eſt toute d'une piece ; mais ſi on l'examine par parties, on connoitra aiſément qu'elle eſt couverte d'une petite peau fort deliée, & d'une autre plus épaiſſe qui eſt garnie de veines & d'artères attachée fortement au gland par un lien robuste & membraneux (b) qu'elle a une membrane toute de chair qui l'envelope & preſſe comme un eſtuy toutes les parties qui la compoſent. Sa ſubſtance n'eſt ni ſolide ni oſſeuſe, ſi eile avoit eſté comme celle des Chiens ou des Loups, il y auroit eu beaucoup de deſordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes ; & il n'eût pas fallu tant de témoins pour juſtifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'huy, ſi en ſe careſſant on eût eſté arreſté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la ſemence (c) eſt glacé au milieu de cette partie. Le gland couvert de ſon prepuce qui eſt à l'une de ſes extrémités, a la chair ſi delicate,

cate, (d) & si sensible, que c'est-là que la Nature a estably le throsne de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Deux tuyaux que l'on nomme nerveux (e) ou cavernaux accompagnent le conduit commun de l'urine & de la semence, ils sont remplis d'une matiere deliée & spongieuse qui ressemble à du sang caillé & noir-cy. C'est dans leurs petites cavités que les artères & les nerfs portent des esprits, qui s'y multipliant font ensuite enfler ces deux parties qui roidissent & qui endureissent tout le corps de la Verge, souvent contre nôtre volonté. C'est sans doute pour cela qu'*Aristote* a dit que le Cœur & la Verge estoient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuoient d'eux-mesmes. Tout cecy ne se fait pas sans mystere. La Nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend & cette dureté que nous souffrons souvent malgré nous, n'arrive pas seulement pour se lier étroitement à une femme; mais pour darder avec violence dans ses parties les plus profondes la matiere dont on fait les hommes.

La Verge ne fauroit s'élever sans muscle (f) ny se maintenir roide sans un continuel abord d'esprits. Il seroit mesme impossible que la semence fust dardée comme elle l'est, (h) si d'autres petits muscles (g) ne pressoient son conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

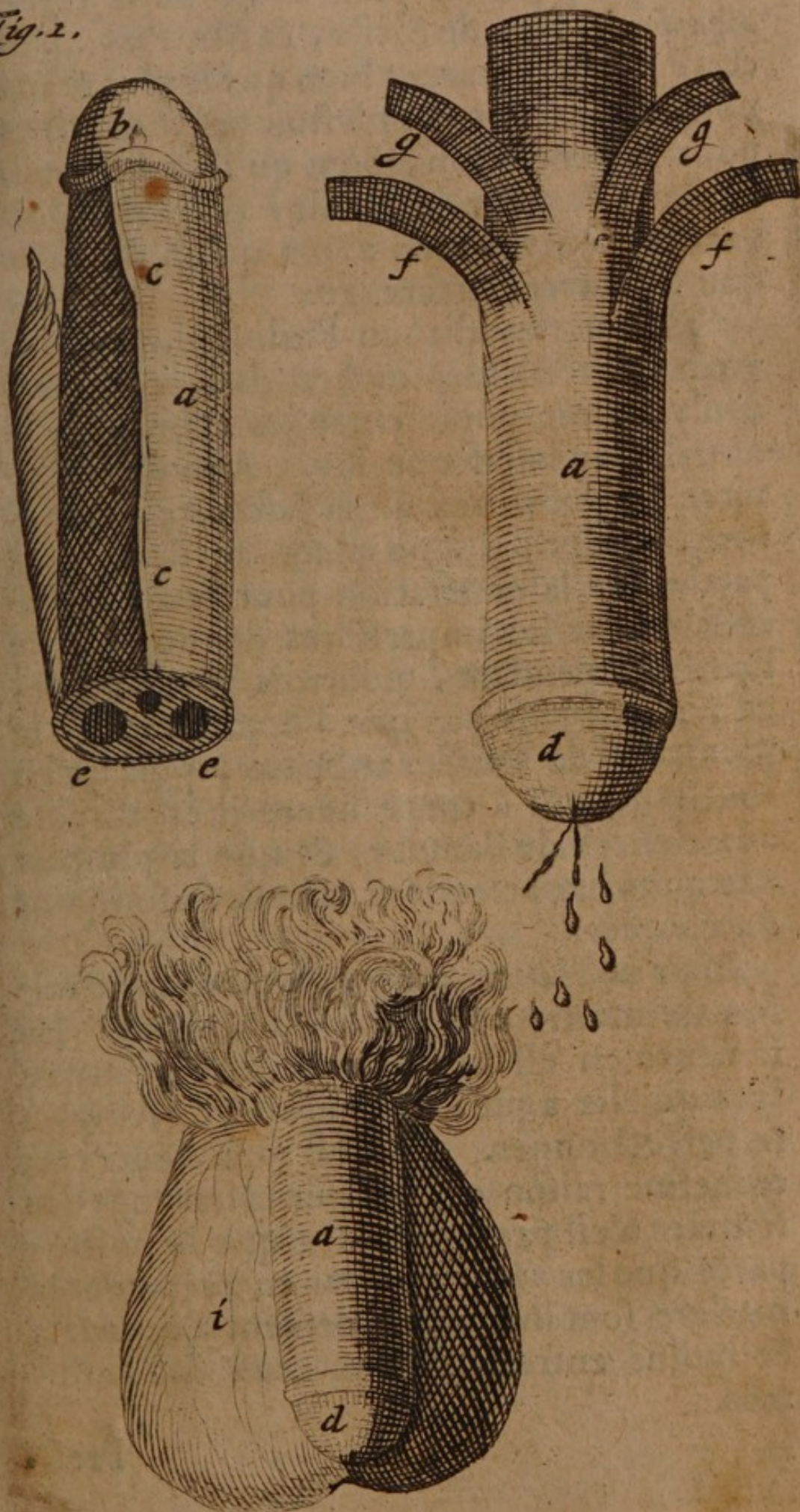
Des parties naturelles & internes de l'Homme.

LEs testicules sont renfermés dans une bourse (i) comme quelque chose de fort précieux, aussi est-ce de là que la Nature puisse incessamment la matiere dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'estoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en estoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules, si l'un est incommodé, fletry ou blessé, l'autre peut servir à la génération, & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles & les Cottes ; mais la Nature renferme dans cette seule partie toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre, sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un : & nos Histoires de Medecine remarquent qu'il n'y a guere de Royaumes, qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules, mais ceux-cy n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissants, la vertu prolifique étant divisée
en

Fig. 1.



en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles* Roy de Sicile, & *Mr. Pint.....* de cette ville connurent bien que le plus grand nombre de testicules n'estoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fust pour l'ardeur & pour le plaisir : & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philosophe ancien, avoit les testicules cachez dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus lascif que luy. Afin donc d'éviter les desordres de sa lasciveté, la Nature, ajoute-t-il, a placé au dehors les parties de la génération pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je repliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux, puis qu'en tout temps & à toute heure il est disposé aux delices de l'amour, & que la plupart des animaux attendent la belle saison pour s'accoupler.

Mais la Nature a eu une toute autre raison de mettre ces parties au dehors. La semence en est beaucoup mieux préparée lors qu'elle a plus d'étendue & de temps à se perfectionner. Et c'est sans doute cette mesme raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la nostre, parce que les vaisseaux qui en preparent la matiere sont incomparablement plus courts & moins entrelassez que ceux des hommes.

Presque tous les enfans ont les testicules cachez dans le ventre, ou dans les aînes; & il s'en trouve peu à qui les testicules paroissent avant l'âge de 8 ou de 10 ans; c'est alors que la chaleur commençant à estre vigoureuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la Nature, & qu'elle pousse au dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusques en ce temps-là. De tous ces enfans il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour de Eunouques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'Argenton n'auroit douté de la puissance de son mary, si elle luy avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit seu justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si après sa mort *Ambroise Paré* n'eust trouvé ses testicules dans le ventre. Et jamais le Lapidaire dont parle *Kerckringius* obs. 13. n'eust si fortement chanté s'il n'eust eu ses testicules cachez dans le ventre, qui luy sortirent à 18 ans apres une fièvre chaude.

Quoi qu'en veuille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expérience & la raison m'obligent de m'éloigner

du sentiment de ce Médecin. Car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule se mêlant ensemble lors qu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'effet que nous en voyons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste, dans la dissection que j'ay faite plusieurs fois des testicules des hommes, j'ay souvent remarqué que le gauche avoit des veines & des artères plus grosses que l'autre, & que par conséquent il estoit plus échauffé par le sang & plus vivifié par les esprits, & que d'ailleurs il estoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de semence que l'autre, d'où l'on pourroit conclurre contre le sentiment d'*Hippocrate* qu'il contribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire le vray, pour le répéter encore, ny l'un ny l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle; témoin l'histoire que nous fait *Gassendi* d'un homme qui s'estant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes très-dures à la pointe de la lancette, (a) de peur que les esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores.

pores. Leur substance est un entrêlaci de vaisseaux spermatiques (b) qu'on pourroit dire estre la fin des préparans, & le commencement des éjaculatoires. Elle est faite d'un nombre infiny de petits filets (b) qui sont comme les reservoirs d'une matiere seminale, qui vient d'un sang arteriel filtré par mille petits conduits, & d'un suc nerveux qui s'y est aussi glissé par mille petits détours. Une matiere glanduleuse occupe l'entredeux de ces vaisseaux, & leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les arteres (c) & les nerfs (f) portent incessamment aux testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent & preservent ces deux petites parties & les suspendent, de peur que les vaisseaux qui preparent, & contiennent la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules & par les agitations violentes de l'Amour.

Il leur arriveroit sans doute dans les mouvemens de cette passion des accidens funestes ; si ces mesmes muscles en les tirant enhaut ne les en garantissoient, & souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette occasion, s'ils ne les approchoient de la racine de la Verge.

Quelques Philosophes & apres aux quelques Medecins ne demeurent pas d'accord, que la semence se forme dans les testicules, parce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ny de passage pour y porter la matiere ; que ces parties estant froides, il

ne peut s'y faire aucune coction d'une matiere spiritueuse, qu'on a beau faire la dissection des testicules on n'y trouve jamais de semence ; qu'il y a des animaux qui n'ont point de testicules & qui cependant ne laissent pas d'engendrer. Enfin, que nous avons des histoires qui nous assurent que des hommes qui en avoient été privés ont fait neantmoins des enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien fortes à ceux qui n'examinent les choses que par les livres des Auteurs, mais si nous recherchons diligemment la verité de tout cela par la dissection de ces parties & par d'autres meilleures raisons, nous serons bientôt d'un autre sentiment.

Car on fait que les artères spermatiques (d) vont tout droit aux testicules, & qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'epidydime (e) & au corps du testicule la matiere de la semence. On fait encore que les nerfs qui viennent de la sixième paire (f) & ceux qui sortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos (ff) communiquent aux testicules une matiere spiritueuse propre à la génération. D'ailleurs que les testicules n'estant qu'un entrelacis de vaisseaux, (b) ils ont à cause de cela des cavités bien qu'elles ne soient pas sensibles : que la semence n'estant qu'un excrement, la Nature ne la souffre pas long-temps dans les testicules à moins qu'ils ne soient malades, ce que l'histoire de Dodone nous confirme ; qui ayant trouvé dans le corps d'un

Es

Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuite coupé en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui estoient presents : que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux ; & qu'enfin les histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux, qui ont engendré sans testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent estre entendues, ainsi que nous l'expliquerons au chapitre des Eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte est prise du temperament des testicules. Cependant on sait que le Cerveau est d'un temperament froid, & d'une substance assez solide, pour estre de sa nature une glande : que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine : & que jamais dans les dissections que l'on en a faites l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de sa substance, & qu'elle estoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir : & si j'ay souvent observé en pressant la substance du Cerveau d'un homme mort, un peu de serosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'estoit néanmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi bien que le Cerveau soit d'un temperament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait esté fait que pour temperer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'en-

d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurez que ceux du cœur, car le sang des artères tout ouvert & tout plein d'esprits montant enhaut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du Cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu près de même, lorsqu'ils veulent faire de l'Eau de vie : car les esprits du vin qu'ils mettent dans l'alambic s'élevant peu à peu au chapeau, & se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goût, s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau, comme si le froid condensant & rassemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus rectifiez & plus doux.

Il en arrive autant dans le Cerveau, car le sang qui sort tout bouillant du cœur, & qui réjaillit enhaut, entre dans la substance du Cerveau, qui par sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

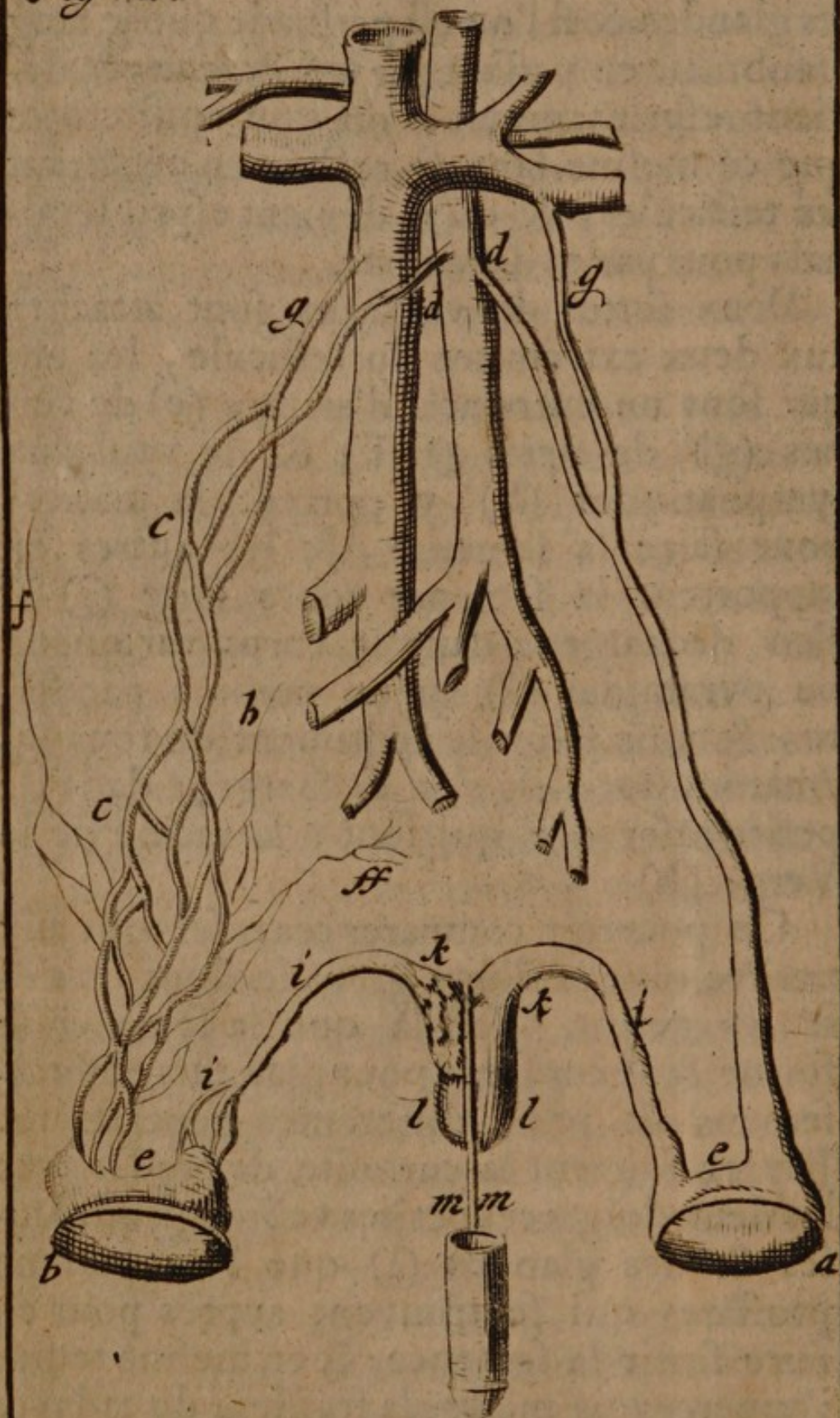
Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoy les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelacis de vaisseaux. (b) pressez par de petites

tes glandes: & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le Cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce mesme sang se rectifie en pénétrant les testicules, & qu'il devient esprit seminal, pour parler de la sorte.

Deux sortes de vaisseaux sont attachez aux deux extrémités du testicule, les uns qui sont un entrelacis d'arteres (c) de veines (g) de nerfs (f. ff) & de vaisseaux lymphatiques (h) y portent la matiere pour faire la semence, & les autres en rapportent la semence toute faite (i) & s'en déchargent dans le corps variqueux ou pyramidal (i) qu'on nomme parastrate, & puis selon le sentiment de tous les Anatomistes, ils s'en déchargent dans de petits reservoirs qui sont à la racine de la Verge. (k)

On pourroit comparer ces reservoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les grains. C'est-là que la semence se forme & se conserve pour plusieurs embrasemens & pour différentes générations. J'ay eu souvent la curiosité de presser avec les deux doigts ces petites vessies glanduleuses & des glandes (l) que l'on nomme prostates qui se trouvent auprès pour en faire sortir la semence: & en mesme temps j'appercevois malgré la froideur du cadavre une liqueur blanche & épaisse sortir des prostates (l) & une claire & pâle s'inter des vessicules (k) & ensuite se filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane près d'une

Fig. 2.



d'une petite verrüe, que les Anatomistes ont nommée *Veru montanum* & puis s'épancher dans le conduit de la semence & de l'urine. (m)

C'est plutôt la callosité & la dureté de ces cellules, & de cette chair glanduleuse, que l'on appelle prostate, qui rend les Scythes stériles, qu'une légère perte de sang, qui coule d'une veine coupée à la tempe. Car comme les Tartares sont incessamment à cheval, ils pressent tellement ces petits réservoirs par la pesanteur, & par l'agitation continuelle de leur corps qu'ils les endurent, & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

ARTICLE III.

Des parties naturelles & externes de la Femme.

A Prés avoir diligemment examiné les parties de l'Homme qui servent à la génération, il me semble qu'il est à propos de considérer celles de la Femme, & d'admirer en même temps l'artifice dont la Nature s'est servie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

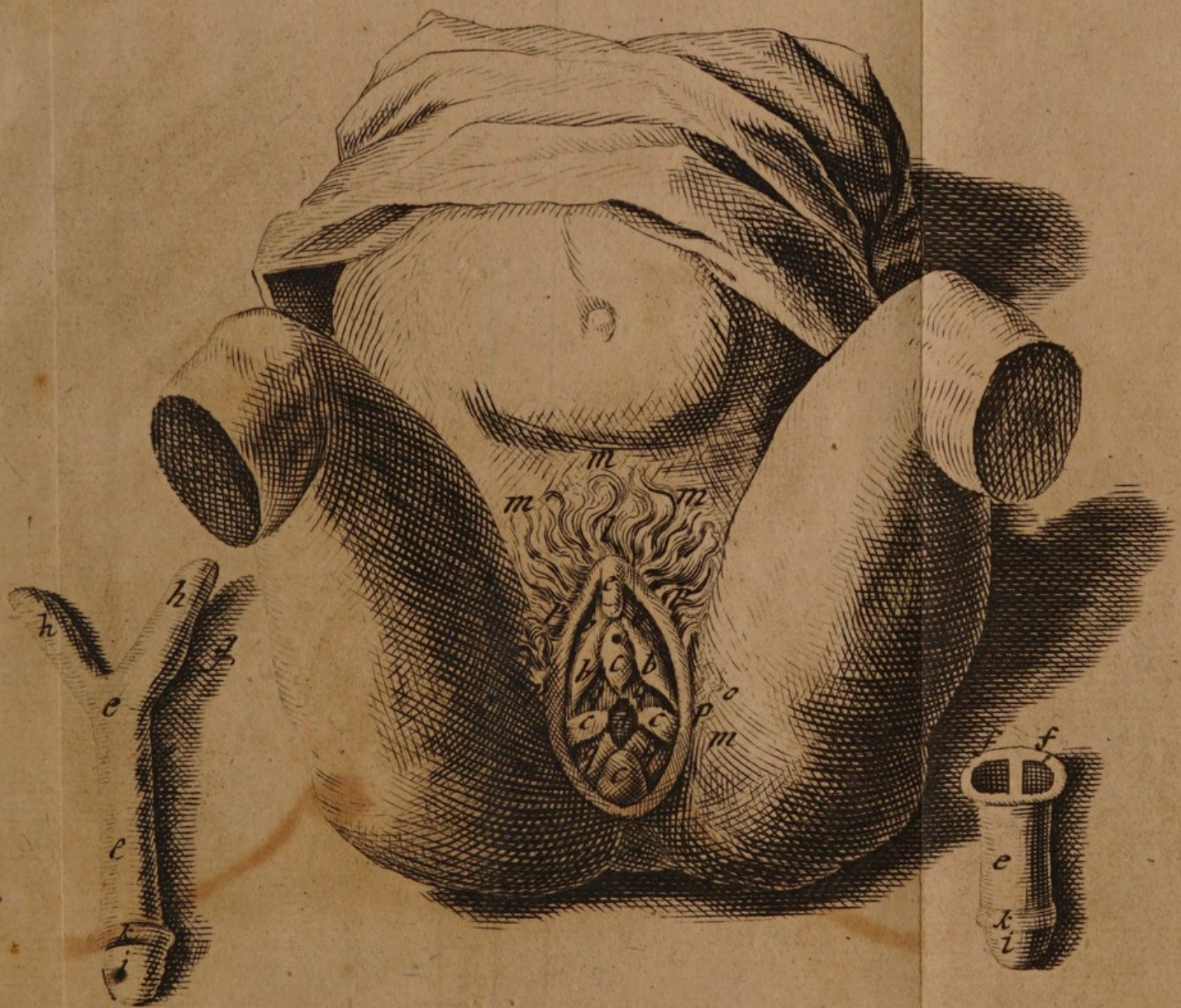
Si les parties naturelles des femmes estoient toutes semblables à celles des hommes, & qu'il n'y eût seulement de différence que dans le renversement de ces
mêmes

mesmes parties, on auroit raison de dire que la femme est un homme imparfait, & que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au dedans, au lieu de sortir au dehors comme celles des hommes.

Galien, & *Fallope* après lui, quelque savans Anatomistes qu'ils soient, auroient de la peine à soutenir cette opinion. Car si l'on observe la differente structure des parties des deux sexes; si l'on en examine le nombre & la figure; si l'on en considere les cavités & la figure; enfin, si l'on en compare l'action & l'usage, on verra bientôt qu'elles sont tout-à-fait differentes les unes des autres. Car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou si l'on veut la bourse de l'homme? entre le membre viril & le clitoris? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes, & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais sans m'arrester à ces sortes de questions qui ne servent presque de rien à mon sujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la Femme que nous appercevons les premières.

La Nature est admirable dans tous ses effets & ne produit jamais rien sans dessein. Le poil commence à poindre à 12 ou à 15 ans, lorsque, selon la pensée de *Theodoret*, l'Ame peut distinguer le vice de la vertu. C'est alors que la Nature met un voile sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doi-





doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la Femme, que l'on appelle Nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, sont la cause de la plupart de nos chagrins, aussi bien que de nos plaisirs, & j'ose dire que presque tous les désordres qui ont paru dans le monde, & qui arrivent encore tous les jours viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Petrone* & à entendre bien l'histoire des huit années qu'il décrit de la Cour débauchée de *Neron*, pour être persuadé de ce que je dis.

Les lèvres (a) & les rides (b) de ces parties ne sont que des replis que la peau y fait ; elles ressemblent à peu près à la creste d'un jeune coq, & les rides y marquent aussi bien la vieillesse que sur le visage, lorsque les filles vieillissent ou qu'elles ont prostitué leur pudicité. Ce sont ces rides internes que l'on appelle nymphes, qui dans l'évacuation de l'urine causent un si grand bruit, qui nous surprendroit sans doute, si nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair de la figure d'une feuille de Myrte (c) sont placés après les nymphes, qui bien qu'ils soient incessamment arrosés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la Nature a allumé dans ces parties. Souvent c'est comme de l'eau, qui tombant sur de la chaux les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules (c) que les Médecins appellent myrtiformes sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de
la

la matrice si petite , (d) qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de 9 ou de 10 ans, à moins que de luy faire violence en les déchirant. C'est ce que les Matrones veulent dire, lors qu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompuë, & c'est aussi la séparation de ces mesmes parties qui, en donnant du sang la premiere nuit des nôces, estoit autrefois parmi les Juifs un signe de la defloration, ce que nous examinerons cy-après avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomistes appellent Clitoris, (e) & que je pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour. C'est-là que la Nature a mis le trône de ses plaisirs & de ses voluptez, comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'est là qu'elle a placé ses chatoüillemens excessifs, & qu'elle a établi le lieu de la lasciveté des femmes. Car dans l'action de l'amour, le Clitoris se remplit d'esprits, & se roidit ensuite comme la Verge d'un homme : aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux, (f) ses nerfs (g) & ses muscles, (h) il ne luy manque ny gland (i) ny prepuce, (k) & s'il estoit trouë par le bout, on diroit qu'il est tout semblable au nombre viril. C'est de cette partie qu'abusent souvent les femmes lascives. Jamais *Sapho Lesbienne* ne se feroit acquiesce une si méchante reputation, si elle avoit eu

cette partie plus petite. J'ay vû une fille huit ans qui avoit déjà le Clitoris aussi long que la moitié du petit doigt ; & si cette partie croist avec l'âge , comme il y a de l'apparence , je me persuade que presently elle est aussi grosse & aussi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vûë, si l'avoit aussi grosse & aussi longue que le bec d'une oye.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes , lorsque l'amour envoie des esprits , que la peine que l'on a de la rencontrer dans une femme morte , sembleroit incroyable , à moins que d'en avoir fait l'expérience , tant il est vray que les parties ne sont pas toujours en mesme estat pendant la vie & après la mort.

Mais si cette partie cause souvent des desordres aux femmes , elle leur apporte aussi souvent des avantages ; car elle est à la matrice ce que la lüette est aux poumons ; & le Clitoris avec les caroncules corrige l'air froid qui pourroit incommoder la matrice ; & empêche en mesme temps qu'il n'y entre quelque chose d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer seroient inutiles à la génération , si l'hymen que les Poëtes prophanes ont dit estre le Dieu des nôces , n'en estoit du nombre. Les Anatomistes anciens , qui ne s'occupoient qu'aux choses les plus communes de l'Anatomie , ont pris pour l'hymen les caroncules dont nous avons parlé cy-dessus , qui souvent estant jointes ensemble
par

par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du Dieu Priape ; car il n'eust pas esté raisonnable que quelque autre chose qui n'eust pas esté Dieu, selon la pensée des Payens, se fust opposé aux desseins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la Nature voulant conserver la matrice de quelques femmes delicates, produit une membrane au dessus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelque autre chose n'incommode pas les parties internes. Et c'est cette membrane que l'on appelle proprement Hymen. Elle est parsemée de veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un costé couler les regles, & de l'autre pour donner entrée à la semence de l'homme. Mais comme cette membrane qu'on nomme *Hymen* est contre les loix de la Nature, nos Anatomistes ont pris pour l'*Hymen* les caroncules jointes ensemble par de petites membranes. Et c'est ce qu'ont fait *Vesale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Casseri*, *Sebistius*, *Bauhin* & plusieurs autres qui appellent *Hymen* ces caroncules jointes qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au chap. 3. art. 2. par une histoire que tout Paris a ouy dire & que je raporte dans toutes ses circonstances.

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la Femme.

ENTRE toutes les parties de la Femme qui servent à la Génération, la matrice tient sans doute le premier lieu. Et bien qu'elle soit l'une de ses parties les plus foibles, néanmoins elle est le lieu où les thresors de la Nature sont cachez. C'est cette Terre où Diogene avoit accoustumé de planter des hommes, & où sans honte il s'immortalisoit au milieu des ruës.

Elle est située au bas du ventre entre la vessie & le gros boyau, qui servent comme de coussins au plus fier & au plus superbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de sa mere.

Dans les Femmes de moyenne taille, qui ont accoustumé d'estre souvent baisées, elle est assez grosse, & sa profondeur est d'onze travers de doigt ou à peu près depuis l'entrée jusques au fonds, mais dans les Vierges, & dans les vieilles Femmes, elle est extrêmement petite, & souvent pas plus grosse qu'une fève ou qu'un œuf de pigeon, ce n'est qu'une peau dure & fletrie dénuée d'arteres & de veines apparentes.

Lors que les regles coulent aux filles, ou qu'une Femme a conçu, toute sa substance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à mesure qu'un enfant croist, la matrice devient
aussi

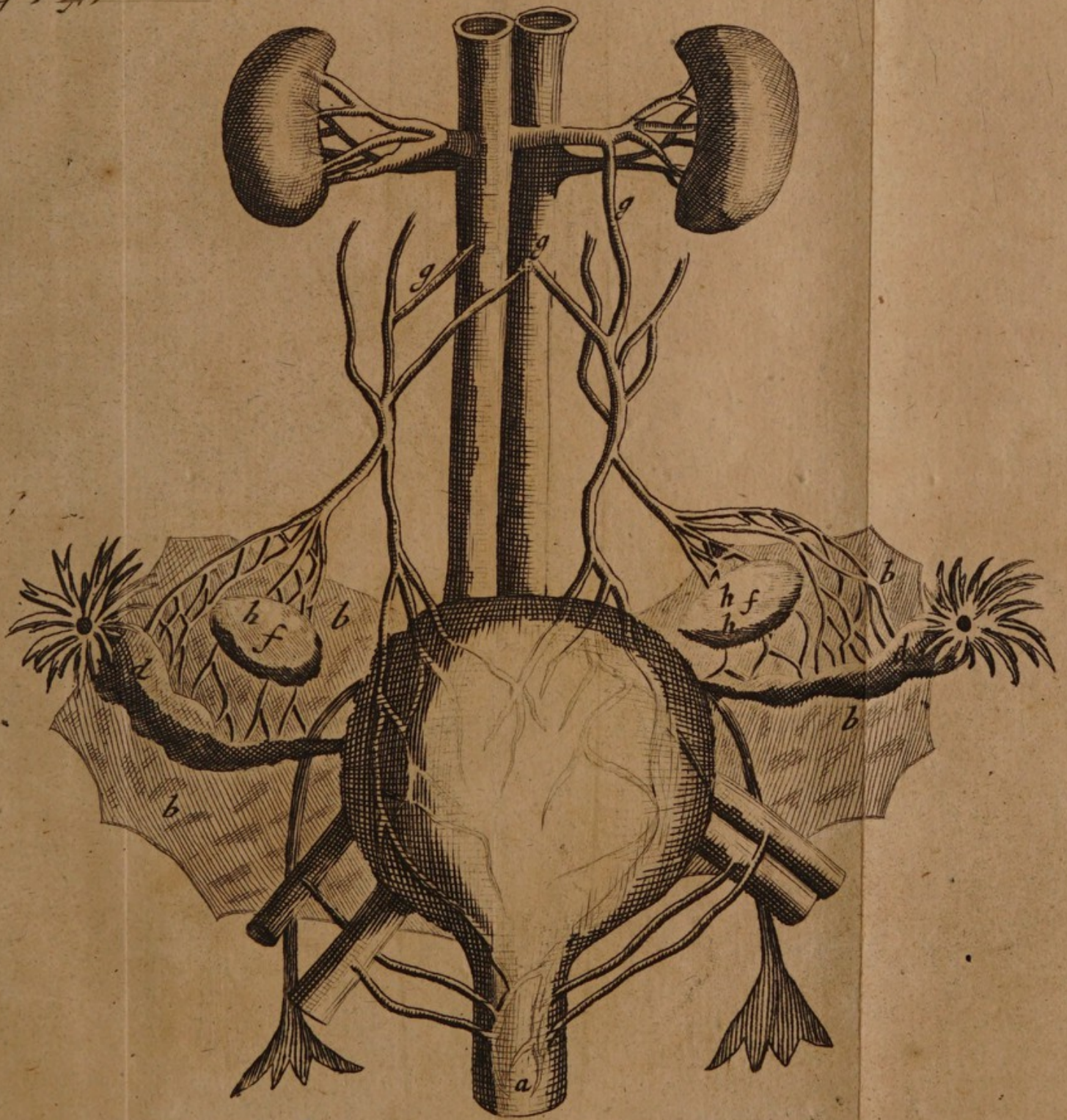
aussi plus simple & plus menuë dans sa circonférence, mais un peu plus épaisse dans son fonds, à cause de l'arrière-faix qui y est placé & de l'abondance des vaisseaux dont la matrice est parsemée en cet endroit-là : ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée, l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu applatie lors qu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (a) l'attache par le bas, & deux ligaments ronds, (b) qui se communiquent aux aînes, & au dedans des cuisses, l'empêchent de s'élancer enhaut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire. Car elle est attachée enhaut par deux ligamens qui étant fermes & larges ressemblent en quelque façon à des aîles de Chauve-souris. Et bien que ces ligamens (c) ne touchent point la matrice pour l'assujétir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes qui
ne

Fig. 4.





en font des parties, qu'elle ne se peut affaïffer. C'est dans ces ligamens larges que les testicules sont placez & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, si bien que cette partie estant affermie de tous côtez, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la Nature l'a placée: comme l'Antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommer, les artères, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, luy servent encore de liens, & les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtez de la matrice on voit deux vaisseaux avancez, (d) que *Diocles* a appellez les Cornes de la matrice, à la ressemblance des cornes dans les bestes qui ont du rapport à celles cy.

Le col de la Matrice est une de ses parties les plus considerables, c'est la porte de la pudeur, & selon l'experience commune, l'estuy du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de defendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner davantage de plaisir à l'homme, quand il caresse sa femme.

Dés que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite telle-

ment qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il faut.

Si un enfant tire de la mamelle de sa mere le lait avec plaisir, le cou de la matrice succe aussi fort agréablement dans les voluptés amoureuses la semence, qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit besoin de testicules (f) aussi bien que l'homme ; & je m'estonne qu'il y ait eu des Medecins qui se soient laissé aller dans cette occasion aux sentimens d'*Aristote*. Ce Philosophe a crû que la femme ne concouroit point à la génération en donnant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ses entrailles. Ce que nous examinerons dans la troisiéme partie de ce Livre.

Cependant il est certain que les femmes ont des testicules, (f) des vaisseaux spermatiques (g) & de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois : & que leurs testicules aplatis au lieu d'être solides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes ensemble, (h) qui conservent une humeur qui rejaillit souvent au visage de celui qui les coupe.

Paracelse & *Amantus* Portugais de Nation ont laissé par écrit que la matrice n'estoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole
de

de la semence d'un homme avec du sang des règles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud pour observer comment la Nature agissoit dans les flancs d'une femme, lorsqu'elle travailloit à la génération. Mais outre que cela me paroît impie & impossible, je ne saurois ajouter foy à un imposteur ny à un Juif dans l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avoüe pourtant de bonne foy qu'il y a quelques histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomac d'une femme, & que quelques autres ont esté trouvés dans les vaisseaux spermatiques que l'on appelle les Cornes de la matrice. Mais pour dire là dessus ce que je pense, la première histoire me semble tout à fait impossible, car l'estomac faisant tout les jours sa digestion ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faisable, les cornes estant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La Matrice, selon le sentiment de *Platon*, est un animal qui se meut extraordinairement, quand elle hait ou qu'elle aime passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant, lorsque par son mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme, pour en tirer de quoy s'humecter & se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception, lors que la semence de l'homme & de la femme s'assemblant dans ses replis, elle les reçoit agreablement, comme une bonne mere dont elle s'est attribué le nom. Elle les couve, pour ainsi dire, par sa chaleur modérée, afin de faire un jour de ces semences animées la plus belle production que la Nature ait jamais tentée. Ce que nous examinerons plus particulièrement au livre III. La matrice a encore d'autres usages, dont le principal est de vuider le sang superflu des femmes, & de les décharger ainsi des impuretez, dont elles pourroient estre un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce sang puisse aller jusques à acquerir la qualité de venin : au contraire il est ordinairement beau & pur, & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des artères de la matrice.

A R T I C L E II.

De la proportion naturelle, & des defauts des parties genitales de l'Homme & de la Femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmy les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou si l'on veut, la Nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné

né à chaque espece des parties differentes pour se perpetuer. Que les unes recoivent les parties des autres, lors qu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chacune. Les parties genitales ne se font pas par hazard dans les flancs des femmes. Les Ames dans les bestes, & les Intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe par le commandement de la Nature.

L'Intelligence, ou si l'on veut parler autrement, l'Ame, que Dieu a créée & placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le corps de sa mere, qui vient de concevoir, la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties, qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modèle pour cela : il suffit qu'elle exécute les desseins de la Nature pour garder toutes les mesures & les proportions, qu'il est necessaire de garder dans la figure des parties secrètes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel, elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose pour les faire un jour agir commodement, quand il en sera besoin.

D'ailleurs une autre Intelligence, qui est de la mesme nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir

la matiere la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre qu'elle les rend propres à estre un jour le lieu où un homme doit estre engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées, enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministère de ces deux Intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'un de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrètes de l'un & de l'autre sexe, que lors que ces parties seront un jour en estat de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles se presseront si commodément de tous costés, que l'on diroit qu'elles ont esté coulées au moule, tant elles sont proportionnées les uns aux autres.

Mais si ces Intelligences manquent de matiere pour former les parties de la génération de l'un des deux sexes : si la matiere est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible ou qu'elle ait des qualitez & des figures rebelles ; si la figure de la matrice de la mere est incommodée, & que son temperament soit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces Intelligences puissent réussir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes?

Je ne saurois accuser ny la Nature ny ces Intelligences de commettre ces défauts, elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de defectueux, & sur tout quand elles se proposent la génération & la conservation des hommes.

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mere, il en est encore attaqué après qu'il en est sorti; ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la Proportion des parties naturelles de l'Homme & de la Femme selon les Loix de la Nature.

QUoyque l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mysteres de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contents, lors que nous en avons des connoissances plus parfaites. Si d'un costé le peché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin*, de l'autre la Nature n'y a rien mis que de bien-faisant.

La Nature qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des loix pour toutes les parties qui nous composent, celles que nous appellons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes, & dans

les femmes, & le membre de l'homme, selon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonférence, c'est la plus juste mesure que la Nature ait gardée en formant cette partie dans la plus-part des hommes. Si la verge est plus grande & plus grosse il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans du Midy sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties secrètes de la femme, est ordinairement de six ou de huit pouces de profondeur, & sa circonférence interne n'a point de mesure déterminée, car par une admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme, qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instrumens qui les touchent.

A R T I C L E II.

Des defauts des parties naturelles de l'Homme.

LEs Casuistes & les Jurisconsultes traitent ces sortes de matieres aussi bien que les Medecins, mais ils les traitent d'une façon toute differente. Les premiers croient estre obligez d'en parler pour le salut des ames, en refusant le Mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en séparant pour quelque temps l'homme & la femme, que quel-

quelques incommodités de parties auroient
doublez dans le mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excités
par l'intérêt de la Justice, & pour le bien
de l'Etat, d'agiter ces mêmes questions.
Ils veulent par là savoir les causes de la dis-
solution du mariage pour en corriger les
abus. Mais parce que ces matières diffi-
ciles sont souvent fort mal touchées par les
uns & par les autres, je tâcheray d'éclaircir
ces difficultés qui en dépendent, afin que
l'on puisse ensuite juger sainement des dif-
férends qui tomberont entre les mains de
ceux qui en doivent être ou les juges ou les
arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme
peuvent s'unir avec celles de la femme,
l'on doit souvent en accuser les défauts na-
turels des unes ou des autres : mais pour
comprendre comment ces défauts arrivent,
il faut s'imaginer que l'Intelligence, qui
a ordre de faire le corps d'un garçon dans
les entrailles de sa mère, ne trouvant pas
toujours assez de matière pour former les
parties naturelles d'un enfant, elle est ob-
ligée de rendre defectueuses ces mêmes
parties ; & parce que les parties qui ser-
vent à la vie sont beaucoup plus nécessai-
res que celles qui contribuent à la propa-
gation de l'espèce, que d'ailleurs celles-là
sont plutôt formées que celles-cy, il arrive
quelquefois que l'Intelligence employe aux
parties nécessaires à la vie, presque toute la
matière qui estoit destinée aux parties secré-

tes , & ainſy ces dernieres parties deviennent fort petites dans la ſuite du temps, leur matiere ayant eſté ménagée pour d'autres. Ce fut là la cauſe d'une des obſervations de *Platerus*, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de ſon prépuce au lieu de membre viril.

Les defauts des parties ſécrètes, auffi bien que des autres, dont nous ſommes ſouvent compoſez ne ſont pas toujours naturels, & le gentilhomme, dont nous parle *Paul Zachias*, n'auroit jamais engendré, s'il euſt manqué dès le ventre de ſa mere de la moitié de ſes parties naturelles.

La mortification de la chair & la chaſteté ſont ſouvent de puiffantes cauſes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *St. Martin* nous le fait bien voir, lui qui pendant ſa vie avoit tellement macéré ſon corps par des auſterités inouïes, & qui s'eſtoit tellement roidi contre les libertés de ſon ſiècle, qu'après ſa mort, ſi nous en croyons *Sulpice*, ſa verge eſtoit ſi petite, que l'on ne l'auroit point trouvée, ſi l'on n'eũt ſeu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop groſſes ne ſont les plus propres, ny pour la copulation ny pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produiſent rien, ſi bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme ſoit mediocre & que celle de la femme y ſoit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre, & de ſe toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matiere dans les premieres semaines de la conception, si bien que l'Intelligence, qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matiere qui reste après les principales parties formées, elle l'employe à faire une grosse & longue verge.

S'il est vray ce que les Physionomistes nous disent que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Heliogabale*, que la Nature avoit favorisé de grandes parties genitales, comme l'écrivit *Lampridius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'estre plus en estat avec moins de troupes de faire quelque grande expedition de guerre, ou de resister plus fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'appercevoit pas en mesme temps, que ces gens aux grandes verges estoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres; il s'en est mesme trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons *Martial*, qu'ils estoient souvent en estat de la flâirer, & je ne say si ce Poëte ne vouloit point parler de *Clodius*, qui viola *Pompeia* femme de *Cesar* dans le temple de la déesse *Bona*, lequel, au

rapport de l'Histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eust pû joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique qui passe par une longue verge. *Galien* après *Aristote* a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits, qui résident abondamment dans la semence, se dissipant par la longueur du chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Médecins, & entre autres le savant *Hucher*, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fonds de la matrice sans estre altérée de l'air, ny par aucune autre cause étrangere, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, & les histoires que ce dernier Médecin nous rapporte sur ce sujet, nous font bien voir que la vérité est toute pour luy.

A moins que les deux parties genitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ay déjà dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre, car si l'homme est un peu membru, & que la femme soit fort étroite, la conjonction n'est point agréable; & l'on ne peut se souffrir l'un l'autre. Mais si ce mesme homme se joint ensuite amoureusement à une autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il causoit à la première. Si bien qu'il est vray de dire ce que celui, qui nous a donné tant de

de rémèdes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous aymons les personnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, nostre flamme est heureuse, & il ne vient de nostre amour légitime que des tendresses & des voluptés permises.

En effet, si les deux femmes, dont *Platerus* nous fait l'histoire, avoient pû souffrir leurs maris, elles ne se feroient jamais plaintes en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se rémarier à d'autres qui ne furent pas si simples après leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point icy de la grosseur prodigieuse de la Verge de quelques hommes: on sait qu'ils ne sont pas destinez pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu rémarier l'homme, dont parle *Fabrice de Hilden*, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses & les petites verges qui sont des défauts dans les hommes, elles sont encore defectueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les petites parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel: car parmy les Chrestiens, les nœces n'estant instituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu
de

de douter que , si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consumer le mariage, & que ces défauts soient incurables, le mariage ne doive estre déclaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiere pour les décrire tous: car pour le dire en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, & encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulcères ou de cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin, si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la Femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que luy. La sterilité qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son costé que de celui du mary: car

car entre une infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit defectueuse, la génération ne peut s'accomplir, & une femme qui est ainsi imparfaite ne peut espérer l'honneur d'estre appelée de ce doux nom de mere.

Je n'ay pas resolu icy de parler de toutes les parties qui concourent du costé de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au chapitre précédent. Mon dessein n'est presentement que de découvrir les defauts des parties naturelles de la femme qui peuvent empêcher la copulation, & qui peuvent estre guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phœniciens, au rapport de *St. Athanase*, obligeoient leurs filles par des loix severes de souffrir avant que d'estre mariées que des valets les deflorassent; & si les Armeniens ainsi que *Strabon* le rapporte, sacrifioient les leurs dans le temple de la déesse *Anaitis* pour y être depucelées, afin de trouver ensuite des partis plus avantageux à leur condition. Car on ne sauroit dire quels épuisemens & quelles douleurs un homme souffre dans cette premiere action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on luy cause tant de chagrin & de haine que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoutumée aux plaisirs de l'amour, que de la

careffer, quand elle n'a point encore connu d'homme. Car comme nous prions icy un ferrurier de faire mouvoir les ressorts d'une ferrure neuve, qu'il nous apporte, pour éviter la peine, que nous y prendrions le premier jour, ainfi les peuples dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établi de semblables loix.

Jeanne d'Arc appelée la *Pucelle d'Orleans*, estoit du nombre de ces filles étroites, & si elle eust prostitué son honneur, ou qu'elle eust esté mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encore aujourd'huy; jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en Medecine, n'auroient déclaré, lors qu'ils la visiterent dans la prison de Roüan, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de *Warwic*, qu'elle estoit si étroite qu'à peine auroit-elle esté capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, jusques à s'opposer à la copulation & à la génération mesme. Le défaut est bien plus commun, quand ce passage est trop large, & il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large que les femmes qui ont eu plusieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copu-
la-

ation, cependant on ne voit gueres de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder longtemps la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé, il ne se redresse que lors qu'il est question de se joindre amoureuxment : car il estoit bien juste que d'un costé la Nature le roidist, puisque de l'autre elle roidissoit les parties genitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurcy. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramolir, & les esprits s'émouffent & perdent leur vigueur, quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & benignes que la Nature y fait passer tous les mois pour adoucir, & redresser des parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une République bien réglée, nous ne verrions point tant de desordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinait
tout

tout nud, selon les loix de ce Philosophe, ou qu'il y eust des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquiles qu'ils ne le sont; & que jamais *Hammeberge* n'eust esté repudiée par *Theodoric*, si ces loix eussent esté alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des defauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mary veut exécuter les ordres qu'il a receus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'hymen, ou les caroncules joints fortement ensemble occupant le canal des parties naturelles de sa femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau pousser & se mettre en feu, ces obstacles ne cedent point à la force, & quand il auroit autant de vigueur que tous les Ecoliers du Médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit depuceller sa femme qui est presque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent après 15 ou 18 ans, ne sont pas entierement fermées; elles ont un petit trou, ou plusieurs ensemble pour laisser couler leurs regles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir, & c'est ainsi qu'engendra *Cornelia* mere des *Graques*, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois accompagné d'accidens si fâcheux, que les femmes

les se fendent d'une maniere étonnante, & j'en ay vû une dont les deux trous s'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la Nature en les repoussant y envoie tant de matiere qu'il y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée, & quand ces femmes ont un jour en estat d'estre embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulceres veroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la mesme chose, ils colent tellement la chair d'un côté & d'autre, quand ils se guerissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vuidier de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie si on les coupe, & si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandoit du secours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée, car ce Médecin craignant que, s'il la coupoit, il n'en arrivast quelque funeste accident, aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de defauts dans les parties naturelles des femmes qui s'opposent à la consommation du mariage, & par conséquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier, pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter à ce que nous avons dit cy-dessus, qu'il naist quelquefois des excrescences de chair dans le pas de la-

trice, dont la copulation est empêchée, que le Clitoris devient si grand qu'il en défend l'entrée & que les levres sont quelquefois si longues & si pendantes, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE I.

Des Remedes qui corrigent les defauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les Livres des Casuistes & des Jurisconsultes plusieurs erreurs, que les uns & les autres commettent, lors qu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du chapitre précédent & ne me serois pas donné la peine d'observer dans celuy cy, qui n'en est qu'une suite, les remedes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodés des maladies, que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, & de se donner reciproquement les libertés, que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai icy que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & je n'examineray que celles que l'on peut guerir, ayant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes
in-

incurables qui font l'impuissance des hommes, & la stérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.

A R T I C L E I.

*Des maladies qui arrivent au Membre Viril,
& qui peuvent estre gueries.*

PUisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que si les parties genitales de l'un & de l'autre sexe ne sont pas en estat de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'a l'Eglise, lors qu'elle nous confere ce sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération: si la copulation manque par des défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'esperance que l'on a d'avoir des enfans est vaine, puisque celle-cy n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement dans des exemples, je diray que cette jeune Demoiselle veut se plaindre hautement en justice de la longueur du membre de son mary, dont l'approche lui est un cruel supplice. En effet la douleur qu'elle ressent, quand elle en est touchée, lui fait perdre le sentiment, & souvent la rend comme immobile, car cet homme lui déchire les nymphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de
la

la pudeur, & enfonce le fonds de sa matrice. c'est de là que vient une grande effusion de sang, un flux de ventre ennuyeux & les autres incommodités qu'elle souffre après avoir esté caressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remède : car si l'on a soin de trouver par le milieu un morceau de liege de la hauteur d'un ou de deux pouces, selon l'excès de la longueur du membre, & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous; que ce coton soit garni d'une toile molette qui doit estre piquée près à près, & que ce bourrelet, ou pour mieux dire, cet écuillon soit convexe par le haut & par le bas; qu'ensuite on y couse à chaque costé deux petits rubans, & que, quand l'amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écuillon & qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on jouïra après cela des nouveaux plaisirs que l'artifice aura inventés. C'est alors que la Demoiselle ne fuira plus les caresses de son mary, & qu'elle ne luy refusera plus ses embrassemens amoureux. Si par hazard son mary oublie l'écuillon, elle aura soin d'en porter un autre, ou la nécessité luy fera trouver agréable sa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois, & le desespoir où elle estoit d'avoir des enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si facheuse à une femme que sa longueur excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties
qui

ui estant membraneuses & charnuës s'elarfissent assez aisément, quand on le veut. La Nature les a faites pour cela, & aujourd'huy se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mary. Pourvû qu'une femme soit d'un taille mediocre, qu'elle n'ait point les flancs retrecis, ny de defaut à ses parties naturelles, je ne voy pas de fâcheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse Verge. Si ses parties sont trop étroittes, il n'y a qu'à les faire dilater par les remedes que nous exposerons à l'article suivant, ou si l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme, ce que l'on peut faire par des cataplates froids & astringens. J'apprehenderois pourtant que ces sortes de remedes ne detruiffissent la semence, & ne la rendissent incapable d'estre feconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur que de s'arrester trop long temps à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ay déjà dit que je ne parlois point ici des maladies incurables, ni de la grosseur prodigieuse de la Verge de l'homme qui auroit été causée par quelque maladie. Je say que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme, ny pour engendrer : & je ne saurois croire que *Pierre Perrod*, Marchal du Village de Cresciat en Suisse, eust eu envie à l'âge de 40 ans de se joindre amoureusement à sa femme, lors que sa Verge estoit aussi grosse qu'un enfant naissant; car,

au rapport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide & molette comme un champignon, que ce Médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette operation, il se porta ensuite beaucoup mieux, & avoit de temps en temps des mouvemens de concupiscence, lors qu'il estoit couché auprès de sa femme; mais malheureusement il manquoit de parties pour executer les ordres secrets de la Nature.

Le membre viril estant roide devient tortu, lorsque le fil qui lie par dessous le prépuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de l'urine, si bien que la teste du membre estant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureusement à sa femme, il augmente sa douleur, & s'apperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant. Neantmoins la passion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Ministre Lutherien dont parle *Hofman*, qui la méprisant genereusement, fit plusieurs enfans à sa femme malgré cette incommodité.

Il n'est pas fort difficile de trouver un remède à ce défaut, il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lieu qui tient le gland trop gesné, & à empêcher ensuite la jonction du prepuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la playe un linge trempé
dans

sans un blanc d'œuf battu, & l'on continue-
ra ce remède quelques jours de suite, pour
donner le temps à la Nature d'y former la
cicatrice.

Les Matrones Italiennes ont une fort mau-
vaise coustume sur ce sujet; elles se laissent
croistre l'ongle du pouce de la main droite,
& après avoir appercû le fil de la langue, ou
du gland des petits enfans, elles le coupent
le leur ongle, & brisent ainsi ce qui tient
ces parties trop assujetties. Mais, pour dire
ce que je pense sur ces sortes de déchire-
mens, il ne peut arriver de là que des in-
flamations qui souvent sont bientôt après
suivies de la mort.

Il y a encore une autre cause qui rend tor-
tu le membre de l'homme, savoir, lors-
que le prépuce est tellement joint au gland,
oit par un défaut naturel, ou par des ulcé-
res négligez, que l'on ne sauroit alors cares-
ser une femme sans ressentir des douleurs
extrêmes. Nos Médecins, qui n'ont pas trou-
vé indigne d'eux de contribuer par leurs
propres mains à la santé des hommes, pré-
tendent que cette incommodité peut estre
guérie, si l'on y apporte le soin & l'adresse
qui y est nécessaire; cependant ils font d'un a-
vis contraire sur l'opération. Les uns croient
qu'il faut couper beaucoup plus de prepu-
ce que de gland, parce que le prépuce e-
tant une peau qui ne peut donner beau-
coup de sang, ny causer une inflammation
considérable, ainsi qu'on le remarque tous
les jours dans la circoncision des Juifs, l'ope-

ration en doit être plus aisée & moins dangereuse. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce parce, disent-ils, que la cicatrice s'en doit plutôt faire, que l'on est ensuite plus disposé à faire des enfans, & qu'il est même de la bienfaisance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moy, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que, si l'on doit en favoriser qu'elqu'une, ce doit toujours estre la première.

Après que l'operation est faite, & que l'on a decouvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux comme j'ay dit cy dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digestif, que le Chirurgien aura composé selon les indications qu'il aura prises de la partie malade, de la douleur & des autres accidens qu'il doit toujours considerer en faisant ses remedes. Sur cela *Fabrice de Hilden* nous fait une histoire d'un homme de vingt ans, qui s'estant marié avec une très belle fille se trouva impuissant le premier jour de ses nôces, estant incommodé de cette sorte de maladie : ce savant Médecin en fit luy-mesme l'operation, & le jeune homme estant guery de son incommodité, satisfit si bien sa femme qu'après cela elle ne se plaignit plus de l'impuissance de son mary.

Il se rencontre encore une troisième cause qui rend le membre tortu, quand il se roidit. Après les complaisances qu'un hom

ne a eue pour une Courtisane infame, en se tenant long-tems en estat de satisfaire les appetits dereglez de cette femme; il vient quelquefois à l'un des costés de la verge ce que nous appellons *nodus* ou *ganglion*, qui n'est qu'une dureté grosse, ordinairement comme une fève placée sur les nerfs de cette partie. Quand on presse fortement cette dureté, on n'y sent qu'une douleur obscure; mais quand le membre vient à se roidir, c'est alors que les douleurs sont extrêmes par la resne & la torture, que souffre la verge dans une figure courbée qui est contre les Loix ordinaires de la Nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie en ramolissant la dureté qui la causoit, mais ils ont jetté les malades dans un désespoir de guérison. Ils n'ont pas prévu que les remèdes ramolissans qu'ils y appliquoient, augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevoit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car en humectant le *nodus*, ils élargissoient ainsi les ligamens poreux à façon des varices & des aneurismes, & augmentoient le mal par ce moyen-là plustost que de le guérir.

L'expérience nous enseigne qu'il en faut ufer d'une toute autre manière. Elle nous a montré que les remèdes astringens contribuoient seuls à la guérison de cette maladie, tellement que si l'on mouilloit des plumaceaux & des linges, & qu'on les appliquast tièdes sur la partie malade, on guérisset bien-tost cette incommodité.

Jacque Houllier nous apprend un remède industrieux, pour donner à une verge tortue la figure qui luy est propre & naturelle. Il nous rapporte qu'un homme, qui estoit impuissant de la sorte, fut parfaitement guéri de son incommodité, après avoir fait entrer sa verge dans un canal de plomb proportionné à sa grosseur, & avoir retenu le canal assujetty par des attels pendant un temps assez considerable. La verge de l'homme est mollette & flétrie par beaucoup de causes qui s'opposent à l'action, pour laquelle la Nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux, son membre ne se roidit point; & si quelquefois cela lui arrive, la dureté est sans effet, & l'on ne peut en attendre des suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause, & une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges-là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque fâcheuse maladie, ou enfin, que la verge soit incommodée dans quelques-unes de ses parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que l'on n'y apporte auparavant les remèdes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bouche ou que l'on se soit appliqué des remèdes pour éteindre le feu de la concupiscence, & combattre les éguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles étant trop mollettes ne sont point

alors

ors en estat de contribuer à la généra-
on.

Enfin , si l'on est enchanté & enforce-
, comme on le dit , toutes les parties
nitales languissent , & ne peuvent a-
s se joindre étroitement à celles d'une
nme.

De toutes ces causes qui affligent nos par-
s naturelles, nous n'examinerons présen-
ment que celles, qui peuvent produire des
maladies que l'on peut guérir, & encore nous
nous arrêterons qu'à ces seules maladies,
si attaquent principalement la verge de
omme , & qui la rendent molette sans
chercher d'autres qui peuvent avoir leur
urce de plus loin, me réservant d'en parler,
s que je traiteray en general de l'Impuif-
nce des hommes.

Une maladie aiguë détruit nostre passion.
l'amour est languissant quand nous souf-
ons, & nous ne saurions nous lier amoureu-
ment à une femme , si nostre chaleur na-
relle, & nos esprits ne se sont multipliez en
us-mesmes , & qu'ils ne se soient commu-
quez à nos parties naturelles.

Une vie miserable éteindra sans doute no-
e feu , & il n'y a point d'homme qui se
ouve en estat de se divertir avec les Dames,
sa table est très-médiocre. Le travail ex-
ssif nous rend sages sur cette matiere , &
ous ne pensons qu'au repos quand nous
mmes fatiguez. D'ailleurs, si nostre esprit
t fortement occupé à quelques affaires, nos
rties naturelles sont alors comme engour-

dies, quand'il faut s'appliquer à l'amour; témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Republiques, qui font presque toujours des enfans étourdis, comme si l'esprit du pere estoit presque tout demeuré plustost dans les affaires d'estat qu'il a menagées, que dans le corps des enfans qu'il a engendrez.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devenuës si foibles, & si languissantes, que mesme dans la fleur de nôtre âge elles refusent de nous obeïr, quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foibleffes & ces maladies ne sont pas sans remède. Il ne faut qu'estre jeune pour se remètre bien-tost d'une maladie qui nous aura affoibli, & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin, & des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perduës renaîtront bientost après, & ce que le jeusne auroit détruit, la bonne chere le restablira aussitost: & alors nous ferons en estat de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remède du travail: & les medicaments qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un gentilhomme, qui estant devenuës flétries par un onguent jaune, fait avec de l'argent vif dont il s'étoit frotté, furent bientost après rétablies par l'huile de Lavande qu'il y appliqua.

L'épuisement que l'on a souffert auprès
des

les femmes, se repare par la fuite & par l'éloignement, & jamais ce jeune Espagnol dont *Christophle à Veiga* nous fait l'histoire, n'eust pris de nouveaux plaisirs avec sa femme, s'il n'en eust usé de la sorte. Cette histoire est trop considerable sur cette maniere pour ne la pas rapporter icy toute entiere, & pour ne la pas traduire en François. Je conseillay à un jeune gentilhomme, dit ce Médecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeueroit, de monter à cheval le seizième jour de son absence sur le soir, & de faire deux ou trois lieues de chemin, après quoy il viendrait chez luy souper avec sa femme qui se decouvrirait la gorge, & qui se mettroit à table vis à vis de luy: or j'avois commandé, poursuit il, qu'on luy apprestast à souper un chapon rôty & un ragoust de mouton bouilly avec de la roquette: le bon vin rouge fumeux & astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le deffert. Trois heures après souper, je luy conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui luy échaufferoit les reins en le joignant de bien près; & de dormir en cette posture: qu'à son reveil il s'entretint avec elle de discours amoureux, & qu'il s'endormist ensuite, s'il pouvoit; la petite pointe du jour étant venue, qu'il caressast sa femme, & qu'il s'acquitast de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoute-t-il, fut fort favorable à ce gentilhomme, non pour une fois seulement mais pour plusieurs, & comme je ne voulois point alle-

guer cette histoire sans avoir éprouvé auparavant la même chose en plusieurs personnes, j'ay expérimenté, dit-il, que cette façon d'agir est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisez auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela que la moleste des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ses divertissemens avec trop de chaleur, n'est pas toujours incurable, comme la plupart se le persuadent, si cela estoit, le gentilhomme du Duc d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'histoire, n'auroit pas esté guéry si promptement, avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient ; & le remède que l'on appelle en Provence *Sambajeu* ne feroit pas encore presentement des merveilles sur ceux qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulons croire *Valleriola*. Car il n'y a rien au monde de meilleur contre les foibleesses des parties naturelles que les œufs, le sucre, le saffran, la canelle & le vin dont ce breuvage est composé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes ; mais entre toutes celles qu'il souffre, il y en a de benignes qui se guérissent par les premiers remèdes que l'on y apporte, & il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cedent ny aux sueurs ny à la salivation, ny au fer ny au feu, & ce sont ces dernières qui viennent d'un commerce infame, & qui affligent
les

hommes d'une maniere tout à fait sur
enante.

Quelques hommes ont le prépuce si long
qu'ils ne sont pas disposez à se joindre a-
mourusement à leurs femmes. La verge
est importune en cet estat & elle ne peut
communiquer sa semence qu'elle ne soit
entée, & que par ce moyen elle ne soit
capable de génération. Ceux qui ont ce
defaut se salissent incessamment quand ils
veulent uriner, témoin l'homme de 22.
ans, dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'hi-
stoire.

De peur que dans cette maladie il n'ar-
rive une rétention d'urine, & une inflam-
mation au col de la vessie, qui sont sou-
vent deux maladies mortelles, il ne faut
pas hésiter à couper le prépuce. Il n'y a non
plus de danger dans cette operation qu'il y
en eut à couper celui de cet homme dont
nous venons de parler, qui se maria quelque
temps après qu'on luy eut coupé le prépuce,
qui avoit six pouces de long. Nos Chirur-
giens Grecs appellent cette maladie *φίμοσις*,
qui rend quelquefois la verge tortuë, quand
le prépuce ne pouvant estre retrouffé est at-
taché au gland comme nous l'avons remar-
qué cy-dessus.

Il y a une autre maladie qui est toute
opposée à celle-cy. Les mesmes Chirurgiens
la nomment *παρὰφίμοσις*, lors que le pré-
puce estant retrouffé, presse tellement la
racine du gland qu'il ne peut estre remis
dans sa place, quoy qu'on le tire ou qu'on

le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois en voyageant pendant la rigueur de l'Hyver, le gland & le dessous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prépuce se rétrouffe, & ne peut estre remis quelque violence que l'on y fasse, si bien que dans cette occasion, il arrive assez souvent un étranglement de verge, ce qu'un homme savant, dont la devotion luy a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année dernière avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la Verge de l'homme : si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourrures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bientôt par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeurerait long-temps en cet estat, si l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramolir, & en faisoit diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *Georges* de Transilvanie, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens, qui ne sont pas accoutumés aux violents exercices de l'amour, sont quelquefois affligés du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guerissent tout aussitôt, témoin le jeu-

jeune homme de 24. ans que *Fabrice de Hilden* guérit de la sorte.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont esté produites par une conjonction infame, il ne faut pas en esperer une guérison si prompte ni si heureuse; car la verge qui est naturellement poreuse, estant enflée de sang & animée d'esprits, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une Courtisane corrompue, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lors qu'après un ulcère virulent, il s'y engendre une caroncule & une chair molette & baveuse. Bienque cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ay pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puis qu'elle ne paroît pas incurable. Car si *Charles IX.* donna deux mille écus à un gentilhomme Italien pour luy avoir communiqué un remède contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut estre guérie, puisque ce bon Prince récompensa si magnifiquement celui qui luy en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au Lecteur, j'ai bien voulu mettre icy ce remède pour s'en servir dans l'occasion. On prendra trois onces de ceruse. i. d. de camfre & autant d'antimoine crud, demy-once de tutie préparée a-

avec de l'eau de rose, 6. dragmes de lithar-
ge d'or lavée, 2. dragmes de blanc Rhafis
sans opium, deux scrupules de mastic, autant
d'encens, autant de cendres de Savonier,
& autant d'aloë avec une fuffifante quantité
d'huile rofat pour faire l'onguent un peu
épais. Mais avant que de le faire, on prepa-
rera, & on pulverifera à part toutes les cho-
ses, que l'on doit pulverifer, & on les pas-
sera par le tamis pour estre plus dispo-
sées à entrer dans la composition du ré-
mède. Après cela, l'on en embarrassera le
bout d'une bougie dont on se servira au be-
soin.

Ce remède est beaucoup plus souverain
& plus assuré, que celui que l'on employa
pour un Gentilhomme Parisien, qui estoit
incommodé d'une pareille maladie; car on
ne luy eut pas plustost jetté dans la Verge
un remède âpre, qu'une inflammation &
une rétention d'urine y survinrent, si bien
qu'il ne vécut guère après tous ces maux,
comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hil-*
den, qui nous enseigne qu'il ne faut presque
point de remèdes âpres pour guérir les maux
de la Verge.

Il naît quelquefois des verruës & des
excrescences de chair sur le gland, qui vien-
nent après des ulcères mal guéris, & qui em-
pêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies, nous sommes
souvent obligez de couper ces porreaux &
de les faire ensuite cicatrifer avec de la
poudre de la pierre que l'on nomme *Cal-*

citre.

itte. Quelques-uns y appliquent le feu : ce que je ne voudrois faire que fort légèrement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril estant de luy-mesme tout nerf, j'apprehenderois qu'il n'arrivast au patient ce qui arriva il n'y a pas long-temps à Monfr. *Brancacci*, grand Prieur de Malthe ; qui s'estant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied, qui est une autre partie du corps, extrêmement nerveuse, mourut bien-tost après par la douleur, par la fièvre & par la gangreine.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le sang des veines & des artères que l'on a coupées dans les operations, que l'on a faites sur la Verge d'un homme, & *Fabrice de Hilden* nous fait remarquer, qu'un Chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de 40. ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer, que 3. jours après il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux user du remède dont j'ay parlé cy dessus, ou d'une forte decoction d'une teste de mort & de vitriol, qui arreste comme par miracle le sang des veines & des artères coupées, que de me servir du feu par les raisons que j'ay alleguées cy-dessus. Ce fut sans doute le présent que fit le Roy d'Angleterre, il y a quelques années, à Monfr. le Duc d'*Estrée* Vice-Amiral de France, lors qu'il estoit aux costes de ce premier Royaume, afin que s'il arrivoit dans l'armée navale dont il avoit

la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrester tout d'un coup par le moyen de ce remède.

ARTICLE II.

Des Maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme, & qui peuvent estre guéries.

LEs parties naturelles des femmes ont des défauts aussi bien que celles des hommes ; il s'en trouve d'incurables qui seront remarquez au chapitre de la stérilité des hommes ; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites, ou quelquefois presque toutes fermées ; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres défauts, qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La Nature qui est admirable dans tout ce qu'elle fait, a composé de membranes charnuës le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissant, comme il faut dans l'accouchement, elles pussent ensuite se retressir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, si elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, après s'estre extrêmement élargies, si bien qu'el-

qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse, & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges, & la voix forte. Un homme qui aura la Verge petite ou médiocre, & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu, puisqu'à l'égard de son mari son défaut est naturel.

La Médecine, qui trouve des remèdes presque pour toute sorte de maladies, n'en marque pas pour celle-cy. Elle en fournit à une honneste fille qui va se marier, afin d'ôter le soupçon, que pourroit avoir son mary de quelques prétendus desordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de penibles couches pour n'estre pas dans la suite de temps désagréable à son mary, pour conserver dans son mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un second enfant qu'elle n'auroit point, si elle demeuroit dans l'estat où elle se trouve maintenant.

Ces sujets estant raisonnables, l'on doit trouver bon que l'on use de nos remèdes par un si juste motif. Je ne pretends point icy estre l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon dessein n'est pas de favoriser le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une
amou-

amoureuse complaisance parmy des personnes mariées. Autrement nous serions réduits à retrancher de nos livres, & de notre pratique l'antimoine, le sublimé, le reagal & les autres poisons, dont nous nous servons tous les jours si heureusement pour la guérison des maladies. Il me semble qu'il suffit de faire son devoir en guérissant les maladies, qui se présentent sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes, qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des regions chaudes previennent le defect que nous avons marqué en se lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrthe distillée, qu'elles aromatisent avec un peu d'essence de girofle, ou avec quelque goutte d'esprit de vin ambré, ou avec des decoctions astringentes. Mais la decoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela, si nous en croyons la femme, dont parle *Sennert*, qui s'étant mise dans un bain, que sa servante avoit préparé pour soy-mesme, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mary, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette experience n'est pas seule; *Benivenius* nous fait une semblable histoire sur ce sujet; & nous en produirions quelques autres, si l'on pouvoit douter de cette verité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remèdes que pendant 7. ou 8. jours de suite, afin que les parties naturelles ne devien-

viennent pas trop étroites, mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les règles, on pourra cinq jours, après qu'elles auront entièrement cessé, s'en humecter encore pendant 8. autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont depuis peu accouchées; car les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins, après quoy on peut se laver avec les eaux que nous avons proposées: mais avec une telle prudence que les femmes ne deviennent pas si étroites, qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris, quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces remèdes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons *Benivenius*, qui par l'imprudence de leurs Matrones s'estoient lavées si souvent de ces fortes d'eaux, qu'elles s'estoient ensuite repenties d'avoir suivy les avis qu'on leur avoit donnez.

J'ay fait remarquer au Chapitre précédent, quelle peine on avoit à dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge & quelles enflures il y survenoit. La femme qui n'est guere ouverte n'a pas moins de douleur de son costé, lorsqu'elle se joint à un homme, qui a le membre assez gros, ou qui l'a mesme médiocre. Toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en sont déchirées, & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exaëtitude, il s'y engendre des ulcères, qui ne donnent pas
peu

peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris il y a quelques jours avoit caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'auroit pas esté si-tost foulagée par le remède que je luy proposay. Il estoit fait de parties égales de litharge d'or pulverisée, de ceruse & de corne de cerf brûlée avec autant qu'il falloit de mucilage de semence de coïn extrait avec de l'eau de plantain. Après s'estre ointe de cet onguent, & s'estre ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau rose, elle se trouva entièrement guérie.

L'avis que je donne icy aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate, & vapeurs, & qui sont encore extrêmement pâles, ne doit pas être méprisé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remède fort commun, qui contribuë beaucoup à la guérison de toutes ces maladies. Car bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles, qui s'en servent long-temps, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premières semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienveillance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille d'un chauderonnier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerfs, de moë-

moële de bœuf, de racines de guimauves, de semence de lin, d'herbe aux puces bouillie dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules, liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette première occasion un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément, & par une petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perduë. C'est alors que l'on montre de la fenestre des mariez à ceux qui passent les linges tâchés de sang, selon la coutume de quelques villes d'Espagne, où les Espagnols disent aujourd'hui en leur langage, *Virgen la tenemos*. On en fait presque de même au Royaume de Fez & de Maroc, car après que le marié est entré dans sa chambre avec sa femme, & qu'il y a badiné la première nuit de ses nôces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge sanglant qui est la marque de sa Virginité ravie, puis la vieille va le montrer aux parens qui sont encore à table, & elle crie à haute voix. Elle étoit pucelle jusques à aujourd'huy. Que s'il ne se trouve point de linge teint de sang, on renvoye la mariée chez ses parens avec deshonneur.

Mais si la membrane qui joint les caroncules est forte, dure & presque cartilagineuse, on a beau pousser, rien ne s'ouvre & l'on se perdrait plutôt que de forcer

cer une barriere qui est defenduë avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point d'autre meilleur remède dans cette occasion, que de prendre un bistory courbé, & de couper la membrane qui defend avec tant de resistance les avenues du Palais de l'Amour : c'est ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille de 17. ans qui fut ensuite en estat de se marier, & d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *Hymen*, sont percées pour donner passage aux humeurs qui sortent de la matrice, & qui y entrent aussi quelquefois; & il ne faut pas s'étonner, s'il y a eu des femmes qui ont conçu ne pouvant même souffrir d'homme; comme il arriva à *Cornelia* mere des *Gracques*; & comme il arrive encore tous les jours à plusieurs femmes de l'Amerique Meridionale, qui conçoivent sans estre ouvertes, mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous rapporte une histoire sur ce sujet qui merite d'estre racontée tout au long. Un Orfèvre, dit-il, qui demouroit à Paris sur le pont au change, épousa une jeune fille, & parce que l'amour est pour l'ordinaire violent dans les premieres approches, ils se presserent si fort l'un l'autre, qu'ils commencerent tous deux à se plaindre, l'un de ce que sa femme n'étoit point ouverte, & l'autre de ce que dans les caresses de son mary, elle souffroit une douleur incroyable. Ils communiquerent leurs desordres à leurs parents qui, agissant en cela
avec

avec prudence, firent appeller dans la chambre des mariez *Ferôme de la Nouë* & le favant *Simon Pierre*, Docteurs en Médecine, avec *Louïs Hubert* & *François de la Leürie*, Chirurgiens. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur, & ils en furent d'autant plus persuadez qu'ils la trouverent dure & calleuse avec un petit trou au milieu, par lequel les régles avoient accoustumé de couler, & par lequel aussi estoit entré la matiere, qui avoit donné lieu à la grossesse de cette femme, car six mois après qu'elle eut esté coupée, elle fit un bel enfant à son mari, qui se réconcilia ensuite avec sa femme.

Mais quand cette membrane n'est point trouée, & que les régles sont sur le point de paroître dans les jeunes personnes, je ne ferois dire quels accidens funestes elles ne causent point. On s'apperçoit tous les mois de quelque régorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre: les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes defaillances, des vertiges & des epilepsies extraordinaires, le sang sort mesme periodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de 16. ans, qui aimoit mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme & presque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses regles, & qui par ce moyen la rendoit incapable de la société d'un homme. La fille
de

de 21. an, dont *Jean Wier* nous rapporte l'histoire fut bien plus sage que cette autre, car celle-cy ayant este estimée grosse par toutes ces voisines, ce Medecin justifia hautement son innocence après luy avoir coupé une membrane dure qui s'opposoit à la sortie de ses règles, si bien qu'après cela elle en receut le soulagement qu'elle en pouvoit esperer & la réputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce ou le hazard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles à l'âge de huit ou de neuf ans, afin de remédier d'abord à toutes les difficultés qui s'opposent à l'épanchement des règles & aux caresses des hommes. Ce seroit un moyen assuré d'éviter les accidens qui en peuvent arriver, & parce que la pudeur des filles n'est pas en cet âge-là dans son plus haut degré, il seroit alors aisé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle solitude, ou à une infirmité déplorable.

Les excrescences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame, peuvent estre guéries; mais avec quelque difficulté. On commence dans ces sortes de maladies la guérison par les remèdes que nous appellons généraux, on la continuë par les sueurs & la salivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveuse qui embarrasse le conduit de la pudeur.

Les

Les femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris, si leurs parties naturelles sont ulcerées & garnies de fentes, si les hemorrhoides de la matrice, & du siege les incommodent, & si une tumeur ou une pierre presse fortement le col de la vessie & le conduit la pudeur, comme il arriva à *Dyseris*, dont *Hippocrate* nous rapporte l'histoire, qui pendant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la compagnie d'un homme.

Les rémèdes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort aisez à trouver, & sans m'y arrester à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulcères & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les levres & les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues, & si pendantes, qu'il est impossible alors, qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles Africaines, si l'on en croit *Leon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommoditez sont si communes dans les régions du Midy, qu'il y a des hommes qui allant par les ruës des villes de ces contrées-là crient à haute voix; *Qui est-ce qui veut estre coupée?* de mesme qu'en ce pais-cy il y a des hommes qui font connoître par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux, & à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes

mes Françoises, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un Chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges Egyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes allongées sont si véritables, que dans l'Empire du *Préte-Jean*, où l'on circoncit les femmes aussi bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ay déjà dit, il ne laisse pas d'estre disposé à recevoir la verge d'un homme, & c'est par cette figure qu'il la presse agréablement & qu'il luy donne tant de chatouillement dans la copulation. Cependant s'il est excessivement tortu, ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continues qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelque autre cause que ce soit, il n'est point alors en état de souffrir un homme. La femme y ressent trop de douleur, quand on la presse, & elle a mesme de la repugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujours incurable; & les femmes que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries, ne sont intraitables que par leur pudeur, ou par nôtre ignorance. Tous les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princesses du Monde qui estoit incommodée de ce défaut: il n'y eut que *Fernel* qui assura un Roi des plus glorieux de son tems, de

de la guérison de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa stérilité, il pria le Roy de coucher avec elle, lorsque le conduit de la pudeur seroit humecté & élargi par les règles qui seroyent sur le point de cesser. Ce qui réussit si bien, qu'après dix ans de stérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfans, qui valurent dix mille écus chacun à ce savant Médecin.



T A B L E A U DE L'AMOUR C O N J U G A L.

Celuy qui lit ce livre avec un esprit d'impudicité, qu'il s'accuse soy-mesme d'avoir une si méchante inclination, & qu'il ne blame pas la Nature: Qu'il s'en prenne à sa turpitude & non aux paroles, dont nous sommes obligez de nous servir, pour exprimer nôtre pensée sur la génération des hommes. Sur cela un Lecteur sage & prudent me pardonnera, s'il luy plaist, si je ne puis parler avec plus de retenue & de modestie, quand je traite des actions qui se passent parmy des hommes mariés. St. Aug. de la Cité de Dieu l. 14. ch. 23.

PARTIE SECONDE.

C H A P I T R E I.

Après avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe, en avoir découvert les maladies, & indiqué les rémèdes, il est temps,
ce

ce me semble, d'en montrer les actions & les effets; & avant que d'éplucher les merveilles de la génération, il me semble encore que je dois dire quelque chose de la Virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoître.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.

Je ne suis pas du sentiment de ces Hérétiques qui préféroient le Mariage à la Virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le Jardinier veut conserver & le second à un autre arbre stérile; comme estoit le figuier de l'Ecriture qui fut maudit, & jetté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, & comme l'objet de l'indignation de son Maître.

Entre tous les estats de la vie, la Virginité peut-estre comtée la première. La difficulté qu'on a à résister à la Nature, est assurément l'une des choses qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle est l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la paix des familles, & la source des plus saintes amitiés.

C'est une belle fleur conservée chèrement

dans un jardin muré de toutes parts. Elle est inconnue aux bestes, & il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur tempérée la conserve, & une douce pluye l'arrose & la fait croître. Tous les jeunes gens la desirerent avec passion ; mais on ne l'a pas plustost cueillie qu'ils la méprisent.

C'est de cette façon que je puis dire avec Catulle, qu'une fille est chérie de tous ses amis, quand elle garde la fleur de sa Virginité, mais elle ne l'a pas plustost laissé prendre, qu'il ne se trouve pas mesme des enfans qui la regardent, ny des filles qui la reçoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les Chrestiens qui ont eu la Virginité en vénération. Les Payens & les Barbares mesmes ont eu pour elle une estime toute particuliere.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & élever une statuë, qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette statuë decidoit de la Virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roy de *Volaterre*, qui après luy avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë, & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit faite à sa pudicité. Il n'en arriva pas de mesme, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre qui estant accusée du mesme crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statuë.

On fait encore quelle vénération ont eu ces mesmes peuples pour les *Vierges Vestales*, & le fameux Edit que l'Empereur *Ti- bere*

bere fit publier. La fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau, avant que d'estre étranglée pour ne faire pas deshonneur à la Virginité.

Les Poètes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient : & leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu, sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les Théologiens & les Médecins considerent la Virginité d'une maniere toute differente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiser amoureuxment une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité à moins qu'elle n'y consente.

Les Médecins au contraire pensent que la Virginité est un lien & un assemblage naturel des parties d'une fille, qui n'a pas esté corrompue par l'approche d'un homme.

Mais quoy qu'il en soit, nous n'examinerons icy que cette Virginité materielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs de lis, & qui ont la gloire de juger tous les jours des differends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est vé-

ritable, qui veut se justifier de l'infamie, ou de la lâcheté qu'on luy impute.

ARTICLE III.

Des Signes de la Virginité presente.

LEs Matrones, que l'usage a rendues arbitres de la Virginité des filles, & de la chasteté des femmes ont des lumieres trop foibles sur cette matiere, pour être les seules personnes, en qui on puisse se fier pour en decider. On doit estre éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi veritables, que ceux qui sont la cause du credit & de la reputation des Juges, de l'honneur des filles & des femmes, de la justification d'un mary, & du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la Virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arresteray point icy à toutes les marques exterieures, dont se servoient les Anciens pour connoître la Virginité. L'oracle du Dieu *Pan*, l'insensibilité pour le feu, les eaux amères des Hebreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la mesure du cou d'une fille, sont des signes trop incertains, du

du moins dans le siècle où nous sommes, pour former là dessus de véritables jugements. La dureté de la gorge, la couleur des mammelons & le rouge que la pudeur fait paroître sur le visage des filles ne sont pas des signes plus assurez que les précédens.

La Virginité est plus difficile à connoître qu'on ne croit, il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour estre véritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore presentement le Grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je croy que nous aurions bien de la peine à y réussir. Car le poil frisé & récoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'absence de l'hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargy & décolé, le changement de la voix, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs regles, ou qui les ont actuellement, celles qu'une maladie afflige il y a déjà longtemps, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ny de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ny moins pudiques, pour avoir des marques contraires à celles, dont on se sert le plus souvent pour connoître la Virginité

des filles. La servante, dont *Aquapendens* nous fait l'histoire, qui n'avoit pû être déflorée par tous ses écoliers, & une autre jeune femme d'un orfèvre de Paris dont parle *Paré*, qui devint grosse sans que l'hymen fust déchiré, n'estoient pas plus Vierges l'une quel'autre, quoy qu'elles eussent des marques de Virginité.

Il est donc vray, ainsi que nous l'affurent *Riolan* & *Pinay* qu'il n'y a rien dans toute la Médecine de plus difficile à connoître, que la Virginité, & que mesme selon la pensée de *Cujas*, il est presque impossible d'en avoir des marques assurées. Il n'est point d'industrie ny de remèdes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite : & s'il est impossible, selon le sentiment d'un grand Roi de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'une aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureuxment une fille.

Si *Esopé* avoit de la peine à répondre de la Virginité d'une fille, qu'il avoit incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'affurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Médecins, & pour en estre bien assuré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles, dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bembo* dit qu'on fait aux vierges

Africaines. Mais parce que cette coutume n'est pas usitée en France, il faut que l'éducation, la sagesse & la pudeur s'opposent à la passion amoureuse des filles, que la Nature, la santé & la jeunesse leur font naître à tout moment, & qu'avec cela elles conservent encore leur Virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui luy plaisent.

ARTICLE III.

Des signes de la Virginité absente.

L'Oracle que *Pheron*, Roy des Egyptiens interrogea sur son aveuglement, luy répondit, que pour estre guéry il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge ou d'une femme qui se contentast des caresses de son mary. Ce remède ne se trouva pas chez luy, & si la fille d'un jardinier ne le luy eust donné, je croy qu'il eust attendu longtemps avant que de recevoir la veuë, la Virginité & la chasteté estant alors quelque chose de fort rare.

Quoyque nous ayons dit à l'article précédent, qu'il n'y avoit rien de si difficile à connoître que la Virginité présente, il y a cependant quelques Médecins, qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures, qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la Virginité. Car si la defloration vient d'estre commise, si l'homme qui en est l'auteur est bien fourni de ses

parties, & enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoître que la perte de sa Virginité.

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles toutes rouges de sang, & toutes enflées de douleur, sont des témoins irréprochables de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses, & à la voir marcher, elle porte le pied d'une certaine façon qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'appercevra toujours qu'elle s'est mal-conduite.

Mais si l'on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration, tout est réuni & tout semble naturel chez elle. On ne connoitra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La Nature d'un costé travaille incessamment à restablir les parties divisées ou élargies, & l'on n'avoit jamais soupçonné de lasciveté cette fille des *Topinambous*, que *Riolan* trouva si étroite en la dissequant. L'artifice d'un autre costé étreint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25 ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourni de ses pièces. Bien qu'ils se soient souvent baïsez, cependant si on la visite le lendemain on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles,

es & il feroit même impossible de juger par là de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle fera comme la femme dont parle *Salomon*, qui se lave la bouche après avoir mangé, & qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a goûté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occasion est quelque chose de fort considérable pour découvrir le violement d'une fille ; car il s'en est trouvé de si impudentes qu'elles ont accusé des hommes innocents. *Marie Françoise Gismode* en usa de la sorte à Rome envers *Estienne Nocetti*, qui après avoir montré aux Juges ses parties naturelles pour se justifier de l'affront qu'on luy faisoit, fut absous par la Rote & renvoyé avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la première nuit des nœces, & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille sont des marques manifestes de la perte de sa Virginité. C'est pourquoy *Moyse* commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges, qui avoient servi la première nuit aux mariez, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mary. Ce que l'on observe encore aujourd'huy, dans le Royaume de *Fez* & de *Maroc*, si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, & l'on ne doit pas appeller vierge, celle qui donne à têter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le

sang & le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée, car une grande & grosse fille, qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la première nuit de ses nœces, & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit esté auparavant mis dans une petite vessie de mouton, & renfermée ensuite adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des regles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mammelles se change en lait, selon le sentiment d'*Hippocrate*, & la petite fille dont *Alexandre Benoist* nous fait l'histoire, qui fut sterile toute sa vie, donna des marques de sa prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du mesme *Benoist*, & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait, bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'Orient d'Afrique du côté de Mozambique & du pays des Caffres, si nous en croions les Historiens, plusieurs hommes nourrissent leurs enfans du lait de leurs mammelles; & pour prouver cecy par un exemple familier, j'ay demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honneste homme Medecin, qui s'appelloit *Roinette*. Il estoit sanguin de temperament & il étoit âgé d'environ 30 ou 35 ans

Quand

Quand il se preffoit la mammelle & le mam-melon, il en faisoit sortir des cueillerées d'une humeur blanchâtre & laitée qui eust pû sans doute nourrir un enfant, si elle eust esté succée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Theophile Bonnet* à la pag. 163. qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait; mais sans aller si loin mendier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse arrivée en cette ville de la Rochelle est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670. Madame la *Perere* fille de Mr. *Desperence*, Capitaine au Fort de la pointe du sable à St. Christophle fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la mesme année, afin d'éviter les desordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François & les Anglois de cette Isle. Elle mena avec elle trois negresses, une vieille, l'autre âgée de 30 ans, & la dernière de 16 ou de 18, qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette Demoiselle qui avoit une petite fille de deux mois à la mammelle de sa nourrice s'embarqua avec précipitation avec son enfant, croyant que sa nourrice s'estoit embarquée auparavant, selon qu'elle le luy avoit promis. Mais après avoir mis à la voile, & n'ayant point trouvé sa nourrice, qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau, dont elle faisoit une
fou-

soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment. Elle incommodoit par ses cris tout l'Equippage principalement pendant la nuit. Pour cela on conseilla à la mere de faire amuser son enfant au tétou de la jeune negresse son esclave ; Mais l'enfant ne l'eut pas plutôt têtée pendant deux jours qu'elle luy fit venir suffisamment du lait pour se nourrir. Après deux mois de traversée, cette Demoiselle arriva en cette ville avec son enfant grosse & grasse, & au mois de Mars suivant, elle s'embarqua pour St. Christophle avec son enfant de 13 mois qui avoit toujours esté nourrie par le lait de la negresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la Virginité ny du violément d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toujours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usast de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'huy les Jurisconsultes, qui remarquent tout, quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusques à la rencontre des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aux colations, aux habits, aux visites particulieres, en un mot ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux Amants. Mais après tout, ils ne savent pas encore certainement la verité.

Il n'y a donc rien, je le diray encore une fois,

fois, de si difficile à connoître que la Virginité, puisque mesme une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait esté trouvée entre les bras d'un homme, & qu'on ne l'examine au mesme instant, il n'y a guere de moyen de connoître sa defloration. Car si l'on attend quelque temps, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne paroîtront plus; & l'on n'oseroit, sans luy faire injustice, la taxer d'impudicité. Si bien que je conclus hardiment que, puisque la Nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus savans Medecins & des plus adroites Matrones, les marques de la Virginité, on ne peut avec certitude connoître veritablement la defloration ou le violement d'une fille.

Quoy que cela soit très-véritable, neanmoins les réglemens de Paris ordonnent, que les Matrones jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement, par devant le Prévoft de la dite ville, qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ay bien voulu décrire icy un rapport de Matrones, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous *Marie Miran*, *Christophlette Reine*, & *Jeanne Porte-poulet*, Matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22 jour d'Octobre de l'année présente par l'ordonnance de Monfr. le Prevoft de Paris; en date du 15. de ce dit
mois

mois, nous nous sommes transportées dans la ruë de Dompierre, dans la maison qui est située à l'Occident de celle où l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite ruë entre deux, où nous avons vû & visité *Olive Tisserand*, âgée de trente ans ou environ, sur la plainte par elle faite en justice contre *Jaques Mudont*, Bourgeois de la ville de la Roche sur mer, duquel elle a dit avoir esté forcée & violée, & le tout vû & visité au doigt & à l'œil nous avons trouvé qu'elle a

Les Toutons dévoyez, c'est à dire la gorge flétrie.

Les Barres froissées, (l) c'est à dire l'os Pubis ou Bertrand.

Le Lippion récoquillé, (m) c'est à dire le poil.

L'Entrepét ridé, (n) c'est à dire le perinée.

Le Pouvant débiffé, (o) c'est à dire la Nature de la femme qui peut tout.

Les Balunaus pendans, (a) c'est à dire les lèvres.

Le Lippendis pelé, (p) c'est à dire le bord des lèvres.

Les Baboles abbatuës, (b) c'est à dire les nymphes.

Les Halerons démis, (b) c'est à dire les caroncules.

L'Entrechenat retourné, & la corde rompuë, (q) c'est à dire les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le Barbidau écorché, (e) c'est à dire le Clitoris.

Le

Le Guilboquet fendu, (d) c'est à dire le
ol de la matrice.

Le Guillenard élargi, (d) c'est à dire le
onduit de la pudeur.

La Dame du milieu retirée, (c) c'est à
lire l'Hymen.

L'Arriere-fosse ouverte, c'est à dire l'ori-
ice interne de la matrice.

Le tout vû & visité feüillet par feüillet,
nous avons trouvé qu'il y avoit trace de
... & ainsi nous dites Matrones certifions
tre vray à vous Monsieur le Prevost au ser-
ment qu'avons fait à la dite ville. Fait à Pa-
is le 25 d'Octobre 1672.

Si les Matrones de France avoient soin
l'assister aux Anatomies des femmes que
on fait publiquement aux écoles des Mé-
lecins, comme font celles d'Espagne, je
uis assuré qu'elles ne donneroient pas des
ttestations fabriquées de la sorte. Car si
e voulois prendre la peine d'en examiner
es parties, je ferois voir que les signes,
ont elles se servent pour prouver le viole-
ment d'une fille, sont la pluspart très faux
ou très legers, & qu'ainsi il ne faut jamais
en fier à ces femmes, quand il est question
le juger de l'honneur & de la Virginité d'u-
ne fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que
es sages femmes sont instruites sur ce qu'el-
es doivent faire dans les accouchemens,
'aprends de *Theophile Bonnet* qu'en 1673 le
Roy de Dannemark fit une ordonnance
par laquelle il estoit enjoint aux Matrones
d'assister

d'affister aux dissections des femmes que faisoit le Sieur *Stenon* Docteur en Médecine & Professeur en Anatomie dans les Ecoles de Médecine de Coppenhague, afin de s'instruire de leur profession. Et *Bartholin* le jeun, enous assure aussi que le mesme Roy avoit ordonné que des députés de la faculté de Médecine de la mesme ville interrogeroient les sages femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La sage femme de *Rachel*, dont parle *Moyse* avec éloge, *Sotyra* & *Salpé* que *Pline* louë tant, estoient sans doute mieux instruites dans leur métier que celles-là, puis qu'elles se sont attiré des louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas sans doute méritées, si elles eussent esté aussi ignorantes que celles qui certifièrent qu'une femme n'estoit pas grosse, parce qu'elle estoit réglée, & qui furent la cause par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris en 1666 avec son enfant de 4 mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Parce que nous avons dit cy-dessus que l'artifice decouvroit les ruses, dont les filles usoient pour paroître vierges, lors qu'elles ne l'estoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du Lecteur, nous devons examiner icy les moyens dont on peut découvrir la Virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'un vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent mesme qu'il est

est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les détromper dans cette occasion, on fera un demy bain de decoction de feüilles de mauve, de fenegon, arroches de branche urfine &c. avec quelques poignées de graine de lin & de sence d'herbe aux puces. Elles demeureront une heure dans ce bain, après quoy on les effuyera, & on les examinera deux ou trois heures après le bain, les ayant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pucelle, toutes ses parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux autres, mais si elle ne l'est point elles seront lâches, molettes, & pendantes, au lieu de ridées & de resserrées qu'elles estoient auparavant, lors qu'elle vouloit nous en imposer.

ARTICLE IV

Il y a des rémèdes capables de rendre la Virginité à une fille.

Saint Jérôme écrivant à une fille devote que l'on appelloit *Eustochion*, & luy interpretant ce beau passage de l'Ecriture. *la vierge d'Israël est tombée & il n'y a personne qui la puisse relever*, dit dans une autre langue les mesmes paroles. *Je vous diray hardiment, ma chere fille, que, bien que Dieu soit tout puissant, il ne peut toutefois rendre la Virginité à une fille qui l'aura une fois perdue, il peut bien luy pardonner son crime, mais il n'est pas en son pou-*

pouvoir, de luy rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissée ravir.

En effet, il n'y a point de remèdes que nos Médecins ayent pû inventer, ny d'artifices que nos Courtisanes ayent pû pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, & que l'on ne voit après jamais plus paroître. C'est une liaison de parties qui estant une fois séparées, ne se réunissent jamais, comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de remède qui la rétablisse, quand elle est une fois perduë. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire, mais nous ne pouvons remettre le naturel qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ay esté long-temps à me déterminer, savoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matieres. Mais après y avoir fait de serieuses réflexions, j'ay esté obligé par de puissans motifs à faire ce chapitre. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lors qu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre qui par fragilité s'est laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, font de fortes raisons pour ne me taire pas sur ce chapitre. La paix des familles & la tranquillité de l'esprit d'un mary sont presque toujours resta-

stables par les remèdes que nous avons
effeint de proposer, c'est par eux encore
que la volupté licite du mariage est fo-
mentée, & que souvent la génération
est procurée; car il s'est vû des femmes qui
pouvoient avoir des enfans que par les
médès, que je proposeray dans la suite de
discours.

Les hommes pour parler en general,
estiment la Virginité d'une fille que par
ouverture étroite de ses parties naturel-
les, par la poliffure de son ventre, & par
rondeur & la dureté de sa gorge. Sou-
vent ils ne se mettent guere en peine de
quelques gouttes de sang qui doivent couler
dans les premieres careffes du mariage,
ils ne vont pas examiner tous les signes
que nous avons rapportés au chapitre pré-
cedent pour estre assurés de la Virginité
des filles qu'ils épousent, il suffit que
leurs femmes ayent les trois qualités que
nous avons remarquées cy-dessus pour estre
en reçûes auprès d'eux. Si elles sont trop
ouvertes, ou qu'elles ayent la gorge trop
roche & trop molette, quand elles se-
mbent des *Agnés* & des *Catherines*, le
magnin les prend aussi-tost, & la pas-
sion insensée que l'on appelle jalousie,
s'empare en même temps de leurs esprits,
leur fait soupçonner des choses infames
dont ces femmes sont souvent tout à fait
innocentes.

Pour donc éviter tous ces desordres qui
sont que trop frequens dans le monde,

&

& qui ne troublent que trop tost la tranquillité du mariage, je rapporteray icy des remèdes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjuges, que l'on pourroit avoir pour elles. Les premières s'en pourront servir, lorsqu'elles seront trououvées, & qu'elles auront les mammelles trop pendantes, que d'ailleurs par foiblesse elles se feront abandonnées à leur passion indiscrete, & qu'elles auront esté meres avant que d'estre mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leur entrailles.

J'avoüe que l'on peut abuser de ces remèdes comme des choses les plus excellentes du monde: mais on ne sauroit pourtant blâmer la Nature, qui permet que le Soleil échauffe la terre aussi bien pour les Aconits & pour les Colchiques, que pour les Digitalis & les Gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secretement & qu'elle veuille ensuite se marier, sans que son mary puisse s'appercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur remède que je luy puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourette par des danses, des conversations & des lectures impudiques, & qu'elle vive enfin dans la modestie qui est bienfaisante aux filles qui se repentent. Je luy promets que
for

on mary la prendra pour pucelle, & qu'il ne roira jamais avoir esté trompé. Car si l'on ait reflexion sur l'histoire que nous avons apportée au chapitre précédent, d'une fille de 25 ans du pais des Topinambous, nous aurons pas de peine à nous persuader que le remède, que je conseille icy, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, & les mammelles molettes & pendantes, je suis d'avis qu'elles usent des remèdes, qui les resserrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, où l'on aura jetté un fer ou une brique rouge, la decoction astringente de gland, de prunelles sauvages, de myrte, de roses de provins, & de noix de cypres, l'onguent astringent de Fernel, les eaux distillées de myrte, sont tous des remèdes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques Médecins veulent, que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la decoction des choses, que nous avons proposées cy-dessus. Mais je ne conseille pas l'usage de ce remède, à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuses couches, & qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts, qu'elle y auroit soufferts; autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des dou-

douleurs, & des tranchées insupportables, si elles estoient une fois renfermées dans ces parties-là, & qu'elles n'en pûssent sortir, ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne feroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans des voluptés illicites, de rassurer le premier jour de ses nôces l'esprit de son mary, en prenant un peu de sang d'agneau, qu'elle auroit fait secher auparavant, & en se le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules ? Ne luy feroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ses efforts pour paroître sage à l'égard de son mary ?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusques-là mesme, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes ; car il s'est souvent trouvé des Courtisanes, qui se sont ulceré les parties naturelles, pour estre estimées vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si defiguré de rides, & de cicatrices après un accouchement que celles que l'on estime filles n'osent se marier à cause de ces defauts. Cela les oblige souvent à mener une vie débauchée, & à passer le reste de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mesmes ont de la honte de se laisser voir en cet estat à leurs

maris, & ainfi quelquefois elles fe privent des douceurs du mariage, & de la naiffance de plusieurs enfans.

Afin donc que ces filles puiſſent abandonner leur façon de vivre deshonneſte & immodique, & qu'elles ſe marient avantageuſement, que les femmes n'ayent plus de ſcrupule dans le mariage, je veux bien écrire icy ce que j'ay appris d'un Médecin le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton dont on brifera les os, & après les avoir fait bouïllir dans une ſuffiſante quantité d'eau, l'on prendra avec une cuillier ce qui ſagera par deſſus, à quoy l'on ajoutera deux gros de ſperme de baleine, deux onces de graiſſe fraîche de pourceau femelle, autant de beurre frais ſans ſel, on fera fondre tout cela dans un pot de terre verniſſé; & après que l'onguent ſera réſroïſſy, on le lavera avec de l'eau roſe juſqu'à ce qu'il blanchiſſe; on le mettra enſuite dans une boëte de verre pour en uſer ſelon la neceſſité.

Après que la perſonne ſe ſera ſervie de ce remède, elle ſ'appliquera ſur le ventre une peau de chien ou de chèvre, préparée de cette façon que l'on appelle peau d'ocagne. On prendra deux onces de chacune de ces huiles, ſavoir d'amandes douces, de millepertuis, de myrtils. On les lavera avec de l'eau roſe; & après avoir été ainſi préparées, l'on en joindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte

te ordinairement d'Espagne ou d'Italie. On la laissera humecter pendant toute une nuit, & le lendemain on la frotera fortement entre les mains pendant une heure; & après l'avoir ensuite pendant deux jours entiers exposée à l'air, où le Soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper; & puis on l'appliquera principalement pendant la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrthe qui en adoucissant la peau, en emporte les taches avec plus de force sans l'endommager: si l'on veut que ce remède soit plus fort, l'on ajoutera à cette huile du suc de citron, & un peu de sel armoniac; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste plus qu'à remédier au défaut d'une grosse gorge molette; qui fait quelquefois soupçonner une fille d'estre lascive, & d'aimer le vin; car il y en a qui portent comme deux coussins sur la poitrine, & qui sont tellement embarrassées, quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leur bras. C'est peut-être pour ce sujet si nous en croyons l'histoire, que les Amazones se brûloient l'une des mammelles, pour estre ensuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remèdes, que nous avons alleguez cy-dessus, qui peuvent servir à diminuer la gorge, on peut encore user de gros vin rouge, ou d'eau de forge, dans la.

laquelle on aura fait bouillir du lierre, de la pervenche, de myrthe, du persil, & de la ciguë mesme, sans apprehender la mauvaise qualité de cette dernière plante, notre ciguë étant bien différente de celle des Atheniens, avec le suc de laquelle ils firent nourrir le plus sage des hommes, comme l'Oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de plomb pour diminuer les mammelles. En effet, c'est un bon remède pour ces sortes de défauts : Mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de jusquiame, le remède fera encore plus excellent : car cette huile a une vertu particulière pour diminuer la gorge, & pour la faire endurcir : elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remèdes, je répéteray icy ce que j'ay conseillé ailleurs aux filles, & aux femmes ; c'est qu'il n'en faut user pour la gorge, ny pour les parties naturelles que trois ou quatre jours après les règles, & 8. jours auparavant. Et les femmes qui ont depuis peu accouché ne doivent s'en servir que sur la fin de leurs vuidanges, ce qui peut arriver après le trentième ou le quarantième jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner, si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes & si opposées entre elles. Les Elemens qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes, sans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humour radicale, qui nous soutient, sont les deux causes de la fin où nous courons tous avec précipitation. Nostre chaleur agissant toujours sur nostre humidité, la consume, & la détruit peu à peu ; si bien que comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le foment, nostre chaleur s'éteint aussi par le deffaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les alimens, & la boisson ne sont point suffisans pour la reparer éternellement ; s'ils le font ce n'est que pour un temps, & les parties qui entretiennent nostre feu venant à vieillir, se lassent enfin d'agir incessamment de la mesme sorte, & de recevoir en mesme temps ce qui les fait subsister, & ce qui les fait perir.

La Nature, prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna, dès le commencement des siècles, à l'un & à l'autre sexe un admi-

nirable assemblage de parties pour produire leur semblable, & en mesme temps les feux secrets pour les perpetuer. Ce fut dans la naissance du monde qu'elle établit cette douce société de vie, & qu'elle ne fit pas seulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le Mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'Immortalité, & le plus important estat des hommes, puisque sans luy les villes & les Republiques seroient abandonnées.

ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire icy l'Eloge du mariage ; il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis terrestre, & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam dans l'estat d'innocence avoit besoin d'une aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas estre malheureux par une alliance, qui rendit heureux nostre premier pere ; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers, quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes, & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des nœces, que Jesus Christ fit son premier miracle ; que le mariage sert de

figure à l'union de Jesus-Christ avec l'Eglise. Et je puis parler ainsi aux personnes mariées ;

*Mariez, pensez en tout lieu,
Que vous estes la sainte image
De l'adorable Mariage
De l'Eglise & du Fils de Dieu.*

De plus que c'est un mystere au rapport de St. Paul, que l'on appelle Dieu du nom d'Epoux dans les Cantiques ; & que Jeremie mesme, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le represente en cet estat. Toutes ces pensées sont trop communes, & elles ont esté trop souvent rebatuës.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'estat dans la vie, qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des presens à l'Eglise & à l'Estat ; & que selon cette pensée nostre incomparable Monarque, qui ne laisse rien échapper pour rendre ses peuples heureux, & son Royaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains une declaration, par laquelle il veut que les Peres de dix enfans soyent exempts de charges publiques, & qu'outre cela ils recoivent encore de sa liberalité ordinaire une pension considerable.

En effet, les enfans sont des faveurs du Ciel, par l'aveu mesme de St. *Jerôme*, qui eleve si haut la Virginité. Et dans le vieux
Tef.

Testament le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'être par dessus les autres états de la vie ; si bien qu'il est aisé de juger par là que dans l'ancienne Loy on le preferoit à la Virginité, & que la sterilité des femmes y passoit pour une espece d'opprobre.

L'Eglise d'aujourd'huy nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lors qu'elle comble de graces les mariez. Cependant la question est encore aujourd'huy problematique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celuy du mariage, ou de celuy de la continence ; Et c'est une chose bizarre, que dans le siecle où nous sommes, nous voyions des aprobations & des privileges pour l'un & pour l'autre party. *Charles Chauffe*, *Sieur de la Terriere*, écrivit en 1685. de l'excellence du mariage contre la continence, & le *Sieur Ferrand* écrivit ensuite contre ce Livre, de la continence contre le mariage ; les choses n'estoient pas en cet estat du temps de *St. Ferôme*, puis que ses amis supprimerent son livre de la Virginité que nous voyons aujourd'huy parmi ses ouvrages, parce qu'il estoit opposé aux desseins de l'Eglise. Cependant nous savons que de saints personnages ont choisi le mariage, comme un estat le plus honneste de la vie, témoin *St. Pierre*, *S. Clement Alexandrin*, Maître d'*Origene*, *Novat*, Prêtre de Carthage en Afrique, *St. Hilaire*, *St. Gregoire de Nice*, *Tertulien*

& plusieurs autres qui ont crû pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moyen de ce Sacrement, que par la voye de la continence.

Les Juifs & les Chrétiens estimoient donc beaucoup plus le mariage que la virginité, & ces derniers ne donnoient jamais de charge de magistrature aux hommes qui n'estoient point mariez. Les Payens mesme ont fait des loix à son avantage. Car les Spartiates d'un costé instituerent une feste, où ceux qui n'estoient pas mariez, estoient fouëttez par des femmes, comme indignes de servir la Republique, & de contribuer à son honneur & à son progrès. Les Romains, d'un autre costé, couronnoient la teste de ceux, qui l'avoient esté plusieurs fois ; & dans leurs réjouissances publiques, ceux qui avoient esté souvent mariez, paroissoient avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les *Cesars*, en ayant contribué à la grandeur de la Republique, aussi bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils luy avoient donnez. C'est pour cette raison, au raport de St. *Jerôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent, que dans la pompe funebre, il accompagnast le corps de sa femme, la palme à la main, & la couronne sur la teste, puisqu'il estoit fort raisonnable, ajoûte-il, qu'ayant esté marié vingt fois, & sa femme vingt-deux, il fust mené comme en triomphe à son enterrement.

ARTICLE II.

L'Age le plus propre au Mariage.

Toute forte d'âge n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage. Les premières & les dernières années ont leurs obstacles ; & si les enfans sont trop foibles, les vieillards sont trop languissans. Le milieu de nostre vie est l'âge le plus propre à *Venus*, qui, comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé, & de courage.

Les Medecins ont des opinions différentes sur la division de nostre vie. Les uns la partagent en quatre âges, d'autres en 5. & d'autres en plusieurs autres parties. Mais à considérer la chose de bien près, les années ne font pas les âges ; c'est la force & le temperament qui les distingue. Une fille peut faire un enfant à dix ou à douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à 18. ou à vingt, à cause de la foiblesse de ses parties, & de la secheresse de son temperament. Neantmoins on doit se déterminer sur cette matiere, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivy est celuy qui divise nostre vie en cinq periodes, le premier est l'adolescence ; qui dure depuis

notre naissance jusqu'à l'âge de 25. ans, après quoy nous ne croissons plus. Depuis 25. ans, jusqu'à 45. ou 40. est la fleur de l'âge de l'homme; & c'est ce que l'on appelle la jeunesse, & dure jusqu'à 49. ou à 50. ans, c'est le temps que l'on se trouve de mesme force & de mesme temperament. Le quatrième âge est la premiere vieillesse qui dure jusqu'à soixante cinq ans: & enfin l'âge decrepit accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encore divisée en plusieurs parties; entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu. Elle commence depuis notre naissance jusques à 3. ou quatre ans, lorsque nous avons appris à parler. La puérilité la suit, qui se termine à dix ans. L'âge de discretion vient après que quelques uns nomment puberté, qui dure jusqu'à 18. ans, & enfin l'adolescence, qui prend le nom de tout ce temps-là, va jusqu'à 25. ans.

L'enfance & la puérilité ne savent ce que c'est de produire des hommes; & bien qu'il y ait quelques Historiens, qui pourroient rendre cela douteux par une histoire qu'ils font d'un enfant de sept ans qui engrossa une fille, cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'Antiquité, & que d'ailleurs la génération est incompatible avec la foiblesse de cet âge, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment, & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont atteint l'âge de discretion ; car dès que la voix se change, & qu'elle se grossit, par la chaleur naturelle, qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs desagréables, qui s'élevent de la semence, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatoüillemens reïterez, c'est alors, dis-je, qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'amour, & que ses parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Médecins, qui considèrent incessamment les actions de la Nature, ne peuvent se déterminer exactement sur l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureusement & pour engendrer : il y a tant de diversité de temperament & de vigueur dans les hommes, & dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matiere. Ce que l'on peut dire en général, c'est, que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusques à dix huit ; mais on ne sauroit marquer exactement l'année dans les particuliers.

Nous lisons dans nos observations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont esté peres à 10. ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert* Médecin de Montpellier, & l'un des savans hommes de son temps, a vû en Gascogne *Jeanne de Peirié* qui fit un

enfant à la fin de sa neuvième année. Cette histoire n'est point seule ; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables, qui sont arrivées en France & dans les regions chaudes, si celle que nous a laissé par écrit St. Jérôme ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque temps.

J'avoué pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siècles pour en produire de semblables : Mais la marque la plus assurée d'estre en estat d'engendrer, c'est selon l'avis des Médecins, lorsqu'un homme peut jetter de la semence, & que les regles paroissent à une fille. Ce sont alors des signes évidens que la Nature a fourny à l'un & à l'autre sexe de quoy se perpetuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paroissent que rarement à neuf ou à dix ans, on ne voit mesme guere de filles de douze ans, & de garçons de quatorze, capables d'obeir à l'amour, & de produire cette matiere dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans, & aux garçons de seize ; car en ce temps-là tout ne respire que production ; c'est le Printemps de la vie, & l'une des saisons les plus douces qu'ayent les hommes. Une fille seroit bien lente, si à seize ans elle n'estoit capable de se perpetuer par la production d'un enfant, & un garçon de 18. ans seroit bien froid, si, estant couché avec elle,

elle, il luy estoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus prompt à faire des enfans est celuy de dix ans; & le plus tardif celuy de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prestes à engendrer que les hommes, quelques Médecins ont soutenu qu'elles estoient d'un temperament plus chaud. Car, si parlant en général, disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puis que la chaleur naturelle reside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs, on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingenieuses & plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plutôt du poil aux parties naturelles, & il s'en est vu qui n'estoient presque pas entrées dans l'âge de discretion, à qui la Nature commençoit à violer leurs parties naturelles par le poil, qu'elle y faisoit naître: ces mesmes femmes croissent & vieillissent encore plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leur corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions, & en dissipe plutôt les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes; & comme les passereaux ne vivent pas long-temps, parce qu'ils
sont

font trop chauds, & trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur devorante, qui les consume peu à peu. Il se trouve encore aujourd'hui des *Messalines*, qui, par l'excès de leur chaleur, seroient en estat de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En effet, elles souffrent le froid avec plus de constance; & si la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'Hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'estoit permis de m'eloigner un peu de la matiere que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du temperament des femmes. Je ferois voir, que la grande quantité de sang vient plutôt de la mediocrité de la chaleur, que de son excès: que les femmes sont plutôt legeres qu'ingenieuses: que si elles engendrent & vieillissent plutôt, c'est aussi une marque de la foiblesse de leur chaleur: que l'excès de l'amour ne peut estre principalement attribué à la force de cette mesme chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plutôt à la Providence de la Nature, qui les a faites pour nous servir de jouet après nos plus serieuses occupations. Après tout, si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordi-

rdinaire, qui s'oppose incessamment à la pénétration des qualités les plus actives.

L'homme au contraire agit avec plus de fermeté ; se nourrit avec plus de bonheur ; se défend avec plus de courage & de présence d'esprit, raisonne avec plus de force ; & contribue à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est luy principalement qui agit dans la génération, où il se communique soy-mesme, & qui par ses autres actions de corps & d'esprit donne par tout des marques de la force de sa chaleur. Au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut luy donner ; & souvent elle n'est pas si tost prestée que luy à donner de quoi former un homme. En un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter, & pour élever ses enfans.

De plus, un mâle est plus tost accompli dans le sein de sa mere qu'une femelle : il s'agite avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plus tost ; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son temperament ; car c'est à cette mesme chaleur à perfectionner, & à avancer plus promptement les choses par tout, où elle se trouve plus abondante : & par cette mesme raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de different sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de temperament, quand ils se trouvent tous deux embarassés dans les mesmes liens.

Mais

Mais reprenant la matiere que nous avons laissée pour faire une digression qui ne me paroist pas inutile, je diray maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matiere ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Medecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l'âge de discretion. Et parce que ceux-là sont extrêmement rares qui commencent à engendrer à 9. ou à 10. ans aussi bien que celles qui ne pourroient le faire à seize ou à dixhuit, ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçon, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté, si bien que ceux, qui sont au dessous de ces derniers âges, sont estimez pupilles; & la Loy ne permet pas qu'ils soient accusez d'adultere, ny qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au mesme estat qu'ils estoient auparavant, parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'estre en estat de faire un enfant, & que ceux qui sont au dessous de ces âges ne sont pas presumez en estre capables.

Les Politiques qui considerent la durée d'un Estat florissant ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes, pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens. Ils savent

vent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ny les richesses des habitans qui font un Monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui luy appartiennent. L'âge de douze & de quatorze ans est un âge trop foible pour faire un present à l'Estat d'hommes spirituels & robustes, & ces mesmes Politiques apprennent des Medecins, qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes, capables de gouverner un Royaume, ou de menager une Republique.

En effet, le ventre d'une femme est trop étroit à cet âge-là, pour engendrer des enfans bien faits; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme; & une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble & à son propre accroissement, & à la nourriture de son enfant. Les couches doivent estre ordinairement funestes, & doivent luy faire apprehender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Brasiliens sont bien plus sages que nous: ils ne marient jamais leurs filles, qu'elles n'ayent eu leurs regles, parce que c'est par là que la Nature leur marque qu'elles sont en estat de porter des enfans. D'ailleurs, un jeune homme a l'esprit & le corps trop foibles à l'âge de quatorze ans; sa semence n'est ny assez cuite, ny assez digerée pour produire un enfant fort & spirituel; & s'il est alors capable d'engendrer, les enfans qui
en

en viennent font ou trop petits ou trop délicats.

Platon & Aristote, ces deux grands Genies de l'Antiquité, ne permettoient pas de se marier avant l'âge de 30. ans; & presentement une personne n'oseroit se marier avant ce temps-là sans le consentement de son pere & de sa mere. Ce qui obligea *Gratien* à faire une loy, par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'est alors que l'on ne croist plus & que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'employe seulement à le conserver & à fomentier ses parties amoureuses, pour produire avec plus de force une matiere capable de perpetuer son espece.

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun, c'est à dire d'estimer parfait un homme à 25. ans, & une fille à 20. C'est alors qu'ils sont tous deux plustost en estat de se marier que dans un âge moins avancé; car pour parler de cet homme, il ne luy manque rien à cet âge-là pour contenter une femme; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassements amoureux; sa semence est féconde. Les esprits, qui doivent servir à la génération, s'engendrent alors en plus grande abondance, & sa verge est presque toujours en estat de fournir dequoy faire un homme contre la volonté mesme de celuy qui la porte. Enfin cet homme doit
d'au-

l'autant plutôt se marier, qu'il est d'un
 emperament chaud & humide, d'un sang
 bouillant, bilieux & melancolique : qu'il
 a la taille mediocre, la teste grosse, les
 yeux étincelans, le nez gros, la bouche
 bien fendue, les joues teintes de sang &
 le menton arrondy. L'on en doit à pro-
 portion dire autant d'une fille de vingt
 ans, qui à l'imitation de cette *Fabiola*,
 dont parle St. *Ferôme*, ne peut vivre sans
 jouir des plaisirs de l'amour, & sans sui-
 vre le conseil que l'Eglise donne en se ma-
 riant.

En effet, l'âge de douze ou de quatorze
 ans est un âge trop tendre pour souffrir le
 joug du mariage : il faut des personnes for-
 tes & robustes, si elles veulent y avoir
 du contentement.

A R T I C L E III.

*La Conception, la Grossesse, & l'Enfan-
 tement.*

LOrs qu'une femme a conçu, elle a
 suivy en cela le conseil que l'Eglise
 luy a donné en la mariant, & elle a e-
 xecuté les ordres de la Nature. Mais je
 ne say par quel malheur ordinaire à l'a-
 mour, elle paroît plus abbatuë qu'aupa-
 ravant. Tout luy déplaist, elle ne man-
 ge point : & si elle met quelque chose
 dans la bouche, ce sont des choses hors
 de l'usage commun des hommes, encore
 les

les rejette-t-elle , dès qu'elle les a prises. Les meilleurs alimens luy font mal au cœur ; elle n'en peut même souffrir la fumée. Les nuits luy font inquiètes ; son sommeil est interrompu , & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *Incube* , comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtist , sans que l'ame eust encore ses peines. La vapeur d'une chandele éteinte est insupportable à cette même femme , qui souffre de temps en temps de legers tremblemens par tout le corps. Le ventre luy fait mal & s'aplâtit , si bien qu'il y a lieu de croire , selon le proverbe , qu'en ventre plat , enfant y a. Souvent le ventre demeure paresseux , & cette paresse luy cause pour l'ordinaire des tranchées. Les Graces ne sont plus sur son visage , ses yeux sont languissans & meurtris : & le feu dont l'amour se servoit autrefois pour faire des conquestes les a abandonnés pour quelque temps. Elle ne peut marcher qu'elle ne boîte , & qu'elle ne ressent de extrêmes douleurs aux reins , aux cuisses & aux jambes. Enfin , dans la langueur où elle est , elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodités la font presque repentir de s'estre alliée à un homme , si elle n'esperoit au bout de neuf mois de recompenser ses souffrances par la joye d'un enfant qui luy doit venir.

L'experience nous apprend , qu'une femme grosse est plus amoureuse au com-

men-

mencement de sa grossesse qu'auparavant. Beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles, & si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui, plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les François ne sont pas si retenus à caresser les femmes grosses que quelques autres Nations. Il y a même des Médecins qui sont d'avis qu'on les doit baiser avec plus d'ardeur, pour obeïr aux loix de la Nature, qui les rend alors plus amoureuses. Mais à dire le vray, si nous suivons le sentiment d'*Hippocrate*, elles font de plus vehementes couches, quand elles ne sont point caressées pendant leur grossesse, & nous voyons souvent arriver des accidens funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme, quand elles sont grosses, car si elles ne font pas de fausses couches, au moins deviennent-elles grosses une seconde fois.

Les femmes du Bresil sont bien plus retenues que nos Françaises, puis que dès qu'elles se sentent grosses, elles se separerent de la compagnie de leurs maris. Elles n'aprehendent pas que les fortes secousses de l'amour ébranlent un enfant qui est fort delicat dans ses premiers mois, & que les regles, qui sont souvent provoquées par la chaleur, que les baisers réitérez excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le suffoquent. Il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les
liens

liens qui le tiennent faisi se relâchent par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere : & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant, avant le temps, luy qui ne l'a presque pas encore receüe.

Quoy que la pluspart des Medecins, après *Hippocrate*, disent, que la matrice est tellement fermée après la conception qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une éguille, nous sommes pourtant persuadez du contraire. Car on fait qu'elle se decharge souvent de ses humidités superflüës : & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches, qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, & nous avons des exemples de superfetations, & peut-estre plus souvent que nous ne le pensons, car les jumeaux, qui naissent enveloppez de membranes différentes, & qui sont attachez à un seul arriere-faix sont d'ordinaire autant de superfetations, dont on ne s'apperçoit pas. Toute la *Rochelle* a scû la superfetation de *Mademoiselle Louveau*, qui quelque temps après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt-neuf jours après ses premieres couches. La fille vécut sept ans, & le garçon ne vécut que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses
si la

la douleur, & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégouts & des vomissemens continuels, jouit presentement d'une santé parfaite. Elle ne se souvient plus d'avoir esté incommodée, & si elle ne sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme de fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être grosse. Mais cette santé ne durera pas long-temps. Car dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs se renouvelleront, & en touchant son pous qui luy battra fort alors, on diroit qu'elle a la fièvre. Enfin le temps d'accoucher s'aproche; l'enfant luy frappe le costé, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage: & si l'accouchement n'est malheureux, en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche, & que l'on doit avoir pour elle & de la pitié & de la vénération, à cause du mal qu'elle souffre, & du peril où elle est exposée, & aussi à cause de l'honneur qu'elle a d'estre l'origine & la source des beaux ouvrages de la Nature.

On a soin d'un costé de l'enfant; on luy coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon, & le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrone, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand,

grand, & que la fille en sera plus étroite : après cela, on lui donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs de ventre, auxquelles l'enfant est sujet après estre né, & pour vuider les excremens noirs qui sont dans les boyaux il y a long-temps. D'un autre costé, on soulage la mere, on lui serre d'abord doucement le ventre ; & l'on étuve avec du vin tiede, ses parties naturelles. En un mot, on y apporte tous les soins, que l'on a accoûtumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

Si la Nature a fixé un temps pour accoucher.

LEs Médecins & les Jurisconsultes agitent cette mesme question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent estre assurez d'un temps fixe pour la naissance des enfans, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime. Et parce que ceux-cy ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux bien rapporter icy en peu de mots ce que la plupart en pensent. Mais avant que de dire quelque chose d'affuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultez qui se presentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprés,

xprés, où ils prétendent prouver qu'il n'y point de temps déterminé pour la naissance des hommes, & que la Nature, étant la maîtresse d'elle-mesme, avance ou retarde le temps des couches, quand luy plaist. En effet, ceux qui sont dans ce sentiment, ne manquent ny de raisons, ny l'autorité, pour faire valoir leur opinion. Car ils disent que, les temperamens des hommes étant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur sont plutôt formés dans les entrailles de leur mere, & naissent aussi plutôt, ainsi qu'il y en a qui viennent au monde à six mois; comme fit *Livia*, femme d'*Auguste*, selon le sentiment des Medecins de ce temps-là, & d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après plusieurs mois, témoin *Ruffus* que *Vestilia* fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de 60. ans accoucha lequel demeura dans les flancs de sa mere pendant quinze mois, si nous en voulons croire *Massé*.

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à son enfant, ne sauroit s'empêcher d'accoucher à 6. ou à sept mois, au lieu qu'une autre qui sera grande & bien nourrie, portera son enfant jusques à dix ou à douze mois.

Ils ajoutent que la femme, participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une seule ventrée, & de

la nature de ceux qui n'en font qu'un , elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher. Que l'homme n'ayant point de temps déterminé pour careffer sa femme , la Nature n'en a point auffi de fixe pour le faire naître ; qu'il n'en est pas de mefme des autres animaux , qui ont leur temps réglé pour faire leurs petits , fi bien-que l'on ne verra pas en Hyver une linotte pondre , & couver fes œufs. Qu'au refte , l'autorité d'*Hypocrate* decide cette question , qui a efté fuivie des Jurisconfultes , favoir , que les enfans peuvent naître depuis le feptième mois jufques à l'onzième.

Mais fi nous voulions examiner de prés tous ces raifonnemens , nous pourrions dire que , bien que les femmes , & les enfans ayent des complexions fort differentes entre eux , il y a lieu neantmoins d'être perfuadé qu'une vieille *Efpagnole* , & qu'une jeune *Lapponoife* accouchent naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis. Que l'on ne doit pas établir un fentiment , fur ce que les femmes nous difent du nombre des mois de leur groffeffe. Que la grandeur de la matrice devroit plutôt avancer fes productions , que de les retarder. Qu'une femme , qui a peu de fang , devroit accoucher plus tard , ayant befoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans fes entrailles : & qu'enfin on ne doit pas regarder les defauts d'une partie , ny les erreurs de
de

de la Nature pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire, que la nature des femmes n'est point entre la nature de ces differens animaux, & qu'*Arverroës* s'est fort mal expliqué là dessus; que quand les femmes font plusieurs enfans dans les mesmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens sont contre les ordres de la Nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'experience nous le fait remarquer tous les jours. Après tout, que les femmes ont un temps aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits; & qu'il ne faut pas confondre par un sophisme évident la saison, & le temps, auquel nous caressons les femmes, & auquel elles conçoivent, avec le temps que la Nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions opposer *Hippocrate* à *Hippocrate* mesme, & nous pourrions alleguer cette belle verité qu'il nous a laissée par écrit, savoir, que la Nature est toujours stable dans ses actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une regle generale, que ce qui s'y passe le plus communément.

Fortifions encore ce sentiment par d'autres preuves, & disons, que si la Nature garde une loy fixe dans les corps des bestes, lorsqu'elles sont pleines, & que cette mesme Nature ne manque pas presque

d'un jour à les irriter , pour mettre bas, quand leur fruit a reçu tout l'accomplissement qui luy est nécessaire , on ne peut douter que l'homme , qui est le plus parfait de tous les animaux , ne soit réglé par les mêmes loix. La Nature ne manque jamais d'observer un temps limité , quand il est question de guerir une tumeur , ou de finir une fièvre. Ses loix sont certaines & indubitables dans les crises , & les Médecins ont passé pour Magiciens , qui ont remarqué ses mouvemens avec le plus d'exactitude. La grossesse est une espèce de maladie , les accidens qui arrivent aux femmes grosses , en sont comme les symptomes ; & l'accouchement en est comme la crise & la fin. On ne denie point à la femme les mouvemens fixes de la Nature , quand il faut se deffendre de quelque maladie qui l'opresse , il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on luy refuse ces ordres invariables ; & parce que l'on observe que les accouchemens arrivent en divers temps , par des causes étrangères , qui les avancent ou qui les retardent , on est tellement prévenu là dessus que l'on prend l'ombre pour le corps , & le hazard pour la Nature , si bien que l'on ne peut révenir de ce que l'on s'est une fois imaginé , qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste , puisque l'experience nous montre , que la plupart des enfans naissent , depuis les dix derniers jours du neuvié-

vième mois, jusques au dix premiers du dixième, c'est à dire dans l'espace de vingt jours ; & qu'ils vivent presque tous : que ceux qui naissent à 7 ou 8. mois sont toujours imparfaits ou valetudinaires, & que de 20. il n'en vit pas trois ; n'avoüera-t-on pas, que ces derniers naissent dans un temps que la Nature n'a pas ordonné, & qu'ils sortent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres secrets de cette admirable Moderatrice de l'Univers?

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois accomplis ; & c'est ce qui par arrest du Parlement de Paris fit débouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'après estre né il eust reçu le baptême.

Ceux qui ont fait de sérieuses réflexions sur les mouvemens de la Nature dans les accouchemens des femmes, & qui se sont long temps appliquez à observer toutes les petites circonstances & de la grossesse, & des couches, decouvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué comme j'ay fait dans les hôpitaux, & par tout ailleurs, que la Nature conserve toujours un temps fixe, & déterminé pour les accouchemens, qui se font selon ses ordres, & que les enfans les plus accomplis, & les plus temperez naissent toujours dans les dix premiers jours du dixième mois, & le plus souvent à la même heure du jour

qu'ils ont esté faits ; les autres naissent, comme je l'ay déjà dit, depuis le vingtième jour du neuvième mois, jusques au dixième jour du dixième mois ; c'est à dire, depuis le deux cens cinquante-cinquième jour de leur conception, jusques au deux cens soixante & quinzième ; bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plutôt ou plus tard, quand il y a quelque cause étrangère, qui en avance ou en rétarde la naissance.

Je pourrois prouver cette verité par beaucoup d'histoires, que m'ont fourni mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques ; six enfans, que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis le deux cens cinquante-fixième jour, jusques au deux cens soixante & dixième, c'est à dire, qu'ils sont tous nez sur la fin du neuvième mois, ou au commencement du dixième, si nous comptons les accouchemens par les mois de Lune, comme le prétendent la plupart de nos Médecins.

Mais la preuve incontestable de cette question ne peut estre prise d'ailleurs que de la naissance de Jesus Christ, qui a esté le plus parfait de tous les hommes. *St. Augustin* nous apprend, qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse *Marie*, pendant deux cens soixante & treize jours, qui est le temps que l'Eglise a observé depuis pour en célébrer la memoire, c'est à dire, qu'il nasquit dans le commencement du dixième mois.

Il est vray qu'il y a quelques enfans qui naissent vers le dixième jour du septième mois, ou le dixième de l'onzième mois; mais les uns & les autres ne vivent pas long-tems; ou estant nez contre les ordres de la Nature, ainsi que nous l'avons dit, ils sont sujets à mille incommoditez.

Si les enfans naissent dans un espace de temps si vaste, il n'en faut accuser que la différente & mauvaise façon de vivre des femmes; le país où elles demeurent; la saison dans laquelle elles accouchent; l'oisiveté dont elles jouissent; la variété de leur temperament; les plaisirs déreglez, qu'elles prennent avec les hommes, pendant leur grossesse; les passions & les maladies dont elles sont attaquées: Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la Nature à suspendre ou à rompre le cours ordinaire de ses operations; ce qui n'arrive presque jamais aux autres animaux, qui vivent selon les loix de la Nature.

On doit donc conclure de tout ce discours, que les bons accouchemens, qui se font selon les ordres de la Nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours & quelquefois de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois; & en France ils ne soient estimez légitimes, lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septième mois, c'est à dire, depuis le cent quatre-vingts-septième jour de leur conception,

jusques aux dix premiers jours de l'onzième mois, c'est à dire, jusqu'au trois cens cinquième jour; tellement que devant ou après ce temps-là, j'oserois dire qu'en doit les estimer ou bastards ou supposez. Et si la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lion, estoit née quelques jours après le trois cens quatrième jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un arrest en sa faveur par lequel il la déclaroit capable d'estre héritière de son pere. En effet par un autre arrest cette illustre Compagnie déclara illegitime un autre enfant, qui estoit né le douzième jour de l'onzième mois après la mort de son pere.

A R T I C L E V.

Du devoir des Mariez.

A Prés les travaux de l'enfantement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes, & ses vuidanges ne sont pas plûtoſt écoulées, qu'elle attaque derechef son mary, & qu'elle luy livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne merite d'estre couronnée de myrthe comme l'estoient autrefois ceux qui faisoient des conquestes en amour. Et je ne doute point aussi qu'elle ne merite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage,

rage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage si avantageusement avec son Antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient incessamment à la charge, & ne dit jamais c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuses, plus inquiètes, plus inconstantes & plus susceptibles de lasciveté. En effet, elles sont un animal dans un autre animal, qui fait souvent tant de desordre dans le corps des femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'affouvir, & de l'appaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mary rend donc exactement à sa femme ce qu'il luy doit, & la femme ce qu'elle doit à son mari. Si ce devoir manque du costé du mari, la femme devient de mauvaise humeur & luy fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'estre pas aimée, si bien que l'on peut dire que les caresses conjugales sont les nœuds de l'amour dans le mariage, & qu'elles en font véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions, où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ny de la société, lors qu'il refuse ce plaisir à sa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des Médecins, au moins, si l'incommodité est tant soit peu considerable peut-on fournir tous les jours aux voluptés dereglées d'une femme ; lorsque la

veuë se diminuë, que le sommeil se perd, que l'estomac & la teste se ruinent ; & que les jambes s'affoiblissent ? un homme n'est guère en estat de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques & étrangères, après s'estre épuisé dans l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodités qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. En user autrement c'est pecher contre soy-mesme, s'attirer de grandes maladies, & une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombez une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie, & quand mesmes ils n'y auroient que de légères dispositions, cela devroit les empêcher de careffer leur femme. Les maladies du Cerveau, de la poitrine & des extrémités du corps, qui sont periodiques, doivent encore les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

L'homme a bien plus d'occasion que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est luy qui dans les careffes conjugales agit presque tout seul, & qui semble par ses mouvemens précipités se hâter de voir la fin de ses plaisirs, pour les renouveler une autrefois: comme si la Nature, estant chargée d'un homme, vouloit par l'excès des voluptés nous ôter la pensée de ce que nous y faisons
de.

de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle-mesme.

Il n'en est pas de mesme de la femme, qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée ; il ne se trouve guere d'obstacle de son côté qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mary. La maladie n'est pas une cause assez legitime pour cela. Elle en souffre mêmes quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour ; & les rémedes des Médecins sont souvent trop foibles pour les dompter. *Priape* fils du vin & de l'oisiveté a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; son autorité est plus souveraine, & son remède est beaucoup plus efficace que l'*Armoise*, le *Karabé*, les *testicules de Castor*, & tous les autres rémedes que l'Antiquité a inventez pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bestes, que la Nature fait dans leurs corps une fermentation, & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoie à leurs parties naturelles, du sang & des esprits & de la matiere qui les y chatoüillent. Cette matiere dans les bestes est par rapport aux femmes, ce que nous appellons les Regles. Si bien qu'il ne faut pas s'estonner, si les bestes cherchent alors plutôt qu'en un autre temps, le masse que la Nature leur a montré estre le souverain remède à leurs tourments. C'est la raison pour laquelle la plupart des femmes sont plus amoureuses, lors que leurs regles commencent à couler ; car le sang & les esprits se

femme grosse, qui reçoit les careffes de son mary, sont des causes légitimes pour empêcher un homme de careffer sa femme. De fausses chouches peuvent arriver par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent: une superfétation peut survenir; un faux germe ou un fardeau peut suffoquer l'enfant, comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vû. En un mot, ces accidens peuvent ôter la vie à la mere & à l'enfant. Au contraire, les accouchemens seront plus libres, si l'on ne touche point une femme pendant sa grossesse, & les enfans, selon la pensée d'*Hippocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons, qui empêcherent le sage Empereur de *Constantinople*, *Isaac Commene*, de toucher sa femme après qu'elle eut conçu; & quoi que ses Médecins le luy conseillaient pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainsi la santé de deux personnes à la sienne propre. C'estoit mesmes une loy parmy quelques peuples Payens, si nous en croyons *St. Clement*, de ne connoître jamais une femme grosse.

J'en dis autant des nourrices qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car quelle apparence qu'un lait soit bon, si la mere a des degousts & des vomissemens continuels, si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour
qui

qui échaufe , & qui corrompt le lait par la chaleur excessive de ces mesmes plaisirs , & si elle a les autres incommodités , qui arrivent ordinairement aux femmes grosses , & qui infectent le lait d'une mauvaise odeur , quand elles sont caressées. Cependant , si une nourrice devient grosse d'un mesme homme , si elle n'est guère malade au commencement de sa grossesse , & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine , je ne voy pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mary , & mesme d'allaiter son enfant durant les deux ou trois premiers mois de sa grossesse. Car l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles étant alors fort petit , n'a pas besoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a mesme des femmes qui se portent beaucoup mieux , si elles allaitent alors , que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent suffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur sein , si elles ne sont épanchées pour d'autres usages. C'est pourquoy nous sommes quelquefois obligez de faire saigner ces personnes-là , pour les décharger de l'abondance de leur sang , & les faire ensuite accoucher plus heureusement.

portant alors precipitamment à leurs parties naturelles, qui en sont échauffées, elles chercheroient en ce temps-là dequoy se satisfaire, si la loy du vieux Testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en cet estat-là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau sexe ; il a alors plus de feu & d'empressement pour aimer qu'en tout autre temps, pourvû toutefois qu'il se porte bien ; mais un homme n'est pas innocent, quand il commet cette indécence.

J'avoüe que l'un & l'autre ne sont point ordinairement incommodez, quand ils se caressent pendant les règles, il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les desordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré. Car souvent il meurt avant que de vieillir, ou passe toute sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu près de mesme des vuidanges de l'accouchement. Ce que la mere & l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse, cela mesme se purge peu à peu 15, ou 20. jours après les couches. Si un homme caresse la femme avant ce temps-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse, si elle devient grosse peu de temps après estre accouchée ; car les ordures, qui doi-

doivent couler par ces lieux demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'estoit sans doute sur cela qu'estoit fondée la loy de l'ancien Testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que 30. jours après avoir fait un garçon, & 60. après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à savoir, si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mary. Les sentimens sont partagez là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme, lors qu'elle est grosse, que lors qu'elle est vuide. J'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui estant grosse voulut persuader aux gens, que l'on ne faisoit point tort à son mary de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lors qu'elle estoit chargée de marchandises humaines, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettrait un grand crime si l'on caressoit une femme grosse, & que l'on contribueroit à la perte de son enfant.

Pour décider cette question, on n'a qu'à observer ce qui se passe dans la Nature parmy les bestes, & on y verra que les cerfs, les taureaux, les beliers & quelques autres animaux ne touchent plus leurs femelles, quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux, que nous avons remarqué cy-dessus pouvoir arriver à une fem-

ARTICLE VI.

*Du temps où les Hommes & les Femmes
cessent d'engendrer.*

LE monde est plein de productions. Il s'en fait par tout jusques dans les entrailles de la terre. C'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand Univers. Les hommes qui en font l'ornement ne manquent point de leur costé à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de discrétion jusques à la vieillesse ils s'employent incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en veuë d'éterniser la nature humaine plutôt que de conserver leur vie & leur santé. Car il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passeraux qui ayment si éperdûment leurs femelles ne vivent que trois ou quatre ans, la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour leur manquant avant le temps, les fait aussi finir plutôt. C'est pour celà que les Peintres voulant marquer une voluptueuse ont fait tirer par des passeraux le char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons cy-dessus observé le temps où les hommes & les femmes commençoient à engendrer, il faut presentement examiner celui où ils finissent.

Quoyque les Medecins prolongent le
temps

temps de la premiere vieillesse jusques à 55. ans, & qu'ils croient qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusques à cet âge-là, cependant les Jurisconsultes se restreignent à l'âge de soixante ans, après quoy ils pretendent qu'un homme soit impuissant. C'est pourquoy ils en ont fait une loy expresse. En effet, c'est alors que l'amour nous abandonne & bien que dans le fonds du cœur nous le conservions toujours jusques à la mort, il ne se fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet âge-là. La vieillesse nous glace & nous n'avons presque plus de chaleur & d'esprits que pour nous conserver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la pensée des plaisirs passez du mariage, quand nous sommes vieux pour exciter le mouvement de nôtre cœur & pour multiplier nôtre chaleur naturelle & nos esprits. Il n'y a ny feu, ny couffins, ny peaux d'animaux, qui nous échauffent comme les pensées & les reflexions que nous faisons sur les amours de nôtre jeunesse. Le corps d'une fille de quinze ans est encore plus efficace, quand nous l'apliquons au nostre, il nous communique sa chaleur qui est de la mesme espece que celle que nous avons, & l'experience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remede que celuy-là. Mais les pauvres filles ne durent pas long-temps. Elles

les donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre, & de fâcheux. Ces aproches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à carasser amoureuxment une fille; & je ne say si le bon Roy David ne passa pas les bornes de la bienséance, quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag*, puis que l'Historien nous apprend qu'il mourut bientôt après.

La Nature a ses mouvemens réglés & ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé cy-dessus, & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aient fait des enfans à l'âge de soixante & dix, de quatre vingts ou même de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de règle, pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige ce que l'on nous rapporte, que Mr. le Duc de *St. Simon*, qui vît encore, a fait un enfant à l'âge de soixante & douze ans, que le Roy & la Reine ont tenu sur les fonds du baptême. On m'écrit de Paris dans le temps que je retouche ce livre, que ce prétendu garçon, ayant douze ou treize ans avoit eu des effusions qui font distinguer les hommes des femmes; & que la matrone après l'accouchement de la mere, s'estoit lourdement trompée en ne distinguant pas bien le sexe. C'est un autre

ce prodige , ce que nous dit *Valere Maxime*, que *Massaniffa* Roy de Numidie engendra *Methynnate* après quatre-vingt-fix ans. C'en est un autre ce que nous apprend *Æneas Silvius*, d'*Uladislas* Roy de Pologne, qui fit deux garçons à l'âge de quatre-vingts-dix ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte *Felix Platerus*, de son grand-père qui engendra à l'âge de cent ans. Et enfin ce que nous dit *Massa* est encore quelque chose de plus incroyable là-dessus, qu'un homme de soixante & dix ans, fit un enfant à sa femme de soixante ans, qui vint au monde sans avoir toutes les parties accomplies & nâquit le 15. mois de sa conception.

Il n'en est pas de mesme à l'égard des femmes. Elles ont un temps plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les règles les abandonnent, lorsqu'elles sont un peu âgées, elles cessent en mesme temps d'engendrer. C'est pour cela que la Loy a déterminé aussi judicieusement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle estime les accouchemens prodigieux qui se font après l'âge de cinquante ans, & n'admet point les enfans pour légitimes, qui naissent après ce temps-là, parce que, selon le sentiment des Médecins, les règles cessant aux femmes environ l'âge de 45. ou de cinquante ans, il est impossible qu'il se puisse

naturellement engendrer un enfant si la femme manque des choses nécessaires à le former & à le nourrir.

Cependant, si après cet âge là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fît une grande injustice à un enfant qui en naîtroit, si on le privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison, qui obligea l'Empereur *Henry* de faire accoucher sa femme âgée de 50. ans à la veüe de tout le monde, pour ôter le soupçon que l'on auroit pû avoir de son accouchement.

Ainsi, bien que la loy soit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent, il peut cependant naître des occasions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû que les hommes ayent de la vigueur, & que les regles ne manquent point aux femmes. Car on ne sauroit faire une loy si juste qu'elle ne pût causer quelquefois du dommage à quelques particuliers ; & parce qu'elle est générale, il se trouve des occasions, où elle ne favorise pas tout le monde.

C H A P I T R E IV.

quel temperament est le plus propre à un Homme pour estre fort lascif, & à une Femme pour estre fort amoureuse.

Pour expliquer le mélange & la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'Univers, & qui ont tous un temperament different, les Philosophes se sont servis de deux moyens. Les uns ont considéré la matiere qui les forme, ils en ont observé la figure, la grandeur & la liaison; & se sont imaginé, comme ont fait *Democrite* & *Descartes*, qu'ils en expliqueroient suffisamment la nature par les atomes qui les composent. Les autres, comme *Hippocrate* & *Aristote* se sont persuadé que la matiere des mixtes ne pouvoit estre sans qualité; que le toucher estant le juge des premières & des secondes qualités ils pourroient aussi par là en faire mieux connoître la nature. *Aristote* appelle les secondes qualités des effets corporels, ou des conditions materielles, que je pourrois nommer des qualités de la matiere. Il en a fait de deux sortes, les unes actives comme la puissance d'endurcir, de ramollir, d'épaissir &c. Et les autres passives qui ont des effets de cette mesme faculté, comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité &c.

De ce corps ainsi composé de matiere

re & de qualités, pour parler avec ces derniers Philosophes, il naît une autre qualité que l'on peut nommer avec *Galien* propriété de la substance, avec *Vallesine* qualité du mélange de la matiere, ou enfin avec d'autres qualité occulte qui est à proprement parler l'essence & le temperament du mixte. Si bien que l'on peut dire que le temperament n'est autre chose qu'une qualité, qui résulte du mélange de la matiere & des qualités des Elemens. Car comme plusieurs voix differentes font une mélodie, quand elles sont bien mêlées, tout de mesme ces matieres & ces qualités, bien que contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un temperament, que l'on ne sauroit les discerner; tant il est vray de dire que le temperament est une union & un ordre des choses qui sont incessamment opposées entre elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps, mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avoüe que nous savons qu'en est l'auteur, que nous voyons tous les jours ses ouvrages, & que la matiere nous en est sensible : mais qu'il est difficile de concevoir, comment par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande variété de temperaments!

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par dessus le reste des hommes sont obligez d'avouer, après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfants; & que le temperament des hommes qu'ils examinent est si difficile à comprendre, qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en ros.

Les Médecins admettent quatre sortes de temperament, où une seule qualité rend le dessus, & ils en comptent aussi quatre autres qu'ils appellent composez, où deux qualités sont manifestes. Les premiers temperamens sont rares, & il ne se trouve presque jamais de qualité qui ne soit accompagnée d'une autre qui ne lui est pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvième temperament qu'ils appellent égal ou temperé, où il n'y a point de qualité qui se surpasse l'une l'autre: mais parce que l'on ne le rencontre point dans les hommes, & que les matieres & les qualités des Elemens ne sont pas mêlées ensemble si justement, qu'il n'y en paroisse quelque une qui domine; nous ne parlons point de celui-cy qui n'a esté inventé dans les Ecoles que pour servir de regle aux autres.

Pour expliquer mieux les temperamens des hommes, les Médecins ont attribué les matieres & les qualités des Elemens à chaque humeur du corps. Ils ont dit que la bile étoit chaude & seche comme
le

le feu, que la mélancolie estoit froide & sèche comme la terre, que la pituité estoit froide & humide comme l'eau; & qu'enfin le sang estoit chaud & humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel temperament doit avoir un Homme, pour estre fort lascif.

A Prés avoir expliqué en général les temperamens des hommes, il faut presentement descendre dans le particulier & examiner quel temperament doivent avoir les deux sexes pour estre fort lascifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendroit pour un Satyre qui cherche incessamment par tout dequoy assouvir sa passion. Toutes les femmes luy sont agréables dans l'obscurité, il n'en refuse aucune quelque laide qu'elle soit; & il est toujours en estat de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de rétenir ses emportemens amoureux, & son temperament est trop bouillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse. Jusques-là mesme qu'il est si amoureux & si lascif que si le Magistrat veut luy accorder la permission d'épouser la statuë de la fortune, qu'il aime avec excez, il le fera publiquement comme fit un autre impudique, qui caressa la statuë de *Venus Gnidiene* faite par *Praxitels*.

Il est vray que tout favorise son tempe-
ra-

amment & ses voluptez déréglées. Rien ne luy manque dans la vie, s'il y a au monde des alimens succulens & des breuvages délicieux, ils sont pour luy. Parce qu'il est incessamment dans la bonne chère, son ventre est toujours plein, & ses parties amoureuses, qui n'en sont pas fort éloignées, sont aussi toujours enflées de leur côté, selon la remarque de *St. Jérôme*; si bien que les bons alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à sa lasciveté. C'est sans doute de là qu'est venu ce beau proverbe Latin qui n'a point de grace si on le traduit en nostre langue; *sine Cere & Baccho friget Venus*. En effet, tout est glacé dans l'amour sans ce qui est marqué par le pepin de raisin & par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oïveté est une des sources de l'amour deshonneste, & la fable n'a marié *Mars* avec *Venus* & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Venus*, c'est à dire, qu'elle n'a joint l'oïveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de desordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les soldats ne sont pas toujours occupez à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes: nous voyons plus de chastes à *Stockholm*, qu'à *Seville* ou à *Naples*, villes où souvent il naît

des monstres, qui font les effets d'un amour abominable. L'Histoire que nous fait *St. Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un marchand de luy donner une livre d'or. Cet homme au desespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mary hors de peine luy demanda permission de se prostituer à un riche marchand qui la prioit d'amour, il y avoit quelques jours. Elle esperoit par ce moyen assouvir l'avidité du Gouverneur & tirer son mary de l'embaras où il se trouvoit, en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mary y consent, la femme se prostituë, & le marchand au lieu de luy donner une livre d'or comme ils étoient convenus, luy fit donner une livre de terre. La femme fort surprise de cette infidélité porta ses plaintes au Gouverneur qui fit payer au marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera émû par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs est d'un temperament chaud & sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la moderer. Car il a le cœur si échauffé, qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud, subtil & plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme & son pous agité en est un signe & un effet tout ensemble. Il paroît plus ferme & plus
fre.

quent quand on le touche. C'est par là qu'un *Hippocrate* connut l'amour deregulé de *Perdiccas*, pour *Philé* maîtresse de son pere.

Son foye, qui est la partie où l'amour a établi son siège, selon la pensée de *Galien*, est plein de feu & de soufre; & le corps à qui il communique incessamment ses humeurs est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive épaisit son sang, & le rend épais & mélancolique; si bien que par cette qualité il conserve plus long-temps la chaleur qui luy a été communiquée, & comme le Lièvre est le plus mélancolique de tous les animaux, il en est aussi le plus lascif.

Le Cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour temperer l'ardeur de son cœur & de son foye: il est presque tout desséché par le feu excessif de l'amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet *Impudique Triacleur*, dont on fit depuis peu la dissection.

Ses reins où l'Ecriture met le siege de la concupiscence sont si chauds, qu'ils enflamment les parties voisines, la chaleur dilate les vaisseaux spermatiques, & y fait aussi couler la semence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'auroit point de honte de se faire servir à table par des filles nûes, ainsi que faisoit l'Empereur *Tybere*, ny de se faire traîner en public par d'autres nûes, comme faisoit l'infame *Heliogabale*.

Si nous considerons maintenant cet

homme par le dehors, on diroit qu'il vole, quand il marche, son embonpoint ne l'embarasse gueres, il suffit qu'il soit charnu & nerveux pour estre agile & lascif tout ensemble. Sa taille est mediocre, sa poitrine large, sa voix forte & grosse. La couleur de son visage est brune & bazanée, melée d'un peu de rouge, & si on le découvre, sa peau ne paroitra pas tout à fait blanche, ses yeux sont brillans & bien ouverts, son nez est grand & aquilin, ses bras sont garnis de veines qui renferment un sang subtil & pétillant. Si on le touche, on s' imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude & si seche, que le poil qui la couvre presque par tout, ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux sont durs, noirs & frisez: il n'a garde de se le faire couper sur ce qu'il a ouy dire des *Anvergnaes*, que pour avoir plus de bestail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ny les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué par experience, qu'il se fait par là une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté & à la génération. Sa barbe qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfans, marque la force & la vigueur de sa complexion, elle est épaisse, noire & dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil, & si la Nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de 13. ou de 14. ans, ce n'a esté que pour donner des marques d'une lasciveté desordonnée qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le plus de plume aiment le plus éperdûment leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excremens vaporeux. Ainsi les hommes qui ont le plus de poil sont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui dessèche le cerveau & le crane des hommes lascifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car comme ils manquent à la teste de vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & sèche comme l'ont ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, on ne doit pas s'étonner, s'ils deviennent chauves, & si cette chauvereté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur *Jules Cesar* cette raillerie piquante que l'on publia à Rome, lors qu'on l'y menoit en triomphe ; *Romani, servate uxores, machum calvum adducimus*. Ajoûtez à cela que cet Empereur fut si amoureux & si lascif qu'il changea 4. fois de femmes legitimes, qu'il depucela *Cleopatre*, dont il eut *Cesarion*, qu'il aima éperdûment *Eunoé* Reyne de Mauritanie, qu'il caressa *Posthumia* femme de *Servius Sulpitius*, *Lollia* femme de *Gabinus*, *Tertulla* femme de *Crassus*, *Murcia* femme de *Pompée* & *Servilia* Sœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus*. De

plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquitera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprès de sa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération & les rend plus fortes & plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un temperament si chaud & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature luy donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau; & l'on obligerait plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déreglée qui luy échauffe incessamment l'imagination est la cause de tous les desordres de sa vie: c'est un appetit qui s'arme avec violence contre sa raison, & qui détruit à toute heure ce beau present que Dieu luy a fait. En un mot, c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles qui se laissent ébloüir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin sont bien puissans, mais à dire le vray la femme l'est encore plus, & il faudroit que Dieu fist un miracle, si on vouloit que cet homme-là corrigeast son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *St. Augustin*, dans
ses

ses Confessions; ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume necessité.

Son ame qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple. Il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturelles ne sont émeuës, & il ne l'a pas plutôt observée avec reflexion que cet objet fait autant d'impression sur luy, que le fouët en faisoit sur cet autre dont on nous raconte, qu'il ne caressoit jamais plus ardemment une femme, que lors qu'on le fouettoit le plus cruellement.

Mais quand ce feu sera un peu appaisé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce temps-là de l'esprit & de l'agrément; mais il n'étouffera pas entièrement la flamme qu'il a nourrie dans son sein; au contraire, elle sera plus violente qu'autrefois. Ce sera alors un feu allumé dans du fer qui conservera plus long-temps sa chaleur; & cette bile qui étoit autrefois la source de tous ses emportemens amoureux, se changera peu à peu en une humeur épaisse & mélancolique, qui seroit encore la cause de ses voluptés déreglées, si ses parties estoient alors en estat de luy obeïr.

Il est donc véritable par tous les signes que nous venons de rapporter que les hommes qui sont d'un temperament chaud & sec, bilieux ou mélancolique, sont les plus lascifs. Ils ne manquent ny d'appetit natu-

rel ny de mouvemens de concupiscence: ils ont en abondance de la matiere & des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leurs parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme. Et si ceux qui sont d'un temperament chaud & humide que nous appellons sanguins, ayment plus éperdûment que ces autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'une qualité si âpre qui les chatouille à toute heure, & qui les rend ainsi plus amoureux. *Periclès* étoit du nombre de ces dernieres personnes, puis qu'il épousa une Courtisane, après s'estre enquis de sa vie passée. Il y a des Suisses & des Allemands qui en font de même aujourd'huy & la plûpart s'en trouvent bien.

CHAPITRE II.

Quel temperament doit avoir une Femme pour estre fort amoureuse.

L'Amour embrase tellement le cœur d'une jeune fille qui ayme l'oyfiveté, les louanges, les habits somptueux, les festins & les discours d'amourettes, qu'enfin elle succombe à ses appas, & qu'elle ne peut se deffendre de ses atteintes. Elle y a mesme d'ailleurs une pente & une inclination naturelle, car si on la considère par le dehors, sa taille est mediocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint moderé. Elle est brune, & ses

ses yeux étincelans font des marques d'une flamme cachée. Sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & sèche, son nez un peu camus & retrouffé, sa gorge est grosse & dure, sa voix forte & ses flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs & un peu rudes, & dès l'âge d'onze ou de douze ans, elle s'apperceut que le poil sortoit à ses parties naturelles, & qu'il y excitoit déjà des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son temperament bilieux avança ses règles & luy fit faire des démarches deshonestes pour son sexe; si bien qu'il ne faut pas s'étonner, si elle continue encore presentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille n'estoit qu'émuë dans ses embrassements amoureux, à cette heure que les conduits sont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du sang & des esprits à ses parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle ne sauroit la moderer. Les avis de ses parens sont vains, les règles de la pudeur & de l'honnesteté sont inutiles, & les reflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ny pour la temperance, quand la passion domine, & que nostre temperament

nous force à aymer : témoin *Bonne* de Savoye femme de *Galeas Sforce* que l'on ne peut jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiferoit plutoſt la mer, & l'on prendroit plutoſt les aſtres avec les mains, que de rompre les mauvaiſes inclinations de cette jeune fille. Sa nature, ſa beauté, ſa ſanté & ſa jeuneſſe ſont de grands obſtacles à ſa pudicité, & tout cela luy a ſervi de bon Maître pour luy apprendre à aymer tendrement. Il luy ſemble qu'elle a de la confuſion & qu'elle fait quelque choſe contre la bienſeance, quand elle refuſe un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et ſi par hazard elle paroïſt quelquefois le refuſer par quelque pudeur du ſexe qui luy reſte encore, c'eſt alors qu'elle en a le plus d'envie, & qu'elle ſ'abandonneroit avec le plus de paſſion. Elle reſſent dans elle-mesme un appetit ſecret pour ſe lier amoureuſement à un homme, & il ſemble que la coſte, dont ſa premiere mere luy a laiſſé une petite partie, veuille inceſſamment par un inſtinct naturel ſe joindre à la perſonne dont elle a eſté ſeparée, & qu'elle veuille imiter *Eve* après la creation qui ne mangea & qui ne bût qu'après avoir été careſſée de ſon mary. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne ſe porte, & ſon imagination eſt ſi échauffée par les objets, que, ſi elle manque quelquefois d'occaſion pour ſe ſatisfaire, elle tombe

au même instant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alors que ses discours sont impudiques & ses actions lascives, & qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie luy en permet l'usage, quelque personne capable de la guerir.

Cette fureur amoureuse vient souvent à tel point qu'elle la force à solliciter un homme de l'embrasser tendrement, & à se prostituer même au premier venu. Mais si par hazard elle devient grosse, tout se calme chez elle, & ses parties amoureuses sont alors comme assouvies, ainsi qu'il arriva à cette femme, quoy que vertueuse, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'histoire.

Au reste, toutes les femmes amoureuses ne sont pas semblables, l'on en voit d'agiles, d'inconstantes, de babillardes, de hardies ou d'inquiètes. D'autres paroissent mornes, solitaires, timides ou languissantes. Il s'en est trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de soin. *Suetone* nous apprend, que *Tibere* fit peindre autour de sa sale toutes les postures lascives qu'il avoit tirées du livre de la Courtisane *Eliphaëtis*. On en a vû d'autres qui craignant les suites facheuses de l'amour se divertissoient avec des filles, comme si elles eussent esté des hommes, c'est ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Bassa*. On fait encore que *Megille* meritoit le même repro-

che : & que *Sappho Lesbienne* avoit chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire *St. Jérôme*, & après luy *St. Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'estre caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse, & qu'elle s' imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire, & nous savons qu'une femme, qui fait ce que c'est que de l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Semiramis*, qui après avoir pleuré la mort de son mary, se prostitua à beaucoup de personnes, & qui, pour cacher ses desordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolées pour enterrer tout vivants ceux avec qui elle avoit pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fust cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde : & l'on ne manque point de raisons là dessus, car si on considère l'envie déreglée qu'a la première de se perpétuer par la génération, & la cause la plus ordinaire de la stérilité, qui est l'ardeur de ses entrailles, on avouera qu'elle doit être plus lascive que l'autre : témoin les femmes de Malabar qui ne sont pas les plus fécondes du monde à cause de la

cha-

chaleur du pays, & qui à cause de cela ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaît ; parce que les enfans selon leur loy ne sont nobles que de leur côté. C'est affeurement une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais une femme qui devient grosse, & qui devroit avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aymer éperdûment. J'en prends à témoin *Popilia*, qui, étant un jour interrogée, sur la passion déreglée d'une femme grosse par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement, qu'elle ne s'estonnoit pas de ce que les femelles des bestes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles estoient des bestes.

Peut-estre ne manquerions nous pas icy de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses ; & si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire ; que si Dieu leur a donné ces desirs ardens, ce n'a esté que pour conserver la chasteté de leurs maris, & pour se mériter la gloire d'estre vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déreglée, en quelque estat que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges desordres, quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons, ny d'empoisonnemens, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna

sonna ses deux enfans avec de l'aconit, pour faire un adultère ; & *Tarpeia* trahit sa Patrie en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aymoît leur Roy. *Jeannè de Naples*, cette infame Princeſſe, fit étrangler *Andreſſe* ſon premier mary aux grilles de ſa fenestre, parce que ce jeune Prince infortuné n'afſouvifſoit pas ſa paſſion indiſcrete. Mais quelle apparence qu'un homme ſeul puſt éteindre la flamme d'une femme laſcive, ſi cinquante ne le pûrent faire autrefois à l'égard de *Meſſaline* ; La matrice d'une femme eſt du nombre des choſes inſatiables dont parle l'Ecriture ; & je ne ſay ſ'il y a quelque choſe au monde à quoy on puiſſe comparer ſon avidité ; car ny l'enfer, ny le feu, ny la terre ne ſont pas ſi devorants que ſont les parties naturelles d'une femme laſcive.

A-t-on vû plus de paſſions criminelles & plus d'effronterie, que dans *Veſtilia* femme de *Titus Labeo*, laquelle declara hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle proteſtoit de vivre deſormais en femme publique.

La paſſion de ſe joindre étroitement à un homme eſt extrême dans l'eſprit d'une femme : c'eſt un appetit ſans jugement & ſans meſure, car il ſ'en eſt vû qui ſont devenuës fort pauvres pour contenter leur laſciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par ſa prodigalité ; & *Sempronia* qui eſtoit ſi ſavante, ayma plûtoſt les hommes qu'elle n'en fut aimée, & n'épargna non plus ſa bourse que ſa renommée pour ſatisfaire ſa paſſion.

J'avoüe que l'amour fait des indiscrettes: mais celles, qui passent pour les plus chastes, n'ont souvent pas moins de flamme que les autres, pour estre beaucoup plus retenues. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-estre jamais priée d'amour; & si l'on examinait dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut-estre qu'elles sont aussi criminelles que les autres; & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes. La Matrone d'Ephese, dont *Petrone* fait raconter si agreablement à *Senèque* l'histoire, laquelle étoit en chasteté l'admiration des Provinces voisines, se laissa mollement persuader à un Soldat.

Penelope, qui estoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites, pendant l'absence d'*Ulysse* son mary, qu'elle fit un enfant, qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire; & *Lucrece*, qui passoit parmy les Romains pour la vertu mesme, n'est pas exempte de ce crime pour s'estre mis le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'estre violée, ce ne doit pas estre aussi une justice de se tuer, lorsque l'on n'est pas coupable: Et si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadé que le crime, qu'elle avoit commis, estoit si énorme, qu'il meritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes sont naturellement portées à l'amour, & que leur temperament est l'une des causes de cette passion; mais aussi que l'éducation & la liberté,

té qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs desordres; & quoy que l'on dise, je ne trouve point injuste ce que l'on ordonnoit, & ce que l'on pratiquoit mesme autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme estoit averée. On faisoit monter le mari sur un asne duquel il tenoit la queue à la main, sa femme menoit l'asne, & un heraut crioit par les rues; *L'on en fera de mesme à celuy qui le fera.* Une presque semblable coûtume estoit établie en Catalogne. Le mari payoit l'amande quand la femme estoit convaincuë d'adultere, comme si par là on eust dû plustost imputer la faute au mari qu'à la femme.

A R T I C L E III.

Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaisir, & la chaleur avec la lasciveté; mais à dire le vray, le plaisir n'est qu'un effet de l'amour, & la lasciveté ne se trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner icy, lequel des deux sexes est le plus amoureux & le plus lascif, nous réservant de traiter ailleurs cette question, qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme, lors qu'ils se caressent amoureusement.

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes disent, que
l'hom-

l'homme a plus de chaleur ; qu'il a le pous plus ferme ; la respiration plus forte , les entrailles & la peau plus chaudes & plus seches : qu'il a plus de poil ; qu'il vit plus long temps ; qu'il est plus agissant ; enfin qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vray que l'homme est beaucoup plus chaud que la femme , & qu'il a les autres qualités qu'on luy attribue , mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'amour ne trouble le plus souvent que les foibles esprits : mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme , il n'est pas sujet à des transports , ny à des emportemens si extraordinaires : il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement , au lieu que celle de la femme est sans ordre & sans mesure ; car s'il est question de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres , nous ne sommes que des enfans au prix des femmes , qui en savent plus que nous , & qui nous feroient long-temps leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs , les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oïfiveté , au lieu que les hommes sont dans l'embaras des affaires , elles ont plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par là le vuide que la Nature abhorre tant , est en verité insatiable , au lieu que nostre passion est modérée
&

& qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination est émuee par deux sortes d'objets, l'un est de s'humecter en se remplissant, & l'autre de se deffaire en même tems de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous, leur embonpoint, leur beauté, & leurs régles en font des marques évidentes. C'est leur temperament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur; car si leur semence se corrompt, ces maladies en sont causées, ainsi qu'il arriva il n'y a pas long-temps aux *Vierges de Loudun*, selon la pensée de *Senert* & de *Duncan*.

Les hommes ne sont pas sujets aux desordres que causent les vapeurs d'une semence corrompuë, quoy qu'en veüillent dire quelques-uns; ils ont peu de semence en comparaison des femmes; & ils ne sont jamais incommodés de sa rétention: la Nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorsque souvent elle leur fait naître des idées agréables, qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lasciveté que de demeurer fort peu de temps dans les caresses amoureuses, mais c'est plutôt parce que la matiere n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Messaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris

pris les plaisirs que nous en esperions.

Si les animaux qui ont le plus de semence font les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matiere, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmy les animaux, que les plus lascifs font les plus petits, & ceux qui vivent le moins; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite, & vit beaucoup moins que luy.

La matrice & les testicules font des parties situées dans le corps des femmes, sans estre exposées comme les nostres aux injures d'un air froid, qui éteint nôtre flamme. Aussi remarquerons-nous que les animaux, qui ont leurs parties générales cachées, font plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la Nature a fait les femmes avec des flancs ouverts, & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses, & des cuisses charnuës, au lieu que les hommes ont les parties d'enhaut plus larges & plus grosses que celles d'enbas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après tout, s'il m'estoit permis de joindre l'experience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Payens, & mesme dans l'Ecriture sainte qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nisimene* & *Valeria* recherchent

rent toutes deux les careffes de leur propre pere. *Agrippine* se prostitua à son fils. *Julie* receut des plaifirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui l'époufa enfuite. *Semiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de *Tofcane* du temps du Pape *Pie Cinquième* se fit couvrir d'un chien, & la pluspart des filles *Egiptiennes* s'accouplent encore aujourd'huy avec des boucs, & je doute fort que la *Satyre*, que l'on mena à *Sylla*, lors qu'il paffoit par la *Macedoine*, ne fust plûtoft une marque de la lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point icy des deux *Fauflines* ny des deux *Jeannes de Naples*. L'on fait qu'elles ont esté impudiques & lascives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont enfuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes. Et jamais les Conciles d'*Eliberry* & de *Neocesarie* n'euffent fait des ordonnances contre les femmes, si elles n'euffent esté lascives. Le premier commanda aux gens d'Eglise mariez de repudier leurs femmes, quand elles font dans le déreglement, autrement il les prive de la Communion à l'article de la mort. Le fecond de donner les ordres à celuy dont la femme est adultere, à moins qu'il ne la repudie. Toutes les femmes estoient d'un autre temperament que *Berenice*, qui, au rapport de *Jofephe*, se fépara de son mary pour en estre trop careffée. En effet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'estat, elle a beau estre fille ou femme,

me mariée ou veuve, vuide ou pleine; stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité des Theologiens, & des Jurisconsultes. Les premiers avoient ingénûment que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles, & les seconds par la même raison punissent de mort un homme adulateur, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable desordre. Ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre, & de la jeter dans un couvent.

Il faut donc conclure après tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives, & plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte & l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit très peu qui n'y succombassent, ou pour nous arrester ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoustumé de faire pour elles. Pour moy, j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui résistent courageusement : leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me ravissent. Par tout l'amour leur tend des pièges & leur livre des combats, par tout elles se défendent fortement : & sont beaucoup plus heureuses en amour qu'*Alexandre* & que *Cesar* en victoires. Elles sont sou-

vent

vent des conquêtes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle ; tant il est vray de dire en paraphrasant les deux vers d'*Alcéat*.

*Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle,
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garantir une garde fidelle.
D'un ennemy qui plaist l'abord est dangereux,
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toujours en deffense.
Argus en avoit cent, dont il decouvroit tout,
Cependant de sa vigilance
Cupidon seut venir à bout.*

CHAPITRE V.

En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

LEs opinions sont si différentes sur cette matiere, dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes, à qui j'en ay parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats, & les saisons, sans prendre garde à l'un & à l'autre sexe, & sans faire reflexion sur l'âge, sur le temperament & sur la coustume des hommes.

La chaleur est si differente selon la varieté des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du Royaume de *Gre-*
nade

nade ont des mœurs très-éloignées des mœurs des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils habitent, & par la difference de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile, & de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'infirmer dans les corps, elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre temperament, au lieu que la froideur, c'est à dire la chaleur modérée de l'air fait tout le contraire : elle produit de la pituité qui cause ensuite des effets tout opposez.

Venus ne veut que des personnes vigoureuses pour executer ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous & trop scrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides : il en faut d'un âge mediocre depuis 25. jusques à 45. ans pour s'acquitter parfaitement de leur devoir, & parmy tous ces âges, il faut encore choisir ceux, qui sont d'un temperament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & avec tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Medecins disent que la coûtume est une seconde Nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir souvent des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses,

les & plus larges que ceux qui dans les deserts & dans la solitude ne voyent des femmes qu'en songe. J'en prens à témoin l'Empereur *Neron* sous le nom d'*Eucolpe* & le Chevalier *Claude Senecion* sous le nom d'*Ascylte* à qui l'amour reïteré avoit fait de si grosses parties qu'on les distinguoit par là des autres hommes, si nous en croyons l'histoire de *Petrone*.

La retention des régles & de la semence ne cause pas tant de desordres aux femmes, après avoir souvent jouï des plaisirs de l'amour qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang à force de passer dans les parties secrètes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites, & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang, pour les nourrir; ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le temperament de l'homme est différent de celui de la femme: que l'homme, à parler en général, est chaud & sec, qu'il est plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré & endurci. On fait aussi que la femme est froide & humide, c'est à dire moins chaude que luy: que le sang & la pituité sont les deux principales humeurs, qui dominant dans son corps, & qui le rendent poli, molet & delicat.

Les

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des premiers, ny un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur, qui leur impose des bornes. Le mois de *Septembre* sera l'Automne, quand il fera un temps inconstant & temperé, l'Eté quand la chaleur se fera ressentir avec excez. L'Hyver ne sera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'estant excessive que pendant ce temps-là, & le Printemps en durera quatre, la douce temperament de l'air se faisant connoître pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premières qui régulent principalement les saisons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps réçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les différentes qualités, qu'il nous communique. S'il est froid ou chaud, rude ou temperé, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons sains ou malades, selon les divers estats, où l'on se trouve, quand on le respire & que l'on en change.

Cela estant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, & concilier en mesme temps tous ceux qui ont eu sur cette matière des sentimens differens. Je ne m'arrestera point icy à en citer les passages, ny à en faire la critique. Ce seroit une chose trop embarrassante, & pour les autres & pour moy-

moy-mesme. Je me contenteray seulement de dire ce que je pense sur les différentes émotions amoureuses, que nous avons dans chaque saison de l'année, & j'examineray avec quelle ardeur un homme & une femme se caressent dans un temps plus que dans un autre.

La chaleur excessive de l'Esté nous épuise, & nous affoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une affaire, où il y a beaucoup à travailler; témoins en soient les habitans du Midy, qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils ayment mieux demeurer incessamment dans l'oïveté que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur du mois de *Juillet* & d'*Aoust*, jointe à nostre complexion bouillante détruit nôtre chaleur naturelle, dissipe nos esprits & affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excremens âpres, qui ensuite nous rendent foibles & languissans. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussi-tôt, & bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bientôt après, des foibleesses & des épuisements extraordinaires, qui nous empêchent d'estre vail-lans. Et si nous voulons nous affoiblir tout à fait, & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'Esté. Leur temperament froid & humide est corrigé par les ardeurs du Soleil. Leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émue. C'est en ce temps-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, & qu'une nudité negligée de leur part nous fait aisément connoître, qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu, que la Nature leur a allumé dans le sein.

En verité, ces passions amoureuses sont mal partagées. Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plutôt à paroître que la nostre se dissipe, comme si la Nature nous vouloit montrer par là que l'excez de l'amour est tout à fait contraire à la santé des hommes.

L'Autumne qui dure ordinairement peu est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en soit chaud & sec, il est pourtant temperé par la fraîcheur des nuits, & par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas échauffez en ce temps-là, & leur chaleur naturelle est un peu plus forte. La dissipation ne s'en fait pas si tost, leurs pores n'estant pas alors si ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de temps que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'Esté, & que nous sommes tout affoiblis par des indispositions facheuses qui arrivent souvent dans

l'Automne, il faut avoüer que nous ne sommes encore guère en estat de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'Esté précédent luy a communiquée ne s'esteignent pas si-tost. Son temperament n'est pas refroidi, & le mouvement de ses humeurs n'est pas apaisé. C'est une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long-temps après la tempeste.

L'Hyver est incommode par ses glaces, ses neiges & ses pluyes froides: nous en sommes vivement touchez; & nos parties amoureuses, qui sont exposées au dehors en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que, si dans le Septentrion on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de se les faire couper & de perdre ensuite la vie. Parce qu'elles sont d'un temperament froid & sec, & qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portez en abondance, je ne m'estonne pas, si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en Hyver que nous faisons beaucoup de pituite & de crudités, & bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en Esté, nous ne laissons pas dans cette saison d'estre presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs qui croient que l'Hyver est une
fai-

faison où l'on se careffe avec le plus d'ardeur & de passion. Car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, & nostre chaleur naturelle semble estre beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'Hyver pour une saison temperée & exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les pais du Midy, je serois sans doute de leur sentiment : mais s'ils vouloient qu'un Suedois, qui est prés de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de son pais, eust dans l'Hyver des empressements amoureux, je ne saurois souscrire à cette pensée. Cet homme quelque vigoureux qu'il fust, est si pénétré de froid, que *Venus*, que les Poëtes ont crû estre faite de la partie la plus chaude des eaux, ne sauroit l'exciter ; ny luy faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuse.

Les femmes sont encore plus languissantes en Hyver que nous ne le sommes : leur temperament froid le dévient encore plus ; & l'amour ne s'est jamais si bien fait connoître parmy elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midy. Toute la Nature est en ce temps là en repos ; pas une plante ne se dispose à la production ; & les arbres ne nous donnent presque aucune marque de vie.

Il n'y a que le Printemps qui nous inspire du courage & de la vigueur pour l'amour : mais c'est ce beau Printemps qui n'est plus accompagné de gélées ny de fri-

mats. C'est cette aymable saison où toute la Nature par son verd & par ses fleurs ne respire que production. Alors le sang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre sexe, & sur le gazon nous comptons souvent nostre martyre à une belle, pendant que le *Rossignol* compte le sien à l'*Eco des forests*.

Nous ne manquons alors ny de disposition, ny de matiere pour satisfaire nostre passion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour, il n'est pas jusques aux oyseaux & aux insectes qui dans le mois de *May* ne se caressent avec plaisir. L'amour, qui se fait ressentir en ce temps-là plus que dans un autre, est peut-estre la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfans engendrez au mois de *May* sont le plus souvent ou foux ou hébetez : on y va alors avec trop d'ardeur ; & les efforts trop souvent réitérez sont sans doute la cause des defauts qui se remarquent aux enfans, qui sont produits en ce temps-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendoient avec tant de sévérité de faire des nôces au mois de *May*, & que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les temples, pendant que l'on célébroit les fêtes Lemuriennes, parce qu'ils croyoient que les nôces étoient alors malheureuses, & que les enfans qui estoient con-

conceus dans cette saison estoient trop vifs, trop petulans & trop étourdis. Cependant c'est la saison, dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont esté engendrez, pourvû toutesfois que leurs peres n'ayent pas pris de trop fréquens ny de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le Printemps est la saison où les hommes & les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, & nous y sommes principalement conviez par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

CHAPITRE VI.

A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme.

LA bonne digestion de l'estomac ne contribué pas peu à nostre santé : si elle est bien faite, nostre chyle est bon, nostre sang est pur ; nos esprits sont agitez & pénétrans ; nostre sémence est épaisse & féconde ; toutes nos parties solides sont robustes : en un mot nous jouïssons d'une santé parfaite. Mais si quelque chose trouble l'action de nostre estomac, nous sommes pleins de cruditez ; nostre sang n'est que pituite ; nos esprits qu'une eau languissante, & nôtre sémence que du phlegme. Nous ressentons au dedans de nous de indi-

gestions & des foibleſſes, qui nous empêchent d'être en eſtat de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les cauſes qui ruinent notre eſtomac, & qui en aſſoibliffent la diſteſtion, il n'y en a point de plus forte que l'amour. Il nous épuife de telle forte par la diſſipation de notre chaleur naturelle, & par la perte de nos eſprits, qu'après cela nous en reſſentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous compoſent.

L'eſtomac qui eſt la partie qui contribue le plus à la ſanté, quand il fait bien ſa fonction, eſt donc le premier attaqué dans les excez de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en ſouffrent pas moins; & leur ſouffrance a eſté quelquefois juſques là dans quelques hommes, qu'ils en ont perdu l'eſprit, & *Poppée* dans *Petrone* craignoit fort que *Neron* n'en devinſt paralytique.

Toutes les parties ſpermatiques eſtant naturellement froides ſont aſſoiblies par l'excez de l'amour. L'eſtomac, qui en eſt une des plus conſiderables, n'eſt pas des dernières à ſ'en reſſentir, & l'on peut dire que c'eſt elle qui eſt la ſource de toutes nos incommoditez, quand nous abuſons de ces plaiſirs.

Puiſque *Venus* eſt donc une des cauſes étrangères, qui eſt la plus contraire à notre vie, quand nous nous y adonnons avec excés ou à contre-temps, & que d'ailleurs, ſelon l'experiance que nous en avons, elle entre-

tient

tient nostre santé, lorsque nous en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne sont ny les divertissemens du jour ou de la nuit, ny les plaisirs du matin ou du soir qui nous causent des incommoditez. Que ce soit avant ou après le sommeil que nous nous jettons entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit nostre santé, & qui nous fait des foibleffes d'estomac & de nerfs, ny des maux de teste pesante. Tous les desordres qui nous viennent des femmes ne naissent que de l'excez de nostre passion, & de l'occassion que nous ménageons souvent fort mal, lorsque nous voulons les caresser. Si nostre passion estoit modérée, & que nos emportemens amoureux fussent mieux réglez, si avec cela nous les baisions, quand nous ne sommes ny trop vuides ny trop pleins, je suis assuré que *Venus*, bien loin de nuire, entretiendrait la santé d'un jeune homme, car ce qui est selon les loix de la Nature ne peut nous causer du mal, si nous n'en abusons.

Quelques Médecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour, sont plus funestes que ceux de la nuit; & que comme les careffes des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & réparer par le sommeil & la tranquillité les esprits que nous y avons perdus: au lieu qu'après les occupations ordinaires

du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme; & nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là dessus, & qui croient que le point du jour est le temps le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un estat moins inégal; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour; que nostre estomac n'est point accablé par les alimens; & que le sommeil a multiplié nos esprits, & fortifié nostre chaleur naturelle. Nous n'apprehendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent. La coction est achevée & les nerfs tout pleins d'esprits ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hippocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver nostre santé, & qu'il nous conseille le travail avant le manger & le boire, & le sommeil avant *Venus*.

En effet, *l'Aurore*, qui répond au *Printemps*, paroît plus commode pour la génération: car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu rendormi après ses plaisirs légitimes, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela, il se leve & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de luy confier. C'est ainsi

ainfi qu'en ufent la pluspart des artifans qui fe portent fi bien, & qui ont des enfans fi bien faits & fi robuftes : car après s'estre laffez du travail du jours précédent, ils attendent prefque toujourns l'*Aurore* à poindre pour embraffer leurs femmes. C'est par là fans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui, fans faire reflexion à leur fanté, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur paffion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baifer fa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épuife & deffeche nos corps, mais le travail de l'amour énerve entièrement. Nous devons au contraire nous rejoüir avec elle, felon la penfée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein, car c'est en ce temps-là, difent ils, que par la chaleur & les efprits, que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne fay quelle envie de les toucher : après quoy, nous pouvons réparer par le fommeil la perte que nous avons faite ; le repos eftant l'unique remède pour ces fortes de laffitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque chofe à dire fur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de facheux, ny la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire, on diroit que le jour a quelques traits que la nuit n'a pas, noftre paffion

se réveille & s'excite de nouveau à la veüe d'une belle personne, & la lumiere d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celle du Soleil. J'en appelle à témoin *St. Gregoire de Nazianzene* qui à soixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin, qui logeoit vis à vis de sa maison de campagne, qu'il se resolut à abandonner sa demeure, pour ne pas se laisser surprendre aux attraits de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable temps de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, & si toutes les coctions qui se font en nous, n'estoient point accomplies. Mais en ce temps-là il ne se trouve dans nostre estomac que de la pituite, & des crudités, qui sont des restes de nostre dernier repas, & qui ne sont capables d'estre émeuës par les plaisirs de l'amour que pour nostre perte. C'est à cause des crudités matinières que les Médecins pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y estoient assemblées, pendant le sommeil, & soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrons luy donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme ayant l'estomac vuide, nous languissons un moment après, nous ressentons plus fortement les douleurs & les foibles.

bleffes que cause cet épuisement. Nous avons perdu de nostre chaleur & de nos esprits par ces careffes, & nous n'avons pas chez nous dequoy les réparer auffi-toft. Bien loin de les réparer nous augmentons par là les crudités que nous avons, & par les mouvemens passionnez de l'amour nous les contraignons de se mesler parmy nostre sang & d'en corrompre la masse.

Pour refoudre donc la question ; après avoir dit ce que l'on peut dire sur cette matière, on me permettra de n'observer ny le jour ny la nuit, ny les heures ny les moments, mais la seule disposition dans laquelle nous sommes, quand nous sentons les éguillons de *Venus*.

Si par hazard nous nous sentons pesants, si une douleur obscure de teste nous accable : qu'une pesanteur de reins nous presse, que nous soyons chagrins & mélancoliques, sans en avoir de sujet, & qu'avec cela contre nostre coustume il y ait long-temps que nous n'avons careffé de femme, alors on ne doit point observer de temps ny prendre de mesures. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le soir : toutes ces heures sont propres, quand il est question de nous défaire d'une matiere qui nous incommode. On se délasse, lors que l'on change d'occupation : le travail amoureux nous paroist doux après les occupations ordinaires du jour : nous nous sentons plus légers & plus gais, la digestion se
fait

fait mieux, nostre sang s'agite avec plus de liberté ; en un mot, nostre corps ne nous embarrasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se trouver dans ces sortes d'occasions qui sont plus rares que l'on ne se persuade, parce que la Nature pendant le sommeil nous décharge souvent de ces humeurs superflus, après cela, il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous pensions être incommodés de beaucoup de semence, lorsque nous sommes malades d'une autre cause, nous en ressentons aussitôt des effets malheureux, & à peine pouvons-nous ensuite réparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la première digestion soit faite, & que la seconde s'accomplisse, que l'estomac se soit déchargé de ce qu'on luy a donné à digérer, & que le cœur, le foye & les autres viscères sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu. Alors tout nostre corps est plein de chaleur & d'esprits, & nostre estomac a esté depuis peu satisfait & rassasié, nostre cerveau & nos nerfs sont vivifiés par de nouveaux esprits, qui en fournissent incessamment à nos parties naturelles. Ainsi quelque effort que nous fassions en ce temps pour nous épuiser, nous recevons sans cesse au dedans dequoy réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes qui sont é-

tablies sur l'expérience, j'ose dire qu'il y a dans 24. heures deux temps confiderables pour obéir à l'amour, l'un est à 4. ou 5. heures après dîner, & l'autre à 4. ou 5. heures après souper. Alors nostre corps n'est ny trop plein ny trop vuide, la coction de nostre estomac est en quelque façon accomplie, nos entrailles sont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur; nostre chaleur naturelle est récréée, nos esprits sont multipliez; & quand nous en dissipierions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujourns assez pour n'estre pas incommodé de leur perte. C'est en ce temps-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles. Bien loin d'en ressentir de la douleur & des vertiges, nous en avons de la joye, & nous en recevons du soulagement; si bien qu'il me seroit permis de dire, selon l'avis d'*Hermogene*, que la nuit les plaisirs de l'amour sont doux, & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions c'est, que nous nous fortifions par deux moyens, lorsque nous caressons une femme l'après dîner, nous réparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout à fait par le sommeil de la nuit suivante, au lieu que, si nous la baisons après souper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oyseaux qui ne suivent que les mou-
ve-

vemens de la Nature, pour ne pas parler icy des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de *May* le mâle appeler la sa femelle, & la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposez à se caresser; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont mesmes nous ne nous appercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses flèches, & qu'il nous embrase le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter ses attraits, si nous sommes en estat de les connoître. Nous savons que le vin nous rend hardis, & amoureux; mais aussi qu'il étouffe peu à peu nostre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès. Nous paroïssons à la verité plus gais & plus enjouez, après avoir bien beu, & nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peut-être nous ressemblons à un arbre, au pied duquel

duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plutôt, & il est même beaucoup plus coloré, mais l'arbre après cela ne vit pas long temps; & si l'amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommovent doublement.

On doit donc éviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'amour, après avoir fait la débauche, si nous voulons éviter les maux dont souvent nous ne connoissons pas les suites facheuses.

Les épuisemens que nous souffrons d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous prenons à contre-temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même sorte; & je ne conseillerois jamais à un homme d'embrasser sa femme après une saignée, un flux de ventre, ou une maladie considérable, à moins que de ne vouloir abréger sa vie. Car *Venus* ne peut être agreable après d'autres épuisemens, quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidens funestes que peuvent luy procurer ces plaisirs déréglés.

J'ay connu des hommes, qui n'estant pas encore tout à fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bientôt après avoir caressé leurs femmes, quoi qu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort, & aujourd'huy j'en connois mêmes d'autres qui n'en peuvent révenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre
à sa

à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remèdes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience ne nous a pas appris jusques icy que les femmes doivent observer les tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent, lors que nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere que de l'excès du chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'amour : au lieu que la nostre est causée par la dissipation de nos esprits & de nostre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

CHAPITRE VII.

*Combien de fois pendant une nuit l'on peut
caresser amoureusement sa femme.*

LA vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins ; & nous pouvons dire sans exageration, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un Poëte Grec, & à le bien considérer, il n'est que foiblesse & que misere. Il ne paroît jamais plus ridicule & plus

plus foible que dans la vanité, & c'est fans doute ce qui obligea *Democrite* à se mocquer de luy.

Mâis il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir davantage que dans les matieres de l'amour, quand pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'est ainfi que l'Empereur *Proculus* nous en impose, lors qu'écrivant à son amy *Metianus*, il nous veut persuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les avoit toutes baisées en moins de quinze jours; & le Poëte, qui est le maître de la galanterie, se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoüe que nous sommes vaillans en parlant de l'amour; mais nous sommes souvent bien lâches, quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme, & qu'on peut produire son semblable.

Je say qu'il y en a qui sont d'un temperament si lascif, qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite; ils se sentent presque toujours en estat d'en satisfaire quelqu'une: mais enfin ils s'affoiblissent, & ils s'énervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, & que leurs parties naturelles refusent mesmes de leur obéir. L'Empereur *Neron* ne fut pas le seul qui manqua de force & de courage

courage entre les bras de la belle *Poppée*, comme le rapporte *Petrone*. Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples, & s'il m'estoit permis de nommer les personnes, qui ont paru épuisées & impuissantes entre les bras des Belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce Livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous rapporte d'un serviteur, qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clement Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui ayant couché pendant 12. ou 14. heures avec 50. filles *Atheniennes*, leur fit à chacune un garçon qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs, (k) & dans des glandes, (l) qui sont à la racine de la verge : que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a 3. ou 4. de chaque costé, ou plustost il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavitez. Ces vessies aussi-bien que ces glandes sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un temperament amoureux : si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence, qu'il en faut pour 3. ou 4. épanchemens, & il s'en

s'en peut mesme trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas icy si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semence, qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'experience qu'il n'y en a que d'une forte, que l'on voit sortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaisses, cependant parce qu'elles se mêlent ensemble, lors qu'elles sortent, elles ne paroissent que d'une seule matière, & que d'une seule consistence.

Dés que l'imagination est touchée, & que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par la pensée de l'amour, il se fait aussi-tost une sueur interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui s'y portent avec tumulte & précipitation, font sortir des protestates (l) une matiere liquide, qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors 2. ou 3, petites vessies, (k) qui sont les plus prestes à se vuider, se vuident incontinent, & par là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant, la Nature tâche de réparer un moment après ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bientôt encore en état de jouir des voluptez de l'amour, & l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

Fig. 2.



La Nature, qui dans cette action n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se repandre, quand l'on voudra ; si bien que l'imagination estant incessamment émeuë par la beauté & les charmes de la personne, que l'on tient entre ses bras, la passion se reveille, & les parties naturelles se trouvent encore en état de luy obéir. On se lie donc étroitement à elle, & on luy fait une troisiéme fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, & que le cœur soit encore embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces, par la dissipation de nostre chaleur naturelle & de nos esprits, la Nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matiere dans les vessies seminaires, (k) & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur, qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu, qui paroissoit auparavant éteint, se ralume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre feconde par ses épanchemens réitérez.

Enfin , après s'être reposé quelque temps ; & avoir un peu réparé par le sommeil les esprits dissipés , on se trouve encore près d'une personne que l'on ayme éperdûment , les caresses sont réciproques , quoy qu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du costé de la femme , qui commence à s'échauffer , quand l'homme est épuisé , & qui l'invite à cette heure , au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout , on se sent encore émeu , & les parties naturelles , de flétries qu'elles étoient auparavant , commencent à se roidir. La Nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence , elle en tire mesmes des testicules , afin de la disposer à un cinquième épanchement.

J'avouë qu'elle ne peut faire cela si-tost , & qu'il luy faut du temps pour remplacer la matière qui s'est depuis peu répandue. Neantmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous , il n'y en a pas un de plus prompt ny de plus violent , que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore , & l'on ne manque ny de courage ny de matière pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en estat de faire leur devoir , & aux moindres caresses d'une femme , on l'embrasse encore , & on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais

Mais s'il y faut retourner une fixième fois, quoy que nous éprouvions encore une envie secrète de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées, & si après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matiere cruë & aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en révenir, témoin un galand homme de ma connoissance, qui vit encore, mais qui vit misérablement, lequel après avoir embrassé deux Courtisanes cinq fois dans un après-dîner, rendit par la verge à la fixième fois plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne sauroient aller qu'à quatre ou à cinq embrassemens. Tous ces grands excez d'amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous débite, & si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là-dessus sans consulter la raison, nous nous laisserions aller aussi bien qu'eux à l'imposture & à la foiblesse d'ame.

Un Roy d'Arragon rendit autrefois un Arrest authentique sur cette matiere. Une

femme mariée à un *Catelan* fut obligée de se jeter un jour aux pieds du Roy, pour implorer son secours sur les fréquentes caresses de son mary, qui, selon son rapport, luy osteroit bientôt la vie, si l'on n'y mettoit ordre. Le Roy fit venir le mary pour en savoir la vérité. Le *Catelan* avoua sincèrement, que chaque nuit il la baisoit dix fois. Sur quoy le Roy luy deffendit sur peine de la vie de la baiser plus de six fois, de peur qu'il ne l'accablât par les excez de ses embrassemens.

Je say que les Espagnols, qui demeurent dans un país chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées & voilées, le temperament bilieux & mélancolique des hommes qui aiment naturellement l'oïsfiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire : au lieu qu'en France la chaleur est modérée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, & elles conversent avec nous, les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques : enfin, nous nous appliquons à quantité de choses, & l'oïsfiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabins, qui n'avoient en veuë que
la

la conservation de leur nation, taxoient le devoir qu'un païsan devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine, celui d'un marchand ou voiturier, à une nuit par mois, celui d'un matelot, à deux nuits par an, & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je suis assuré que, si les femmes faisoient les Loix, elles n'en useroient pas de la sorte, témoin la femme d'un Avocat, qui sur cela me dit l'autre jour fort ingenuement, qu'elle eust mieux aimé avoir été la femme du païsan que de tous les autres.

Les Anciens avoient accoutumé de mettre *Mercury* près de *Venus*, quand ils faisoient le portrait de cette Déesse, pour nous apprendre que la raison, dont ils pensoient que *Mercury* estoit le Dieu, devoit toujours ménager nos voluptez. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquillité, lorsque l'usage n'en est pas si fréquent. Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des Grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération est louable en quelque chose, c'est sans doute dans l'amour. *Solon* qui fut estimé de l'Oracle l'un des plus sages de la Grèce, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour, lors qu'il ordonna à ses Citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entierement, au lieu que, si

elles sont moderées, nostre santé s'en conserve, & nostre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant : si bien que je ne conseillerois à une jeune homme ny de fuir *Venus* avec horreur, ny de se laisser aller à ses charmes avec trop de moleste & de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Venus*.

*Venus, en beauté si parfaite,
Inspire de grace à mon cœur
Ta plus belle & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite :
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,
Que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse,
Jusques dans l'extrême vieillesse,
Je prenne part à tes plaisirs.*

Je ne saurois louer le Philosophe *Aëas* qui ne baïsa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fît un garçon chaque fois. Pour *Xenocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la Courtisane *Phyrné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de la Philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le temperament, l'âge, le climat, la saison, & la façon de vivre régulent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25. ans qui est d'une complexion chaude, rempli de sang & d'esprits, qui habite les plaines fertiles
de

de Barbarie , qui est l'un des plus aisez de ces contrées-là , baisera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'*Avril* , qu'un autre de 40. ans , qui est d'un temperament froid , & demeure dans les montagnes stériles de *Suede* , & qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connoitra une autre deux fois pendant une du mois de *Janvier*.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne se sentent pas épuisées, quand mesme elles souffriroient long-temps de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Messaline* & l'infame *Cleopatre*. La première, ayant pris le nom de *Lycisca*, fameuse Courtisane de Rome, surpassa de 25. coups en moins de 24. heures, dans un lieu public la Courtisane, que l'on estimoit la plus brave en amour, & après cela, elle avoua qu'elle n'estoit pas encore tout à fait assouvie. L'autre si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine*, l'un de ses Amans, souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes sans témoigner d'en estre fatiguée.

Carata vivij non du Sabiata recevit. Fione

CHAPITRE VIII.

Si l'on doit prendre des Rémèdes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

L n'y a rien qui soit plus capable de troubler nostre temperament, que si nous changeons tout d'un coup & à contretemps nôtre façon de vivre: L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de nostre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Médecine qu'*Hippocrate* a remarqué le premier, que le changement, qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le temperament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y proceder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'apperçoive presque pas luy-mesme de l'action des rémèdes, qui le rafraîchissent & qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intemperie contraire qui le rendroit malade.

ARTICLE I.

Des Rémedes qui domptent le temperament amoureux.

LEs hommes qui dans la fleur de leur âge jouissent d'une santé parfaite, & qui sont d'un temperament chaud & humide, ont beaucoup plus de sémence que ceux qui sont d'un temperament chaud & sec ; mais cependant ceux-cy sont les plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de sémence, elle est du moins plus âpre, plus chatouillante, & plus pleine d'esprits & de vents, c'est ce qui les rend hardis & amoureux, au lieu que les premiers sont simples & debonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toujours embarrassé de son temperament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement : & la Religion même a trop peu de pouvoir sur son ame pour rétenir ses premiers mouvemens, & pour vaincre sa complexion qui luy fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des rémedes qui puissent dompter sa passion. Celuy que la Nature luy présente pour éteindre son feu luy plairoit plus que tous les autres, s'il estoit permis ; mais il a de certaines considéra-

tions pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remèdes, dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour luy. Leur fraîcheur éteint presque nostre chaleur naturelle, leur astringtion epaissit trop nos esprits; & l'un & l'autre détruisent presque nostre memoire, & font tort à nostre jugement. C'est ce qui a fait dire plusieurs Medecins qu'il ne falloit pas tout à fait s'opposer à la violence de l'amour, & qui inspira à l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogenes* interrogea pour son fils amoureux, *qu'on se gardast bien d'arrester la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver la vie des hommes.* En effet, si l'on s'opiniastre à détruire nostre humeur amoureuse, on détruit en mesme temps nostre temperament, & par là on nous cause des maladies, dont souvent nous ne guérifions jamais.

Cependant, si nostre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités facheuses, & que mesmes elle nous en fasse apprehender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remèdes que les Medecins nous proposent sur ce sujet, mais avec une telle moderation, que nous ne fassions rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les alimens qui font peu de sang & d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'application

cation à l'étude, le travail, & les veilles sont des remèdes propres à combattre un amour déréglé. De plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime eperdûment, & se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les statuës, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne regarder point d'animaux qui se caressent, sont encore de puissans moyens pour corriger cette passion : car le grand secret pour vaincre icy, & pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remèdes sont peu de chose pour un homme qui aime passionnément ; & qui d'ailleurs est d'une telle complexion qu'il aymeroit, quand il ne voudroit pas aimer. Il faut quelque autre remède qui fasse plus d'impression sur luy mesme, & qui luy arrache par force, pour parler ainsi, l'amour déréglé dont son imagination est blessée.

Je ne m'arrestcray point icy à décrire tous les remèdes que nos Médecins employent à combattre cette passion. Je proposeray seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire ou plutôt à la diminuer. Mais avant que de les proposer, il me semble que l'on doit savoir, que tous les temperamens ne sont pas égaux, & qu'il y a des remèdes qui diminuent le sang, les esprits & la semence, en émoussant la pointe dans les uns, & qui ce-

pendant en d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire si l'expérience, par laquelle nous savons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La laitue & la chicorée, par exemple, s'opposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence; mais je say certainement, que dans quelques-uns, principalement s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore, que le poivre & le gingembre diminuent la semence, & dissipent les vents qui sont si nécessaires à l'action de l'amour; cependant il y en a d'autres, qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si differens n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laitue qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour par l'aveu de toute l'Antiquité, rend ceux-ci plus amoureux en temperant leur chaleur & leur sécheresse excessive par sa froideur & par son humidité. Leurs parties naturelles étant ainsi tempérées acquièrent ensuite un temperament égal, qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire dissipant les humeurs superflues de ces autres, chauffe & dessèche leurs parties génitales qui sont naturellement froides & humides, & leur pro-
curant

curant ainsi un temperament égal , il augmente leur force , qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse, ou pour parler avec le savant *Daniel Sauvry* Docteur en Médecine, qui me cite dans cet endroit dans son livre de medicamens, les remèdes qui augmentent la semence , sont presque tous remplis de parties huileuses & volatiles ; si bien que les froids & les chauds agissant differemment sur diverses complexions, causent une abondance de semence, & des pollutions nocturnes dans les hommes, car les premiers calment le mouvement du sang & temperent les parties de la génération, les autres qui trouvent le sang en quelque espece de repos, luy donnent du mouvement, & ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns & dans les autres.

C'est encore par la mesme experience que nous savons qu'il y a des remèdes chauds ou froids, que les uns & les autres dissipent ou étouffent nostre feu, & s'opposent à nostre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déreglé qui nous cause tous les jours tant de desordres.

Je ne diray rien icy des ceintures rafraichissantes, des lames de plomb que l'on s'applique sur les reins, des roses blanches dont on parfème son lit, de la mandragore, des groseilles rouges, du citron

aigre, & de tous les autres rémèdes qui s'opposent à la génération de la sémence, en nous rafraîchissant, & en nous desséchant beaucoup. Je diray seulement quelque chose de ceux, qui ont le plus de force à éteindre nostre feu & à détruire nostre sémence.

Le lis d'estang blanc, que quelques-uns appellent *Volet*, & que nos Apothicaires nomment *Nenupar*, aussi-bien que les Arabes, a une qualité si particuliere pour combattre nos desirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, son usage pendant douze jours consécutifs empêche la génération de la sémence; & si nous en usons pendant 40. nous ne sentirons plus les éguillons de l'amour. Sa sécheresse jointe à la froideur de cette plante est si active, qu'elle dessèche & rafraîchit toutes nos parties sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualitez, si nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient nostre voix & nourrit nostre corps, & que s'opposant à la génération de la sémence, elle empêche la dissipation des esprits, qui se pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en use diversement : tantost l'on en fait une decoction, du syrop, de la conserve, de l'eau distillée au bain marie, & tantost l'on en compose un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la *Ciguë* des Atheniens qui est d'un verd obscur & d'une puanteur insupportable, cependant la
nostre

nostre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur, quand nous la mangeons ; témoin *François Trapelinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un souper, fut troublé bientôt après : témoin encore le Chevalier *Nasarinus Bassanus*, qui en ayant aussi mangé en guise de racines de persil, en devint aussi-tôt insensé.

Nous savons pourtant sur le rapport de *Scaliger* & d'*Anguillara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pousse au Printemps, & qu'ils en meslent dans des salades ; & que quelques pauvres d'Italie s'en servent encore aujourd'huy avec du pain en forme d'asperges : *Fules Scaliger* avoüe mesmes en avoir mangé en guise de *Chervi* sans en avoir esté incommodé ; & *St. Jérôme* nous assure que les Prestres d'Athenes par l'usage qu'ils faisoient de la *Ciguë* cessoient de ressentir les mouvemens de la concupiscence. La *Ciguë* n'a donc point de mauvaises qualités selon la pensée de ces Auteurs, & *Mercurial* n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la decoction pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eust esté persuadé, qu'elle ne produisoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des espèces différentes de *Ciguë*, ou que la force des personnes qui en usent resiste plus ou moins à la vertu de cette plante : ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les

unes

unes en prennent peu & les autres beaucoup: Car *Galien* nous apprend que si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipe nostre sémence: au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides: & enfin elle nous tuë, si nous en mangeons beaucoup.

Après cela, l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *Ciguë* que le font quelques Médecins d'aujourd'huy, qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité; & l'histoire de *Socrate*, qui mourut après avoir bû un mélange de *Ciguë*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération. Puisque la boisson de la *Ciguë* des Atheniens étoit un poison éguisé avec de l'Opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous aprenons de *St. Basile* dans sa 7 homelie que non seulement les Prêtres Atheniens usoient de leur *Ciguë* qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre pour dompter leur temperament amoureux, & pour effacer de leur esprit les idées lascives, mais encore, que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en estoient entièrement guéries, quand elles s'en étoient servies.

De tous les rémèdes chauds, qui détruisent la sémence, & qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le *Camfre*, l'*Agnus castus*, & la *Ruë*. Ce sont ces rémèdes à ce que l'on dit qui causent aux hommes & aux fem-

femmes la chasteté & la stérilité mesme, & qui dissipent tous les fantosmes que l'amour peut présenter à leur imagination.

Le *Camfre crud* que l'on nous apporte de *Perse*, de la *Chine*, ou de l'*Isle de Bornée*, est une espece de gomme, que quelques Médecins pensent estre froide & sèche, parce qu'estant meslée avec quelques remèdes froids, ces remèdes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire, & croient que le *Camfre* est chaud & sec, au second degré, parce qu'il échauffe la langue & l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflamme, & qu'il brûme mesme dans l'eau. En effet, je n'ay point trouvé de meilleurs remèdes dans les épuisemens que cause l'estuve que de mettre dans la bouche le gros de *Camfre* comme la teste d'une épingle. Dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoie par tout le corps des esprits qui nous récréent, & tombant ensuite dans nostre estomac, il nous échauffe, & nous incommode mesme par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plupart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'éteindre nostre feu & la semence mesme. En effet, sa sécheresse est trop considerable pour ne pas dessécher nos humiditez, & sa matière trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de nostre semence.

Mais

Mais cette pensée quelque apparence qu'elle ait, & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans nostre sentiment, savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est point bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemy de la génération des hommes. Ce que je pourrois prouver par moy-mesme, & par *Tachenius* qui nous assure que ceux qui purifient le Camfre à Venise & à Amsterdam sont très-amoureux, & très-feconds.

Les femmes Athéniennes qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cerés*, préparoient des lits avec des branches d'*Agnus-castus* dans le temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques, & les songes amoureux. A leur exemple quelques Moines Chrestiens se font encore aujourd'huy des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie comme de l'ozier, & ils prétendent par là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En verité la semence de cet arbre que les Italiens appellent *Piperella*, & que *Serapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence, car si l'on en prend

prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence ; & s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa secheresse, & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrètes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la Statuë d'*Esculape* étoit faite de bois d'*Agnus-castus*, & qu'aujourd'huy dans la ceremonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de luy-mesme, pour luy marquer qu'en faisant la médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La Rüe sèche produit les mesmes effets. Sa semence qui est chaude & sèche au troisième degré aussi bien que celle de l'*Agnus-castus*, dessèche tellement nostre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux : & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelque effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer icy sous silence le remède horrible, dont se servit *Faustine* fille de l'Empereur *Antoine* le débonnaire, pour calmer l'amour déreglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur qui l'aymoit tendrement se persuadoit qu'elle avoit esté enchantée, & il croyoit qu'il estoit impossible sans charmes qu'une femme abandonnast

un mary, qui avoit de si belles qualitez, comme avoit *Antoine* le Philosophe pour aymer un *Gladiateur*. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les *Caldéens* qui luy firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celui qu'elle aymoit, & coucher ensuite avec son mary pour haïr horriblement ce premier homme. En effet, le succez répondit à la promesse : & *Antonius Commodus* naquit de ces embrassemens qui dans le temps se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit esté la cause de sa vie.

A R T I C L E II.

Des Remèdes qui excitent un homme à embrasser ardemment une femme.

JE dis encore une fois que je ne prétends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal-tourné, mon dessein n'estant pas d'enseigner les excez de l'amour, ce seroit favoriser le vice & en mesme temps détruire la santé des hommes.

La matiere que je traite est comme un couteau à deux tranchants, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excez, il ne faut pas m'en imputer le blâme, on doit plutôt blamer ceux qui se laissent mollement aller au crime, & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de nostre yvresse, bien qu'elle nous donne

ne tous les ans ses liqueurs agréables. Elle n'est pas non plus la cause de nostre mort, quoy qu'elle nous présente ses herbes venimeuses.

J'écris donc pour des maris qui sont foibles par des defauts naturels, par l'âge, par les desordres de leur vie passée, ou par quelque longue maladie, qui n'ont pas assez de force pour engendrer, ny pour satisfaire leur femme ; qui cherchent par tout des moyens pour avoir des successeurs légitimes, & qui n'épargnent ny leur bien, ny leur santé mesme pour y réüssir.

Je m'estonne de ce que les Casuïstes, qui ont écrit tant de bagatelles sur la matiere que j'examine dans ce livre, ayent oublié cette question importante, & qu'ils ne nous ayent point du tout enseigné, si c'estoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant ; car ces deux fins sont, ce me semble, fort raisonnables, au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoy qu'il en soit, nous tâcherons d'en parler selon que la Nature nous en instruira, & que l'expérience nous donnera des lumieres pour connoître les rémèdes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La Nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des enfans pour successeurs & pour héritiers de leur nom & de leur bien. Je ne voy donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvû qu'elle se tien-

ne dans de justes bornes. Mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un remède purgatif pour un remède amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remèdes qui nous excitent à l'amour, & qui produisent beaucoup de matiere dans nos parties secrètes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules de coq*, les *chancres*, les *chevretes*, les *écrevisses*, la *moële de bœuf*, le *vin doux*, le *lait* & les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne diray rien aussi des remèdes qui causent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail cuit*, l'*Hippomane*, le *membre de cerf* ou de *taureau* tué aux mois de *May* ou d'*Octobre*, les *cubebes* &c. Je m'arresteraï seulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je diray donc en peu de mots ce que je pense du petit *Crocodile*, que les Latins appellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terrestre*, & que l'on appelle aux *Antilles* *Mabouia* & *Brochet terrestre*, du *Chervi*, du *Satyrion*, du *Borax*, de l'*Opium*, des *Cantharides* & de l'*Herbe* dont parle *Theophraste* : mais j'avertiray encore ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remèdes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels & legitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *Crocodile*, qui se trouve ordinairement en *Egypte*; & que nous

nous n'en avons l'experience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins mise en poudre, & buë dans du vin doux du poids d'un écu d'or fait des merveilles, pour exciter un homme à l'amour, aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrètes, & qui fait aymer éperdûment.

Ce ne sont que les noms differens que chaque nation donne aux plantes qui nous troublent le plus souvent, quand il en faut parler: plus une plante a de vertu, plus on luy a donné de noms: témoin le *Chervi* dont les Auteurs qui en ont traité ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairez dans la science des plantes, ont bien de la peine aujourd'huy à débrouïller ce que les anciens & les nouveaux Herboristes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula* ou *Genichella*, les autres l'ont appelée *Fraxinelle*. *Avicenne* luy a donné le nom de *Langue d'Oiseau*, *Pline* de *Langue d'Oison*, & les Arabes l'ont designée par celuy de *Secacul*. Ce n'est pourtant ny la *Renouée*, ny le *Seau de Marie* de *Dioscoride*, ny le *Distam*, ny le *Fresne*, ny enfin l'*Ornithagon* des Anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres & differentes.

Ce que nous appellons *Chervi*, & qui est aujourd'huy en France assez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les
hom-

hommes à aymer, que *Tibere* l'un des plus lascifs de tous les Empereurs, si nous en croyons l'Historien, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ses femmes. En effet, tous les Médecins demeurent d'accord de ses qualitez, & disent qu'il engendre beaucoup de vents & de semence aussi bien que l'artichaut. Ce qui oblige encore aujourd'huy les femmes Suedoises, au rapport des matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *Satyrion* est une plante dont on fait plusieurs espèces, dont on peut user indifferemment pour les effets que nous en espérons; sa racine représente ordinairement deux testicules de Chien, la bulbe basse est succulente & dure, & la haute toute flétrie & molete, comme étant la plus vieille. C'est cette première racine que l'on doit toujours prendre, quand on en a besoin. Cependant le *Satyrion* qui n'a qu'une seule racine bulbeuse doit estre préféré aux autres, selon le sentiment de plusieurs Médecins. Mais, quoy qu'il en soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence, & engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre, comme des *Truffes*, & si on les mesle ensuite avec du beurre frais, du lait & du girofle en poudre: ou qu'on les fasse confire au sucre, comme l'on en vend aujourd'huy chez les droguistes de Paris.

Ces

Ces racines par leur humidité superfluë enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des Satyres d'où cette plante a pris son nom. On luy attribué tant de vertu qu'il y en a qui pensent que pour s'exciter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action mesme.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Médecins ont nommé *Diasatyrion*. Si l'on en prend le matin & le soir la pesanteur d'un demy écu d'or avec du vin doux ou du lait de vache pendant 7. ou 8. jours, ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour satisfaire leurs femmes, & pour se faire des succeffeurs. On debite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espece de *Satyrion*, qui est fort commun dans ce Royaume-là. Elle échaufe beaucoup, aussi la boit-on chaude, comme le Caffé. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'Hyver que durant l'Esté, principalement dans les villes Septentrionales de ce pays-là. Ils l'appellent *Scharreb-Thaleb*, c'est à dire, *Sirop de renard*, parce que le *Satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont crû que c'estoit l'herbe amoureuse de *Theophraste*, ce que nous examinerons cy après.

Le *Borax* raffiné est du nombre de ces rémedes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espece de sel dont usent aujourd-

jourd'huy nos Orfèvres pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénètre toutes les parties de nôtre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, & par la ténuité de sa substance il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matière à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître, que, si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bien-tôt des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remède qui a esté tenu fort long-temps pour un secret.

On ne doit pas apprehender d'en user par la bouche. L'usage n'en est point dangereux; & si quelques Médecins ont écrit qu'il estoit un poison, ils ont confondu la *Chrysocolle* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes, l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mesmes effets des drogues & que la difference des noms, que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes, & les plus éclairez.

Si *Fallope*, de *Lobel*, *Rodriguez à Castro* & *Mercurial* s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons pas en avoir de l'horreur, & si ce dernier Médecin nous assure qu'il agit si
puif.

puiffamment pour les parties naturelles de l'un & de l'autre fexe, qu'il jette mefme les hommes dans le *Priapifme*, fi l'on en ufe avec excès, nous pouvons hardiment nous en fervir avec moderation.

Peut-eftre me blamera-t-on de ce que je place icy avec les rémèdes qui excitent à l'amour l'*Opium*, que toute l'Antiquité à crû eftre froid au quatrième degré, & tuer les hommes par l'excez de cette qualité. Bien loin dira-t-on de nous enflammer auprès d'une femme, il nous caufe le fommeil & nous rend ftupides au lieu de nous rendre amoureux. Mais fi nous faisons reflexion qu'il eft amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, & que les Orientaux en ufent pour eftre vaillans à la guerre & auprès des femmes, nous ferons fans doute d'un tout autre fentiment.

Quand l'Empereur des *Turcs* leve une armée, les foldats fe garniffent d'*Opium* qu'ils appellent *Amfiam*, ou *Affion* pour s'en fervir comme nos matelots de Tabac, fi nous en croyons *Bellon*. Une petite dofe prise par la bouche excite des vapeurs qui montent au Cerveau, troublent benignement l'imagination, comme fait le vin, mais une dofe exceffive fait entierement évaporer noftre chaleur naturelle & diffipe tout à fait nos efprits, comme le faffran, fi nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui ayment naturellement l'excez de l'amour, ont l'imagination

incessamment embarrassée d'objets lascifs : & lorsqu'ils ont pris un peu d'*Opium* auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant, & comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillemens par tout le corps, & principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre, & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes pas accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi sains & aussi robustes que l'étoit Monsieur *Charas*, quand il en prit douze grains. Pour moy, j'ay de la peine à en donner 2. ou 3. grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ay vû arriver par le mauvais usage de ce remède, & des préceptes que nous donne *Zuingerus* sur cette drogue.

Je ne m'étonne pas, si les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination si déréglée à prendre de l'*Opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moy, qui ay éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée en 1688, je diray sincèrement ce que j'en ay senti. Tous les remèdes m'étoient alors inutiles dans les vomissemens excessifs, & dans le fâcheux cours de ventre que je ressentais. Je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autre moyen de me sauver que de prendre 2. grains d'extrait simple d'*Opium*.
Je

Je ne l'eus pas plutoſt pris que je me ſentis guéri , comme par miracle , & que pendant un jour entier je reſſentis des plaiſirs que je ne ſaurois exprimer. Une petite vapeur douce & chatoüillante couloit inſenſiblement, comme je le penſe, par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me cauſoit une volupté exceſſive, car depuis la nuque du cou & les épaules juſques au croupion, je ſentois un chatoüillement qui me cauſoit un plaiſir parfait, puis, cette vapeur agréable eſtoit portée aux pieds & aux genoux, où je reſſentois encore principalement autour de la rotule, des chatoüillemens inexplicables. Ce plaiſir ſe fit reſſentir pluſieurs fois, en ſommeillant, pendant ce jour-là, ſi bien que je ne fus pas marry d'avoir eſté malade, pour avoir reſſenti des plaiſirs, qui ſont une ombre de ceux du Ciel, & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas ſi les Levantins ſont ſi friands d'Opium, puis qu'il cauſe tant de plaiſir à ceux qui en uſent.

Les *Mouches Cantharides* ont tant de pouvoir ſur la veſſie & ſur les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe, que, ſi l'on en prend deux ou trois grains, l'on en reſſent de telles ardeurs que l'on en eſt enſuite malade : témoin ce qui arriva ces années paſſées à un de mes amis qui vit encore. Son rival eſtant au deſeſpoir de ce qu'il épouſoit ſa maîtreſſe, ſ'avifa

de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il luy fit présenter le soir de ses noces. La nuit estant venuë, le marié careffa tellement sa femme, qu'elle en fut incommodée; mais ces delices se changerent bientoist en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit se sentant extrêmement échauffé avec une grande difficulté d'urine s'apperceut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur luy augmenta le mal qui fut accompagné de quelques foiblesses. On le traita avec tout le soin possible, & l'on appliqua à son mal les remèdes qui le guériront avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphyle* Roy des Indes envoya au Roy *Antiochus* estoit l'herbe de *Theophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, & en cela surpasseoit toutes les vertus des autres plantes; s'il en faut croire l'Indien qui en estoit le porteur. Il assuroit qu'elle luy avoit donné de la vigueur pour soixante dix embrassemens, mais il avouoit aussi qu'aux derniers efforts ce qu'il rendoit n'estoit plus de la semence.

Nous savons par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes, & que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur présente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remèdes pour s'y exciter davantage. Ils
usent

usent ordinairement de *Betel*, d'*Areca* ou de *Banghé*, qu'ils prennent quelquefois seuls, & qu'ils mélangent souvent les uns avec les autres ou avec un peu de *chaux de Coquille*.

L'herbe dont parle *Theophraste* est sans doute l'une de ces trois choses. Et si je suis un bon devin, je choisirois plutôt le *Banghé* que les deux autres fondé sur cette conjecture que le *Banghé*, au rapport de *Clusius*, a des qualités semblables à celles du *Maslach*, *Meslack*, ou *Mae slack* des Turcs, qui n'est autre chose que l'*Amfiam* des Orientaux, selon la pensée de *Baubin*. Si l'*Amfiam* rend les hommes plus allegres & plus lascifs, ainsi que nous l'avons rapporté cy-dessus, le *Banghé* ne produira pas de moindres effets, si nous en croyons ceux qui en ont usé : c'est à dire qu'il nous rendra ardents à caresser les femmes, & nous causera en dormant d'agréables rêveries, si l'on s'en sert en petite quantité. Mais si l'on en prend beaucoup, l'on en devient insensé, témoin les femmes Indiennes qui voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Banghé* qu'elles mélangent avec du *sesame* & se jettent ainsi toutes insensées dans le feu, où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres, l'une que le *Banghé* des Orientaux est le *Banjain* des Egyptiens, que *Cesalpinus* dit avoir la semence sans dure & sem-

blable à celle d'un petit coton : l'autre que c'est l'herbe que nous appellons *Strammonium* ou *Pomme épineuse* qui est une espece de *Solanum*, ou plutoſt que nous nommons *Chanvre*, de la ſemence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident de *Tabac*.

Ces conjectures ſont appuyées ſur le rapport d'un honneſte homme, qui a paſſé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux uſoient d'une petite ſemence qui les rendoit comme inſenſez auprès des femmes, & il me l'a depeinte ſemblable à celle du *Strammonium*. A quoy ſe rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du Médecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une fortereſſe, qui fut priſe par les Chreſtiens en l'an 595, une grande quantité de cette ſemence.

D'ailleurs, le *Strammonium* que les Turcs appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets ſemblables à ceux du *Banghé*, car ſi l'on donne un peu de ſa ſemence avec du vin aux perſonnes qui y ſont accoutumées, il les rend joyeuſes, & remplit leur imagination d'objets qui ne ſont point deſagreables, & parce que la plus grande paſſion des Orientaux, eſt celle qu'ils ont pour les femmes, il ne faut pas ſ'étonner ſi ayant l'eſprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables rêveries, & qu'en veillant meſmes
ils

ils se sentent extrêmement émeus auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouër ; car si ceux qui y sont le plus accoutumés en prennent la pesanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensés pendant 3. jours ; si la dose est un peu plus forte ils en meurent, & une demi-once tue le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'estoient pas, ce me semble, mal fondées : Cependant, j'ay appris depuis de bonne part que le *Banghé* des Orientaux estoit une herbe, & une composition qu'ils appellent *Banghé* l'une & l'autre, au moins les Perses & les Levantins les nomment ainsi. Les Barbares de Madagascar & des Isles adjacentes les plus voisines de l'Afrique les appellent *Aleth-Mangha*, les Egyptiens *Asis*, *Assis* ou *Axis* & les Turcs *Azarath* ; or l'*Assis* des Egyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence que je croy estre nostre *Chanvre*. Puis examinant le *Banghé* des Asiatiques & le *Banjain* des Egyptiens, je trouve qu'ils sont le *Mangha* des Africains à quelques lettres près. Ainsi on peut conclure que l'herbe lascive dont *Theophraste* fait mention, est plustost le *chanvre* que toute autre chose puisqu'elle a une odeur vireuse, qu'elle cause l'ivresse, & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de mesme de la composition que l'on en fait, comme je l'ay écrite fort au long dans mon livre de la

boisson des peuples. Ainsi il ne faut pas croire que ce soit ny le *Satyrion* ny le *Strammonium*, comme je l'ay dit, ny le *Surnag* des Africains, qui est peut-estre nostre *Satyrion*, ny enfin le *Ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avoüe que les Européens ne ressentent pas les mesmes effets de l'usage de ces *Narcotiques*, que font les Asiatiques & les Africains. La coûtume fait que ces drogues produisent des effets differens dans ceux qui en usent, & nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaisir & la démangeaison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces rémèdes sont assaisonnez avec de l'ambre ou du musc, ils feront beaucoup plus efficaces, & exciteront davantage à l'amour, l'experience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatoüillées. Je ne parleray point icy de la chair de Lion, parce que l'experience a fait connoître qu'elle estoit ennemie des hommes, car un Médecin en ayant donné trois gros au *Calife Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les rémèdes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureuxment les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des linimens pour en oindre les

les reins & les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du *storax* liquide, de l'huile de fourmis volans, du beurre frais ou de la graisse d'oye sauvage ; on y ajoute un peu d'*Euphorbe*, de pied d'*Alexandre*, de gingembre ou de poivre pour faire pénétrer le remède, & l'on y mesle quelques grains d'*ambre gris*, de *musc*, ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remèdes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer, & comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communiquent aussi à tout le corps ; car outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre & de roses avec de la *Theriaque*, de la mie de pain & du vin rouge.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs après *Celius Rhodiginus* se servoit d'un plaisant remède pour s'exciter avec une femme. Il se faisoit bien fouetter dans l'action, & si quelquefois par respect ou par pitié on le fouettoit avec plus de moderation, il se mettoit en colere contre celui qui l'épargnoit, si bien qu'il n'estoit jamais plus content que, lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion déreglée.

CHAPITRE IX.

*Si l'Homme prend plus de plaisir que la Femme
lors qu'ils se caressent.*

IL n'y a point de plaisir plus prompt ny plus grand que celuy de l'amour; il rejouit dans un instant tout nostre corps, & ravit de joye toute nostre ame. Nous n'avons besoin ny d'industrie ny de maître pour nous apprendre à aymer. La Nature nous a imprimé dans le cœur je ne say quoy d'amoureux, qu'elle cultive peu à peu à mesure que nous croissons; & quand elle nous incite à caresser une femme, je ne faurois dire en combien de manieres elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'amour sont aussi delicieuses que la jouissance mesme. Le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, & le souvenir en est agreable. La douleur que nous souffrons à aymer nous plaist autant que la plaisir même: Enfin, toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif & indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage nous fait connoître celuy qui en est l'auteur: & je me persuade que Dieu a voulu nous y en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée, si *St. Augustin* ne me l'avoit

l'avoit fournie dans son livre 14. de la Cité de Dieu ch. 17. & je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, & s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, & s'ils nous touchent si vivement au dedans & au dehors; puisque notre ame & notre corps en sont si puissamment émus. La Nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptez quelque saints que nous soyons, quand dans le mariage nous voulons nous appliquer à faire des enfans.

Si la Nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne ferois croire qu'un homme d'esprit pût se plaire à se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes, qu'il est comme impossible de s'en garantir, & il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque selon le sentiment de la plupart des Theologiens, les diables en sont si friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas heureux: au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de reflexions sur les attraits de l'amour, dont la Nature nous a charmez, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrêter; si bien que, pour

parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chastes, & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel de bienheureux, dont nous sommes les organes & les instrumens. Les hommes charnels n'entendent pas ce langage, il n'y a que les spirituels qui le goûtent: Car ceux qui croient que le bien de l'homme dans le mariage est dans la chair, & le mal en ce qui les détourne des plaisirs, qu'ils s'en fôulent & qu'ils y meurent! Mais ceux qui n'ont en veüe que d'obéir à Dieu, & de satisfaire à ses commandemens, qui ont une femme comme s'ils n'en avoient point, comme parle *St. Paul*, & des ennemis que ceux qui les empêchent de faire leur devoir, qu'ils se consolent en nôtre Seigneur.

Que si nous considérons le mariage avec toutes ses suites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections; mais si nous l'examinons en qualité de Chrétiens, nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu, que *Jesus-Christ* a perfectionné par sa grace que nous avons perduë par nôtre corruption. Si nous ne nous servons du milieu de *Jesus-Christ*, tous nos plaisirs, quelque licites qu'ils puissent être, ne seront que des malheurs & des disgraces. Le mariage sans *Jesus-Christ* est abominable, avec *Jesus-Christ* il est aimable & saint, puisqu'il l'a sanctifié avec tout ce qui en dépend.

J'avoüe

J'avoüe que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse par tout ressentir , & que les hommes les plus retirés qui habitent les grôtes & les deserts ne sauroient éviter ses atteintes. Il les touche aussi bien que nous , & cette passion se fait connoître dans les forests les plus affreuses aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne ressentir aucune douleur. Celle de l'esprit réside dans la joye interieure de n'estre point esclave de ses passions : mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin , s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les Anciens à établir une *Venus* honneste & modeste, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées , & c'est cette mesme volupté que la Nature a donnée comme des attraitts pour la perpetuité de nostre espèce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme , si nous en voulons croire Saint *Bonaventure* , & *Salomon* , le plus sage & le plus heureux des hommes , qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour par l'experience qu'il en avoit faite , & on ne doit point se persuader que la Nature ayt joint les plaisirs à la conjunction des sexes pour nous faire faire des crimes.

De ces trois sortes de voluptés , savoir , du corps , de l'esprit , & de l'amour , la derniere est sans doute la plus forte & la

la plus grande , nostre corps & nostre ame se fondent de joye, pour ainsi dire, lorsque nous nous perpetuons : & ces deux parties de nous-mesmes ressentent tant de contentement , qu'on ne les a pû encore bien exprimer jusques à cette heure.

Si l'amour cause des égaremens & nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptez. Nostre siecle nous fournit assez d'exemples malheureux sans en aller chercher dans les siecles passez pour nous apprendre cette verité. La chambre de justice que nostre grand Monarque a depuis peu établie contre les Empoisonneurs nous marque assez par les Arrests qu'elle donne, jusques où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ses voluptés n'estoient pas si charmantes & qu'elles n'eussent pastant d'empire sur nostre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'amour ne les avoit charmés.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant, si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On

On ne doute pas que nos parties secretes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes, elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que des nerfs : au lieu que les parties des femmes sont charnuës & par consequent moins sensibles que les nostres. Si entre toutes les parties de nostre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. D'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillez, & nos testicules ne sont à proprement parler qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliez les uns sur les autres : si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques & qu'en suite on les mesurast, je ne mentirois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont necessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avoüerons que les hommes n'estant pas si reglez dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flatueux.

Nous avons encore l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes ; les filets de nostre cerveau sont plus tendus & plus durs, & quand nous aimons nous aimons plus fortement & plus voluptueuse-

fement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau sont plus molletes & plus flexibles ; & bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté, que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin, nostre sang est plus chaud & plus âpre que le leur, il s'agite avec plus de force, & il s'est vû des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embrasser, le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits pour les envoyer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrez de joye, quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillez. Les vapeurs chaudes & chatouillantes qui s'en élèvent, & le mouvement précipité des esprits, qui penetrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour, quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoy qu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indé-

cise

cise, & que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tiresias*, qui ayant esté femme & homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut luy qui decida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prénoient plus de plaisir que les hommes, quand elles en estoient embrassées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir, lorsque ses parties attirent & succent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchemens considérables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpasse d'un tiers celui des hommes.

Mais sans m'arrêter à ce dernier sentiment qui ne me paroît pas le plus véritable, je conclurray avec *Hippocrate* que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus longtemps. Car puisque la Nature fait nostre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fust extrême, au lieu que le contentement des femmes estant moindre, elle les a recompensées en le faisant beaucoup plus durer, & c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tiresias* à donner gain de cause

se à Jupiter prenant la durée pour l'excès du plaisir.

CHAPITRE X.

De la maniere dont les Personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matiere, si je ne l'avois trouvée dans les livres des Casuïstes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on en puisse titer des consequences veritables, à moins que de faire tort à la verité. Le fondement de cette question se trouve dans l'experience, dans les livres de la Nature, ou dans ceux des fameux Medecins, que la plupart des Theologiens, des Casuïstes & des Confesseurs n'ont jamais lûs, si bien que je ne m'étonne pas, s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matieres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des enfans ou d'assouvir mediocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par delices; & la medecine qui s'employe à conserver la santé des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des con-

contentemens que la Nature nous y presente. C'est contre ce vice abominable que *S. Paul* crie si haut dans le premier chap. de son *Epit. aux Romains*.

Toutes les postures que la Courtisane *Cyrène* inventa autrefois jusqu'au nombre de douze pour se caresser, que *Pheilenis* & *Astyanasse* publièrent, qu'*Elephanits* composa en vers *Leonins*, & que l'Empereur *Tibere* fit ensuite peindre autour de sa sale, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuses : en effet, leur passion est plus violente & leur plaisir dure plus long-temps; c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foiblesse & la legereté de leur jugement.

Quoy qu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siècles des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien réussi que les femmes qui s'en sont mêlées : car dans ces sortes de matieres par tout où elles sont elles emportent le prix.

La Nature a appris à l'un & à l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'experience a montré celles qui sont deffenduës & celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas esté faites pour nous caresser debout, comme les Herissons, nous alterons nostre santé dans cette

posture, & nous nous opposons même à la génération ; car toutes nos parties nerveuses travaillent alors & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, la teste en patit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent, & les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est la source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes, & de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empêchée, car la matiere que nous communiquons à une femme n'est jamais bien receüe dans le lieu que la Nature a destiné à cet usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme, quand nous les embrassons ainsi.

Estre assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, & la semence n'est pas toute receüe pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'homme, qui selon les loix de la Nature doit avoir l'empire sur sa femme, & qui passe pour le maître de tous les animaux, est bien lâche de se soumettre à une femme, quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux. Si cette femme est émeüe d'une passion dereglée, & qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honneste homme de luy plaire ny de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte

teinte qu'il donne à son privilege, & une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette posture une femme sterile, & si par hazard il en vient quelqu'un il est ou petit ou imparfait. Le peu de matiere que le pere a donné pour le former a esté si peu fournie d'esprits, que l'ame qui doit un jour s'en servir comme d'instrumens pour ses plus belles facultés, ne fait dans la suite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nains, boiteux, bossus, louches, imprudens & stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déreglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mesmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse; on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse, quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pésant, & que la femme soit extrêmement delicate, il me semble qu'on n'agiroyt pas contre les loix de la Nature, si l'on se caressoit de costé à l'imitation des renards. On éviteroit par cette posture tous les accidens auxquels une femme delicate peut estre exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par là de suffocations ny de fausses couches.

Je mettrois icy la posture de caresser une
fem.

femme par derrière parmy celles qui sont contre les loix de la Nature, si un Philosophe & deux Medecins ne me disoient le contraire. En effet, toutes les bestes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; & pour engendrer, la Nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle, elle la retient & la foment plus commodément, si bien que ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes qui estoient stériles auparavant.

Il est certain que l'Anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lors qu'une femme est sur ses mains & sur ses pieds que quand elle est sur le dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a qu'à y jeter de la semence, elle y coule d'elle-même, & par sa propre pesanteur elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle & la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle-même assez de plaisirs sans en chercher de plus grand par une autre figure, & je ne doute pas que les Casuïstes ne nous permissent d'en user de la sorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle

qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mary, fera-t-on une dissolution de mariage plutôt que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derriere?

Mais encore, puisque la loy commande à un mary de rendre le devoir à sa femme, quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce mesme devoir à son mary quand il ne peut dompter sa passion. Si par hazard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme, ne pourroit-on pas alors luy permettre de la caresser par derriere plutôt que d'étouffer l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller luy-mesme chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette posture il n'y aura point de crainte pour une fausse couche, l'épine du dos souffre plutôt que le ventre les secouffes que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, *St. Thomas* * qui est estimé parmy les Theologiens pour un des meilleurs Casuistes qu'il y ait, est de ce sentiment. Il nous apprend qu'il n'y a point de crime, quand des personnes mariées se caressent par derriere pourvû que ce ne
soit

* *Monuerim aliquando conversionem debiti situs omnino culpâ vacare, quum non captandæ voluptatis gratiâ, sed aliqua justa causa intercedit, scilicet ob pinguedinem viri, suffocandique fœtum metum. 4. d. 31. in fine in expos. literal.*

soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes legitimes, comme lors qu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur d'étouffer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bien-tost naître.

Si *Paul Eginette* & *Mercurial* après le Philosophe *Lucrece* ont esté de ce sentiment, que les femmes concevoient plustost en les caressant par derriere que par devant, je ne saurois me persuader qu'ils ayent voulu parler de ce crime enorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, & les Philosophes qui suivent les loix de la Nature ne sont jamais infectez d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque maniere que ce soit, pourvû que la volupté ne soit pas excessive, que nôtre santé n'y soit pas interessée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent *St. Thomas*, comme je l'ay dit, le *Cardinal Cajetan*, *Albert le Grand*, *Abulensis* sur *St. Mathieu*, & quelques autres Casuïstes.

Mais je m'appperçois icy plus qu'ailleurs que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ay pû choisir des termes moins durs, pour expliquer mon sentiment sur ce sujet, & si j'ay passé quelquefois les bornes de la bienséance comme le fit autrefois *St. Augustin*, on peut croire que ce n'a esté que par la force de la matiere que je traite.

CHAPITRE XI.

*Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une
laide Femme qu'une belle.*

LA beauté est un des plus grands privilèges que la Nature nous ait donnez, pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espèce de tyrannie, & qui les charme d'une manière si extraordinaire, que mesmes les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre sur le throsne les hommes les mieux faits d'entr'eux; & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant éguillon pour nous exciter aux delices de l'amour, elle nous engage à les aymer; & ce que l'Avocat *Hypéris* n'avoit pû gagner par son éloquence sur l'esprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de se garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il luy plaist, & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée est si puissante que malgré nous nous devenons ses esclaves. Témoin *Néron* qui gagné par les attraits de *Poppée*, ne peut jamais se
L garan-

garantir des attraites de ses charmes. Sa beauté luy enflamme le cœur & l'appella au dernier plaisir, comme *Petrone* * nous le rapporte.

On diroit que la Nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme, en effet sa taille est haute, bien prise & des plus fines; son air a je ne say quoy si rempli de majesté qu'il inspire du respect aux plus hardis, son humeur est agreable & son esprit vif & brillant. A la considerer en particulier, son embonpoint est accompli, & le tour de son visage merveilleux. Ses dents sont blanches, ses jouës & ses lèvres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ses sourcils noirs, sa bouche & ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un peu élevée, ses mains longues & ses doigts deliez, sa poitrine large, son flanc pressé, ses pieds petits & delicats, en un mot sa beauté femelle a tout ce qui peut nous seduire en s'emparant de nostre raison. Et si l'on veut une beauté qui plaisoit aux Anciens, je diray avec *Petrone*, qu'elle a les cheveux naturellement frisez, qui lui batent agreablement les épaules: que son front est petit au dessus duquel on voit de veritables cheveux retrouffez agreablement, que ses sourcils se courbent, que ses yeux sont plus brillants que les étoiles dans l'obscurité de la

* *Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante trahebat ab Venerem.*

la nuit, que son nez est un peu aquilin : que sa bouche est petite, semblable à celle de *Venus* de *Praxitele*. Enfin que son visage, sa gorge, ses bras & ses jambes ornez de liens, de coliers & de brasselets d'or effacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En verité, il est bien mal aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Un homme mesme, à qui la Nature a fait present d'une beauté extrême, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres hommes, & si *Spurine* Gentilhomme Toscan ne se fust blessé au visage, pour en effacer la beauté, jamais il n'eust été à luy-même, & cette beauté eust esté assurément une des principales sources de l'embaras & des desordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'ayent esté ou superbes ou impudiques, & il semble aujourd'huy qu'il ne faut estre que belle pour n'estre pas estimée vertueuse, ou pour ne l'estre pas en effet.

*Que rarement la chasteté
Se soûtient avec la beauté,
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour
belle :
Et que de ce plaisir flatteur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle.*

C'estoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrte :

& c'est encore aujourd'huy cette mesme beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vû qui estant presque impuissans à l'amour, par la froideur de leur temperament, en ont esté échauffez & se sont trouvés capables de génération.

Cette beauté qui est un don de Dieu a tant d'empire sur nostre ame, & ménage si fort nos passions qu'elle les fait agir, comme si elles luy appartenoint, & jamais *Urie* n'auroit esté sacrifié à la passion d'un Prince, si *Bersabée* n'avoit esté belle.

A la vûë d'une belle femme tout s'émeut chez nous, & nostre amour qui n'est autre chose dans l'Ecriture que la Charité au raport de *St. Jérôme* & le desir de la beauté, est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager là-dessus, sans avoir des forces surnaturelles. Un Casuiste seroit bien facheux, s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles, lorsque transportés de la beauté d'une femme nous la caressons avec ardeur. Alors nostre chaleur s'augmente dans nostre corps & se fait ressentir à nostre cœur, nos parties naturelles se gonflent & s'agitent en dépit de nous, si bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun que la beauté a des attraitts pour elles. En effet, les jours ne nous semblent durer que des momens en la compagnie d'une
belle

belle femme, & alors nous ne nous appercevons presque pas que nous avons faim, & nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses répétées ne nous semblent ny fades, ny ennuyeuses: la beauté les fait renaître sans peine & nous donne de nouveaux desirs & de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient presentement en horreur, & qu'on nous defende d'en jouir. Je ne say si cela est bien dans l'ordre que d'établir le mariage comme une chose sainte & venerable, & d'avoir de l'horreur pour ses plaisirs qui en sont inseparables. C'est avoir de l'appetit, & vouloir manger & boire, sans s'apercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison que d'honorer un sacrement, & en même temps d'abhorrer ce qui en est le sceau? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait, il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & en même temps des plaisirs excessifs pour l'action du mariage, & en même temps il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contrepoids nous serions malheureux, & nous nous jetterions du costé des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toute sorte de maux, & qui empêcheroient la génération qui est le véritable dessein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos transports: bien loin de nous exciter

à aimer , elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hazard nous sommes obligez de nous approcher d'une laide femme , nos parties naturelles s'abbattent au lieu de se roidir , & nous sentons dans nostre cœur je ne say quoy qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureuxment. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du temps pour nous y disposer, & encore après cela, nous ne nous trouvons presque jamais en estat de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarsis* se touche, & s'excite long-temps, sans cela il n'agiroit point ; & ses parties n'obeïroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon. La Nature nous embrase le cœur pour nous joindre , & en mesme temps cette mesme Nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire icy la pensée de *St. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur , ce que nous prestons à cette femme nous épuise tellement, que nous sommes ensuite accablés des mesmes incommoditez qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur en qui la haine a éteint la plupart de ses esprits est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles ; & le cerveau où ces passions opposées se font la guerre s'affoiblit incessamment : quand il faut

faut envoyer ses esprits ailleurs , si bien que l'on pourroit dire qu'une seule carefse , faite à une laide femme , cause plus de foiblesse & de defaillance que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent nostre cœur & qui en multiplient les esprits , mais la laidetur a je ne say quoy qui le ferme & qui le glace.

S'il naist par hazard des enfants de ces conjonctions forcées , ce ne sont que des personnes pesantes & stupides , qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vray que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme , que quand l'on en carefse une belle : & que si j'ose décider en Theologien , c'est un plus grand crime de carefser une laide femme que d'en carefser une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-cy dont on ne puisse se garentir , il y a des defauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher : si on le fait sans y être attiré par la beauté , la bonne grace & les autres agréments qui nous éblouissent pour l'ordinaire , il faut croire avec *Saint Chrysostome* que s'excitant contre les loix de la Nature , le crime est beaucoup plus grand de ce costé-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier , je luy dirois qu'il n'épousast ny une belle , ny une laide femme. La première auroit

roit trop d'empire sur luy , & feroit plutôt commune que particuliere. L'autre lui cauferoit cent repentirs ; & peut-estre le divorce , s'il n'avoit une vertu toute particuliere.

CHAPITRE XII.

Si ceux qui ne boivent que de l'Eau sont plus amoureux, & s'ils vivent plus longtemps que les autres.

NOus commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Et bien que les causes de la vie & de la mort semblent estre si opposées entre elles, elles sont pourtant très étroitement unies en nous-mesmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle dont l'ame se sert comme d'un instrument, qui luy est absolument necessaire. La mort est la perte de cette mesme chaleur, qui, agissant continuellement sur nostre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soy-mesme.

La Nature qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait n'a jamais sù consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens. Sa nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux , & la génération perpetue leur espece.

D'un

D'un costé, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matiere qui les compose, la Nature a donné l'air, les alimens & la boisson, pour reparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, & la derniere enfin repare les plus humides. D'un autre côté, cette même Nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espece. Elle a distingué leur sexe non seulement par leur complexion, mais par la situation, & par la difference de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres : la belette, la vipère & les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader, mais par les parties que la Nature leur a données pour la génération. Les *Cavales* de Portugal engendrent de la même façon que les femmes, il faut estre fou pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rende fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardens desirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie, & pour ne parler icy que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'Air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles

qui s'évaporent incessamment ; qu'au même instant, que nous en manquons nous cessons de vivre ; & nous vivons même misérablement s'il est impur & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemy de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités & qui l'empeschent de se corrompre. De là vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Genes , le vent du Septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités excessives, ny une matiere trop étrangere pour nous nourrir ; mais un certain temperament & une certaine matiere qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours nostre estomac ne sauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : & nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espece d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme dans une grande sécheresse les plantes meurent faute de pluye, ainsi nous cesserions bientôt de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui favorisant nos coctions repa-
raît incessamment les parties humides, qui
s'éva-

s'évaporent - tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la vie, plus a-t-on de plaisir à les posséder; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous en assouvissions notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un desir de se rafraichir & de s'humecter, ce qui fait que les Beuveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'espece du breuvage & pour la maniere de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages dont les uns sont plus sains que les autres, celui qui est le plus propre à étancher la soif est aussi celui que la Nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je say que l'art en a inventé de plusieurs sortes que l'on a faits par l'expressi-
on de quelques fruits, ou par l'infusion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences: ou enfin par le mélange de *sucres*, de *miel*, de *cannelle*, de *levain*, de *vinaigre* & de quantité d'autres choses, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crüe, & pour se faire mourir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le *Vin*, le *Cidre*, la *Biere*, l'*Hydromel*, le *Chocolat*, le *Tzibet*: en un mot toute sorte de Boissons.

De toutes les Boissons nous ne nous servons guère icy que de vin & d'eau, car pour les autres liqueurs & principalement pour la Biere & pour le Cidre, l'on n'en use guère où le vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je diray que la Biere, outre qu'elle est un peu amere & desagréable à boire, elle embarasse fort les entrailles par l'épaisseur & la viscosité de sa matiere & souvent y fait naistre des vents & des tranchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en sont incommodés. Elle apporte mesme des douleurs de teste. Enfin, par son usage continuel elle donne quelquefois la naissance au *Scorbut* & à la Ladrerie blanche, ainsi que nous le fîmes voir il y a quelques années dans un *Traité* de cette première maladie que nous fîmes imprimer par le commandement de *Monseigneur Colbert de Terron*.

Le *Cidre* est accompagné d'une humidité superflüe qui ruine le foye & qui y assemble avec le temps beaucoup de mauvaises humeurs. La Gale & la foiblesse des sens viennent souvent de son usage immodéré, & nous avons quelquefois observé que pour peu que l'on ait de disposition à la Ladrerie blanche, le *Cidre* suffisoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin que l'on peut nommer le sang de la terre est l'ennemy capital des enfans. La jeunesse en est corrompuë, parce qu'elle s'en sert souvent, comme d'un doux poison. Mais pour ne m'étendre pas d'avantage sur
ce

ce sujet, l'on me permettra de dire en général qu'il est contraire à toute sorte d'âge par l'excès de sa chaleur & de son humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excès, conduisent ceux qui en sont attaquez dans des suites funestes, & dans des convulsions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous tant que nous sommes les entrailles échauffées, la teste foible, le sang trop-chaud; & nous sommes sujets principalement en cette ville à des fluxions importunes. Ce siecle est rempli de bilieux & de mélancoliques par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable, & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin, puisqu'il ne convient pas mesme aux personnes saines à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire appaise d'abord la fureur des fièvres. Elle tempère les entrailles qui en sont incommodées, & guérit presque elle seule les grands maux qui souvent ne peuvent estre combattus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau & le plus nécessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle & temporelle, que nos plus sacrés mysteres ne sauroient être celebrez sans eau, & que nous ne saurions vivre sans en avoir. La Nature mesme, pour le repéter, l'a estimée si nécessaire aux hom-

mes qu'elle en a mis par tout où l'on se peut trouver, & je puis dire que ç'a esté l'eau plutôt que le feu, qui a esté la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide, claire, pure, legere & sans faveur, ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de temps & qui se refroidit de mesme. Enfin pour estre bonne, elle doit être sans odeur ; elle doit plaire à la langue & au palais, & être agréable à la vûë. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines, & qu'elle ne chargera pas l'estomac après l'avoir bûë. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au Soleil levant aura toutes ces bonnes qualités, mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Cesar Germanicus* aux côtes de *Frise*, où elle bût de l'eau d'une Fontaine minerale qui la rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de *Fontaine*, de *Puits*, de *Citerne*, ou de *Riviere* est très excellente à boire pourvû qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la Fontaine soit fort nette, le *Puits* découvert, la *Citerne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la Riviere n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, repare l'humour

meur radicale, & en empesche la dissipation, tempere la chaleur des hommes de quelque âge & de quelque region qu'ils puissent estre. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans nostre corps. Elle distribue l'aliment qui nourrit nos parties. Elle appaise puissamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les Roys de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*. En effet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empesche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la teste. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquillité, & les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Après tout, si nous considerons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce, & les sens plus vifs: qu'elle repare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samson* n'eust jamais été si fort, si la boisson ordinaire eust été autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de teste, & foment la chaleur des entrailles qui est souvent excessive: il broüille l'imagination, il efface la memoire & trouble la raison: il corrompt les humeurs & sou-

vent

vent il cause par son excès la stérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchez.

Qu'on ne me dise donc pas que le vin reveille l'ame & qu'il excite l'esprit, car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps, quand on en use avec excès. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la vérité, son fruit & plus coloré & plutôt mûr, mais qui tuë l'arbre bien-tôt après.

Qu'on ne me dise pas encore, pour mépriser l'eau, qu'elle ne convient ny aux sains ny aux malades, & qu'*Hippocrate* & *Galien* se servoient de vin pour guérir la plupart des maladies aiguës. Car si l'on examine de bien près ce que ces deux Médecins en rapportent, l'on verra aussi-tôt que la Boisson qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades estoit plutôt de l'eau que du vin, puis qu'ils ne mêloient cette liqueur parmy l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter icy pour faire valoir l'eau ce que ce dernier Médecin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vû personne attaqué de fièvre ardente qu'il n'ayt guéri après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne feroit pas encore assez pour l'éloge de l'eau que d'avoir rapporté ce que nous avons dit cy-dessus, si la semence dont nous sommes formez ne luy estoit semblable : si nous ne nagions parmy les
eaux

eaux dans le ventre de nos meres : & si nôtre cœur mesmes n'en estoit incessamment arrosé.

La Nature qui est l'ouvriere de toutes choses nous veut sans doute marquer par là, que, comme l'eau est ce qui nous donne l'estre & nous le conserve ensuite dans les eaux de nos meres, elle doit aussi estre la principale chose qui nous fasse vivre, lors que nous en sommes sortis, puis qu'elle nous sert de principe pour perpétuer nostre espece.

Venus qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit preferer à toutes les liqueurs, puis qu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge les hommes ne beuvoient que de l'eau, & l'on fait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vû qui ont atteint les 8. & 900. ans. Et presentement mesme il y a plus des troisquarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmy lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entiers. Cette façon de vivre n'est point miserable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere, & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu longtemps, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont esté agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'eau de vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons & les Algonquains ne vivent pas si long-temps qu'ils faisoient

ne vivent pas si long temps qu'ils faisoient auparavant. Ils sont mesmes sujets pendant le peu de temps qu'ils vivent à des maladies surprenantes qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la Nature a des appetits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie, & parce qu'il y a dans de certaines personnes une repugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vue plus perçante, & l'esprit plus éclairé, ils aiment davantage les sciences & sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Il est vray que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes, mais en verité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes suit nôtre temperament, & l'experience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la Nature, & parce que la génération en est la plus belle & la plus considerable, aussi ne s'accomplit elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans
la

la production des animaux. Ce sont particulièrement ces deux principes que la Nature employe tous les jours pour engendrer toutes choses, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux est le plus nécessaire, si je n'apprenois de quelque Philosophe & de l'expérience même que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux. Car outre tout ce que nous avons dit cy-dessus, nous savons que les païs mediocrement froids sont beaucoup plus peuplés que ceux du Midy, & qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des rivières que dans la plaine. On n'en sauroit donner de plus forte raison sinon que les païs du Septentrion & les bords des estangs, des rivières ou de la mer étant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont aussi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle pas des poissons qui multiplient bien plus que les animaux terrestres ? Nous avons l'expérience en France que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poissons qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens à l'amour que les autres. En effet, nous nous y sentons bien plus portés en Carême qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des alimens composez de beaucoup d'eau.

Après tout, l'illustre Tiraqueau n'eust pas engendré 39. enfans legitimes, s'il n'eust esté

esté un Beuveur d'eau ; & les Turcs n'auroient pas aujourd'huy plusieurs femmes, si le vin ne leur estoit deffendu. Car puisque l'eau est d'elle-mesme venteuse, elle cause aussi aux hommes qui en usent pour boisson plus de chatoüillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin : & je suis assuré que pour la génération l'humidité & les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires.

Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, & qu'ils vivent plus que les autres.

CHAPITRE XIII.

Si la Femme est plus constante en Amour que l'Homme.

LEs saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps & sur nos humeurs : Nous ne sommes pas les mesmes en Este & en Hyver. La bile domine dans cette saison-là, & la pituite dans celle-ci. Ainsi l'approche ou l'éloignement du Soleil cause la variété de nôtre temperament. L'Este nous échauffe le sang, l'Automne le seche, l'Hyver le refroidit, & le Printemps l'humecte & le rend fluide : si bien que la variété des saisons change nôtre temperament, parce qu'elle change les liqueurs de nôtre corps ; Et comme nos inclinations suivent nôtre temperament au rapport de Galien, si nôtre complexion est changée

gée par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons presentement tout autres que nous n'estions auparavant.

La variété des Climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous sommes à Arcangel d'une autre humeur pendant l'Hyver que nous le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivante pendant la mesme saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, & les autres choses changent si fort nôtre complexion, & elle est si differente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposez.

L'âge nous rend plus inconstants que tout ce que nous avons dit. Dans nôtre enfance nous voulions ce que nous abhorrons presentement dans un âge plus avancé; & nôtre vieillesse ne peut supporter le souvenir des foibleesses de nos premieres années: si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, & mesme tous les jours, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si nôtre ame est si chancelante, puis qu'elle se sert de nostre sang & de nostre temperament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel, car lors que nous avons trouvé quelque chose d'assuré & de constant, bientôt après nous nous en rebutons, & nôtre constance n'est pas de longue durée. Nous sommes de veritables Pyrrhoniens tous tant
que

que nous sommes, & nous flottons entre la verité & le menfonge.

Quand nous faisons reflexion fur nôtre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous sommes donc inconstants, puisque nous le connoiffons. Que l'on regarde dans l'Antiquité, si l'on trouvera quelque homme constant, qui ayt dressé sa vie sur quelque chose de ferme & d'assuré. Si on le rencontre, qu'on l'examine, s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voye dans son particulier, pour savoir, s'il executera bien le modele de vie qu'il s'est prescrit; & après cela, je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes. On ne verra que faillies qui naissent d'un principe inconstant. L'imagination grossit les objets & nous les fait voir tout autres qu'ils ne sont. Ce n'est pas nôtre raison qui nous conduit, c'est la coûtume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appetit & les occasions que nous menagent. Nôtre volonté n'est point juste, nous voulons & nous ne voulons pas. Nous desirons presentement une femme & demain une amie. En verité, nôtre vie n'est qu'un mouvement inégal & irregulier. Nous nous troublons nous mesmes par l'instabilité de nôtre nature, & je puis dire hardiment que *l'homme est un animal le plus inconstant, & le plus contrefait qui soit au monde.* Le Magistrat dont la réputation est établie, & la vieillesse venerable, qui donne du respect

ſpect à tout le monde par ſa gravité, ſe gouverne, comme on le croit, par une ſaine raiſon de juge, ſelon l'apparence des choſes, avec juſtice, ſans s'arreſter aux vaines circonſtances qui ſouvent les accompagnent, & qui ne frappent que les foibles eſprits. Il entre au Palais avec une gravité Catonique. Il ſe place ſur les fleurs de lis pour y rendre la juſtice. Mais ſi l'avocat ne luy plaïſt pas, qu'il ait une voix enrouée, ou une langue begue, qu'il ſoit laid de viſage, ou que par hazard, il laiſſe choir ſon bonnet; alors là gravité du Magiſtrat ſe perd, il en rit, il en badine. Il n'eſt plus ce qu'il eſtoit auparavant. Et cela ſeul ſuffit pour faire une injuſtice, & pour faire perdre le procès à l'avocat. Bon Dieu! quelle inconſtance il y a dans l'homme! Il a ſouvent des mouvemens de fièvre que la ſanté ne ſauroit imiter.

Cette Demoiſelle, dont *Petrone* nous fait l'hiſtoire par la bouche de *Seneque*, pour en parler encore icy, qui eſtoit l'exemple de la chaſteté & de la conſtance de ſon voiſinage, & qui avoit reſolu de mourir dans le ſepulcre auprès du Corps de ſon deffunt mary ſe laiſſe lâchement perſuader à un ſoldat, qui luy en conte, & qui fait avec elle ce que la bien ſeance ne me permet pas de dire. Cette femme eſtoit depuis peu triſte juſques à la mort, & preſentement il n'y a point de joye à laquelle on puiſſe comparer la ſienne. Elle ſe ſent heureuſe, mais c'eſt d'un bonheur de phrenetique, qui a ſes fougues &
ſes

ses faillies. En verité, l'homme est un Cameleon, qui change de couleur selon les differens lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en rapporter icy d'autres exemples pour le prouver, & si d'un nombre infiny nous en voulions choisir quelqu'un, nous dirions que le *Pape Boniface VIII* changea souvent de façon d'agir pendant son Pontificat, & qu'il ne fut jamais le mesme : Que l'Empereur *Auguste* quelque grand qu'il fust ternit sa gloire par sa grande inconstance. Certes nous n'allons pas, on nous emporte tantost doucement, tantost avec violence. Cet homme qui étoit hier fort courageux, parce que la necessité, la colere & le vent luy échauffoient l'imagination, est aujourd'huy le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconstance est cecy? Cette varieté a pourtant ses causes, puisqu'elle semble estre si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-estre pas, si nous attribuions nôtre inconstance à l'ordre que Dieu a donné à la Nature, qui ne se conserve que par des changemens reciproques & successifs. Les Astres ne demeurent jamais en repos. Les saisons sont opposées les unes aux autres; les Elemens qui entrent dans la composition des mixtes se font incessamment la guerre, sans se détruire : Toutes les generations du monde ne se font & ne se conservent que par des changemens: l'homme mesme ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matieres differentes

rentes & ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le Cœur où reside l'ame , comme dans son throne , est-il toujours dans une même affiete ? Le sang par lequel nous vivons est composé de parties si différentes que nous ne vivrions pas , si sa matiere estoit égale , & ses qualités semblables. Enfin , tout ce qui est au monde ne se fait & ne se conserve que par la variété & l'inconstance. Ainsi l'instabilité de nostre temperament , faisant l'inconstance de nos inclinations , contribué à la beauté du monde raisonnable , & à nous rendre variables & legers.

Or puisque nos actions dependent de nostre temperament & que nostre temperament est si inconstant par le changement de nos humeurs , nous pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant & le plus inconstant de tous les animaux* , & que sa raison , bien loin de detruire sa foiblesse , sert souvent à luy augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstants & en avoir decouvert la cause , il me semble que je puis presentement examiner , lequel des deux , ou de l'homme ou de la femme , est en general le plus inconstant , & puis , descendant dans le particulier , voir lequel des deux est le plus leger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au Livre 2. ch. 3. art. 2. que les hommes en general estoient plus chauds que les

femmes , parce qu'ils estoient plutôt formez dans le sein de leurs meres , qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs , & qu'ils naïssent aussi plutôt ; qu'estant nez ils agissoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprennent , qu'ils avoient le pous plus plein & plus fort , & qu'enfin , comme les bestes mâles étoient les plus fermes & les moins moles , les hommes aussi estoient plus vigoureux & par consequent plus chauds ; & bien que nous ayons dit au mesme lieu qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fussent plus chaudes de temperament que les hommes , nous y avons pourtant fait voir qu'ils se trompoient lourdement , puisque les raisons que nous y avons alleguées ont fait connoître que les femmes en general estoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arresterons donc point icy à ces difficultés qui sont décidées ailleurs d'une maniere claire & convaincante. Il suffit que nous disions seulement que les femmes en general estant froides & humides , si on les compare aux hommes , elles ont aussi l'imagination plus foible , la raison moins solide & la volonté plus legere , parce que la force de ces facultés ne dependant que de la chaleur des esprits & de la fermeté des parties , dont l'ame se sert pour les faire agir , & que les femmes n'ayant ny tant de chaleur d'esprits ny tant de fermeté de parties que les hommes , on peut dire

dire que les facultés de leur ame sont plus foibles & plus languissantes.

Sur ce principe, les Jurisconsultes veulent que les femmes aient des Curateurs, & qu'elles rendent compte de l'administration du bien de leurs enfans; parce que selon le sentiment de *Ciceron*, elles sont si foibles qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour decouvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans des conspirations notables, car comme les femmes, ajoûtent-ils, sont plus foibles que les hommes, l'experience leur a montré qu'il en falloit user de la sorte.

En effet, les femmes ne sont pas plus constantes que les enfans, dont le temperament est presque tout semblable, car elles sont humides comme eux, & leur chaleur mediocre est si embarrassée dans l'abondance de leur humidité qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foiblesse & de leur inconstance.

Salomon le plus sage de tous les hommes qui connoissoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celuy qui a une femme dans sa possession & qui tâche de la retenir pour luy seul, ressemble à celuy qui veut retenir le vent entre ses bras. En verité, elle est bien legere par sa nature & se laisse aller aisément aux petites choses par la foiblesse de son jugement, elle s'arreste

à la bagatelle , & passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite , ses forces mediocres , ses actions languissantes , en un mot , elle est plus foible & plus inconstante que l'homme.

L'homme au contraire est plus grand , plus vigoureux , plus agissant : ses conceptions sont meilleures , & son raisonnement plus fort. Il est plus resolu & plus ferme dans ses affaires , plus constant dans les entreprises , & plus hardy dans ses actions , parce qu'il a une complexion plus chaude , plus seche & plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture veut qu'il ait la superiorité sur la femme , & qu'il soit le maître & le Seigneur de la Famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourmens ne me fera pas icy changer de sentiment. Nous savons que la belle *Léene* ayma mieux se couper la langue & la cracher aux yeux du Bourreau que de rien reveler du meurtre du Tyran ; & que la constante *Epicaris* se resolut plutôt à mourir que de rien avouer dans la conspiration de *Neron* ; mais , comme ces exemples sont fort rares , & que , pour faire une maxime generale , on doit en avoir plusieurs , je demeureray toujours dans mon sentiment , & je diray que les femmes en general sont plus variables que les hommes. Mais peut-estre se trouvera-t-il des occasions , où elles le seront moins que nous ,

nous, & c'est ce que nous voulons presentement examiner.

L'amour est une passion si badine & si violente qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoüe que nous en sommes tous touchés, mais, à dire le vray, les plus foibles du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarrassées que nous. Et, comme la perseverance est une qualité inseparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-temps, & qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous. Car l'amour cesse, quand on n'ayme plus, & l'on doit toujours aymer réellement pour dire que l'on ayme.

Si nous considerons ce qui se passe tous les jours parmy nous dans le monde, nous serons convaincus de cette verité. L'experience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, & les oblige en même temps à n'aymer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permises. La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité; qui accompagne ordinairement le beau sexe. Cette retenue qui est naturelle aux femmes ne s'éloigne guere de la constance, & je pourrois dire qu'elle est sa compagne inseparable.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'ayment éperdûment ceux avec qui elles ont pris le dernier plaisir. Elles sont tellement

attachées à leur premier Amant, que, si par quelque grande considération, elles sont obligées de s'allier à d'autres, elles conservent toujours dans leur cœur je ne sai quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reste, nous savons qu'elles sont plus sédentaires & moins propres aux affaires que nous, & que la solitude & l'embaras de leur ménage les éloigne des compagnies, si bien qu'elles n'ont pas si souvent que nous des occasions où elles puissent être infidelles.

Enfin, les Loix les retiennent en punissant severement celles qui ont esté trop legeres en les condamnant à estre rasées & à être mises dans une prison perpetuelle pour avoir esté trop inconstantes en amour.

Je ne m'arreste point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur temperament, car quoi que *Lepidas tante de Neron* sous le nom de *Quartille* dans *Petrone* ne se soit jamais connue vierge; que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples* & quelques autres ayent fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition generale ne soit veritable, savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur notre temperament, & les inclinations qui le suivent, nous serons convaincus par nous mesmes que l'amour ne nous assujettit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les
fem.

femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse , & pour nous delasser nous prenons le premier jouët & le premier divertissement que nous trouvons. Nostre grande chaleur nous donne de la hardiesse à faire de nouvelles conquestes. Nous en comptons hardiment aux premières que nous trouvons , & souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Nôtre esprit est trop libre , pour nous assujettir à une constance tyrannique , & les degousts que l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plu pendant 8. jours , nous desplaist ensuite , & les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme sont bien-toit changez en de nouvelles esperances pour une autre. Il nous fait accroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passez , & ainsi il fomente nôtre inconstance naturelle par cette nouvelle piperie & par ces vaines esperances.

Au reste , comme les plaisirs & les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes , & que d'ailleurs nos degousts sont plus insupportables & mieux fondez , l'amour qui ne cherche qu'à nous surprendre , pour rendre son empire plus grand & plus peuplé nous persuade adroitement par des sentimens secrets que le changement nous fera plus agreable & plus voluptueux que la constance , & alors

nous sommes si simples , que , bien que nous ayons l'experience du contraire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secretes & à ses mouvemens cachez : témoin une infinité d'hommes qui seurent parfaitement aymer , & qui à l'imitation d'*Ovide* furent les plus inconstans de tous. Certes, *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconstance , quand il est question d'aymer , puisque le premier abandonna *Delie* , pour *Nemese* , & qu'il se degouta de toutes deux , pour Carrester *Néere* , & que l'autre ne se contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit spirituellement qu'elle cherchoit avec empressement les caresses de plusieurs hommes , parce qu'elle estoit raisonnable , ne puis-je pas dire que la raison estant plus forte dans les hommes que dans les femmes , ils peuvent aussi s'en servir aux mesmes conditions. Plus l'on est raisonnable , plus l'on est exposé aux souplesses de l'amour , & comme l'amour est quelque chose de naturel , & qu'il obsede tout le monde , on peut dire que tous ne peuvent se deffendre de ses appas , & qu'ordinairement il trouble l'ame des uns & des autres. Mais , comme l'amour excessif est une maladie commune aux deux sexes , ceux qui ont le plus de force d'ame resistent plus courageusement à sa tyrannie , & , si quelquefois ils en sont épris , ils changent souvent d'objets pour éviter les alarmes & les embarras qu'il donne toujours ,
au lieu

au lieu que les petits esprits n'ayant pas assez de force d'ame pour resister à ses mouvemens secrets, & d'ailleurs estant plus timides, ils se laissent lâchement emporter par la foiblesse de leur condition, & demeurent ainsi continuellement liés à la personne qu'ils aiment.

S'il est donc vray, comme l'experience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'affujettir long-temps à l'empire de l'amour, & qu'ils ne suivent qu'avec faillies ses inspirations secretes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire qu'ils sont en amour beaucoup plus inconstantes que les femmes.

CHAPITRE XIV.

Si l'on peut aymer sans estre jaloux.

JE ne saurois me persuader que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmy les anciens Philosophes, fissent leur Sage exempt de toute sorte de passions. Ils savoyent très bien que la passion luy estoit si naturelle qu'il estoit impossible de detruire dans l'homme ce qui luy estoit si essentiel. Si nous avons quelque foy pour ce que nous dit le Philosophe *Senèque*, qui estoit le Maître de cette secte, nous serons convaincus de cette verité. Il avouë franchement que le Sage ne peut s'empescher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi

que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leurs excès.

En effet, puisque nous sommes composez d'intelligence, d'ame, d'esprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs, que nostre intelligence a quelque rapport aux Anges, & que nostre ame venuë de nos parens participe de la nature de celle des bestes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'un & à l'autre. *Moïse* nous apprend que les Anges ont esté jaloux & orgueilleux tout ensemble, & nous voyons par experience que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions dereglees; témoin le bouc qui tua le pasteur *Cratis*, parce qu'il avoit caressé amoureuxment sa Chevre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoy qu'en veüillent dire les Medecins, puisque depuis le commencement des siecles jusques à present, l'on n'en a trouvé aucun, qui en ait esté exempt. Nostre corps est composé de parties si differentes en temperament, & nous sommes exposez à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans nôtre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vray qu'il y en a de legeres & de fortes, & que de ces dernieres il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne peut rechapper à cause de la corruption d'une partie necessaire à la vie, ou de quelque autre cause violente. Ce sont

ces dernieres maladies que les Medecins disent être contre les loix de la Nature. Mais les hommes qui ont un bon temperament ne sont exposez qu'aux legeres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de mesme des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout à fait le Sage ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions legeres qui pouvoient être domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le Sage estoit exempt de passion. Mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y estoient sujets comme les bestes, & que la partie inferieure de leur ame estoit le lieu où elles residioient. De sorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là, qu'elles estoient sans remede, & d'autres, quoy que grandes, que l'on pouvoit guerir par des remedes efficaces & salutaires.

Puis donc que les Passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie qui en est une des plus violentes, & qui est comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais, & comme elle vient de l'amour, nous sommes obligez de croire que tous ceux qui aiment sont jaloux, c'est ce que nous avons dessein de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de depeindre icy l'amour. Nous en avons fait diverses peintu-

res dans tout ce livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature, & ses effets, il suffira seulement de parler ici de la Jalouſie, qui en eſt comme la fille.

Nous avons dit ailleurs, que la Beauté avoit des charmes ſi puiffans, principalement ſi elle ſe trouvoit dans un ſexe différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit meſme contre nôtre volonté, & que, quelques efforts que nous puſſions faire, il étoit preſque impoſſible de nous en deffendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embrâſe d'abord nôtre cœur, qu'elle force nôtre volonté, & qu'elle fait obeïr nos parties amoureuses à ſes invincibles appas. Alors elle cauſe en nous un ardent deſir de poſſéder une belle perſonne; & c'eſt ce deſir que nous nommons *Amour*, qui eſt ſans doute la ſource de toutes les paſſions de nôtre ame.

Quand on ayme bien, l'ame conſerve des idées preſentes de l'objet abſent, & reçoit une extrême joye, quand on luy parle de ce qu'elle aime. Mais, parmy les verités que l'on en debite, ſouvent il ſ'y gliffe des menſonges & des impoſtures; & les véritables rapports ſont ſouvent mélez avec les faux. C'eſt ce qui mène l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en deffiance par des ſoupçons, des conjectures & des doutes qu'elle ſe forge. Souvent on croit n'avoir pas aſſez de charmes pour mériter les bonnes grâces d'une perſonne, & en même tems on penſe que cette perſonne peut eſtre inſtante, & qu'elle ceſſe d'aymer;

mer ; c'est ce qui arriva à Poppée qui s'examinait après l'impuissance de Neron, comme Petrone l'observe. Alors par la foiblesse de nostre nature & par l'imposture de l'amour ces conjectures se changent en preuves & ces doutes en convictions, quelque assurance que l'on ait de la personne aymée. En verité, nous ne saurions bien aimer sans estre jaloux, car après estre arrivés à ce haut degré d'amour où nous ne pouvons demeurer par nostre inconstance naturelle, nous sommes obligez de tomber dans la froideur ou dans la haine en passant toujours par la jalousie. Le Medecin Celse * qui est un Maître dans la connoissance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordinaire devoit craindre de tomber malade, parce que les choses de ce monde étant toutes inconstantes, il ne devoit pas demeurer long-temps dans cet embonpoint.

C'est parmy tous ces troubles que l'ame est en desordre & comme en delire, & qu'après s'estre deffenduë des apparences, & avoir coupé pour ainsi dire, une tête à l'hydre, elle se laisse suborner aux foibleses de l'amour, qui luy fait souvent paroistre des chimeres pour des verités, & qui fait naître à l'hydre dix testes pour une qu'on luy a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émeuë d'une passion violente, comme est la jalousie.

* Qui speciosior se ipso est debet habere suspecta bona sua.

lousie, puisse juger juste dans sa propre cause, & qu'elle puisse voir la lumiere parmy tant de tenebres, dont l'amour luy offusque la raison. *Moïse* avoit trouvé un expedient sur cela sans que l'homme & la femme fussent eux-mêmes leur propre juge. Le grand Prestre faisoit boire aux femmes accusées d'impudicité un grand verre d'eau très-amere, qu'on appelloit *Eau de Jalousie*. Il pretendoit par là guerir l'esprit des maris jaloux en faisant paroître le crime par l'effet de cette *Eau de Probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle ou conserver la santé de celle qui estoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'huy à faire de pareilles épreuves, & je ne say si nous pourrions croire qu'un larcin secret pût estre decouvert par ces sortes de moyens.

Cependant, l'ame agitée de diverses passions cherche toute sorte de moyens pour se dégager des doutes qu'elle s'est fait. Alors la curiosité l'anime à examiner toutes les circonstances de l'affaire. Elle observe & épie exactement ce qu'elle ayme, de peur qu'elle ne le perde, mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'estoit, & au lieu de le guerir, elle y apporte souvent la gangrene. C'est ce que nous ont voulu dire les Theologiens Payens, par la fable qu'ils nous ont débitée, savoir, que *Vulcain* ennuyé un jour des impudicitez de sa femme, se resolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa

ja-

alousie en presence de tous les Dieux qu'il croyoit luy être propices & favorables. Mais après avoir tendu des rets pour surprendre *Mars & Venus* ensemble, bien loin de guerir par là sa passion, il se l'accrut & fut estimé infame parmy les Dieux, pour avoir decouvert un crime caché. Et de plus, les Dieux furent si scandalisez de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre, & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos Jaloux. La vengeance se mesle avec la jalousie : & pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foiblesse de leur femme en decouvrant leur secret amoureux, ils s'attirent la risée de tout le monde & une tache perpetuelle pour leur reputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur & son plaisir, & qu'un autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte que nous appellons *Jalousie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut denier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange que les memes inclinations qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine ?

Cette Jalousie est si forte & si puissante dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, selon le rapport de *Tertul-*

tul-

Julien, qu'au moindre petit bruit que faisoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, ils apprehendoient qu'on n'enlevast leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas pluſtoſt emparée d'une ame foible, que la haine y trouve auſſi-toſt ſa place, mais, comme l'amour n'en eſt pas entierement bany, il ſ'y paſſe d'étranges deſordres par tant de paſſions ſi oppoſées les unes aux autres: Et, ſi l'ame n'en eſt point détruite, elle ne doit aſſurément ſa vie qu'au nombre de ſes ennemis: car d'un coſté la haine glace le cœur, où l'ame fait ſa principale demeure. Elle y éteint preſque les eſprits, & y ſuffoque la chaleur naturelle: d'un autre, l'amour le brule, & en y dilatant ſes petites cavités, il en augmente les eſprits & la chaleur. Pauvre Cœur, que ce monſtre de paſſion te fait ſouffrir! C'eſt de ces paſſions contraires que naiſſent la colere, les chagrins, la fraude, l'eſperance, le deſeſpoir, la joye, la triſteſſe, la fureur, la rage, & puis l'envie de ſe venger aux depens de ſa vie & de ſa reputation. Il y en a eu même, qui ont pouſſé leur jaloſie juſques après leur mort, comme fit ce Roi de Maroc, qui, après avoir été deſſait en guerre, ne voulut pas que perſonne jouiſt de ſa femme après ſa mort; c'eſt pour cela qu'il la mit en croupe derriere luy ſur ſon cheval, & que pouſſant vivement la cheval il ſe precipita du haut d'une montagne, ainſi que nous le rapporte *Jean de Leon*.

Mais,

Mais , n'allons point chercher les histoires de l'Antiquité sur les effets de la jalousie , nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le Seigneur de Castelnovo âgé de 67, ans devint si eperdûment amoureux de sa bru *perrine de Harcoüette de St. Jean de Moriene*, que son mary & sa femme luy estant un grand obstacle pour l'execution de son pernicieux dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille de chambre de sa femme. Mais, comme l'amour & la jalousie sont exposez à mille accidens divers , le beau-pere trouva la mort, où il pensoit trouver des plaisirs , car sa belle-fille luy plongea le poignard dans le sein, comme il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde , tost ou tard la vengeance éclate, le scandale arrive, & par là on publie souvent un crime caché, dont le malheur s'estend quelquefois jusques aux successeurs. Si par hazard la personne jalouse vient à se reconnoître, lors que la maladie est formée, & qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant pour toutes ses peines la douleur & le repentir qui sont les effets d'un amour déreglé & la fin de la jalousie. Car par tout où se trouve la jalousie , par tout se trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades & que la douleur ne touche jamais le mort : ainsi la jalousie n'abandonne jamais les amoureux &

& ne se trouve jamais, où il n'y a que des froids & des indifferens.

Après avoir decouvert la naissance, la cause, la nature, & le progrès de la jaloufie, il me semble qu'il ne fera pas hors de propos d'en examiner presentement les differences & les effets.

L'experience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maistresse de nos passions, & qu'elle les modere avec tant de force, quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'estonner, s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impetueux. *Joseph* eut en apparence de legitimes soupçons de la bien-heureuse *Marie*, mais il feut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jaloufie. *Iules Cesar* avoit tant de force sur son ame, que, bien qu'il eust de veritables causes pour estre jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en userent *Auguste*, *Luculle*, *Antoine* & *Pompée*. Ces grands hommes qui avoient sujets d'estre jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plustost de ce qu'ils estoient vertueux, que l'on ne les blama de ce qu'ils estoient imprudens. Ils savoient bien qu'ils ne doivent pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, & que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusques aux enfans qui ne les en raillassent.

Les femmes qui naturellement sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite, ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légère jalousie de ce que son mary *Abraham* caressoit *Agar*, mais la raison vint aussi-tôt au secours de sa passion, & après l'avoir heureusement combatuë, elle consentit que son mary fît des enfans à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfant de son mary *Dejotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fît à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les reputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses & rampantes : l'amour & la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire & y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point, où il ne peut plus croître, ceux qui en sont enyvrez, apprehendent tout, une œillade les incommode, une conversation les importune, une promenade les inquiete, une colation leur déplait, & une lettre les chagrine. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'ébloüissent, les pieds chancelent, le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoy qu'ils soient dans un lieu de seureté. Il n'y a que les sages & les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion.

Les

Les autres qui tiennent le milieu, & qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits foibles ou mediocres. Ils ont un chancre caché dans le cœur, & comme parlent les Médecins un *Noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes, c'est à dire, que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits, que par des passions ennemies & par des reveries continuelles ; c'est de là que viennent les inquietudes, les extravagances & même la folie & la rage des jaloux qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison ; comme *Lepidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous ferons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme & dans la femme, & si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme, &, bien que la femme soit naturellement timide, l'experience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que, s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrepide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus foible, & que par-là elle a plus de besoin du secours & de l'appuy de l'homme,

me,

me, elle a auffi plus de crainte de le perdre ; quand elle l'ayme beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au chapitre precedent, elle reçoit auffi beaucoup plus d'imprefion par les mouvemens de l'amour & de la jaloufie.

La lasciveté est encore une puissante cause de l'excés de cette passion, elle la presse plus que nous, & l'engage plus fortement à être plus jalouse. En effet, elle s'imagine que son mary n'en aura pas assez pour elle, & dans cette pensée lascive elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle desire avec ardeur, & le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colere & y demeure davantage, & alors la jaloufie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de beste farouche qui soit plus cruelle que la femme, lors qu'elle est troublée par la jaloufie, il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Medée* qui tua ses propres enfans pour se vanger de son mary: ny que celle de *Laodicée* femme d'*Antiochus* surnommé *Dieu*, laquelle, selon le rapport de St. *Jerôme* sur *Daniel*, fit mourir *Berenice* avec son enfant parce qu'*Antiochus* en estoit le pere, & puis elle s'empoisonna de desespoir. C'est cette passion déreglée qui a fait dire fort à propos à l'*Ecclesiaste* que la femme jalouse estoit la
dou-

douleur du cœur de son mary & les plaintes de sa famille.

Les hommes en usent à peu près de la même façon , si ce n'est que la lasciveté n'a point tant de part dans leur jalousie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils apprehendent seulement qu'un autre ne ravisse le bien qu'ils pensent n'appartenir qu'à eux seuls , & dans cette noire pensée ils se chargent d'une des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalousie qui fit perdre la vie à *Marianne* , parce que son mary *Herode* ne pouvoit souffrir que l'on aymast sa beauté. C'est aussi la même passion , qui obligea le mary de la belle *Meusniere* à donner du mal secret à sa femme , pour le communiquer ensuite à un Monarque des plus illustres de l'Europe , qui aimoit beaucoup les belles lettres , & comme il ne pût , ou ne voulut pas se venger sur sa personne Royale , il se vengea sur le corps de sa femme qui ensuite infecta le Roy. Je ne saurois icy passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius* , qui , après avoir baisé amoureusement *Pontia Posthumia* , fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser après l'en avoir priée , que son amour se changea en fureur , si bien qu'il arracha la vie à celle , qui entre ses bras la luy avoit si souvent redonnée.

En verité , les hommes ressemblent bien aux cerfs , qui estant naturellement fort

craïn-

craintifs font extrêmement jaloux de leurs Biches , auffi les Naturaliftes ont-ils remarqué que le poil de leur teſte eſtoit garny de vers qui la leur rongeoient inceſſamment. *François Torre* en avoit un gros dans la teſte , ſelon que l'hiftoire d'Italie nous le rapporte , lors qu'il ſe pendit à Modene , pendant que dans le dernier ſiecle *François Guichardin* en eſtoit Gouverneur , parce que la Courtifane *La Calore* , qu'il aymoit eperdûment toucha la main d'un gentil homme , qui jouoit aux Echecs avec luy.

Mais s'il y a de legeres maladies que nous domptons par nôtre ſage façon de vivre , il y en a une infinité d'autres qui ſont perilleuſes & meſme funeſtes , ou par nôtre faute , ou par leur propre nature , que nous ne pouvons combattre par nos rémedes. Ainſy la raiſon guerit les legeres jalouſies , mais elle ne combat pas aiſement les fortes ny les deſeſperées. Je ne ſay ſi l'on euſt pû guerir la violente maladie de *Procris* que ſon mary *Cephale* tua pour une beſte fauve , ny celle de *Thebé* & de *Luculla*. La premiere , au rapport de *Ciceron* tua *Pherée* ſon mary ſur un fort leger ſoupçon : & l'autre empoifonna ſon mary l'Empereur *Antoninus Verus* , parce qu'il aymoit *Fabia*.

Il eſt donc vray que les grandes ames ſavent par la force de leur raiſon reſiſter à la jalouſie qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte , pour parler ainſy , ſans
la

la laisser entrer dans le logis ; où sans doute comme un soldat ennemy elle ruineroit son hôte. En effet, un homme prudent selon la pensée d'*Aristote*, doit savoir l'honneur qu'il doit à ses parens, à sa femme, à ses enfans & à luy-mesme, afin que le rendant à ceux qui le meritent, il soit estimé juste & saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits & des mediocres, jamais la raison ne vient à leur secours. Ils se laissent entrainer à la violence d'une passion qui les agite, & n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalousie, & que l'on ne sauroit aymer sans être jaloux.

CHAPITRE XV.

*Si la Femme timide aime plus que la hardie
et l'enjoûée.*

NOus avons prouvé ailleurs que les femmes estoient d'un autre temperament que les hommes, & qu'estant plus froides, & plus humides, il estoit bien raisonnable que la Nature les eust créées de ce temperament, parce qu'elles avoient esté faites d'une autre matiere que nous, & pour d'autres usages. En effet, elles ont plus de part dans la generation & dans la perpétuité de nôtre espece que les hommes mesmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont ordinairement plus sanguines,

ou

ou plutôt qu'elles ne dissipent pas tant de sang que nous, & que d'ailleurs elles sont plus sujettes à des épanchemens periodiques, & à des regles de tous les mois qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge & la santé le permettent.

Mais comme leur temperament est bien different du nôtre, il n'est pas moins dissemblable parmy elles. Il y en a de sanguines, de bilieuses, de pituiteuses & de melancoliques, ou pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de seches. Ces qualités ne sont pas ordinairement seules, elles sont accompagnées d'une autre qui ne leur est pas incompatible, ainsi les sanguines sont chaudes & humides; les bilieuses, chaudes & seches; les pituiteuses, froides & humides; & les melancoliques, froides & seches. Or de tous ces temperamens il n'y a que les sanguines qui peuvent servir à mon sujet: mais ce sont ces temperamens sanguins qui participent un peu de la bile ou de la melancolie, d'où naissent des humeurs & des inclinations fort differentes. Car la femme sanguine. bilieuse, c'est à dire, la chaude & humide qui aura un peu de bile meslée parmy son sang sera gaye & badine: Et la sanguine-melancolique, c'est à dire, la chaude & humide, où la melancolie aura un peu de part sera timide, melancolique & serieuse.

Le sang qui est la liqueur dominante dans le temperament de ces deux femmes sera plus subtil, plus émeu & plus fluide

dans la folatre, que dans la timide : ses esprits seront plus clairs, plus mobiles, & plus obeïssants à l'ame, parce que la bile, qui selon le sentiment des Medecins, est la partie la plus chaude, la plus seche, & la plus legere du sang, y sera mêlée d'une maniere à ne pas nuire à la santé : au lieu que le sang de la melancolique sera plus épais & plus terrestre & moins propre à s'agiter ; ses esprits seront aussi plus tenebreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame : parce que la melancolie qui est une liqueur la plus épaisse du sang fera une bonne partie de sa masse.

Je ne pretends point parler icy de ces melancoliques malades qui ont l'imagination troublée, & qui sont veritablement folles, ny de ces autres melancoliques froides & seches, qu'il faut incessamment pousser pour les faire agir, mais de ces melancoliques qui ont le sang chaud & sec, & qui selon l'aveu d'*Aristote*, & selon l'experience mesme, sont des personnes sages & spirituelles. Celles qui ont ce temperament ne sont ny si tristes ny si mornes, que le peuple se le persuade : au contraire, elles sont gaies & enjouées par le sang qui domine dans leurs veines ; mais à la verité elles ne le sont pas tant que les bilieuses.

Je ne pretends pas aussi parler ici de ces temperamens de femmes fort sanguines qui n'ont que sept ou huit jours de libre pendant un mois, & qui sont sujetes pendant

20. ou 22. jours à des écoulemens ennuyeux, comme estoit Mademoiselle du Lign.... qui de plus sentoit le bouc dès l'âge de douze ans : qui sont bonnes & pacifiques, & qui dans leur extreme vieillesse deviennent stupides & hebetées : Mais seulement de celles qui n'ont leurs regles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites & enjouées, & qui dans un âge decrepit ont le sens aussi raffiné, que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions de temperamens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en general à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines-melancoliques. Les unes & les autres sont de toute sorte de taille : il y en a de grandes, de mediocres & de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une & l'autre ont de grosses veines aux bras & au mains, & du poil au chignon du cou & le long de l'épine du dos. L'amour les a remarquées toutes deux de sa marque, & leur a imprimé sur les joues & sur les lèvres le caractère de sa cruauté. Leurs pommettes de joues sont rouges comme des roses, & leurs lèvres comme du corail ; elles sont au toucher fermes & un peu seches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ny le coloris du teint plâtré & dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulieres qui distinguent les filles sanguines-bilieuses d'avec les sanguines-melancoliques. Celles-là ont un sang plus delié & plus fluide, au lieu que celles-cy en ont un plus grossier & plus visqueux. Dans celles-là la bile se fait connoître par ses effets, c'est à dire, une portion du sang la plus chaude & la plus seche, & dans celles-cy la melancolie, c'est à dire, une bile brûlée, & un sang épais qui est beaucoup plus chaud & plus sec que la bile dont souvent elle est faite. Celles-là ont un feu qui brûle, comme dans de la paille; & celles-cy en ressentent un autre, qui est allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ny de lumiere que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les differences que nous observons dans ces deux sortes de temperamens, & que nous découvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles aient toutes deux de l'embonpoint, cependant, la bilieuse ayant un sang plus delié, plus actif & plus petillant; & ses actions estant plus badines, de plus, dissipant plus de sang que l'autre, elle doit aussi estre plus maigre & ses regles ne doivent couler que trois ou quatre jours de suite, & encore en fort petite quantité: au lieu que les regles de la melancolique coulent plus abondamment pendant sept ou huit jours, & parce que
le

le sang de celle-cy est plus épais & moins actif ; que sa vie est plus sédentaire qui ne luy permet pas d'en faire une si grande dissipation, & d'ailleurs qu'elle dort davantage, ses actions doivent aussi être plus lentes, & son embonpoint plus accompli.

Au reste, la bilieuse a ordinairement la teste petite & les cheveux blonds ou châteins ; mais la mélancolique l'a un peu plus grosse & mieux faite, & son poil & ses cheveux sont noirs : Et comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à toucher dans les foiblesses de son sexe par la force de son temperament, les anciens Romains avoient accoutumé de depeindre les Courtisanes avec des cheveux & des perruques blondes & les sages Matrones avec de noires : témoin *Petrone* qui dans son histoire satyrique donne des tresses blondes à *Lepida*, à *Agrippine* & à *Poppée*, les trois plus grandes Courtisanes de leur temps. De plus, la sanguine-bilieuse a une gorge médiocre & des tetons fermes qui ne se touchent point, & qui semblent être comme collez à sa poitrine : mais la sanguine-mélancolique a une grosse gorge, & ses mammelles dures se touchent & se baissent l'une l'autre pour nous marquer ses inclinations secrètes & amoureuses.

Si ces deux jeunes filles sont distinguées par des signes essentiels que l'on observe dans leur corps : elles ne sont pas diffé-

rentes par les diverses passions qui occupent leur ame.

La fille sanguine-bilieuse est de son naturel agissante & legere , hardie & enjouée, inquiete & inconstante ; Elle chante, elle danse, elle folatre toujours : jamais en repos , toujours badine. L'amour paroît à decouvert dans ses yeux & sur son visage, comme il est dans son cœur : enfin , c'est la sincerité mesme & la candeur. Que si un homme luy plaist, d'abord elle s'engage à l'aimer. Alors son feu est violent, mais il ne dure pas. C'est un feu de paille, dont l'activité est bientôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément , & luy fait changer de dessein, de sorte qu'elle se fait autant d'Amants qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son temperament est la cause de ses inclinations. Les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir, sont toujours émeus avec violence au moindre objet qui se presente. Ils ne trouvent point d'obstacle dans sa petite teste qui les y arrestent , & ils ne demeurent point où la raison reside. C'est ce qui la fait resoudre trop promptement & juger avec trop de precipitation. Elle ne regarde jamais l'avenir, elle n'envisage que le present qui passant fort viste n'est accompagné que de fort peu de circonstances : Aussi se repent-elle souvent de ses desseins, & se trompe presque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces legeres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grace, & moins de contrainte que l'autre : & quoy qu'elle soit fort enjouée & fort libre au dehors, elle est pourtant fort modestes & fort retenue au dedans. Ce n'est pas une gayeté de malade qui rit en mourant & qui est un signe des ordures qui l'ont excitée. Sa joye & son enjouement marquent la tranquillité de son esprit, le repos de son ame, la sagesse & la vertu qui ne se lient jamais qu'avec l'innocence & la simplicité, & , si elle est si facile à persuader, elle est assurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'est un des malheurs du siecle de n'oser badiner sans que l'on s'en plaigne, & sans que l'on en medise, comme si l'eau dormante estoit meilleure à boire que celle qui court. En verité, ces aymables personnes meritent nos respects. La naïveté de leurs actions nous charme, & la sincerité de leurs sentimens nous enchante. Les esprits du sang de cette jeune fille toujours émeue enflamment son cœur par la vitesse de leurs mouvemens : ils échauffent son cerveau par le passage, qu'ils y font avec precipitation : en un mot, ils mettent tout son sang dans un mouvement précipité, ce qui est la cause de l'inconstance & de l'enjouement de la Belle.

C'est donc son temperament qui la rend legere, non vicieuse, gaye, non évaporée,

simple, & non stupide. Si par hazard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plustost par consideration & par obéissance que par sa propre inclination : & comme elle entre dans un estat où le badinage en fait l'essence, jugez si l'amour qui n'est qu'un enfant & qui se plaît toujours à badiner, n'augmentera pas son inclination enjouée ? Elle folâtrera même jusques entre les bras de son mary, quand elle se soumettra aux ordres que la nature luy a imposés pour luy rendre ce qu'elle luy doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui pourtant ne s'égarrera jamais par les plaisirs excessifs du mariage ; ses membres ne deviendront jamais immobiles ny froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentemens amoureux : si sa voix est quelquefois chancelante, ses soupirs suffoquans, sa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en accuser l'amour qui la blesse, mais qui ne la fait pas mourir. Sa legereté naturelle qui ne luy permet pas de s'attacher fortement à son mary, lors qu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais la fille sanguine-melancolique a bien d'autres inclinations que celle-là. Son ame est bien plus constante & moins legere. Quand elle badine, c'est avec plus de retenue, quand elle chante ou danse, c'est avec plus de modestie. Si l'amour paroît

paroist dans ses yeux & sur son visage, c'est d'une maniere forte & assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur, & qu'il y loge comme dans son thrône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager si tost à la veuë d'une personne qui luy plaist. Elle y pense long-temps avant que d'aymer. L'amour touche long-temps son cœur sans l'échauffer, & quand il l'échauffe par son feu, qui a de legers commencemens, elle en ressent insensiblement la chaleur qui croist toujors. Et quand ce feu est une fois allumé, il est ardent & mesme violent; c'est un feu dans du bois verd & dans une matiere épaisse qui ne s'éteint pas si-tost. Il n'y a ny persuasions, ny raisons assez fortes qui puissent detourner cette fille d'aymer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime. C'est un effet de sa complexion qui la rend si constante dans ses desseins & si resoluë dans ses entreprises.

Son sang & ses esprits bouillants qui coulent lentement dans ses veines font tant d'impression sur son cœur & sur son cerveau que toutes les parties de son corps s'en ressentent également. Le feu qui l'anime est dans une matiere si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir consumée. De là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence, & qu'elle s'abandonne avec discretion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, & y va chercher des plaisirs pour

s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse. Elle est ingénieuse à se tourmenter. L'esperance la flate, & luy fait voir des voluptés excessives ; ainsi elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son ame amoureuse, & pour n'être point trompée, elle se feint des contentemens dans toute leur étendue. Son imagination vive est échauffée par le desir extrême de la jouissance. Son esprit mesme que j'ay nommé ailleurs intelligence semble extrêmement emporté par les émotions de son ame qui est la partie spirituelle, la plus basse & la plus voisine des sens. Ses reveries en amour sont extravagantes ; elles vont jusques à l'extase, d'où elle ne sortira pas si tost, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le Demon se mêle quelquefois parmy les vapeurs de la terre qui forment l'Orage pour causer quelque part du desordre, s'il en faut croire nos Demonographes : ainsi l'amour se mesle quelquefois parmy les fumées noires d'une bile brulée pour leurrer le beau sexe sous l'esperance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille est si violent, qu'elle tomberoit sans doute dans quelque desordre odieux pour son

son sexe , si la timidité & la crainte n'estoient de puissans obstacles pour s'opposer aux effets de la passion amoureuse. Sa timidité naturelle est mesme une marque de son esclavage amoureux & du trouble qu'elle sent au dedans. Et, si elle paroist retenue, elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées sont celles qui sont les moins vertueuses, parce que le masque dont elles se couvrent empêche que l'on ne decouvre ce qu'elles sont veritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud & grossier , ses esprits brulants & agitez sont la source de toutes ses passions ; Car son ame amoureuse, qui se sert de ces esprits enflammez pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son Cœur, qu'il en est luy-mesme fort émeu & fort échauffé, & puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités, ces mesmes esprits les rend encore plus chauds & plus penetrans , si bien qu'estant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du Cœur & par la vivacité de l'imagination qu'il se fait une multiplication & un concours d'esprits qui accablent, pour ainsi dire, le Cœur & le Cerveau de cette jeune personne. Il est vray que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce

qui les trouble sur les autres parties du corps : & principalement sur les parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire par la tenacité de la matière, dont ils sont faits, & dont l'ame se sert pour executer ses passions.

Si par hazard on parle de mariage à cette fille, alors tout est en trouble chez elle, elle devient rêveuse, morne, chagrine, & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces desordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur. Alors elle desire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte. Enfin, si l'amour l'emporte sur sa timidité, & qu'elle consente à se jeter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'accuser son consentement par la force. Alors l'amour extrême luy otera les forces & s'emparant entièrement de son cœur la laissera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'esprits qui n'auront esté précipitez que dans ses parties naturelles, pour obeir aux ordres de la nature. Que si alors elle donne quelque marque de vie, ce n'est que par des soupirs & des sanglots entrecoupez, & son extase est si grande, qu'elle n'a pas mesme senty les commencemens des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang & ses esprits qui étant de différente nature font la variété
de

de la complexion de ces deux personnes. Car s'il est vray que les plus timides engendrent plus de sang & plus d'humeurs superflus, parce qu'elles ayment plus l'oyfiveté & le repos, il sera aussi vray de dire qu'elles font plus de semence, & que par conséquent elles sont plus amoureuses: témoin les Lapines qui étant les plus timides des animaux, sont aussi les plus amoureuses & les plus fécondes: elles n'ont pas si tost mis bas qu'elles conçoivent une autre fois, ou qu'elles ont déjà conçu. Cela est si assuré, qu'*Ovide* qui est le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'amour si l'on bannissoit l'oyfiveté, & que *Theophraste* a défini l'amour par une affection d'une ame paresseuse. C'est sans doute dans cette veüe que deux fameux Sculpteurs de l'Antiquité *Carracus* & *Phidias* firent *Venus* d'une même inclination par la posture qu'ils luy donnerent, car l'une la fit assise, & l'autre luy donna une tortuë sous les pieds.

Il n'en est pas de mesme des gaïes & des enjouées, elles sont plus seches & n'engendrent pas tant d'excremens, elles n'ont pas le temps de demeurer en repos, ny de rever à l'amour, & si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang, & de la multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouées.

CHAPITRE XVI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes grâces d'une Femme qu'à se les conserver.

IL n'estoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignist les deux sexes par des commandemens severes à s'aymer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs en nous créant des desirs suffisans pour nous porter à aymer. Témoin *Adam* qui n'eut pas plutôt vû *Eve* qu'il en devint amoureux, & je pense que les caresses qu'il fit à sa femme furent les premieres occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent aussi-bien que dans la suite, puis qu'il ne s'éteignit qu'avec la vie. *Eve* de son costé n'en fut pas moins émeuë; sa flamme s'augmenta par le feu de son mary, & l'amour qui n'estoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux comme il fait presentement avec nous.

Que si Dieu a fait des preceptes pour nous engager à aymer, il faut croire que ce n'a esté qu'à cause de la corruption de nostre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs: mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares & si peu humaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flammes

mes innocentes par une injustice qui en fit faire une Loy.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'huy qui soyent si cruelles que de haïr plustost que d'aymer. La plus-part sont d'une autre humeur, & ils se trouvent si indispensablement obligez à aymer par une inclination secrete & naturelle, qu'ils cesseroient plustost d'estre qu'ils ne cesseroient d'aymer. La femme principalement est de cette complexion, elle ayme naturellement, elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour luy, parce qu'il est d'un autre sexe: aussy est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appelée un *Animal sociable*.

Comme elle est faite d'une matiere plus douce & plus polie que celle de l'homme, elle a aussy des parties plus molettes & plus tendres. Son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, & sa pitié s'étend souvent jusques à soulager nos langueurs, quand il y iroit mesme de la perte de sa reputation & de sa vie. Elle auroit de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds, sans le relever aussi-tost, pour l'embrasser ensuite avec des soupirs réitez, ou des larmes abondantes, qui sont des marques evidentes de sa tendresse. Aussy nous avons remarqué ailleurs qu'elle aymoît avec plus de force & de constance que l'homme, & qu'il sembloit que la Nature luy eust fait un cœur propre à aymer, si bien que les Historiens ne nous ont jamais parlé

lé de femmes *Misanthropes*, comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs, l'envie deregulée qu'elles ont de se rendre immortelles par le moyen de la generation est encore une puissante cause, qui les oblige à aimer, & parce qu'elles ne sauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement une compagne avec qui elles puissent se lier étroitement, & par la jonction de leurs feux produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu, qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrester icy aux fables que l'Antiquité nous a débitées, lors qu'elle nous a fait connoître des exemples de productions extraordinaires, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables, sans le commerce d'un sexe different. Cela me paroît si impossible que j'ay dessein de faire un discours, lors que je traiteray des Incubes, pour desabuser ceux qui pensent qu'il y en a, qui peuvent engendrer sans le secours & sans le mélange d'un sexe different.

D'autre part, la femme étant naturellement fort humide, elle engendre aussy beaucoup de sang & de semence, dont souvent elle ne sauroit se debarrasser toute seule. Elle se trouve quelquefois si chargée de cette derniere humeur, pour ne rien dire de la premiere, qu'au rapport de *Galien*, il a falu user d'artifice & de reme-
des

des à l'égard de quelques-unes, dont l'estat ne permettoit pas les careffes des hommes, pour les débarasser de cette matiere importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux, quand elle est retenuë ou corrompuë dans ses receptacles & dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se repandre dans la cavité du ventre. C'est elle qui trouble l'imagination, qui deprave la memoire, qui ruïne la raison & qui contre les loix de la nature, arrestant le mouvement du sang, ou le faisant bouillonner, rend les femmes froides, stupides, & mesme extasiées, ou emportées, hardies & maniaques. Enfin, c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulsif, si bien que la nature qui par un instinct secret leur a montré un remede assuré pour leurs maux, leur inspire un desir ardent de se joindre amoureusement à un homme : & c'est cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aymer.

Au reste, la passion d'aymer ne seroit pas sans doute si violente, si la nature n'avoit éably dans les careffes des femmes avec les hommes des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptés par la sensibilité des parties nerveuses & naturelles de la femme, & si elle n'avoit continué ces mesmes plaisirs hors des embrassemens amoureux. Car quand il est question d'aymer, la femme a une imagination si vive

& si obeïssante aux ordres de l'amour , que souvent ses parties amoureuses sont échauffées , & plus irritées dans l'absence que dans la presence mesme d'un homme. Ainsy la volupté estant continuelle dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses veritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aymer.

Mais encore la femme qui est foible de son naturel , & qui selon le sentiment de *Platon* pourroit être mise au rang des animaux irraisonnables , n'envisage souvent que la volupté pour l'unique but de ses embrassemens amoureux. Son action estant d'elle-mesme une action animale ne fomenté dans son esprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom, & comme le plaisir est opposé à la douleur que la Nature abhorre extrêmement , la femme ne considere la volupté dans ses caresses amoureuses que comme l'unique remède à ses maux.

Enfin, elle a encore une raison aussy civile que naturelle qui l'oblige à aymer. La Nature l'a faite aussy foible que timide , c'est pour cela qu'elle est contrainte de chercher ailleurs que dans soy-mesme, de la force pour se deffendre contre ses ennemis & de l'appuy pour se soutenir dans les occasions. La soumission qu'elle fait paroître dans l'action amoureuse & la foiblesse de sa taille marquent assez qu'elle

a besoin du secours & de l'appuy de l'homme : ajoutez à cela qu'elle a un esprit fort léger qui demande de la prudence pour être utile à quelque chose. C'est une giroüette qui tourne au moindre vent & qui feroit sans doute emportée par la tempeste, si la verge qui la soutient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'huy d'assez fortes pour gouverner des Royaumes entiers que la Loy a fait tomber en quenouille, & qu'autrefois les Amazones, qui entreprenoient des guerres sanglantes & qui en remportoient d'heureuses victoires, n'estoient ny foibles ny timides. Car l'experience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules Reynes d'un grand país ne gouvernent ordinairement que par l'avis des Grands de la Nation; & quoy que M. *Petit* nous ayt dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ny à nôtre climat, ny à nôtre façon de faire, ny à nos temperamens, la force & la hardiesse n'estant attachées naturellement qu'aux hommes de nos regions.

Il est donc vray que la femme est plus timide & plus foible que nous, & qu'elle a aussi des inclinations plus fortes que nous à aimer; & puisqu'elle a pris naissance d'une de nos costes, comme nous le marque l'Ecriture, & que tout retourne, selon l'ordre de la Nature, dans le lieu d'où il est sorty, il est bien raisonnable que la femme aime l'homme;
&

& qu'elle se joigne naturellement à luy, pour se remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne luy est pas difficile d'aymer une femme qui l'ayme : on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que luy marquer de la douceur pour l'obliger à aymer. Ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaisance la rend soumise. Faire ce qu'elle veut c'est la gagner avec peu de peine. Mais l'affiduité que l'on a auprès d'elle la rend esclave, car comme elle est de la nature des enfans qui ayment toujours à badiner, quand ils en trouvent l'occasion : ainſy, quand la femme manque de jouët pour s'ébattre, ſeuvent elle ceſſe d'aymer. Enfin, la pudeur luy eſtant quelque choſe de naturel, elle deſire laiſſer prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En verité, un homme timide ne s'accorde guere alors avec la timidité d'une femme, il faut qu'il attaque hardiment, & qu'elle ſe deſſende avec foibleſſe.

Il eſt donc fort aiſé de s'aymer reciproquement, puisſque l'amour eſt l'arrhe de l'amour, & que dans le païs amoureux l'on ne change jamais de monnoye. Mais il eſt très-difficile de ſe conſerver l'eſtime, que l'on s'eſt acquiſe auprès d'une Belle. Car, ſi ſe conſerver les bonnes graces dependoit de la nature qui agit toujours régulièrement, je croirois qu'il ſeroit auſſy
aiſé

aisé de se les conserver que de se les acquies-
sir, mais comme il ne dépend que du ca-
price & de la legereté d'une femme de
nous continuer ses faveurs, il faut espe-
rer de les perdre souvent, & mesme quel-
quefois dès le moment que nous les avons
acquies.

L'orgueil & la vanité des femmes sont la
veritable cause de cette perte. Elles s'ima-
ginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas.
Il leur semble que leur regne est éternel,
& qu'elles seront toujours belles, agreables
& maîtresses, comme elles estoient autre-
ois: Mais l'homme qui ayme naturellement
la liberté, a de la peine à se soumettre long-
temps à une Belle, & comme cette soumis-
sion luy oste un peu de son droit, il s'écha-
uffe quelquefois: il se derobe, & ce qui pis
est, il se degoute d'une même personne; ain-
si il déplaist à la Belle qui le chasse comme un
perfide & un inconstant, & comme indigne
de son amour.

D'ailleurs, la femme qui ayme beaucoup
est fort impatiente; elle voudroit que sa
passion fust assouvie dès qu'elle la presse,
& si un homme épuisé, qui ne l'aura mi-
s qu'en appetit, s'absente pour se réta-
blir de ses langueurs, tout est perdu. C'est
l'opposée qui s'alarme de l'absence de Ne-
ron, ou Agrippine de celle de Creperius Gal-
lus. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence,
autrement il s'offense & il se plaint. Tou-
jours badiner & caresser c'est son affaire,
si

si l'on n'est pas assez prompt à luy accorder tout ce qu'elle demande , l'inquietude la prend & l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son Amant , qui d'ailleurs lassé du caprice & de l'impatience de cette femme lascive , l'abandonne pour en chercher une autre , qui ayt de meilleures inclinations.

D'autre part , elle est fort amoureuse de son naturel , sa complexion la porte naturellement à aymer , & pendant que sa pudeur couvre sa passion , sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles , d'où souvent naissent des vapeurs malignes & deliées qui éguisent son imagination , & qui la rendent plus amoureuse qu'elle n'estoit auparavant. Dans cette fougue de passion elle n'est plus à elle-mesme : quoy qui en coûte elle veut être satisfaits. Et , si un homme veut alors se servir d'elle , comme de remede , ou qu'estant un peu indisposé , soit par la maladie ou par l'âge , il ne puisse fournir aux plaisirs de la Belle , tout est perdu. Point d'excuse pour luy : on s'en lasse , on s'en degoute , & l'on cherche ailleurs un autre qui par la nouveauté s'acquittera mieux de son devoir , mais qui quittera enfin la partie par les epuise mens excessifs qu'il souffrira avec cette femme amoureuse.

La jalousie suit de bien près son infame volupté , elle pense qu'on est toujours prest

prest à fatisfaire sa passion, & quand on ne l'est pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des deboursez, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir son Amant qu'elle ne murmure, qu'elle ne se plaigne, & qu'elle ne devienne triste, morne, chagrine & insupportable. Elle voudroit toujours assujétir un homme auprès d'elle & le tenir toujours en prison. Mais, comme il ne peut long-temps souffrir ses chaînes & son esclavage, il s'échape, il fuit, & cherche ailleurs de quoi se divertir. Alors la jalousie augmente, souvent elle se change en rage, & en desespoir, & alors on trouve la Belle plutôt disposée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'est plus aimable, c'est un Demon visible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur presentement.

Enfin, son opiniâtreté est sans exemple. On n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour par ses enchantemens ordinaires cachoit tous les deffauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices; mais, comme sa passion est trop violente pour seindre, on desille enfin les yeux, & l'on s'ennuye d'estre esclave d'une Belle qui est si capricieuse & si incommode : & quoy que l'on ayt pû faire pour conserver ses bonnes graces, elle est si bourruë & si inégale qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espece de vertu, elle est vicieuse,
&

& les circonstances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable. Enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long temps se plaire auprès d'une femme, qui a de semblables défauts: &, comme la plupart des femmes approchent fort de la complexion de celle-cy, il me semble qu'il me sera permis de conclure, qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes graces d'une femme que de se les acquérir.

CHAPITRE XVII.

Si la Belle plaist plus que la Complaisante.

Ouvent il faut un siecle entier pour faire naître une belle personne, parce que la nature a besoin pour cela, de tant de parties proportionnés les unes aux autres, & de tant de conditions differentes du costé de ceux qui l'engendrent, qu'il est bien difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parens n'est pas toujours dans des dispositions convenables, & la matiere dont les hommes sont faits n'est pas toujours flexible pour luy obeïr: si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La Beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la santé, dans la jeunesse & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre cela

cela quelques parties du corps vermeilles, comme du corail rouge. La bonne grace est encore tellement essentielle à la Beauté par la conduite du mouvement du corps, & principalement du visage & des yeux, qui sont les truchemens de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace, qui, faisant une grande partie de la Beauté, nous engage à aymer. Mais la Beauté n'est point parfaite, si l'ame n'a ses agrémens, & si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajetan* & le Philosophe *Socrate* les plus laids hommes du monde, firent si bien embelir leur ame par la moderation de leurs passions, qu'ils se font fait aymer à ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardés que par les yeux du corps.

C'est cette Beauté parfaite du corps & de l'ame, qui, procedant de la Divinité, nous persuade aisément, sans rien dire. Elle attire promptement nos yeux & en mesme temps par une tyrannie secreete elle se rend maîtresse de nôtre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit au ch. onzième de ce livre : Mais elle paroist principalement dans le visage & dans les yeux, où l'ame se represente elle-mesme & où la Beauté a éably son thrône : aussy les Peintres n'ont accou-

O

tumé

tumé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abbregé de tout l'homme, & que c'est par là qu'en distinguant ses traits nous connoissons les differences des hommes.

Cette Beauté ne se conserve ny par des voluptés excessives ny par des contentemens réiteres : au contraire, elle en est ternie & souvent effacée. Le feu flettrit une belle fleur & en détruit l'éclat, il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-temps conserver sa beauté : il en est de même d'une belle femme que le feu de la concupiscence dessèche peu à peu, au lieu que la temperance la conserve long-temps dans un même état.

C'est cette Beauté qui a eu depuis le commencement du monde jusques à present tant de crédit dans le commerce des hommes. Elle nous entraîne en depit de nous, quelque forts & quelque constans que nous soyons, si bien que nous sommes aussi-tôt vaincus par l'approche d'une belle personne que nous sommes forcez à aimer, si elle est de nôtre sexe, mais si elle est d'un sexe different au nôtre, la Nature par des flammes secretes qu'elle a excitées dans nôtre cœur nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portez à aimer la beauté, puisque selon le rapport des Poëtes, les Dieux

Dieux qui ne combattirent jamais entr'eux pour quoy que ce soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Helene*. Les Déeses ne furent pas plus d'accord qu'eux sur ce mesme sujet, & jamais elles ne se fussent cédé le droit qu'elles pretendoient avoir, si *Paris* n'eust décidé là dessus, & s'il n'eust prononcé en faveur de *Venus*, comme estant la plus belle & la plus agreable des trois Déeses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse & masquée, dont je pretends parler icy. L'artifice ne convient point à un beau visage, & si la Nature luy a donné quelques agreemens, le fard efface & ternit ce qu'il y a de plus beau & de plus pretieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau & le meilleur, les mouches à miel, qui nous donnent une si agreable liqueur, ne nous paroissent pas si belles que les *Cantharides*, qui par leur faux brillant cachent un venin mortel, qui nous ronge les entrailles, si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée & apparente que nous voulons aymer, c'est cette beauté simple & naturelle, qui de l'ame se communique au corps, & qui nous charme si fort, quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la Beauté dans sa nature & dans ses effets, voyons maintenant ce que c'est que la Complaisance & puis nous nous determinerons à aymer une belle fem-

me ou une complaisante.

La Complaisance est tellement necessaire dans le commerce des hommes, que, si elle en estoit banie, toutes les conversations deviendroient des disputes & des querelles, & au lieu de la douceur & de la franchise, dont la Nature nous a fait present, nous n'aurions parmy nous que de la flaterie & des deguifemens. Sans l'art de plaire, tout seroit en confusion dans la societé des hommes. La Complaisance est *une charité civile*, qui louë, sans flater, qui corrige, sans offenser, qui guerit, sans bleffer, & qui ôte l'amertume des remedes, sans en détruire la vertu. C'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorans, qui releve les scrupuleux, & qui fortifie les foibles. Le jugement & la discretion ne l'abandonnent jamais, elle est sage dans ses entreprises, avisée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franche dans ses actions, égale dans ses pensées, enfin, c'est une vertu secreete qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aimant qui attire le fer quelque resistance qu'il fasse, je veux dire qu'elle menage comme elle veut les esprits les plus grossiers. Elle n'est ny aveugle ny muëtte, comme quelques-uns l'ont dit ; elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices, & une langue pour louer sans flaterie, & pour blamer sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui
con-

convient bien aux deux sexes, mais principalement à celui qui est le plus beau. Elle le rend amoureux, sans crime, liberal, sans prodigalité, & complaisant, sans dissimulation. Il n'y a que les grandes âmes qui soient complaisantes de la sorte, & c'est cette Complaisance que j'ay dessein de mettre en parallèle avec la Beauté, pour savoir laquelle des deux nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche Complaisance, dont je veux m'entretenir presentement. Elle est un art qui trompe agreablement, qui charme & qui empoisonne en mesme temps tout le monde. C'est une agreable meurtriere dont les blessures nous plaisent & nous font mourir. Elle est le partage des petits esprits & du peuple, témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'ayma que des Prophetes flatteurs & complaisans; Mais aussi qui en fut trompé dans la suite. L'experience nous fait voir que les faux complaisans nous flattent pour nous detruire, & qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos, pour les jeter à terre, & pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les medisans, & qui pallie le vice avec les impies & les débauchez. Elle dit que la Temerité est un grand Courage, que l'Avarice est une Oeconomie,

que l'Effronterie est une bonne humeur, que l'Eloquence est un babil, que la Modestie est une stupidité & que la Franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femme pour converser avec elles, & qui obligea *Hercules* à laisser sa massue pour prendre une quenouille à la persuasion d'*Omphale*. Ces foiblesses furent sans doute la cause qu'*Heliogabale* fit un Edit contre les lâches complaisans, par lequel il ordonnoit qu'ils fussent attachez à une rouë qui auroit un de ses rayons en l'eau, & qui tourneroit de la sorte, pour nous montrer par là l'inconstance & la mollesse de leur vie.

Si *Agrippine* eust esté traitée de la sorte pour l'infame complaisance qu'elle eût pour *Bassianus*, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime : l'eau où elle auroit été plongée auroit peut-être éteint le feu de la concupiscence, qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En verité, cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux qui plient à tout vent & qui croissent dans la bouë : car elle est la nourrice des vices, comme la concupiscence est la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance. Les Sages se moquent de ses souplesses, & méprisent ses finesses, ses inégalités & ses trahisons. Ce fut
cette

cette funeste complaisance qui fit pécher notre première mère , & qui entraîna *Adam* dans les desordres , dont nous sentons aujourd'hui les effets.

Ce n'est donc point de cette sotte complaisance , dont je veux parler maintenant , ny de cette beauté rude & fade , que l'on trouve ordinairement parmy les femmes mal élevées , qui n'ont ny la bonne grace , ny les belles qualités de l'ame , qui font presque l'essence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainsi établi , il me semble qu'il est aise à cette heure de se déterminer sur la question proposée , savoir , si la Belle nous charme plus que la Complaisante.

L'expérience nous fait voir que la Beauté des femmes nous excité à les aymer : Mais si cette beauté est accomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualités de l'ame , dont nous avons parlé cy-dessus , il n'y a ny charmes ny enchantemens qui soient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes , leur embonpoint , & leur beau visage , avec les autres parties de leur corps proportionnées les unes aux autres , forcent avec violence notre volonté : Mais si un je ne say quoy qui nous plaît , & qui accompagne leurs actions & le mouvement de leur corps , est inseparable de leur beauté , & que d'ailleurs elles menagent avec empire

leurs passions, c'est à dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discrettes, constantes, fideles, complaisantes : En un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors obligez à les aymer & par raison, & par une pente secrete que la Nature nous a communiquée. J'avouë qu'il n'y a point au monde de filtres plus violens ny d'enchantemens plus forts que cette Beauté parfaite. Temoin la belle *Thessalienne* qui passoit pour Sorciere dans la province où elle estoit, & qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'*Olympie*, bien qu'elle eust enforcé le Roy *Philippe* son mary. Cette Reine connut bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur, & sa complaisance estoient les seuls filtres, dont elle se servoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit usé, pour enchanter son mary. Quand mesme ces femmes n'auroient que des qualités mediocres, cela suffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aymer. Elles menageroient nos inclinations, feroient pancher nôtre volonté du costé qu'il leur plairroit, & par une tyrannie secrete & aymable, elles s'empareroient de nôtre cœur, & seduiroient nôtre raison, quelque resistance & quelques efforts que nous peussions faire. C'est une puissance naturelle, à laquelle nous ne pouvons resister; nous en sommes mesme vaincus dans la fuite, & captivez dans l'absence. Mon Dieu ! Quelle force est celle-là qui

qui nous entraîne si puissamment , & qui fait mesme agir nos parties amoureuses , sans que nous ayons le pouvoir de les arrester ? Je veux dire que nos parties naturelles quelque impuissantes à l'amour qu'elles puissent estre , obeïssent à cette Beauté , qui , nous frappant l'imagination , nous embrase le cœur , nous échauffe le sang , nous enflamme nos parties naturelles , & qui , par l'abondance des esprits qui y sont portez , les rend propres à la Generation. Si *Lucilie* eust eu ces charmes , elle n'eust pas donné à son mary *Lucrece* une boisson pour en estre aymée : Car au lieu de luy procurer de l'amour pour elle , *Lucrece* en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. *Cesonie* femme de l'Empereur *Caligula* manquoit aussi de cette Beauté enchanteresse , puisqu'elle donna à son mary un breuvage , qui , au lieu de l'exciter à l'aymer , lui causa de la rage & de la fureur. Des boissons qui excitent à aymer troublent nostre temperament , & par là sont opposez aux principes de nostre vie , comme nous l'avons remarqué ailleurs : au lieu que les remedes dont nous parlons sont naturels ; & ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La Complaisance n'agit pas comme la Beauté parfaite , ses charmes sont plus lents , & ses attrait ne nous emportent pas avec tant de vitesse & de precipitation.

Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une mediocre beauté de corps, & d'un je ne say quoy qui est inseparable de ses mouvemens & qui fait agir les femmes d'une maniere qui nous plaist, cependant, cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la Beauté. Il faut du temps pour aimer une femme complaisante. On observe ses actions, on regarde ses mouvemens, on considere son humeur, & comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aymons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi de la beauté que nous avons decrite: d'abord elle s'empare de nôtre raison, elle fait ployer nôtre volonté & nous attire avec violence. Nôtre sang en est promptement émeu, nos esprits fortement agitez, nôtre imagination vivement frappée & nos parties nature les quelque foibles & quelque vieilles qu'elles soient en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en estat d'exécuter les ordres que la Nature leur a prescrits.

Mais, comme la Belle & la Complaisante ont chacune des qualités particulieres, qui charment: que la premiere nous ébloût à sa premiere veüe, & que l'autre nous enchante après l'avoir examinée de près, les sentimens se trouvent partagez sur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne se prennent que par les yeux du corps, seront
 affu-

assurément pour la Belle, mais ceux qui sont pris par ceux de l'ame prefereront toujours la Complaisante à la Belle ; car la beauté étant une qualité passagere , ne peut pas toujours plaire , au lieu que la complaisance estant une qualité permanente , & s'augmentant toujours à force de vieillir ; les personnes sages & posées auront sans doute plus d'estime pour la Complaisante que pour la Belle ; pourvû que celle-là ait quelque espece de beauté. Mais, si la Belle est accompagnée de la complaisance , comme nous en avons fait le portrait, qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive preferer à celle qui sera seulement Complaisante, & qui manquera de ce qui est ordinairement inseparable de la beauté ?

T A B L E A U DE L'AMOUR C O N J U G A L.


Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui se laissent sottement persuader, ny de plus étourdis que ceux qui sont les severes & les scrupuleux.

P E T R O N E.

P A R T I E III.

CHAPITRE I.

Les incommodités que causent les plaisirs du Mariage.

 N dit que les plus grands malheurs, qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin. Et pour ne parler icy que du premier, on doit avouër qu'il a des emportemens que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette passion ne garde point de

de mesure, & quand elle en garde, elle cesse d'être appelée amour. Rien ne s'oppose à sa violence, tout luy obeït en nous mêmes & hors de nous mesmes, & elle trouve autant d'esclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'est point assez que de coucher une nuit ou deux avec une femme, & de jouir plusieurs fois avec elle des plaisirs de l'amour, il faut encore que cela aille à plusieurs mois & à plusieurs années de suite, comme si cette passion ne s'assouviroit jamais mieux par aucune autre chose que par elle mesme. Ce n'est pas dans cette rencontre qu'une action souvent réitérée nous déplaist, & que nostre delicateffe est blessée par le moindre objet dégoûtant, si cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adresse qu'il fait bien tost nous guerir de nos petits dégouts.

Epicure que l'on a voulu faire passer pour un voluptueux indiscret ne pouvoit caresser des femmes ny approuver les plaisirs de l'amour. Il soutenoit que leurs embrassements estoient les ennemis capitaux de nostre santé: que, quand nous les caressions, toutes nos parties principales en souffroient, & que nostre ame mesme en recevoit quelques atteintes. En effet, cette passion corrompt nostre esprit, abbat nôtre courage, & empêche l'elevation de nôtre ame, témoin *Salomon*, que l'Antiquité a surnommé le Sage, qui perdit l'esprit par l'excès des divertissemens avec les femmes, témoin encore les *Sardiens* qui ayant perdu leurs
for-

forces avec les servantes des *Smirniens*, furent honteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souffre dans l'un & l'autre sexe, lors que l'on aime éperdûment, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abandonné à ses plaisirs, il a perdu son embonpoint & sa bonne mine, sa teste n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeux sont ternis & livides, & l'on ne s'apperçoit plus du feu qui y brilloit autrefois : il ne voit plus que de fort près & encore faut il que l'industrie des hommes luy fortifie la veüe. Mais de l'humeur qu'il est, il aimeroit mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs, & j'attends à toute heure qu'il dise à ses yeux, ce que leur dit autrefois *Theotyme* au rapport de Saint *Ferôme*.

Les plaisirs de l'amour nous fascinent & nous aveuglent : ce qui a fait dire aux Poëtes que l'amour estoit sans yeux, car dans les contentemens qu'il nous cause, il se fait une telle dissipation d'esprits qu'il est impossible après cela qu'il en reste assez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'ame, se refroidit & se desseche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes. Il s'affoiblit encore, il s'épuise & se consume, si bien que

que dans quelques hommes lascifs, au rapport de *Galien*, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée qu'elle n'estoit pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il qu'estant ainsi disposée elle pût contribuer à la santé du corps & fournir de matiere pour faire toutes les belles fonctions de l'ame.

Enfin, par la disette des esprits les yeux sont tristes & enfoncez, les jouës pendantes, les narines desséchées, le front aride & calleux, l'ouye dure, la bouche puante: en un mot, nous ne voyons que trop souvent les effets funestes que cause un amour dereglé.

Si la teste a ses langueurs, la poitrine n'en souffre pas moins: &, comme c'est icy que la chaleur naturelle & l'humide radical ont leur principal siege, c'est aussi dans ce lieu que nous nous appercevons plus qu'ailleurs des desordres que cause cette passion indiscrete. Les hommes deviennent phtifiques & dessèchez par les trop frequentes caresses des femmes; & quelques femmes, si elles allaitent, après avoir fait plusieurs enfans, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans les uns & dans les autres un feu étranger qui consume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur, & la fièvre lente qui les mine, donne des marques de la cause qui l'a produite. Ils ont une grande difficulté de respirer: la soif les travaille, ils ne savent ce que c'est que de dormir, ils toussent sans cesse,

mais

mais ils ne crachent rien ; & s'ils crachent quelque chose, c'est un peu de sang. Quelque malades qu'ils soient, ils ne sentent presque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort légèrement. Ha ! que le mal que produit l'amour est trompeur, jusques au moment même où il est le plus redoutable !

Mais c'est dans les parties naturelles que l'amour fait ses plus funestes impressions. Les parties voisines même s'en ressentent plus que les autres, & sont ainsi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès de nos plaisirs.

Les incommodités de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrester icy à les nommer les unes après les autres. Il suffit d'en avoir parlé ailleurs, & de dire presentement que la douleur & le repentir suivent toujours les contentemens réitérez, que nous avons pris avec les femmes, & qu'à force d'aimer, nous avons appris à n'aimer plus, d'où vient que le tombeau de *Venus*, si nous en croyons quelques uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides qui s'opposent à la fécondité des hommes.

Si ce n'estoit encore qu'une douleur passagere, ou qu'un léger repentir, qui fussent les effets d'un amour déreglé, peut-être qu'on ne pourroit mépriser les attaques, mais outre la stérilité, la secheresse des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chû-

te du siege, on est encore maltraité de cette infame maladie, qui ne finit souvent ny par la salivation ny par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moëlle des os de ces fameux débauchez, que pour l'en arracher, il faudroit que l'amour, qui l'a fait naître, fût effectivement un Dieu, & qu'il fust faire des miracles.

L'estomac ne peut faire sa fonction, sa chaleur est dissipée par la perte des esprits, & par l'excès de la volupté. Il ne fait plus que des crudités au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de catterres, de fluxions, de gouttes & de douleurs nocturnes, que ressentent ceux qui pendant toute leur vie ont suivy avec trop de complaisance les inspirations de *Venus*. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps; & au lieu d'une humeur douce & gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvemens de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet, l'excès des plaisirs trouble nostre repos par des inquietudes continuelles, & altere nostre santé par des qualités contre nature. Plus le plaisir est grand, plus son excès est pernicieux, si bien qu'il faut le prendre avec mesure, pour n'en recevoir que de la satisfaction. La volupté est un poison qu'il faut corriger pour l'empescher d'être funeste; elle est comme l'antimoine ou l'argent-vif qu'il faut preparer, si nous voulons qu'il nous profite.

L'excès des viandes suffoque nostre chaleur naturelle ; l'exercice violent affoiblit nos forces ; & les plaisirs les plus innocens de l'amour deviennent des supplices, quand ils sont immoderez.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland, & ne beuvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs superfluës, & ne savoit ce que c'estoit que fièvre & que fluxion. L'abstinence seule le guerissoit des incommodités qui l'attaquoient quelquefois, mais depuis qu'il a traversé les mers, pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Royaumes, pour trouver la Chine, qu'il ne s'est pas contenté des alimens communs que la Nature luy fournissoit en qualité de mere, qu'il a mis sur sa table des truffes, des champignons, des huitres & les autres choses qui irritent plutôt l'appetit qu'elles ne servent à l'entretien de la vie : qu'il y a souffert des patés, des tartes, des ragouts, & des entremets, dont il a farcy son estomac, qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il y a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair ou plus suave ; que la glace l'a emporté sur la fraîcheur de nos caves : enfin, depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomac, & aux autres maladies que nous voyons luy arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne suivoit que les mouvemens de la Nature, qu'il ne carefsoit sa femme qu'après avoir plusieurs fois
ref-

ressenty les éguillons de la concupiscence, & que sa raison estoit la maîtresse de sa passion, il estoit fort & robuste, & n'avoit jamais éprouvé les suites facheuses des maladies secretes & criminelles, mais, depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouvemens de la Nature, qu'il s'est excité luy-mesme par des remedes qui égaissent l'appetit sensuel ; en un mot, depuis qu'il est luxurieux, il est aussi attaqué de foiblesse de nerfs, de goutte, de stupidité & d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais, si, après avoir trop souvent embrassé une femme, l'ame ne souffroit point dans ses principales facultés, & dans ses fonctions les plus necessaires à la vie, au moins pourroit on se consoler des maux que le corps endure : mais, à dire le vray, les langueurs de nostre ame sont encore bien plus considerables que celles de nostre corps. Si elle est malade, l'œconomie de nostre corps en est presque toute détruite ; nostre memoire se perd, nostre imagination s'égare, & nostre raison se diminue. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occasions de la vie, où nous en avons tant de besoin, &, s'il nous reste encore un peu d'entendement, ce n'est que pour observer que nous le perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise Latine ait eues de ne permettre point à ses Prestres l'usage

sage des femmes ; & saint Paul , qui préfère par tout la continence au mariage , favoit bien quels malheurs caufoit l'amour , qui dans son action , & dans ses suites , ne pouvoit jamais être moderé. Car combien de passions entraîne-t-il après luy ? & pour ne parler icy que de la jalousie qui en est une fuite assez commune , combien ne fait elle point souffrir ceux qui s'y abandonnent ? jusques-là qu'on en a vû qui en sont morts , comme *Lepidus*.

La santé , la vertu , le merite & la reputation servent à ce vice de pretexte pour s'établir : & quand il s'est une fois emparé d'un cœur , il y change l'amour en rage , le respect en mepris , & la tranquillité en défiance. C'est alors qu'un homme rend son remede plus dangereux que son mal , & qu'au lieu de se guerir par le silence , comme firent autrefois *Pompée & Caton* , les deux plus fameux cocus de leur siecle , il le met au jour & mesme fait connoître à la Posterité ses infortunes domestiques.

Que les bêtes sont heureuses dans leurs passions ! Elles vivent sans soucy & sans alarmes. Elles ne forment jamais de desirs & ne s'achent jamais de tristesse. Elles ont les plaisirs que l'amour leur suggere , sans en ressentir les maux. L'interêt , l'ambition , la vanité & les autres passions de l'ame ne les occupent jamais. Cependant , nous avons la raison dont nous n'avons guere l'usage. Elle n'est pas un si grand avantage pour nous que les Philosophes le publient. C'est un foible

remede contre la violence de nos passions, & principalement contre celle de l'amour. Un peu de vin la trouble, un peu de complaisance la seduit. Quand nous l'appellons à nôtre aide, lors que l'amour nous suffoque, au lieu de nous soulager, elle aide à nous déchirer le cœur. En verité, c'est une chimere inventée à plaisir pour nous faire souffrir davantage & ceux qui en ont le plus sont ceux qui sont le plus fortement mal-traitez. Ne vaudroit il pas mieux vivre comme les bêtes dans une indolence & dans une oisiveté innocente, que d'avoir de l'esprit & de la raison, pour nous faire souffrir? C'est ce que me disoit l'autre jour un ami sur la matiere que je traite.

Je puis donc dire sans exaggeration, que l'amour deregle est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entierement incurables : & l'épuisement qui en est la cause fait la difficulté de leur guérison. Il apporte avec précipitation la vieillesse, & nous fait tomber sans qu'on s'en apperçoive dans les infirmités de cet âge-là. Car par la froideur & la secheresse excessive qu'il nous cause, qui sont des qualités opposées aux principes de la vie, il nous avance la mort à laquelle nous ne nous attendions pas si tost.

Il s'en est mesme vû qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la destinée de nourrir par l'excès de l'amour, dont il avoit fait si souvent l'Eloge; & *Tertullien* nous fait

re-

remarquer que le Philosophe *Speucippus* n'eut pas le temps, avant que de mourir, de s'attrister ny de se repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eut pris ses divertissemens avec une femme : & de nos jours, le *Cardinal de Sainte Sicile* mourut à Rome pour avoir trop aimé. Si bien que les choses extrêmes sont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend sourds, trop de lumière nous aveugle, trop de distance, ou de proximité nous empêche de voir, trop de plaisir nous incommode. Les qualités excessives nous font mal : Nous ne les sentons plus, nous les supportons.

C'est cette *Venus* du soir qui est l'avancouriere de la nuit & des malheurs de nostre vie. Si elle peut se vanter avec raison de nous avoir fait naître, nous pouvons justement nous plaindre de ce qu'elle peut nous causer la mort. Aussi s'est-il trouvé des peuples qui luy ont fait batir des temples & qui ont eu pour elle de la veneration sous le titre de ces deux proprietéz.

L'amour ne demande que des gens robustes pour ses actions. Ceux qui sont naturellement foibles aussi bien que les convalescens ne sont point en estat d'obéir à ses ordres. Ils ont trop besoin pour eux memes de chaleur naturelle sans la dissiper avec les femmes, comme fit autrefois celui dont parle *Galien*, qui n'estant pas encore tout à fait guery d'une violente maladie mourut la même nuit qu'il se fut diverty avec sa femme : & *Alexandre Benoist*

noist nous fait aussi remarquer que le Sénateur *Viturio* étant decrepit n'eut pas esté plustost transporté par les plaisirs de l'amour qu'il en perdit la vie peu de temps après. Sur cela *Jean Dorat*, qui épousa dans sa vieillesse une fille de vingt-deux ans, disoit fort agreablement qu'il aimoit mieux mourir par une épée bien nette & bien polie que par un vieux fer rouillé.

De tous les animaux il n'y en a point qui dans les plaisirs amoureux s'épuise plus que l'homme : un seul épanchement luy causera plus de foiblesse, si nous en voulons croire *Avicenne*, & l'expérience même, que quarante fois autant de sang qu'on luy pourroit tirer. C'est sans doute pour cela que *Democrite* blâmoit si fort les divertissemens pris avec les femmes, & que, voulant se conserver les forces que la Nature luy avoit données, il temoignoît qu'il n'estoit pas d'humeur à les perdre dans leurs caresses. Les *Athletes* aussi ne se marioient jamais pour estre plus forts & plus vaillans dans les jeux Olympiques.

En effet, s'abstenir en quelque façon des femmes est l'une des trois choses qui peuvent le plus contribuer à nostre force & au bonheur de nostre vie : car si nous nous levons de table avec appetit, que nous ne méprisions point le travail, & que nous n'épanchions point nostre semence, je suis fort persuadé que nostre santé sera parfaite,

te, & exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embrassemens d'une femme ne sont pas pour cela criminels ny dangereux, & l'action n'en est pas impudique, si nous en croyons *St. Jérôme* & *St. Augustin* : il n'y a que les excès que nous y faisons souvent qui peuvent estre deffendus, & produire toutes les incommoditez dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'aportent les plaisirs du Mariage.

SI la modération doit être gardée en quelque chose, ce doit être sans doute dans les embrassemens des femmes. Cette vertu est nécessaire à conserver nostre santé ou à la retablir, quand nous l'avons perduë : que si nous nous en éloignons tant soit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Que s'il n'y avoit point d'excès dans la passion de l'amour, & que l'on n'en fust point incommodé, on n'espereroit point de remede. Ainsi il est non seulement juste, mais utile pour nous de decouvrir nostre foiblesse & nostre corruption, pour en chercher le remede, & il est également injuste, qu'après l'avoir trouvé nous ne voulions pas nous en servir. Et c'est peut-estre

estre pour cela que presentement * selon
le temoignage de *Leonard Coquée*, auf-
si-bien que du temps de *St. Augustin* *
comme il le raporte luy-mesme, on per-
mettoit à Rome les careſſes des Courtisa-
nes, d'où procedent & nos maladies & nos
remedes.

Quoy que l'amour soit la plus puissan-
te de toutes les passions, qu'il n'y ait point
d'homme qui ne vive sous son empire, &
qui ne soit assujetty à ses loix, je suis pour-
tant persuadé que nous pouvons en quel-
que façon resister à sa violence, & nous em-
pêcher d'exécuter si précisément ses or-
dres. *Zenon* en peut servir de preuve, luy
qui pendant sa vie ne baisa de femme qu'u-
ne seule fois, & qui y fut encore obligé par
civilité.

En effet, nostre santé seroit plus parfaite si
nous usions sagement des plaisirs de l'amour.
Nous aurions une certaine gravité dans la
chaleur du plaisir pour devenir peres, que
nous n'avons pas, quand nous ne cherchons
que le contentement.

Les impatiences & les chagrins qui
troublent nostre repos ne seroient pas si fre-
quens, nous vivrions sans inquietude, & la
douleur ne prendroit pas si souvent la pla-
ce

* *Ecclesia & Principes Christiani meretrices
permittunt, ut gravioribus malis occurrant,*
Coqueus comm. in Augustin.

* *Latebræ requiruntur in usu scortorum,
quo terrena Civitas licitam fecit turpitudinem.*
Lib. 14. cap. 18. de Civ. Dei.

ce de la tranquillité. Nous nous divertirions sans peine de quelque tempérament que nous fussions. Nous ne ressentirions ny langueurs ny lassitudes, après avoir caressé une femme, & nostre santé seroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, après nous estre dechargez de ce que nous avions de superflu. La chaleur naturelle n'est jamais plus robuste que, quand il n'y a plus d'impuretez, qui embarrassent ses actions & qui en empêchent les effets.

Une mesme chose peut estre utile & préjudiciable, selon l'usage que l'on en fait : l'abstinence guerit souvent les incommoditez de *Charlemagne*, & ce fut presque elle seule qui pendant sa vie fut le remede pour toutes ses maladies ; & la mesme abstinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide ; qui soulagea *Auguste*, tua *Marceline* peu de temps après ; & l'amour qui cause tant de desordres quand nous en abusons, nous procure beaucoup de bien, quand la raison ou la necessité nous fait suivre ses mouvemens.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchisse davantage les bilieux que les caresses des femmes, & , si dans l'action ils se sentent un peu échauffez, cette chaleur n'est que passagere & ne dure pas plus que les divertissemens, qu'ils y prennent. Toute sorte de tempérament y trouve du secours, & cette action échauffe aussi doucement les pituiteux qu'elle excite les sanguins. Les Mélancoliques en sont réjouis, & ils se défont par ce moyen de leur

leur tristesse & de leur timidité. Leur appétit perdu & leur estomac débauché en sont retablis. C'est ce qui donna le nom d'*Antievro* à la Courtisane *Hoéa* parce qu'elle distribuoit un remede assuré contre l'humeur noire. En effet, les plaisirs que nous prenons avec les femmes guerissent nostre melancolie & font plus d'effet sur nous que tous les *Ellebores* des Medecins. La pensée même de l'amour nous rejouit & nous fortifie, elle augmente nostre chaleur, & dissipe nostre bile noire & épaisse.

Cet homme, dont *Galien* nous fait l'histoire, qui avoit esté si touché de la mort de sa femme qu'il resolut de n'en avoir jamais, se trouvant quelque temps après fort incommodée par des indigestions d'estomac & par une tristesse dont il ne connoissoit pas la cause, fut enfin obligé de rompre son vœu & de se joindre amoureusement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra aussi-tôt la santé.

Quoy que la copulation conjugale ait esté nommée par quelques-uns une *legere Epilepsie*, elle ne laisse pas pourtant de guerir cette grande maladie, & beaucoup d'autres qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenons avec les femmes, & au premier sang que les filles repandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus feroces par l'approche d'une de leurs femelles. Le Tigre n'est plus Tigre auprès de la sienne. Un homme quelque emporté qu'il soit de-

vient modeste & traitable auprès d'une femme, & il se trouve souvent des Vierges ou des Veuves furieuses qui ne s'appaient que par les embrassemens des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funestes, qui nous causent souvent dans la gorge ou dans la poitrine, des maladies incurables, ne sont ordinairement prevenues que par les plaisirs moderez que nous prenons avec les femmes. Cette pesanteur de corps insupportable & ces lassitudes que nous ressentons dans l'oyfiveté, & après la bonne chere ne sont guéries que par ce remede. Les Athletes avoient autrefois trouvé cet expedient pour se delasser de leur lute, & ils se sentoient allegez & plus forts, dès qu'ils s'étoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les songes qui nous font de la peine, nous dormons ensuite avec tranquillité, & si l'amour deregulé nous cause l'aveuglement, en dissipant nos esprits, l'amour moderé rend nos yeux plus clairs en vuidant les humidités qui nous troublent la veüe.

La voix de chancelante & d'entrecoupée qu'elle estoit auparavant devient plus forte & plus ferme, la chaleur du cœur s'augmente, sans nous incommoder, & la force des entrailles se fait connoistre par la vigueur de leurs actions. L'estomac n'engendre plus de vents & ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux, & les reins qui se trouvoient appesantis par la
se-

semence qui les accabloit , se sentent en mesme temps soulagez par la décharge de cette matiere.

C'est enfin le souverain remede des pâles couleurs, & une fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, reprendra peu de temps après son mariage, ce teint de lis & de roses qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Après les premiers combats amoureux, elle sentira sortir du sang d'elle-mesme, comme une marque de sa victoire de l'amour. La paix & l'abondance viendront bientôt après, la bonne complexion & la fécondité combleront de joyë cette personne, qui avoit presque perdu l'esperance de les voir jamais.

Cette jeune veuve qui tomboit si souvent dans des suffocations, qui la menaçoient d'une mort subite, n'est plus sujette à ces maux, depuis qu'elle s'est remariée. Enfin, cette *Venus* matiniere ne nous présage que la beauté du jour & les plaisirs de la vie. C'est elle qui estant réglée nous fait devenir peres de plusieurs enfans, & nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme à qui le visage est devenu palle, les yeux meurtris & enfoncez, les levres blêmes, la voix chancelante, la respiration entrecoupée de soupirs & interrompue de sanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excès de sa passion amoureuse, n'a pas plustost obtenu la possession de ce qu'il aime qu'on luy

voit reprendre peu à peu ses forces : son embonpoint revient ; sa santé est ensuite ferme & assurée. Jamais *Antiochus* n'eust recouvré la sienne, si *Seleucus* ne l'eust fait jouir de *Stratonice* ; & jamais *Fuste* femme du consul *Boèce* ne fust revenue de sa langueur sans la pitié qu'en eut le comédien *Pylade*.

Je ne voudrois pas imiter icy le Medecin *Apollonides*, qui se trompa si lourdement dans la connoissance de la maladie d'*Amitis* femme de *Megabixius* & fille de *Xerxes*, car ce Medecin pensant que la fièvre éti-que de cette femme étoit du nombre de celles qui se guerissent par l'amour, il luy conseilla les embrassements d'un homme : Mais comme quelque temps après *Amitis* ne se sentit point soulagée par cette sorte de remede, outrée de douleur contre le Medecin, elle s'en plaignit à sa mere, qui le dit ensuite à *Xerxes*. Le Roy en fut si fort touché qu'il condamna le Medecin à être enterré tout vif jusques au cou, ce qui fut executé à l'heure même.

La goutte qui selon les Medecins est souvent engendrée par les caresses des femmes en est quelquefois guerie : & il s'est vû des gouteux qui ont esté soulagez, lors qu'ils en ont usé avec moderation. En effet, il n'y a point de moyen plus assuré pour nous conserver la santé ou pour éviter une mort précipitée que de se joindre quelquefois à une femme. Le Poëte *Lucrece* ne se seroit jamais tué, s'il eust possédé la belle
qui

qui le faisoit soupirer, & cette fille de 30. ans, dont *Riolan* fit un jour la dissection, n'auroit pas perdu la vie, si elle s'estoit mariée, car la semence n'auroit pas suffoqué sa chaleur naturelle, & son testicule gauche ne seroit pas devenu aussi gros que le poing par l'abondance & la retention de cette matiere : Mais encore la fille que Monsieur le *Duc* dissequa dernièrement dans l'hôpital general de la salpetriere de Paris ne fust point morte de fureur hysterique, si son testicule gauche ne fust devenu gros comme le poing par la retention d'une semence épaisse.

Au lieu que l'amour deregulé nous rend stupides, l'amour que l'on menage avec prudence nous cause de la santé, nous inspire de la hardiesse & nous fait naître de l'agrément. Un Païsan qui a l'esprit naturellement grossier ne paroîtra pas être ce qu'il est, quand il aime, & alors il se trouvera peut-être en estat de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que luy de la finesse de l'esprit & des mouvemens de sa passion.

Il est donc vray que les embrassemens des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvû que nous suivions le conseil d'*Hippocrate* qui ne veut pas mesme nous permettre que dans le Printemps, qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux, nous en fassions des excès. Ces voluptés licites nous comblent de toute sorte de bien; elles rendent nostre ame satisfaite & augmentent les

forces de nôtre corps ; tellement que, quand mesmes nous serions attaquez de quelque venin qui commenceroit à detruire les forces de nôtre cœur, la copulation, si nous en voulons croire les Naturalistes, feroit un remede suffisant pour nous garantir de sa malignité.

Quand on ne se propose que de faire des enfans, que l'on suit simplement les mouvemens de la Nature & qu'on n'est ému par le chatouillement de la semence, que comme nous le sommes par les irritations des autres excremens de nôtre corps, on n'intéresse jamais sa santé par ces sortes de divertissemens. C'est ce qu'*Euripide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lors qu'il parle à *Venus* de la sorte :

Venus en beauté si parfaite

Inspire, de grace, à mon cœur

Ta plus noble & plus vive ardeur,

Et rends dans mes amours mon ame satisfaite ;

Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,

Que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse,

Fusques dans l'extreme vieillesse,

Je prenne part à tes plaisirs.

Et pour dire là dessus ce que je pense, un vieillard de 70. ans sera encore en estat de caresser une jeune fille, & de luy faire un enfant, si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les Dames. C'est ce que l'Oracle voulut dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une statuë à *Venus* avec ces mots écrits en d'autres caracteres, *Venus qui retarde la vieillesse*, nous voulant

lant faire connoître par là qu'elle n'est pas ennemie de nostre santé, si nous suivons ses conseils avec prudence.

Enfin, ce seroit peu que d'avoir parlé des plaisirs du Mariage, sans en decouvrir les remedes, qui s'opposent à leur excès, & les moyens dont on doit se servir pour les éviter. Et nous serions fort injustes, si nous favorisions le crime, en favorisant la concupiscence de la chair, sans avoir égard à notre santé, & à l'obeïssance que nous devons aux ordres de Dieu.

CHAPITRE III.

*S'il y a de veritables signes de
Grossesse.*

QUoyque parmy les hommes il y ait des coûtures qui nous paroissent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a eu de bonnes raisons de les établir. Le temps les a favorisées & l'usage qui est le maître & le Tyran des actions des hommes les a soutenuës. Ces coûtures se sont fortifiées dans la suite, comme les petits ruisseaux, qui coulant vers la mer se grossissent enfin & deviennent de grands fleuves.

L'exercice que font les mariez en dansant le jour de leurs nôces paroist extravagant à plusieurs personnes, qui blâment toujours ce qui ne leur plaist pas. Ils ne sauroient se persuader que ce n'est pas sans raison

que l'usage tolere cette ancienne coûtume. Mais, si l'on faisoit un peu de reflexion sur les effets, que causent les mouvemens des mariez, peut-estre trouveroit-on que la danse des nôces n'a esté inventée que pour perpetuer plus aisément l'espece des hommes. Car ce n'est ny la malice du siecle, ny la depravation des mœurs, ny l'adresse de l'amour, ny les voluptés déreglées qui sont la cause de cette ceremonie, c'est la raison même, qui a voulu que les mariez dansassent le jour qu'ils se marient, afin que par cette agitation leur corps fust plus libre, plus ouvert & plus propre à la génération.

Les Naturalistes nous font remarquer, que, si l'on veut avoir un cheval de prix, on doit fatiguer la cavale, avant qu'elle soit couverte; & que de cette conjonction plutôt que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougueux & propre à la guerre.

Ainsi, les femmes s'estant agitées, avant que de se joindre amoureusement à leurs maris, se sont déffaites d'une partie de leurs excremens, & la chaleur qu'elles ont acquise en dansant a servy à dessécher leurs parties amoureuses, qui ne sont le plus souvent que trop humides, & qui par ce moyen ne sont pas disposées à la génération: car la trop grande humidité de ces parties est une des principales causes de la sterilité des femmes.

Après ces dispositions, on doit observer dans le mary & dans la femme d'autres

circonstances qui servent de conjectures, pour établir la connoissance que nous pouvons avoir de la grossesse d'une femme. Car si le mary n'est ny trop jeune, ny trop vieux, que son temperament soit robuste, & ses parties principales bien saines, qu'il ne soit ny trop gras, ny trop maigre : & qu'il ait les parties de la génération bien faites & bien disposées : que d'ailleurs la femme ayt aussi les mesmes dispositions, qu'elle soit dans la fleur de son âge, & qu'elle jouisse d'une santé parfaite, qu'elle ne soit ny trop grande, ny trop petite, & que ses regles ayent accoustumé de couler selon les loix de la Nature : je ne doute point que s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader, après tant de dispositions d'un costé & d'autre.

Mais, parce que ces conjectures ne sont pas des signes évidens de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelque autre, pour la connoître avec certitude. On fait que la grossesse est ordinairement de 9. mois accomplis, ainsi, nous examinerons d'abord les signes, qui nous servent de conjecture, pour la decouvrir dans les premiers mois, & puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conceu, lorsqu'après s'estre divertie avec un homme, elle demeure seche, & qu'elle ne rend point ce qu'elle a receu; & qu'avec cela un homme se retire sans être

beaucoup humide. Au mesme temps, la femme ressent comme de petits frissons semblables à ceux qui nous arrivent après avoir mangé. Elle souffre quelquefois des foibleses & des évanouïssemens dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le fond de sa matrice, & qu'elle est receuë dans l'une de ses cornes pour se joindre avec la semence de cette femme & y faire la conception.

La matrice, comme si elle avoit de la joye d'avoir receu l'humeur qui luy est propre, se resserre pour la retenir, ce qui cause à la femme je ne say quel mouvement dans ses parties naturelles, duquel elle ressent du chatouillement & du plaisir ; & fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si quelque temps après la sage femme la touche, & qu'elle rencontre une douce résistance à la matrice & son orifice interne fermé & molet, comme le cul d'une poule, ou le museau d'un chien naissant, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ayt conçu.

Mais on ne se contente pas d'avoir des signes communs, on fait encore quantité d'experiences à l'imitation de l'Antiquité pour découvrir la grossesse d'une femme. Les uns frotent d'un rouge les yeux de celle que l'on soupçonne grosse, & si la chaleur penetre la paupiere, on ne doute plus après cela que cette femme ne soit enceinte.

Les autres tirent de son corps quelques gouttes

gouttes de sang, & après les avoir laissé tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse, si le sang va au fond. Il y en a d'autres qui luy donnent à boire 5. ou 6. onces d'hydromel simple ou anisé, en se mettant au lit, & ils jugent de la conception par les tranchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres luy donnent encore une ou deux onces de suc de seneçon meslé avec un peu d'eau de pluye, & s'imaginent qu'elle est grosse, si elle ne la vomit point.

Quelques-uns, après avoir mis dans ses parties naturelles une gousse d'ail, ou avoir fait brûler de la myrrhe, de l'encens ou quelque autre chose aromatique, pour luy en faire recevoir la vapeur par le bas, croient qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque temps après à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encore qui font diverses expériences sur l'urine. Ils considèrent cette liqueur dès qu'on la rend, & après l'avoir trouvée troublée & de couleur de l'écorce de citron meur avec de petits atomes qui s'y elevent & qui y descendent, ils disent qu'elle a conçu.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre, où l'on a mis une éguille fine, & s'ils observent le matin quelques points rouges sur l'éguille, ils ne doutent plus de la grosseffe.

Quelques autres prennent parties égales
d'urine

d'urine & de vin blanc, si l'urine, après avoir esté agitée, paroist semblable à du bouillon de fèves, ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre dans un vaisseau de verre bien bouché l'urine d'une femme, & après l'avoir coulée par un taffetas clair; s'ils rencontrent de petits animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin, je ne saurois dire combien d'expériences les hommes ont tenté pour découvrir la grossesse d'une femme. Mais les degousts, les envies de vomir, les vomissemens mesmes & les autres accidens qui leur arrivent sont des signes bien plus certains, s'il y en a au moins de certains, que toutes les baguettes dont l'Antiquité a fait parade pour connoître une femme grosse.

Si les regles manquent à une femme sans qu'elle soit attaquée par des frissons ou par une fâcheuse fièvre, que le ventre luy devienne plus plat & plus resserré qu'auparavant; selon le proverbe des sages femmes, *en ventre plat, enfant y a*, que principalement après avoir mangé, elle soit lente & qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur, ce sont aussi des marques de conception.

Ses regles retenues pour la génération luy causent ordinairement des amertumes de bouche, des rapports âpres ou aigres, des ébloüis-

ébloüiffemens, des langueurs, des laffitudes, des douleurs de teſte & de reins, des chagrins ou des transports de joye dont elle ne fait pas elle meſme la cauſe, des tâches au viſage ou dans quelque autre lieu du corps, des affoupiffemens: enfin, le plus ſouvent un appetit déreglé; car il ſ'en eſt vû qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtra & d'autres choſes pareilles. Tous ces accidens ne ſont cauſez que par le manquement des regles que la Nature a retenuës pour ſes uſages particuliers, & toutes les parties de la femme ne ſouffrent que parce qu'elles ſont arroſées des humeurs, qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidens que nous venons de marquer, il en arrive d'autres, après les quatre premiers mois de groſſeſſe, qui nous ſervent de nouvelles preuves. Le ſang qui croiſt tous les jours dans les veines d'une femme groſſe, pour l'uſage de l'enfant, qui en a alors plus de beſoin, leur apporte pluſieurs petits deſordres qui nous inſtruiſent de l'eſtat où elles ſont. Il ſe jette ſur la gorge & leur cauſe, aux unes plûtoſt & aux autres plus-tard, des douleurs & des duretés aux mammelles, lorſque que le lait commence à ſ'y former & que le mammelon avec ſon cercle devient rouge aux blanches, & noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus groſſe par la chaleur naturelle qui ſe multiplie, & leur ſalive eſt plus abondante: car on n'a jamais guère vû de femmes groſſes, au moins de celles qui jouiſ-

jouissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroist mesme aux jambes & aux cuisses des plus sanguines des veines enflées de diverse couleur que nous appellons varices, car on les remarque bleuës aux blanches & noires aux brunes par la varieté de leur temperament.

Après tout, l'un des signes les plus assurez qui nous peuvent decouvrir la grosseffe d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant; car si l'on met la main sur son ventre, & qu'on l'y tiennne fort long-temps, l'on s'apperçoit vers le quatrieme ou le cinquieme mois d'un mouvement doux, & sur la fin de la grosseffe d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme, quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la forte, il suit le mouvement du corps, & il tombe comme du plomb du costé qu'il se panche. Les vents ont aussi un mouvement different. Ils se font sentir inegalement tantost d'un costé & tantost de l'autre, & leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre comme dans une veritable grosseffe; mais on les sent le long des boyaux que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on observe le pous des femmes grosses, on trouve qu'il est beaucoup plus prompt & plus eslevé, que dans un autre temps, aussi ont-elles alors du sang & de la chaleur autant que deux personnes, & des Medecins peu experimentez à toucher le pous de ces fem-

femmes s'imagineroient aisément qu'elles ont la fièvre.

On ne se contente pas de decouvrir en general la grossesse d'une femme par les signes que nous avons exposez : on veut encore savoir si elle est grosse d'un garçon ou d'une fille, ou même encore si elle est grosse de plusieurs enfans.

Il est vray que les garçons nous donnent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas : car celle qui est enceinte d'un garçon se porte ordinairement beaucoup mieux, & le sent même plutôt que si elle l'est d'une fille, qui dès les premières actions de sa vie commence à donner plus de peine à sa mere que ne fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mere sur la fin de sa grossesse tombe dans quelque fâcheuse maladie sans faire de fausses couches, c'est une forte conjecture qu'elle porte en ses flancs plutôt une fille qu'un garçon, celui-cy a ses attaches plus seches que celle-là, il ne sauroit resister à des attaques si rudes.

Mais encore un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mere, qui en voulant marcher se servira plutôt du pied droit, & en voulant prendre quelque chose agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarquera encore dans son œil, dans sa mammelle & dans son pous du costé droit beaucoup plus d'eclat, & beaucoup plus de changement & de force que du gauche, & si l'on tire de ses mammelles une gout-

te de lait, lors qu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde sur l'ongle, si elle porte un garçon, au lieu que si c'est une fille, le lait estant fort sereux ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfans, on ne peut considerer que la grosseur extraordinaire du ventre, & par le milieu une espee d'enfoncure qui nous donne des marques de jumeaux.

De tous ces signes il y en a de très-legers & de très-ridicules ; car de penser que l'on puisse decouvrir la grosseffe d'une femme par ses urines, c'est ce que je ne saurois me persuader. Je say bien jusques où l'avarice des hommes a poussé cette curiosité, mais les differentes opinions où ils sont sur ce sujet me font justement douter de la verité de leurs experiences.

L'urine ne nous peut donner tout au plus que des marques de l'estat des parties d'où elle vient, & de la disposition de celles par où elle passe. Comme elle ne traverse pas la matrice, & qu'elle ne fait qu'effleurer son col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrement, si ce n'est de la disposition de la vessie, des reins & des parties supérieures ?

Toutes les experiences que l'on fait ordinairement avec de l'urine sont superstitieuses, tout ce que l'on met dans la matrice est dangereux ; l'ail est caustique & brulant, si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choses

choses aromontiques sont suspectes, & il ne faut que cela pour faire faire de fausses couches.

Mais il y a d'autres signes qui nous rendent plus certains que ceux-là de la grosse d'une femme, car la secheresse de ses parties, après les caresses amoureuses, les chatoüillemens & les frissons qu'elle ressent aussitôt, les foibleesses & les aneantiffemens où elle tombe dans le moment sont de fortes conjectures, pour nous faire croire qu'elle a déjà conçu.

D'autre part, si la matrice est fermée, que les regles soient retenues, que le ventre s'applatisse d'abord, & qu'il s'enfle dans la suite, que l'on s'apperçoive du lait qui se forme dans les mammelles, & qu'enfin on sente dans son flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui est, si je puis parler ainsi, une partie des entrailles de sa mere : tous ces signes, dis-je, joints ensemble paroissent d'assez fortes preuves pour nous persuader qu'une femme est grosse.

Mais, à dire le vray, il n'y a pas plus d'assurance à la croire grosse qu'à deviner si elle a une pierre dans la vessie lors qu'on en a quelques marques. Tant de signes qu'il vous plaira de la grosse d'une femme, ce ne sont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, & que des moyens de confusion pour un Medecin qui s'y assure avec trop de confiance. J'avouë que l'on est assuré de la pierre, quand on la
touche

touche avec la sonde, & que l'on est aussi persuadé de la vérité de la grossesse, lorsque l'on touche de la main la teste d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces signes que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la grossesse d'une femme, nous verrons clairement qu'ils sont tous douteux ou équivoques : car de demeurer sèche après avoir été embrassée, cela peut venir de la complexion de la femme & de la chaleur excessive de ses parties. De ressentir un plaisir extrême jusques à l'évanouissement, ce n'est pas non plus une marque de conception. Le cœur ressent de pressantes atteintes de l'amour, quand on jouit avec passion des delices du mariage, & le chatouillement que ressent alors une femme vient aussi tost des embrassemens d'un mary, & de la compression de la poitrine, que des plaisirs de la conception. Jusques-là mesmes qu'il s'en est vû qui ont engendré, sans avoir ressenty de plaisir.

Il y a des femmes stériles qui ont naturellement la matrice fermée, & il s'en trouve d'autres qui ont son orifice dur & calleux qui ne sont pas grosses pour cela.

Les regles manquent souvent aux filles, sans aucun soupçon qu'elles soient enceintes, & les pâles couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, sont toujours accompagnées du défaut des regles. L'on n'a guere vû de femmes incommodées de faux germes.

mes ou de fardeau à qui les regles n'ayent manqué. Mais encore il y a des femmes grosses qui sont réglées les premiers mois de leur grossesse, & j'en connois mesme qui l'estoient regulierement pendant presque tout le temps qu'elles estoient enceintes: Et d'autres qui ne le sont, ny avant, ny après la conception, comme il arriva à la femme de *Gorgias*, selon le temoignage d'*Hippocrate* dans ses *Epidem.* qui n'ayant point ses regles, ne laissa pas de devenir grosse, & d'en manquer après, comme avant la conception.

Le ventre devient gresle d'abord, & se grossit ensuite aussi-bien par le faux germe, par le fardeau & par d'autres maladies que par la veritable grossesse, & souvent l'on ne peut guere distinguer la tumeur causée par ces differentes incommoditez.

Le lait & le mouvement de l'enfant, qui semblent estre les marques les plus assurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres: on voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs regles, si nous en voulons croire *Hippocrate* & d'autres Medecins après luy, & des femmes qui n'en ont point du tout qu'elles ne soient accouchées.

Le mouvement qu'elles sentent dans le ventre peut estre excité par des vents ou par des humeurs: & les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares; quelques savans Medecins y ont mesme esté surpris. *Hippocrate* tout docte qu'il estoit,

estoit , a douté de la grosseffe de la sœur de *Temonés* , & *Avenzoar* donna un violent purgatif à sa femme sans la connoître grosse.

Il y a d'ailleurs tant de souplesses parmy le sexe, qu'il faut estre bien fin pour n'y estre pas surpris, quand il veut nous en imposer. Car lors qu'une femme a dessein de paroistre feconde, pour estre plus aymée de son mary, ou pour recevoir quelque chose de son Amant, il n'y a point de ruses qu'elle n'invente pour paroistre grosse. Il en est de la grosseffe comme des écritures ; on ne peut connoître celles-là veritables & celles-cy fausses que par conjecture. Ce ne sont pas les premiers enfants qui ont esté supposez, après que l'on est demeuré d'accord de la grosseffe d'une femme. *Lepida* fut condamnée pour en avoir usé de la sorte, & il ne se trouve aujourd'huy que trop de femmes, qui se font fort, ou de feindre leur grosseffe, ou de supposer un enfant.

Après tout cela, on peut conclure que l'on ne doit jamais affirmer positivement qu'une femme est grosse, puisque tous les signes dont on peut se servir sont incertains, & que la femme mesme, qui en doit plutôt estre le juge que nous, s'y trompe fort souvent.

C H A P I T R E IV.

De la formation de l'Homme.

JE me trouve insensiblement engagé, par la suite de la matiere que je traitte, à parler de quelques questions fort difficiles qu'agitent les Theologiens, les Philosophes & les Medecins.

L'Antiquité s'est trop attachée à la raison, pour juger juste sur ce qu'elle nous a laissé par écrit : la plupart des choses qu'elle a dites, sont ou vaines, ou douteuses, ou fausses par cette raison-là. Et pour ne parler icy que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous a enseigné est très obscur ou très-imparfait, tellement que nous avons été obligez de mettre, pour ainsi dire, la main à l'œuvre, afin de decouvrir en ce point les secrets de la Nature. Nous ne nous sommes pas seulement servis des decouvertes qui ont été faites par les autres, nous avons aussi pris beaucoup de soin d'en faire sur les animaux & sur les femmes mêmes, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadez que la femme donne de la matiere aussi-bien que l'homme, pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux. Mais, parce que l'on ne sauroit discourir de la formation d'un enfant sans avoir auparavant observé avec exactitude les

les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouster icy à ce que nous avons dit au chap. i. de la premiere partie de ce Livre, beaucoup de choses particulieres que j'ay remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoissance desquelles nous servira beaucoup à comprendre comment la Nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme & de la femme étant jointes ensemble, il se fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui se fabrique pour elle-même toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les usages. Mais, parce que ce composé d'ame & de corps ne sauroit vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des regles, & puis nous observerons par degrez les demarches que fait la Nature, pour former un enfant dans les entrailles de sa mere.

ARTICLE I.

De la semence de l'Homme.

LA semence de l'homme est l'écume de nostre meilleur sang, selon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moële de l'épine du dos, selon *Platon*: Elle est la plus pure & la plus delicate partie du cerveau, ainsi que veut *Alcmeon*, & une substance tirée de tout nostre corps, comme l'estiment *Democrite* & *Hippocrate*. Enfin, si nous en croyons *Epicure* elle est un Elixir, un
 extrait

extrait ou un abrégé de nostre ame & de nostre corps D'autres Philosophes, comme *Aristote*, se sont imaginé qu'elle estoit un excrement du dernier aliment: en effet, ce n'est qu'un pur excrement avant la conception, & avant que l'intelligence y soit introduite, & l'on ne doit la regarder que comme le sang que l'on nous tire dans des palettes. Mais, selon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle est un effet de nos desirs amoureux & un flux de nostre lasciveté bouillante.

Sa substance doit être épaisse & gluante, si elle est selon les loix de la Nature, afin de conserver plus long temps l'abondance des esprits & de la chaleur naturelle dont elle est remplie. Elle est ainsi dans les hommes d'un âge mediocre: la chaleur dont ils abondent plus que les autres cuisant cette matiere & la perfectionnant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre, c'est que la chaleur l'épaissit, & que la froidure la fond & la noircit en même temps. En effet, l'air froid en dissipe les esprits & la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi, au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles, pourvu qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son temperament.

Son odeur, que l'on peut appeller vireuse, est une marque de sa fécondité, & tous les animaux qui sont en chaleur font exhaler de leur corps une odeur si penetrante qu'à peine peut-on demeurer auprès d'eux. Si on les tue en ce temps-là pour en manger la

Q

chair,

chair, leur odeur est si defagreable, que j'ay connu des personnes, qui estoient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considere exactement la semence de l'homme, on y trouvera deux sortes de substance, l'une epaisse & gluante, l'autre deliée & spiritueuse : c'est dans cette derniere partie, ainsi que nous l'expliquerons cy-après, que reside le principe du mouvement, lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les Astres.

Cette semence ainsi composée ne vient pas seulement des testicules (a b) & des petites vessies (k) qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de nostre corps, ainsi que l'assure *Hippocrate* le plus ancien & le plus éclairé de nos Medecins.

Car, si elle ne venoit point de toutes les parties de nostre corps, nous ne nous apercevriens pas d'un épuisement si subit & si universel, lors que nous embrassons une femme. Dans un moment nostre cœur & nostre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, & tout nôtre corps ne tomberoit pas dans un aneantissement que l'on ne sauroit exprimer.

D'ailleurs, nous ne tressaillirions pas de joye, si tout nostre corps ne contribuoit à cet épanchement, & la volupté ne seroit pas si excessive, si elle ne dependoit de toutes nos parties.

Au reste, s'il est vray que les esprits de la
sc.

semence soient faits de la partie la plus subtile du suc nerveux, & que ce suc soit fait du sang de nos arteres & de nos veines, je ne voy pas pourquoy on refuse à ces mesmes esprits le caractere des parties d'où ils sortent, car si les urines nous marquent les differentes dispositions des parties par où elles passent, la semence coulant des parties de tout l'homme, portera aussi sans doute avec elle les idées de tout nostre corps.

En effet, quelle raison pourrions-nous apporter de la ressemblance des enfans à leur pere ou à leur mere, si nous n'étions persuadez de cette verité? Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuse fist un enfant boiteux comme elle du même côté, & qu'elle en engendrast d'autres avec de pareils defauts qu'elle a apportez du ventre de sa mere?

Si l'on veut en attribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ay qu'à rapporter icy l'histoire que nous fait *Gassendi* d'une petite chienne, qui estant boiteuse, fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant que l'imagination n'a point de part dans ces sortes de ressemblances, puis qu'une chienne a l'imagination fort foible, ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme.

Avant que de parler de la semence de la femme & de la maniere dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ay jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles, & de joindre les observations que j'en ay faites à ce que j'en ay dit en general dans la premiere partie de ce Livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choses avec diligence, c'est la pensée où nous sommes, que les Anciens n'ont rien ignoré, & qu'il ne reste plus rien à savoir. Dans cette pensée l'esprit le plus prompt & le plus penetrant se ralentit & s'emousse, & parce que nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce que l'on nous dit. Mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui ne se perfectionne par les experiences que l'on y peut faire. On y doit toujours consulter les sens, afin de nous desabuser par là des faux sentimens que l'on nous auroit pû donner.

La matrice * est une partie principale de la femme, puis qu'elle luy cause tant de maux par ses desordres, & qu'elle luy porte tant de bien par sa bonne disposition. Car, si l'on fait reflexion aux maladies que
souv-

souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice , nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent plustost de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne se font jamais sentir, sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'ame s'en ressent encore, & la maladie fait d'aussi funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire, quand la matrice est en bon estat, on ne sauroit dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillans & pleins de feu, sa voix est agreable & charmante, son discours est engageant : en un mot l'amour luy inspire des sentimens de douceur & de complaisance.

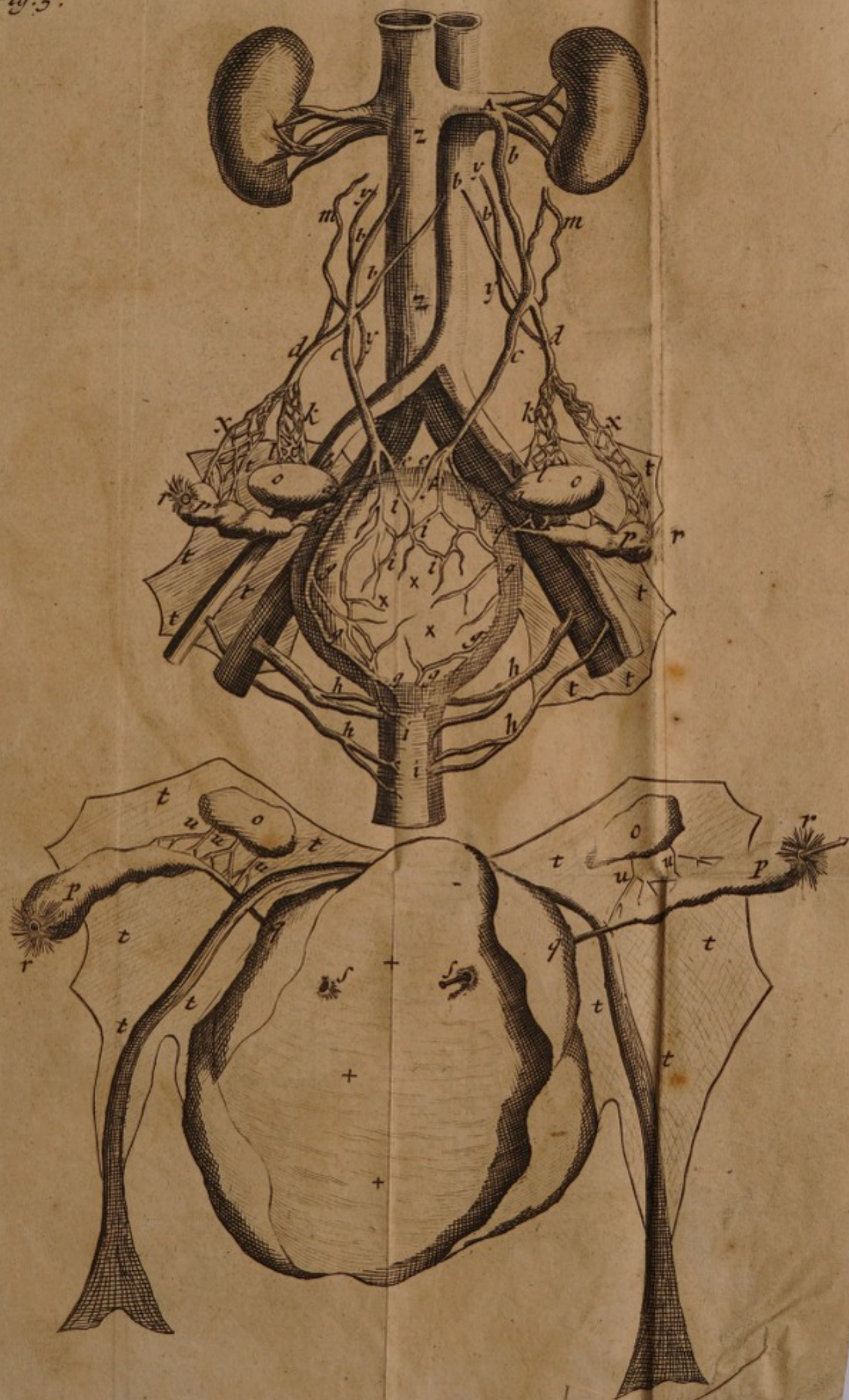
J'ay dit ailleurs que la matrice n'estoit pas dans le mesme estat en toutes les femmes. Elle ne garde ny sa substance, ny sa situation, ny sa grandeur, ny sa figure ordinaire, quand une femme est grosse. Sa couleur, son epaisseur & sa superficie interne sont encore alors tout autres, & si l'on veut se donner la peine de la dissequer en ce temps là, à peine la pourroit-on aisément diviser en 5. ou 6. menbranes, quand elle est vuide.

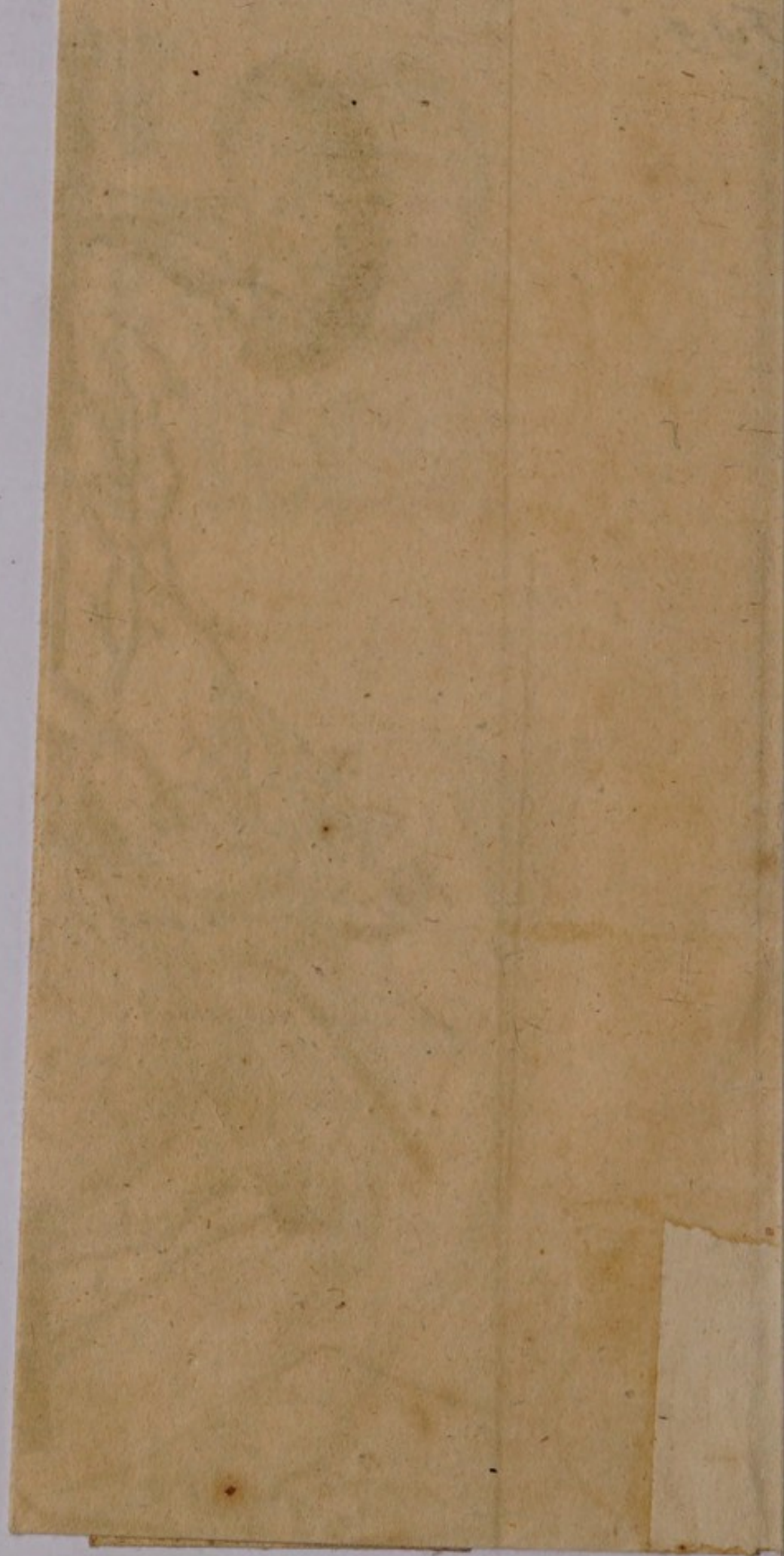
Les testicules ne sont ordinairement éloignez de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes, qui ne sont pas enceintes : mais dans les autres, ils touchent tout-à-fait la matrice (a) & ils sont

beaucoup plus longs, plus plats & plus pleins de semence dans celles-cy que dans les premières. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement, plus ils perdent aussi bien que la matrice leur situation & leur figure naturelle. La matiere blanche dont ils sont alors abondamment remplis a du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainsi que *Beslerus* témoigne l'avoir souvent trouvé, & que j'en suis moy-mesme le temoin, car estant à Padouë & dissequant avec le Sieur *Sinibaud* une fille de 20. ans qui s'estoit precipitée dans un puits à cause de sa grosseffe, je trouvay ses testicules si pleins de semence, qu'au premier coup de scalpel la matiere renfermée rejaillit aussitôt contre mon visage, & m'en estant par hazard tombé sur les levres, j'y portay la langue, sans y penser, & j'en goûtay assez pour la trouver fade, degoutante & un peu âpre.

Quatre vaisseaux viennent à droit & à gauche des lieux que nous avons marquez ailleurs, (b) ils sont entortillez les uns dans les autres & liez ensemble par la production du peritoine, qui les renferme en forme d'étuy, & descendant ainsi vers la matrice, ils se partagent en deux branches, dont l'une qui est la plus grosse est distribuée à la matrice (c) & l'autre aux testicules. (d) La premiere est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier & le plus gros est distribué dans le fond de la matrice, (e) pour y causer les regles dans les

Fig. 5.





les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'expérience nous a montré dans des matrices renversées, ou pour y porter dans les autres de quoy nourrir l'enfant dans les derniers mois de la grossesse. Le second (f) est plus petit & ne sert qu'à arroser & nourrir la matrice. Enfin, le troisième (g) est assez gros, il rampe le long des membranes de la matrice & va se terminer par des conduits capillaires vers son col, où il se mesle avec les vaisseaux hypogastriques & iliaques; (h) c'est ce vaisseau qui fait les regles dans les femmes grosses, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme où les anastomoses (i) & les communications de vaisseaux paroissent plus évidemment que dans la matrice, car on n'a qu'à souffler d'un costé, tous les vaisseaux s'enflent de l'autre & se remplissent de vent, si bien qu'après cela on ne peut douter du mélange des humeurs dans cette partie.

Presque tous les Anatomistes appellent les vaisseaux dont nous venons de parler, des vaisseaux spermatiques, (c) ou parce qu'ils se sont imaginé qu'ils preparoient la semence, ou que la semence des femmes n'estoit pas différente de leurs regles, mais, pour moy, qui les ay toujours trouvez pleins de sang, je les nommeray les vaisseaux sanguins de la matrice.

L'autre branche qui est distribuée au te-

sticule (k) est divisée en deux rameaux, ainsi que je l'ay observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extrémités du testicule (l) avec un tel artifice que l'artere & le nerf (m) se divisent en mille petits conduits, & filtrent leur humeur dans sa cavité. L'autre se perdant dans le ligament large (t) qui luy sert d'appuy porte sans doute à la *Tuba* (x) des humeurs propres à faire & à entretenir les boules où se forment les enfans.

Ce que j'ay observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques (u) qui coulent en abondance dans le ligament large (t) entre le testicule (o) & la *Tuba*, (p) & que l'on peut nommer vaisseaux nerveux, parce qu'on ne les aperçoit presque point, (u) ont un, deux ou trois troncs, que j'ay apperceus dans quelques femmes, toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur venant des testicules par des vaisseaux capillaires étoit portée par plusieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice que l'on appelle la *Tuba* (p) ou la *Trompe de Fallope* ont du rapport aux vesicules seminaires des hommes, car elles conservent la semence des femmes: ces cornes sortent de chaque costé de la matrice vers son fond: (q) elles sont de la longueur de 7. pouces ou environ, & de la grosseur à peu près d'un pouce dans les femmes grosses, mais, dans les jeunes filles ou dans les vieilles femmes,

el-

elles sont fort petites, & ne ressemblent qu'à un ligament. Du costé de la matrice elles sont grêles, dures & blanches, (q) & puis devenant plus rouges & plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extrémité ce que nous appelons, *la Frange de la Trompe*. (r) Ces conduits que j'ay trouvé s'avancer dans le ventre au dessous des testicules, sont plus pressés en quelques lieux qu'en d'autres, si bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules, qui pourroient estre la cause de plusieurs enfans qu'une femme peut faire à une seule fois.

La frange (r) est faite de petites fibres entrelassées les unes dans les autres, & embarassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres qui ressemblent à de petits nerfs empêchent sans doute que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plutôt elles y preparent l'air, lorsque l'enfant commence à y estre formé, quoy qu'il ne respire pas : tout de mesme que la luette & l'epiglotte le preparent pour le poumon. Car cet élément est un corps qui pénètre tout, & qui mesme se fait passage dans les matieres les plus pressées & les plus solides. C'est peut-estre pour cela que l'on a nommé ces tuyaux *la soupape* ou le *soupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutôt conçu que l'on observe en ce temps-là plus qu'en

tout autre , une élévation à l'ouverture de ces vaisseaux dans la matrice , & j'y ay souvent rencontré comme une petite peau charnuë que l'on pourroit appeller Valvule, (f) qui deffendoit l'entrée, & permettoit la sortie aux humeurs qui se rencontroient dans les cornes de la matrice.

Ces cornes (p) que l'on peut nommer vaisseaux ou conduits éjaculatoires , sont remplies d'une matiere qui ressemble à du petit lait un peu épais : elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui aiment éperdûment, qu'elle sort des deux costés , quand elle est agitée, c'est-à-dire par la frange, pour causer les accidens qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs , & par l'ouverture de la matrice , pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

J'ay souvent observé dans les Chiennes pleines, ce qu'*Harvée* a remarqué dans les Biches, que les cornes de la matrice avoient un mouvement semblable à peu près à celui de nos boyaux, & je ne doute point que celles des femmes n'en ayent aussi pour se charger de l'enfant qui commence à se former, & pour se deffendre encore d'une abondance de semence corrompuë, si bien que pour les affermir contre la violence des mouvemens qu'elles sont contraintes de faire quelquefois, la Nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre. Car
ce

ce font ces cornes avec les testicules, & non le corps de la matrice, que l'on sent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hyfteriques.

A R T I C L E III.

De la semence de la Femme.

S*I* *Aristote* & ses Sectateurs ne s'estoient pas acquis pendant plusieurs siècles une si grande reputation, je me persuade qu'il me seroit aisé presentement de prouver que les femmes ont de la semence, qui contribuë en partie à la generation. Car il n'y auroit qu'à examiner sans préoccupation, l'action & l'usage des parties que je viens de decrire pour être convaincu que le sentiment où je suis est le plus vray-semblable ; mais avant que de l'établir dans toute sa force, voyons en peu de mots si les raisons des avversaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes, disent-ils, avoient de la semence, elles n'auroient point de regles, puis que l'une & l'autre matiere peut suffire à former un enfant, mais, parce que nous sommes assurez, ajoutent-ils, qu'elles ont des regles, & qu'elles n'engendrent jamais, sans en avoir, on doit donc conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs, si les femmes avoient de la semence, il s'en suivroit qu'elles auroient

un principe d'action, par lequel un enfant pourroit se former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur ses regles. Mais, parce que nous n'avons point d'exemple de cela, on doit aussi avouer qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste, il n'y auroit jamais de conception sans volupté, si les femmes avoient de la semence, mais, parce, disent-ils, que nous sommes certains par l'aveu mesme des femmes, qu'elles sont quelquefois devenuës grosses, sans avoir été touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence, car, si elles en avoient, elles feroient alors sans doute averties de son écoulement par quelques petites voluptés.

4. Ils disent encore, que, si les femmes ont de la semence, au moins n'est-elle pas féconde, & ne peut servir en aucune maniere à la generation: que ce n'est qu'une humidité superflue, pour arroser leurs parties naturelles, & pour les irriter, quand il faut se joindre amoureusement, & que, comme les Eunuques ont une espece de semence, qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiere, qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les femmes sont semblables aux enfans & aux Eunuques, dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps, & dans la passion de l'ame, elles n'ont donc pas plus de semence qu'eux.

Mais,

Mais 1. l'experience nous fait voir qu'il en est tout autrement ; & la raison n'y est pas contraire : car la semence des femmes est bien differente de leurs regles, l'une est blanche & les autres sont rouges. Celle-là sort en petite quantité, & ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir ; & celles-cy s'épanchent le plus souvent en abondance ; & bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent tristes & abbatuës. Après tout, la forte imagination peut souvent contribuer à l'écoulement de la semence, mais, quelque vive que soit cette faculté de l'ame, elle ne sauroit avancer ny retarder les regles d'un seul jour. Et ainsi les femmes ont de la semence & des regles tout ensemble, puis qu'elles ont diverses passions qui en font des marques évidentes, la premiere matiere servant à engendrer, & la seconde à nourrir en partie les enfans qu'elles font.

2. Le raisonnement de ces Philosophes sur la formation de l'homme est si éloigné de la verité, que je ne m'estonne pas, si leurs raisons sont si foibles. Ils se persuadent que le sang des regles sert d'abord à nous former, & l'experience nous fait voir tout le contraire, savoir, que nous sommes plusieurs mois dans le sein de nos meres, sans en avoir besoin. Sur ce faux principe ils établissent des raisonnemens qui se détruisent d'eux-mesmes, car
la

la semence ne pouvant rien faire elle seule, & n'estant qu'une cause partielle, il est impossible qu'elle soit la cause totale & active de la generation.

3. J'avouë que le plaisir n'accompagne pas toujours la conception, & je ne saurois croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentements. Le chatouillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, & la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en font la principale cause, si bien que je ne m'estonne pas, s'il y en a eu quelques-unes qui, n'ayant pas la liberté de l'imagination & du chatouillement, ont engendré sans plaisirs.

4. Après tout, si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfans ressemblent-ils si parfaitement à leur mere dans les qualités du corps, dans les passions de l'ame, & dans les maladies auxquelles ils sont sujets? Et que dira-t-on du mélange de différentes bêtes, comme d'un cheval & d'une ânesse qui font un mulet, si la femelle par sa semence ne contribuë rien à la generation?

Mais, pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouëra que la Nature ne fait rien en vain, & qu'il ne falloit pas un si grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes &c. si toutes ces parties n'estoient faites
que

que pour humecter la matrice. Elles ont assurément un autre office que celui que les Peripateticiens leur donnent, elles servent à faire de la semence pour former les hommes. Et, quoi que la semence des femmes ne soit point si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pas pourtant d'être de la semence, comme leur sang est du sang, bien qu'il soit moins digéré que le nôtre.

On fait à quelles maladies quelques femmes sont sujettes, quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne sont pas assez caressées de leurs maris; & l'on fait aussi quel remède est le plus prompt & le plus efficace pour les guerir. Si la semence qui est retenue dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les facheuses incommodités dont elles estoient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, & la cause materielle de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages, elles jouissent ensuite d'une santé parfaite.

Mais encore, si j'ose faire comparaison entre les oyseaux femelles & les femmes, je pourrois dire, que, puisqu'ils ont de la semence, qui contribue à former leurs petits, les femmes en ont aussi qui sert à la generation: car quel usage auroient les testicules des femmes qui la fabriquent? Et l'experience ne nous fait-elle pas connoître que les bêtes femelles châtrées ne souffrent pas l'a-
pro-

proche de leurs mâles. Nous remarquons deux sortes de substance dans un œuf de poule, le poulet se forme du blanc, qui est la semence de la poule, & s'en nourrit dans les premiers jours de sa punison, & dans les derniers il se nourrit du jaune qui vient du plus pur sang de la poule, si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la generation se fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribue à la formation d'un enfant, en donnant de la semence de son costé, aussi-bien que les femelles des oyseaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le receptacle de leur semence, pour les rendre steriles, grasses & tendres?

Enfin, s'il m'est permis de me servir de l'Ecriture Sainte dans cette occasion; je pourray conclure, que la femme a de la semence qui contribue à la generation, puisque Dieu menaçant les hommes, leur dit par la bouche de Moïse qu'il mettra une haine irréconciliable entre la semence de la femme & la semence du serpent, en parlant de la posterité de l'un & de l'autre.

ARTICLE IV.

De l'Ame de l'Homme.

NOus sommes persuadez de l'existence de beaucoup de choses, bien que nous n'en connoissions pas les qualitez. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame sous l'empire de laquelle nous vivons, mais nous ignorons ce que c'est que cette ame qui nous fait agir, & qui nous en empêche, quand il luy plaist. Nous ignorons encore quel est en nous le lieu de la residence. Cette ame, qui connoit tout, ne se connoit pas elle-mesme : elle est comme un œil qui decouvre tous les objets, mais qui ne se voit point, & qui ne fait de quelles parties il est composé.

Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame est une preuve evidente, qu'elle est faite à l'image d'un Dieu, qui ne peut estre compris luy-mesme. Cependant, si nous pouvons esperer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philosophes sur cette matiere, ils en ont trop dit, pour dire vray. Leur inclination naturelle & les diverses passions de leur ame les ont fait souvent tomber dans l'erreur, parce que ces deux choses ne les ont pas tant portez à examiner nostre ame avec soin qu'à en juger avec préoccupation.

Car l'inclination qu'ils ont eüe pour la gran-

grandeur, l'élevation & l'indépendance les a engagés insensiblement dans une fausse cruidition, où ils ont vû des choses vaines & inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret, en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir hors d'eux-mêmes, pour leur représenter les choses, non pas selon qu'elles estoient en elles-mêmes, pour en former des jugemens de vérité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux pour flatter leur inclination, & celle de ceux à qui ils estoient unis, ou par nature, ou par volonté. Car l'union naturelle que l'on a avec ceux qui sont autour de nous, par la ressemblance du temperament, de la profession, & de la fausse Religion, où l'on a esté élevé, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs, où l'on tombe tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, & nous en sommes persuadés parce que nous ne les avons pas considérées avec assez d'attention, & que nous n'avons pas esté assez désintéressés pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles & extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des vérités cachées : & j'avouë sincèrement que tout ce qui porte le caractère de l'infiny comme l'ame, est capable de troubler nostre imagination, & de nous séduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles, qui nous puissent conduire dans toutes

toutes les difficultés, qui se presentent sur cette matiere.

Car, quelle apparence de juger lequel des sentimens est le plus veritable touchant la nature & l'origine de l'ame dans les livres de ceux qui en ont écrit? mais, sans m'arrester icy aux Philosophes Payens, je diray que plusieurs Chrestiens ont crû que l'ame de l'homme estoit une substance corporelle, & par consequent perissable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a decidé quelque Concile contre les Payens qui la croyoient incorporelle & par consequent immortelle; comme ont été *Democrite*, les *Epicuriens*, & les *Stoïciens*.

D'autres Chrestiens ont soutenu le contraire, & ont dit avec les derniers Conciles qu'elle étoit incorporelle, & par consequent exempte de tous les accidens qui arrivent aux corps. Quelques-uns ont enseigné que, selon le langage de l'Ecriture, elle estoit le sang de nos veines, puisque l'ame nous quittoit quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens ont dit, qu'elle étoit une portion de la lumiere celeste, & les Sociniens de nôtre temps ont publié qu'elle étoit un vent delié & subtil.

Enfin, il y a tant d'opinions sur la nature de l'ame dans les livres des Chrétiens, & des Payens, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache laquelle est la plus veritable, & c'est mesme une grande question de savoir celle qui a le plus de vrai-semblance.

Cependant, nous nous flattons de savoir
que

que l'ame est ce qui nous fait vivre, sentir, mouvoir & comprendre, qu'elle est une substance qui en occupe une autre dans toutes ses parties, & qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puisqu'elle est indivisible, selon le sentiment mesme de quelque Philosophe payen, mais qu'elle a seulement une étendue de vie, pour me servir de l'expression de *Saint Augustin*, qu'elle n'est jamais dans le repos, & que le mouvement luy est quelque chose de si naturel qu'il en est inseparable, si bien qu'il ne faut pas s'etonner si elle est incessamment dans l'agitation, puis qu'elle prend son origine de cet Esprit celeste qui l'a créée, & qui est d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oisiveté. Enfin, comme les plaisirs du mariage sont si excessifs, & qu'ils touchent si vivement nôtre corps & nôtre ame, il faut que ce soit quelque chose d'immateriel, qui sente tant de plaisirs en nous.

Son origine est aussi contestée que sa nature. Les uns ont crû qu'elle sortoit de Dieu, qu'elle estoit une partie de sa substance & une étincelle de sa Divinité. Les autres qu'elle estoit une partie du Soleil & de l'Ame du monde, laquelle estant partagée entre toutes les choses animées, ceux des hommes qui en avoient le plus, estoient aussi les plus spirituels. Il y en a qui se sont imaginé que toutes les ames avoient esté conservées au Ciel, pour estre ensuite distribuées aux corps qui en avoient besoin. D'autres qu'elles estoient créées & placées dans

dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisoit, ou après que l'embryon avoit toutes les parties accomplies & disposées à la recevoir ; d'autres qu'elle venoit de l'ame de nos peres par le moyen de la semence. Enfin, il y a sur cette matiere des pensées si ridicules que je perdrois le temps si je les voulois toutes rapporter icy.

Pour moy , après avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature & de l'origine de l'ame , je prends Dieu à témoin, pour me servir de l'expression de *Saint Ferôme*, que je ne voi rien qui me puisse satisfaire sur cela. En effet, c'est une partie de la sagesse humaine que d'avouër sincerement, qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais, quoy qu'il en soit, s'il faut considerer l'homme tel qu'il est, nous le devons considerer composé de 4 sortes de substances différentes.

L'entendement ou l'intelligence, si l'on veut, en est comme le maître, estant une partie independante & immaterielle. C'est luy qui nous vient de dehors, & qui n'est pas comme les autres parties attaché à la matiere. Il est envoyé dans le corps de l'enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mere, comme un Ange ou un premier Moteur qui va bâtir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de *Tertullien*, & qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

Le corps est comme l'esclave : il souffre toutes les incommodités auxquelles nous sommes sujets, & obéit en qualité d'inférieur aux loix que luy impose cette partie supérieure de nous-même.

L'entendement & le corps de l'homme sont deux substances si éloignées l'une de l'autre, qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre sans un lien qui les assemble. Il a donc falu quelque chose qui participast en quelque façon des deux extrémités, pour les lier l'une à l'autre : l'ame & les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'ame est une substance pure & comme un Elixir de tous nos esprits. Les esprits sont engendrez de la plus pure portion de nostre sang ; ils sont très-purs, très-clairs, & avec cela très-prompts à se mouvoir aux moindres ordres de nôtre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matière, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conservent les esprits, & les portent enfin par tout nostre corps.

Puisque l'ame & les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement aux esprits & les esprits unissent l'ame & le corps si bien, que selon ce sentiment l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, & les esprits de la substance du corps.

Ainsi, l'entendement & l'ame sont quelque

que chose de fort different dans l'homme : aussi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les designer quand ils en parlent à dessein. En effet, il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la reflexion de *Lactance*, car l'ame est assoupie dans ceux qui dorment, lorsque l'entendement se fait connoître par ses fonctions, au lieu que dans les foux l'entendement est comme éteint, lorsque l'ame ne laisse pas de bien agir. L'entendement & l'ame sont donc differens l'un de l'autre, s'il le faut dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, & que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos peres.

Peut-estre que le sentiment dans lequel nous sommes que la semence est animée pourroit paroître étrange, si nous n'apportions de bonnes raisons pour en faire voir la verité.

S'il est vray que les esprits sont des parties qui nous composent, comme l'enseigne *Hippocrate*, & que nos parties soient animées, selon le sentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me semble, lieu de douter que la semence ne soit animée, puisqu'elle n'est presque toute qu'esprit.

D'ailleurs, si la semence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer, qui est-ce qui niera que la semence de l'homme n'en a pas un qui l'anime & qui la fait agir ? On l'appellera si l'on veut selon le sentiment d'*Aristote* une partie de l'ani-

l'animal, puisqu'elle est la principale cause de son mouvement, & c'est là ce qui est le propre de l'ame.

D'autre part, nous nous appercevons dans les plaisirs que nous prenons avec les femmes, qu'il sort quelque chose de nostre ame qui nous fait tressaillir de joye, puis, nous demeurons languissants & abatus, nos yeux s'affoiblissent, & nous sentons que nostre ame pâtit. Ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la semence, est une distillation de nostre ame, comme la matiere de cette mesme semence est un extrait & un Elixir de nostre corps.

Car qui pourroit s'imaginer que la Nature peust passer d'un lieu à un autre par un milieu, qui ne participast point des deux extrémités, & que le pere estant animé aussi bien que le fils, pust produire ce même fils, sans que la semence du premier, qui a servi de milieu à ces deux personnes, fust elle-mesme animée.

Au reste, d'où vient l'amour deregulé d'un jeune homme qui ressemble si fort à son pere dans cette passion de l'ame? d'où luy vient encore cette ambition extraordinaire, qui est si naturelle à sa mere, si ces deux passions qui le dominant ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre?

En effet, l'experience nous apprend que les bestes mesmes de differentes espece en produisent une troisième, qui a un instinct meslé, & que, s'il y a de la variété dans son corps, il n'y en a pas moins dans son ame
par

par le mélange des deux matieres , & des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encore par la même expérience que tout ce qui est au monde produit son semblable, & je ne voy pas pourquoi entre toutes les choses animées, les hommes seroient privez de cet avantage.

En un mot, si nous voulons suivre la pensée de *Seneque*, la semence a une ame qui est le principe d'un homme à venir, elle en conserve toute l'idée dans sa matiere : elle y cache déjà de la barbe & des cheveux blancs : enfin, l'enfant qui n'est pas encore formé est neantmoins ensevely tout entier dans la semence. Les traits de son corps y sont déjà marquez, & l'on peut dire que cette semence contient tout ensemble un enfant, un jeune homme & un vieillard.

C'est sur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* sa mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet, il n'est pas permis par la Loy de se polluer, parce que, selon la pensée de *Tertullien*, c'est un homicide prématuré que d'empêcher ainsi un homme de naître. Et les Jurisconsultes veulent que l'on punisse un homme de mort, ou de grosse amende pecuniaire, s'il fait faire de fausses couches à une femme dans quelque tems que ce soit de sa grossesse.

Nous pouvons donc conclure que la semence de l'homme & de la femme est animée, mais qu'elle est animée seulement en puissance, c'est-à-dire, comme l'explique *Pomponace*, qu'il ne manque que les orga-

nes nécessaires pour produire ses actions. Mais, après que la semence des deux sexes est mêlée l'une avec l'autre, les organes de ses mouvemens, qui estoient auparavant ensevelis dans la matiere, s'en dégagent enfin, & se manifestent par leurs mouvemens sensibles, si bien que dans la conception la semence cesse d'être ce qu'elle estoit auparavant, & devient ce qu'elle n'étoit pas, c'est à dire que l'ame de la semence nous donne alors des marques de sa presence, au lieu qu'avant cela elle estoit comme ensevelie dans l'embaras de la matiere.

La semence est comme un Architecte, pour me servir de la comparaison d'*Aristote*, qui conserve dans sa memorie le dessein d'un edifice qu'il veut construire, & lorsqu'il trouve l'occasion de le faire, il en fait un materiel qui a toutes les mesures & les dimensions pareilles à celui, dont il s'estoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, selon la pensée de *Senert*, ne seroit qu'une injure que nous ferions à Dieu par nostre propre ignorance, car si Dieu a commandé à la Nature qui n'est qu'un ordre secret de sa Providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont, & font ce qu'elles doivent faire, s'il luy a dis-je commandé de faire croître & multiplier toutes choses en produisant chacune son semblable, je ne say pourquoy ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable.

ARTICLE V.

Du sang des Regles.

LA Nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes & dans les femmes de la matiere propre à engendrer des enfans , elle a encore ordonné aux femmes de produire de quoy les entretenir après les avoir conçus & de quoy les nourrir , quand ils sont nez. Le sang des regles qui coule si regulierement tous les mois dans les femmes saines , & qui ne font ny enceintes ny trop vieilles , est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'egorger : aussi est-il une portion du sang de leurs arteres. Il est vray qu'elles se déchargent quelquefois par là de toutes les impuretez , dont leur corps est remply , & c'est alors ce qui fait paroître ce sang impur & corrompu.

Bien que nous observions , quoyque rarement , dans quelques arbres , des fruits sans fleurs , que quelques femmes soient devenues grosses sans avoir leurs regles , comme nous le marque *Hyppocrate* de la femme de *Gorgias* , cependant les fleurs des femmes devancent presque toujours la conception & sont le plus souvent un signe de fécondité.

Ce sang est pour l'ordinaire un sang superflu par son abondance. La cause de ses épanchemens periodiques semble estre quelque chose de fort caché , puisqu'il se

trouve dans les Ecrits des Medecins tant de differentes opinions sur ce sujet.

Les uns disent que l'oyfiveté, la bonne chere, & le temperament froid & humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles font. Elles ne dissipent pas tout le sang qu'elles engendrent: ce qui reste tous les jours de superflu, après qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plénitude considerable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance qu'au bout d'un mois ou environ, la Nature en estant comme accablée, les femmes s'en dechargent par les lieux destinez à cette evacuation.

2. Les autres croient que, ce qui cause les fleurs aux femmes, n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste & quelquefois cachée, si bien que les regles des femmes, ajoûtent-ils, estant après, penetrantes, corrosives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de tems en tems les vaisseaux de la matrice pour se faire passage, & pour delivrer ainsi les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce sang tout-à fait ennemy de la Nature. D'où vient qu'il y en a eu qui s'en sont déchargées par differentes parties de leur corps, la Nature ne pouvant souffrir cet excrement parmy les liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoûtent-ils, de la mauvaise qualité des regles, si l'on considere avec quels chagrins les femmes s'en de-

dechargent, quelles foibleſſes elles en reſſentent, & quelle mauvaiſe couleur elles ont, lorsqu'elles en ſont incommodées. Et, ſi l'on obſerve que les femmes qui ſont en cet état ſont mourir par leur toucher une vigne qui pouſſe, qu'elles rendent un arbre ſterile, qu'elles ſont aigrir le vin, & rouïller le fer & l'acier, qu'elles procurent de fauſſes couches à une femme groſſe, qu'elles en rendent une autre ſterile, qu'elles obſcurciſſent la glace & l'éclat d'un miroir ou d'une yvoire polie, qu'elles ſont enrager un chien, & rendent un homme fou, ſi l'un ou l'autre goût de ce ſang; enfin, qu'elles cauſent encore beaucoup d'autres accidens, on peut dire que la mauvaiſe qualité des regles eſt cauſe de leur écoulement periodique.

3. Les autres attribuent le flux des regles à des cauſes ſuperieures, & ſe perſuadent que la Lune eſt la maiſtreſſe des mouvements que nous y obſervons, car ils ont remarqué, que la mer s'enfloit davantage; que les os des animaux eſtoient plus pleins de moëlle; que les arbres avoient plus de ſeve, & que les femmes ſouffroient auſſi plutoſt l'épanchement de leurs humeurs au renouveau, ou au plein, qu'en tout autre temps: ſi bien que comme la Lune a beaucoup d'empire ſur les choſes humides, les femmes étant d'un temperament froid & humide, propre par conſequent à ſouffrir les impreſſions de cet Aſtre, ils ne doutent pas auſſi qu'il ne leur faſſe reſſentir les effets de ſa vertu.

4. Enfin, d'autres pensent qu'il y a quelque chose de caché & d'inconnu dans la cause des regles, & que c'est plustost la loy de la Nature qu'aucune autre cause, qui en a imposé aux femmes la necessité & l'incommodité tout ensemble. Car ils ont remarqué qu'il y a des femmes aussi chaudes & seches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent & qui ne font guere bonne chere, & qui neantmoins font toutes assez connoître qu'elles sont fécondes. Le sang des regles n'est pas si mauvais que l'on se le persuade, pourvû que les femmes soient saines, puis qu'il sert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, & qu'elles le nourrissent ensuite du lait de leurs mammelles.

La Lune n'est pas toujours la maîtresse des regles, elles coulent aussi bien au dernier quartier qu'au renouveau, ou au plein: si bien qu'après tout ils se sentent obligez de croire que Dieu, ou plustost la Nature, par ses ordres qui nous sont inconnus, communique aux femmes une necessité secreete de se purger tous les mois.

Mais toutes ces opinions differentes ne satisfont pas ceux qui veulent pénétrer dans les secrets de la Nature. Elles ont toutes des difficultés insurmontables, & à dire le vray pas une ne me plaist. Il faut donc chercher quelque autre cause du mouvement des regles dans une fille de 15. ans, qui continue à se purger regulierement pendant une partie de sa vie.

Si j'établis bien ce que je pense le flux des regles n'est causé que par une fermentation, que fait la semence de cette fille sur toute la masse de son sang; je me persuade d'avoir trouvé la plus véritable cause de ces épanchemens periodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit savoir, que le sang a une très grande disposition à se fermenter, tantost suivant les ordres de la Nature, tantost contre ses legitimes decrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la premiere façon par le mouvement de nostre cœur & le battement de nos arteres, & nous n'avons que trop d'experience de la seconde dans nos fievres intermittentes ou continuës.

Le levain naturel du cœur & des autres visceres selon le sentiment de quelques-uns agite le sang continuellement par des ébullitions agreables, la pituté de parvée le fait tous les jours d'une maniere facheuse, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troisiéme jour, & enfin la semence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de 25. ou de 30. jours.

Cette semence, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, estant d'une saveur insipide, fade & tant soit peu âpre, ce qui se connoit mesme par son odeur desagreable, fait par toutes ces qualités bouillonner le sang, qui sort ainsi tous les mois de ses vaisseaux.

Examinons cette matiere de plus prés, & voyons comment la semence d'une jeune

filles peut-se communiquer à toute la masse de son sang, pour le faire enfler & fermenter, quand ses premieres regles sont prestes à paroître.

Nous savons par la description exacte que nous avons faite des vaisseaux de la matrice, que ceux que nous avons nommez sanguins (b) descendant des parties supérieures se divisent en deux rameaux (c d) que l'un de ces rameaux va aux testicules (k) & à la trompe (x) & l'autre à la matrice (c). Le premier est composé comme celui-cy d'artere, de veine, de nerf & de vaisseau lymphatique. L'artere [b] & le nerf [m] portent au testicule la matiere à faire la semence, la veine [b] & le vaisseau lymphatique (y) rapportent en-haut le residu des liqueurs que le testicule & les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur substance, & pour servir à leurs usages; si bien que cette matiere infectée, pour ainsi dire, d'une vapeur subtile & seminaire du testicule & des trompes remontant en-haut, se mesle parmy le sang ou dans la veine cave descendante, (z) ou dans l'une des emulgentes, (a) pour communiquer d'un costé & d'autre à toute la masse du sang les esprits & la matiere vireuse, qui a esté puisée dans le testicule, & dans les trompes.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes & des filles, leur enjoûment, leur vigueur & leur hardiesse, car, pour parler de cette sorte, les vapeurs sulphurées & spi-
ri-

ritueuses de la semence se mêlant parmi leur sang, leur sert comme de levain qui d'un côté cause leurs regles, & d'un autre fait ce que nous trouvons d'agréable & d'engageant dans les femmes.

La matiere qui revient des testicules & des trompes est ensuite portée dans tout le corps par le mouvement du cœur & des arteres. Elle arrose avec le sang toutes les parties qui deviennent ensuite plus échauffées & plus pleines d'esprits; si bien que cette jeune fille à l'âge de 13. ans, qui est le temps où ses testicules commencent à avoir de la force pour répandre leurs vapeurs partout son corps devient plus active & plus amoureuse qu'elle ne l'estoit auparavant. Elle se sent en estat d'attendre un homme de pied ferme. Elle l'iroit même attaquer amoureuxment, si la pudeur & la bienveillance ne l'en empêchoient. C'est alors que la Nature qui n'est jamais dans l'oyiveté la dispose à la propagation du genre humaine. Elle échauffe ses parties naturelles & y conduit incessamment de la matiere & des humeurs pour les faire servir à perpetuer son espece.

Cette matiere seminaire, qui se mesle ainsi tous les jours peu à peu parmy son sang, dispose cette derniere humeur à la fermentation, jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de vapeurs spermatiques y estant meslées, l'ebullition soit parfaite & accomplie, de sorte que le sang puisse sortir des vaisseaux (e f g h) que la Nature a

préparez pour servir à cette évacuation. Le vin qui boût dans un tonneau fermé se fait passage à travers ses petites fentes, & évacuë une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsi le sang qui bouillonne par le levain dont nous venons de parler se fait des ouvertures par les extremités des vaisseaux de la matrice, (e f g h) & après que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'est épanché, celui qui reste demeure en repos, jusqu'à ce que dans un mois ou environ il y ait encore une nouvelle matiere, qui le trouble & qui le fasse sortir. Car si nous faisons réflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerons d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvemens.

Si le sang est dans un juste temperament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'évacution de leurs regles finit à peu près dans trois ou 4. jours. Mais, si le sang est plein d'excremens, de crudités ou de pituité, quelle apparence y a-t il qu'il s'échauffe & qu'il se fermente si promptement? Sa fermentation dure alors plusieurs jours & son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a esté depuis peu exprimé de quelques grappez de raisin. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point, & s'il s'échauffe un peu, ce n'est qu'avec peine. Au contraire, si le
sang

fang contient des matieres bilieufes & souffrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en fera incommodée, ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de teste, de flancs & de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'apreté de l'humeur qui en sort. Ce sont les accidens que causent les regles dans une femme mal saine, mais tout est pur dans une femme pure, & ses fleurs qui sont aussi vermeilles & aussi épurées que le sang qui luy reste dans les veines, ne lui apportent que de la joye & de l'allegresse.

1. Cette opinion ne paroîtroit pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour la confirmer. Une des principales que l'on peut alleguer, c'est, que la plupart des femmes dans le temps de leurs regles sont sujettes à une espee de fièvre, ou du moins à une émotion universelle qui y a beaucoup de rapport: ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vray comme je viens de le dire, que le sang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des regles, que par le moyen de la semence, qui s'y melle, il est absolument necessaire qu'elles ayent cette semence, avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs regles. C'est la raison pour laquelle nous voyons quelquefois des femmes nous

donner des fruits sans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs regles, & qu'elles en ont assez pour faire un enfant. Temoin cette femme de Montauban, dont parle *Rondelet*, qui accoucha douze fois, & cette autre femme de Toulouse dont *Foubert* nous fait l'histoire qui eut 18. enfans ; sans que l'une ny l'autre eussent jamais seu ce que c'étoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une jeune fille de 15. ans se sent vigoureuse & entreprenante de lâche & de timide qu'elle estoit quelques années auparavant. La voix luy grossit alors. Ses yeux deviennent étincelans. La couleur de son visage est vive. Son humeur est gaie. Elle fait gloire de montrer sa gorge qui s'enfle peu à peu, pour faire connoître qu'elle est en estat d'estre mise au rang des femmes. Son sein s'est déjà élevé jusques à la hauteur de deux travers de doigt, & son sang bouillonnant est prest à sortir de ses vaisseaux. Elle donne même à sa mere des marques des feux secrets que la Nature commence à allumer dans son sein, & comme les petites chaleurs & les legers emportemens luy sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoître qu'elle a besoin d'être observée de fort près pour ne manquer pas à la pudeur du sexe, & encore le plus souvent n'y reüssit-on guere.

En vain de nos jeunes Coquettes.
 On vous voit, meres, inquietes,
 Conduire les yeux & les pas.
 L'amour a mille & mille appas :
 Et pour surprendre un cœur fait des routes se-
 cretes,
 Que vos soins ne connoissent pas.

En effet, c'est alors que la semence d'une fille meslée parmi son sang ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle élève sa gorge, qu'elle lui échauffe l'imagination, & luy inspire de l'amour pour se perpetuer par le moyen de la génération.

4. C'est assurément par le defect de semence que *Phaetuse* perdit ses regles à la fleur de son âge. Elle devint si seche par la tristesse qu'elle conçut de l'absence de son mary, que sans doute ses testicules estant alors privez de leur fonction ordinaire, & estant devenus étiques & dessechez, ne furent plus en estat de fournir à la masse du sang une matiere pour la faire bouillonner. Et, parce qu'elle n'estoit plus femme par l'épanchement de ses regles, elle perdit aussi son temperament pour prendre celui d'un homme sans changer de sexe. On la vit toute velue, & son menton garny de poil, ainsi que le rapporte *Hippocrate*.

5. Enfin, s'il est vray ce que nous rapportent quelques Médecins que les femmes à qui l'on a coupé la matrice & les testicules, ont manqué des regles, & qu'elles manquent
 aus-

aussi des mouvements, ou des efforts que la Nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leur veines, elles ont aussi été privées de ces épanchements periodiques. Car l'experience nous apprend, que, si l'on arrache l'ovaire aux poules, elles ne font plus d'œufs, & comme cette partie dans l'oyseau a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que, par la perte de ces dernieres parties, qui contribuoient à faire la semence, elles ne perdent aussi la puissance de se perpetuer & en mesme temps le droit d'être reputées parmy les femmes, faute de l'écoulement periodique de leurs regles.

Il est donc certain que la portion la plus subtile de la semence des femmes, ou si l'on veut des vapeurs feminaires, sont la principale cause de leurs regles. Que le temperament, l'abondance du sang, l'empire des Astres, & les autres causes que l'on apporte pour l'ordinaire sur cette matiere, n'en sont que des causes secondes & éloignées, qui contribuent à faire les regles plus ou moins abondantes, & non à les faire paroître plus ou moins souvent.

La quantité du sang des regles ne doit pas passer 18. ou 20. onces. Cette quantité n'est pas toujours égale dans toutes les femmes, les unes perdent peu en beaucoup de temps, & les autres beaucoup en peu de temps

temps. Je fay que Mademoiselle L.... n'a que 12. jours libres dans un mois, ses regles estant si abondantes pendant 18. jours, qu'elles peuvent être mises au nombre des choses qui arrivent contre les loix de la Nature. Ainsi il n'y a rien de déterminé, ny pour la quantité du sang, ny pour le temps que les regles doivent durer. La santé, la maladie, le temperament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la saison, la temperature de l'air & beaucoup d'autres choses changent tout dans ces fortes d'évacuations.

ARTICLE. VI.

Observations curieuses sur les divers tems de la formation de l'Homme.

Toutes les parties & toutes les humeurs sont disposées pour la génération d'un enfant dans l'un & dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en estat de se joindre amoureuxment, & cette jeune fille sent que la Nature l'excite à se perpetuer par le moyen de la génération. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour faire un enfant, & ses parties amoureuses sont si disposées à le former qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On pourroit comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire la paille aussi-tost qu'on la luy presente.

La

La femme n'a donc pas plustost receu la matiere de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes parts pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux éjaculatoires, (p) afin que s'y mêlant avec la fienne, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de nôtre corps & de nôtre ame s'unissent, & se mêlent pour ne faire qu'un composé, & c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui fait tout ce que nous faisons, semble s'être comme obligé d'y envoyer un entendement, qui, selon la pensée de *Saint Gregoire de Nice*, doit avoir soin de tous les organes du corps, où il doit loger pour regler ensuite les occupations qu'il y doit faire, & les mœurs qu'il y doit suivre, afin, ajouste-t-il ailleurs, qu'il n'ait pas un jour à reprocher à Dieu, d'avoir eu un corps & une ame qui n'auroient pas eu les dispositions nécessaires pour suivre ses preceptes secrets, & ses mouvemens intérieurs.

Un homme qui a fait luy-mesme le Luth dont il doit jouer, n'a sujet de se plaindre de personne, si son instrument n'est pas d'accord dans toutes ses parties, il estoit le maître de sa matiere, & il pouvoit l'employer & la disposer, comme il le jugeoit à propos; de sorte que l'on ne s'en prendra jamais qu'à luy seul, s'il y a un défaut dans son Luth ou un faux son dans son harmonie.

Mais, parce que ce sujet est de luy-mesme fort embrouillé, & qu'il renferme des sentimens

timens nouveaux, j'ai resolu de le partager en quatre articles, où je feray voir autant qu'il me sera possible les degrés dont la Nature se sert pour nous former dans les entrailles de nos meres.

Parce que j'auray besoin dans la suite de ce discours du mot de *conception*, pour exprimer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ay peur que l'esprit du Lecteur ne demeure souvent en suspens dans la diverse signification que je luy donne, à moins que de l'en avertir auparavant. Quand je dis donc, que la femme a conçu, & que sa conception est avantageuse, je prens alors ce terme dans une signification active. Mais, lors que je dis, que nostre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme, & non dans sa matrice, ainsi qu'on se l'est persuadé jusques icy, ce mot a alors une signification toute opposée, & on le doit prendre passivement.

*Premier degré de la formation de
l'Homme.*

IL me semble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception est un mélange de la semence de l'homme & de la femme, & qu'il n'y a rien aussi de plus incertain ny de plus caché que le lieu où cette conception se fait.

On a crû jusques icy que la matrice [†] estoit le lieu où nous commencions à estre formez, parce que l'on a presque toujours trouvé

trouvé des enfans dans sa cavité, & que l'on ne s'est pas imaginé que la conception se pût faire ailleurs. Car bien que l'on ait vû des enfans dans les cornes de la matrice, (p) on a crû cependant que ce n'estoit que contre les loix de la Nature qu'ils se formoient dans ces petits conduits, & l'on ne s'est pas persuadé que c'estoit là que la Providence par ses ordres secrets avoit déterminé de leur donner le commencement de la vie. J'avouë que le sentiment, qui establit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice, est plein de difficultés, & que l'on a besoin de raisons & d'experience pour en être convaincu.

1. Puisqu'après les embrassemens amoureux, on n'a jamais trouvé de semence dans le cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans ses cornes, pourvû que la femme soit saine & feconde, on m'avouëra qu'il y a lieu de croire, que nous sommes plustost formez dans ces petits conduits, que dans un autre lieu, puis qu'il y a de la matiere pour la Generation.

En effet, toute l'exactitude que j'ay pû apporter en dissequant beaucoup de chiennes, qui s'étoient depuis peu accouplées, n'a servi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je suis, savoir, qu'il en arrivoit de mesme dans les femmes: & que la conception se faisoit plustost dans les cornes (p) dans la trompe, ou dans les vaisseaux ejaculatoires de la matrice, ainsi qu'on voudra les appeller, que dans la cavité de cette partie.

2. Il n'y a point de sang qui passe plus viste dans les arteres, ni de chyle qui le distribuë plus promptement dans les vaisseaux lactées, que la semence du malle s'insinuë dans la matrice des animaux, ce qui a fait croire à *Harvée*, qui a eventré pour ce sujet un nombre infiny de biches, que la conception se faisoit d'une autre sorte, qu'on ne s'estoit imaginé jusques alors. Il a crû, mais d'une maniere particuliere, que, parce qu'il n'avoit rien rencontré, ny de la semence du coq, ny de celle du cerf dans les parties secretes de la Poule & de la Biche, après s'estre accouplées, l'une & l'autre, il falloit que la semence du malle, ou n'eust pas entré dans les lieux, ou si elle y estoit entrée qu'elle en fust sortie en y laissant son impression & son caractere. Sur cela il a formé ce sentiment, que la generation se faisoit de la mesme sorte qu'un homme pestiferé communique son mal à un autre, savoir, par le moyen de la contagion ou de quelques esprits invisibles, ou encore comme un fer, qui a touché depuis peu une pierre d'ayman, attire un autre fer par la vertu qui luy a esté communiquée, si bien ajoûte-t-il, que la conception de l'enfant se fait ny plus ny moins que celle de nos pensées. Nos yeux voyent des objets, nôtre memoire en conserve les idées, & nôtre ame en conçoit les consequences. Tout de mesme on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas parce que la semence de l'homme est présentée à
sa

sa matrice: mais parce qu'elle l'a touchée & luy a communiqué sa vertu. C'est ainsi, dit-il, que le vingtième œuf d'une poule est fécond par l'impression que la semence du coq a faite sur le corps de la poule qui n'en a esté touchée qu'une seule fois.

Mais, sans m'arrester à cette opinion qui me paroist trop metaphysique dans les ouvrages de la Nature, continuons à prouver que la véritable union de la semence de l'homme & de la femme, que nous appelons conception, se fait d'une autre maniere plus naturelle.

Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses avant ou après leurs regles qu'en tout autre temps: la Nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce temps-là beaucoup plus sujetes à concevoir.

Si le fœtus se formoit dans la cavité de la matrice, quelle apparence y a-t-il qu'il pût résister au flux des regles qui doivent couler en abondance du fond de cette partie? L'enfant à venir en seroit détruit, & la matrice étant toute humectée, ne sauroit le retenir ny l'empêcher d'en sortir avec le sang, & ainsi il ne se feroit point alors de conception au commencement des regles, ce qui est contraire à l'expérience. Il en arriveroit de même sur la fin des fleurs, car la matrice est encore alors trop humide pour pouvoir conserver le présent qu'on luy a fait, elle le rece-

recevroit plutoſt 15. jours après, parce qu'estant plus ſèche, elle ſeroit plus diſpoſée à preſſer la ſemence qu'on luy auroit donnée.

Mais, parce que l'experience nous apprend que la conception qui ſe fait entre les regles n'arrive pas ſi ſouvent, que celle qui ſe fait immédiatement avant ou après, je ſuis obligé de croire que la conception ſe fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en ſaurois trouver de plus propre à cet uſage que les cornes (p) de cette partie où ſouvent l'on a trouvé des enfans formez. Car, au commencement & à la fin des regles, tous les vaiſſeaux de la matrice ſont ouverts, ou pour ſe decharger (efgh) de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir (f) la ſemence qu'on leur preſente.

C'eſt ainſi que le fœtus peut éviter les deſordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la groſſeſſe ; au lieu qu'il ne ſauroit ſ'en garantir, ſ'il commençoit à ſe former dans la cavité de la matrice.

3. Les Anciens ont ſceu auſſi-bien que nous, que la matrice des femmes n'avoit qu'une ſeule cavité: ils nous ont pourtant laiſſé par écrit que les femmes groſſes ſentoient plus de douleur & de mouvement d'un coſté que d'autre, ce qui ſe trouve encore aujourd'huy conforme à l'experience. Car les Medecins, qui ſe ſont appliquez à connoître les effets & les circonſtances de
la

la grosseſſe, ont appris que les femmes ſentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un coſté du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agitation par le mouvement de ſon cœur & des ſes petites arteres, irrite le vaiſſeau ejaculatoire (p) qu'il habite, afin qu'il ſe deſaſſe en faveur de la matrice de ce qu'il contient. Et, parce que ce vaiſſeau n'a pas aſſez d'eſpace pour elever un enfant qui a beſoin alors d'un lieu plus étendu & plus commode, pour ſes perfections, il ſ'en deſait par ſon mouvement circulaire & le jette dans la cavité de la matrice. †

On a crû juſques au temps de *Fernel* que la Pierre ſe formoit dans la veſſie, où elle ſe trouve preſque toujours; mais depuis que l'on a eſté deſabuſé de cette opinion, l'on croit, ſelon les experiences que l'on en a, que les reins luy donnent les premiers commencemens. Car les douleurs qui precedent la Pierre de la veſſie nous font bien croire que c'eſt dans les reins que la Pierre a eſté d'abord formée. Tout de meſme les petites douleurs & les mouvemens delicats, & preſque imperceptibles, dont ſ'apperçoivent dans l'un ou dans l'autre de leurs coſtez les femmes enceintes les plus ſenſibles, me font conjecturer que l'enfant commence à ſe former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La ſubſtance de ces vaiſſeaux, leur figure, leur action, & leur uſage ſont fort convena-

venables à cet employ. Ils sont d'un sentiment exquis, étant tout membraneux & charnus pour s'élargir, & pour sentir les irritations du fœtus, leur figure est fort propre à se décharger de ce qu'ils contiennent : ils sont presque toujours pleins de semence, & ont un mouvement par lequel ils se défendent de ce qui les presse & de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les suffocations de matrice, & je puis assurer avoir vu plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ay disséquées en vie, qui estoit à peu près semblable à celui de nos boyaux que nous appellons peristaltiques.

Ce sont donc les petits mouvemens des cornes de la matrice que les femmes grosses sentent d'un costé où d'autre, qui nous font croire que l'enfant y reçoit ses premiers traits.

Mais encore, comment est ce que la conception se pourroit quelquefois faire après les grandes cicatrices que la matrice a reçues, si elle ne se faisoit hors de sa cavité ? Car nous savons selon mesme le rapport de *Roussel* & de *Bauhin*, que quelques femmes ont conçu après qu'on leur a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont souffert de grands abscesses. La matrice ne seroit point alors en état de faire son action. Elle seroit trop mal formée ; & les membranes affoiblies & desséchées par les playes ne pourroient se comprimer, & se resserrer pour la conception : au lieu que recevant de ses cornes l'enfant qui a
esté

esté formé, elle n'a ensuite qu'à le contenir & à le conserver jusques à sa dernière perfection.

5. D'ailleurs, pour confirmer ma pensée, je puis dire ce que l'expérience m'a appris sur cette matiere. Je connois quelques femmes qui ont toujours accoustumé de se coucher sur le côté droit, lorsqu'elles dorment avec leurs maris, & c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées, & qu'elles conçoivent presque toujours des garçons. On ne sauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme étant receüe dans la matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, ne peut tomber par son propre poids que dans la corne droite, où les garçons sont le plus souvent formez. C'est une remarque qu'a fait *Rhasis* aussi bien que moy, lors qu'il dit; que les femmes qui se couchent ordinairement du côté droit ne font presque jamais de filles.

6. D'autre part, j'ay souvent observé aussi-bien que *Fallope*, que la chair de l'arrière-faix n'estoit jamais au milieu du fond de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'après un mois ou environ, la boule, où est renfermé l'enfant, estant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchure du vaisseau, d'où elle sort, ce qui n'arriveroit pas de la sorte, si la conception se faisoit dans la cavité de
la

la matrice, comme on le peut voir dans les figures 10. & 11.

7. Au reste, *Riolan*, un des plus celebres Anatomistes de nôtre siecle, autorise mon opinion, lors qu'il dit avoir souvent trouvé des enfans formez dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort qui estoit d'un pied de long, & qui sortit du fond de la matrice de cette pauvre femme, qu'*Harvée* vouloit faire couper, ne sortit d'autre lieu que de l'un de ses vaisseaux ejaculatoires.

8. Je trouve dans mes memoires qu'il y a environ 23. ans qu'un vieux Medecin, appelé *Jean Critier*, personnage très sçavant & très-sincere, me raconta à Paris une Histoire, que Monsieur *Mercier* Medecin de Bourges, qui vivoit encore alors, luy avoit faite de cette sorte. La femme de Monsieur *Agard* Lieutenant criminel de cette ville-là, de la santé de laquelle ce dernier avoit le soin, devint grosse, & se porta assez bien jusques au quatrième mois, après quoy, elle souffrit des foibleesses & des douleurs extrêmes aux reins & dans le ventre, principalement du côté droit. Tout cela l'épuisa tellement qu'elle mourut sans pouvoir se delivrer. On l'ouvrit de 2. Janvier 1614, on trouva une fille longue de 7. pouces dans la corne droite de la matrice, la matrice estant alors dans sa figure & situation ordinaire, si bien qu'après cela on peut dire que la conception se fait ailleurs que dans la cavité de la matrice, & que le fœtus estant déjà assez grand, & ne

S

pou-

pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes , il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs , ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encore apporter icy l'autorité d'*Hippocrate* , qui dit, en parlant de la superfétation des femmes, que, si le *fetus* est descendu dans la matrice, lorsque la femme engendre une seconde fois, ce second *fetus* ne peut vivre, & la femme en fait une fausse couche. La raison en est evidente, car, comme ce dernier *fetus* ne se forme pas dans le lieu que la Nature a destiné pour la conception des enfans, il ne peut aussi trouver de quoy ailleurs & pour se former & se pour nourrir. *Aristote* confirme cette opinion & l'experience l'autorise. Car nous voyons que les secondes conceptions qui se font dans le premier mois de la grossesse réussissent pour l'ordinaire, que la femme nourrit l'un & l'autre de ses enfans, & qu'elle les met au monde comme s'ils estoient conçus dans le mesme moment. Mais, si la superfétation arrive quelques mois après le premier *fetus* formé, & après que les cornes de la matrice sont embarrassées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant mesme qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre, ce que l'histoire que rapporte *Aristote* sur ce sujet confirme clairement.

Après tout cela, l'on peut donc conclure que la conception se fait selon les loix de la Nature

Nature dans les cornes de la matrice & non dans sa cavité. Mais, *Kerkringe*, *Warthon*, *de Graaf* & quelques autres Medecins modernes sont d'un autre sentiment, puis qu'ils ne peuvent croire que la conception se fasse, ny dans la cavité de la matrice (a) comme l'ont crû les Anciens, ny dans les cornes, (b) comme je le pense ; mais ils soustiennent qu'elle se fait dans les testicules des femmes, (c) lesquels sont pleins d'œufs, (d) comme est l'ovaire des oyseaux : si bien que renouvelant la pensée des Poëtes anciens, qui publioient qu'*Helene* avoit pris sa naissance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir & prouver ensuite cette opinion par des raisons & par des experiences suffisantes.

Ils assurent donc que les testicules des femmes (c) sont de veritables ovaires où les hommes commencent à se former : Que les vesicules, (e) dont ces parties sont composées sont pleines d'une liqueur semblable au blanc d'œuf, laquelle, (voye la fig. 6.) selon le sentiment de tous les Anatomistes, est la semence de la femme : Que cette semence étant rendue feconde par les parties deliées & spiritueuses de la semence de l'homme, qui étant dardée dans la matrice (a) se fait passage dans les trompes, (b) pour entrer ensuite dans les testicules de la femme, (c) communique sa vertu prolifique à l'œuf, ou aux œufs, (d) qui sont les plus près des membranes des testicules, ou les plus

disposez à recevoir son impression seconde, quand il s'en engendre un ou deux fetus : Que l'une des trompes (b) se courbe alors, pour communiquer à l'œuf, (d) qui est disposé dans l'ovaire à recevoir ce qu'elle a reçu de la matrice : (a) Qu'en ce temps là ces mêmes trompes (b) demeurent quelque temps comme colées au testicule en (f) pour y faire une impression de fécondité, ou pour recevoir l'œuf, (d) où l'homme commence déjà à se former, ce qui se fait dans les Lapines au troisième jour, & peut-être dans les femmes quatre ou cinq jours après leur conception, comme le pense *Kerkringe* : Que les vesicules (e) d'un côté, les boules ou les œufs [d] de l'autre, [c'est ainsi qu'ils les appellent indifferemment] se grossissent pendant quelque temps dans le testicule, [c] & que l'enveloppe ou la vesicule, [e] qui contient la semence de la femme, & qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi & se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'homme, qui sont les agens de la creature à venir, & de fournir aussi à la boule des humeurs pour la formation & pour l'entretien de l'homme à venir : Que cette même semence seconde [d] prend d'autres enveloppes que la substance glanduleuse qui l'enveloppe, (e) & que ces enveloppes sont le *Corion* & l'*Amnios* du fetus : Que l'etuy où l'enveloppe glanduleuse [e] s'ouvre pour laisser couler par un mamelon,

(g)

(g) qui se forme sur les membranes du testicule l'œuf fecond (d) qui entre dans la trompe (b) par la propre vertu du testicule, ou par sa propre disposition: Que pour cela la trompe (b) embrasse étroitement avec sa frange (h) une grande partie du testicule: (c) Qu'ensuite cet œuf fecond (d) étant tombé dans la trompe (b) tombe aussi dans la cavité de la matrice (a) où il se meurit pour ainsi dire, & devient un fœtus parfait: Qu'enfin l'œuf fecond est distingué des Hydatides, qui sont plusieurs petites boules, qui se tiennent par leur queue à leur grappe de chair, comme les grains de raisins sont attachez par leur grappe de bois, comme le marque la figure 7. qui est au chap. des fardeaux & des faux germes, au lieu que les œufs feconds (d) où le fœtus se forme manquent d'attache, & descendent ordinairement seuls du testicule (c) dans les cornes (b) & puis dans la cavité de la matrice. (a)

Cela étant donc ainsi établi, ils concluent que le fœtus prend son origine dans le testicule de la femme, & non dans ses cornes, ny dans la cavité de sa matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucoup plus de difficulté que celle des Anciens que nous avons examinée & réfutée ensuite; car elle soutient tant de choses qui me semblent impossibles, & qui ne peuvent être bien expliquées par ceux mêmes qui la soutiennent, que je

ne m'étonne pas, s'il y a aujourd'huy si peu de Medecins qui ayent embrassé ce party.

I. En effet, peut-on concevoir que la trompe (b) se courbe en (f) & fasse obeïr le ligament large, (i) sans que la femme sente son mouvement, & son ply qui ne se peut faire sans douleur? & le testicule (c) qui est attaché à ce ligament, & qui flotte dans la cavité du ventre, peut-il estre si stable, qu'il demeure toujours dans sa situation, & qu'il attende la jonction de la trompe (b h) pour recevoir l'impression genitale de la semence du male qui y est renfermée? En verité, on fait faire ces mouvemens à ces parties-là, pour apuyer le sentiment où l'on est, & pour flater sa prevention.

II. D'ailleurs, qu'ils fassent la semence de l'homme si déliée & si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle entrer dans le testicule (c) par les pores de deux fortes membranes dont il est revêtu? Et où montreront-ils une semblable demarche que fait la Nature dans le corps de la femme? Les esprits animaux qui sont imperceptibles ont des conduits, par où ils passent, & la semence de l'homme qui est plus grossiere n'en aura pas?

III. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf (d) rendu fecond & animé, qui est alors gros comme un pois verd, puisse se faire passage à travers les enveloppes glanduleuses (e) & à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe (h) par la jonction (f) sans

Fig. 6.





(f) sans que la femme en ressente rien ? Ces membranes sont elles moins sensibles que celles du reste du corps, & si la membrane est un nerf aplaty, comme le pense *Galien* peut-elle se rompre sans douleur ? De plus, le mammelon (g) que *Graaf* a inventé se rencontre-t-il dans toutes les femmes, comme il nous l'assure ; & n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir, pour couvrir l'aveuglement où il est ?

IV. Au reste, cette solution de continuité est-elle selon les loix de la Nature qui en a tant d'horreur ? & a-t-on vu quelquefois dans la femme de pareilles choses ? J'avoüe qu'on a remarqué des parties se dilater d'une maniere extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'accouchement, mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre & s'ouvrir selon les loix de la Nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcez.

V. En un mot, peut-il se faire une playe, sans un épanchement de sang ? & ce sang extravasé & hors de ses vaisseaux se peut-il conserver sans se corrompre, & sans que la femme s'en apperçoive ?

VI. La playe que la boule aura faite en fortant du testicule, & l'ulcere qui s'en ensuivra peuvent-ils se consolider & se cicatriser dans une partie spermatique comme sont les parties du testicule de la femme, [c] sans que la femme en ressente de la douleur ?

VII. Enfin, le testicule a-t-il un mouvement sensible ou insensible pour se deffaire de l'œuf qu'il contient? Et cette vertu expultrice, que *Graaf* a imaginée, peut-elle jeter l'œuf dehors par sa propre disposition, comme si c'étoit un excrement fâcheux?

Toutes ces difficultez m'ont contraint d'abandonner ce party, & m'ont fait dire en moy-mesme, comment y a-t-il des personnes de bon sens qui peuvent l'embrasser? Cependant, comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connoissons pas les causes, celle-cy pourroit bien être de ce nombre-là; car, s'il est vray ce que l'on vient de m'affurer que *Monfieur du Verney Anatomiste du Roy*, fit voir à Paris en 1691. un testicule de femme qui contenoit une espece de tête, dans laquelle on remarquoit la fente d'un œil avec deux paupieres garnies de glandes ciliaires, & d'une espece de fourcil orné de poil, qui étoit au dessus, un front d'où sortoit un toupet de cheveux avec une eminence garnie de trois dents molaires disposées en triangle, de la grosseur de celles d'un enfant de quatre ans; trois autres dents dans la face anterieure de ce monstre, & à la posterieure cinq autres, savoir, trois incisives & deux petites molaires: si cette histoire est, dis-je, veritable, comme plusieurs personnes me l'affurent, nous pourrions dans cette occasion suspendre nostre sentiment, jusqu'à ce que la curiosité & le travail des Anatomistes nous pust faire voir quelque

quelque autre formation de fœtus dans le testicule d'une femme. Car, comme un sentiment ne peut solidement être appuyé dans la médecine sur une seule expérience, qui souvent est un jeu de la Nature, il faut attendre que l'on nous ait fait voir quelque autre chose de réel dans la même partie, pour être persuadé que l'homme y prend ses principes, & qu'il commence à s'y former.

La conception n'est pas plutôt faite que Dieu par les ordres qu'il a luy-même établis, crée un entendement humain pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet entendement y est envoyé en qualité d'Ambassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa négociation, & qui doit représenter par tout où il se trouve le caractère du maître qui l'envoie.

Cet entendement se mêle avec l'ame, ou plutôt se joint ou s'unit à sa substance, & ce qui nous surprend encore plus, aux esprits & au corps de l'homme, pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il seroit difficile de s'imaginer comment se joignent ces substances si éloignées entre elles, si l'expérience ne nous en convainquoit à tout moment. Car, si mourrir est la desunion de ces parties, vivre sera assurément l'union & la société de ces mêmes substances.

Si j'estois obligé de prouver icy l'union des 4. parties qui nous composent, entre toutes les preuves que je pourrois choisir, je n'en saurois trouver de meilleure que celle

que me fournit *Saint Gregoire de Nice*, lors qu'il dit que *puisque Dieu qui est un être infiny s'est meslé & s'est uny sans confusion toutefois à l'ame & au corps de Jesus-Christ, qui est une creature, nous pouvons croire que nostre entendement peut se joindre à nostre ame & à nostre corps par des decrets d'en-haut, de sorte que de ces deux premieres substances il ne s'en fasse qu'une seule forme dont nous soyons animez.*

La semence de l'homme estant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice fait enfler la semence de la femme, & luy sert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des causes de sa prompte distribution est une matiere sereuse & spermatique, qui se trouve dans la matrice d'une femme feconde, & qui se mesle avec elle pour luy servir de vehicule. Cette matiere vient des vaisseaux & des glandes de la matrice & de son col par l'expression de ces parties, par la foule des esprits qui s'y portent, par le plaisir & le chatouillement que la femme y ressent. L'activité de l'ame de la semence de l'homme, & l'abondance de ses esprits ne contribuent pas peu à l'y faire entrer precipitamment. La petite valvule [s] figure 5. 9. & 11. qui est à l'embouchure du vaisseau ejaculatoire [b] figure 6. favorise aussi l'entrée de cette mesme matiere. Elle est lâche avant & après les regles, pour faciliter la conception qui se fait en ce temps-là plutôt que dans un autre. La membrane interne
de

de ces vaisseaux a tant de replis, & le conduit qu'elle forme a l'embouchure si étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui y est un fois entré, en puisse sortir que dans son temps.

Il seroit bon de remarquer icy ce que nous avons observé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme avoient trois ou 4. petites cellules, (p) figure 5. qui servoient comme de forme ou de mesure à la semence de la femme & à la matiere de chaque enfant, c'est pour cela que quelques Jurisconsultes ont cru que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septième. La matiere qui forme la semence de la femme vient peu à peu des testicules, & est filtrée au travers de la substance nerveuse des vaisseaux ejaculatoires. (k) figure 6. Cet excrement des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaisseaux prend la figure de la cellule qui le reçoit, & la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans le corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince & delicate qui forme une boule, quand cette boule ou cet œuf a esté rendu fecond par la semence du mâle. Cette membrane n'est pas si ferme ny si dure dans le lieu que la boule a reçu la dernière goutte de semence, qu'elle est ferme ailleurs, & c'est par là que la semence de l'homme se communique à celle de la femme, comme la semence du Coq se com-

munique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ay remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'après le premier jour, l'ongle du jaune, la cicatrice, ou le petit point blanc, ainsi qu'on voudra l'appeller, qui est environné d'un cercle jaune obscur, estoit beaucoup plus grand qu'il n'estoit, avant que d'avoir été couvé. Le 2. & le 3. jour la tache s'estant augmentée presque de deux fois autant, j'ay jugé que l'ame du poulet residoit dans cette partie, que c'estoit par là que la semence du coq estoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former, puisque j'y remarquois un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de la femme, s'il m'est permis de comparer les bestes aux femmes, que se communique l'ame de l'homme avec toute la matiere qui la porte: ce qui arrive au mesme instant que la conception s'accomplit, & c'est aussi alors, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroist pour disposer toutes les parties à obéir ensuite à ses ordres.

Comme les fruits jouissent de la mesme ame que les arbres auxquels ils sont attachez, & qu'en estant desunis ils portent dans leurs semences des principes semblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont esté detachez; ainsi la boule de la semence de la femme estant attachée au vais-

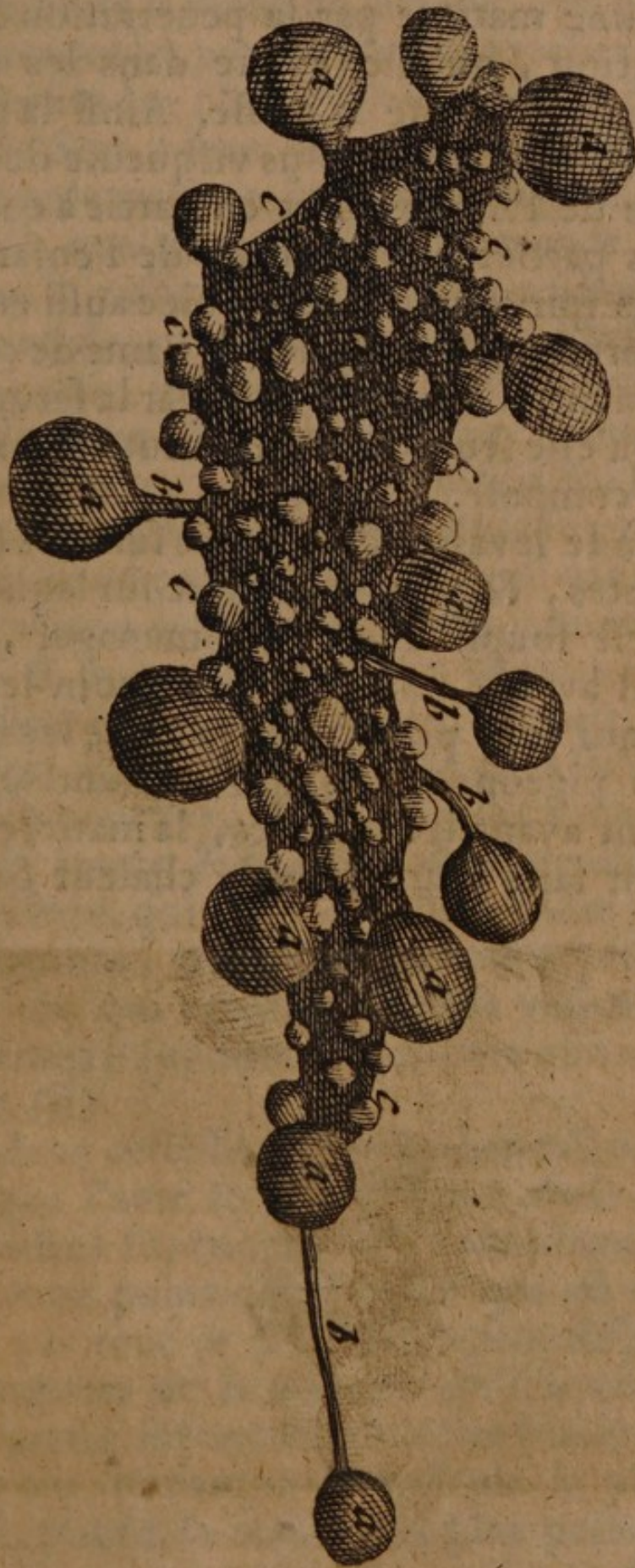
vaisseau ejaculatoire, jouit alors de la même ame que la femme ; mais, dès que cette boule a esté renduë feconde par la semence de l'homme, qui s'y est mêlée: alors elle a un principe independant & une ame particulière.

Ce qui me fait croire que cela est de la sorte, c'est ce que je vis la nuit du 23. Janvier 1680. Mademoiselle L. après de pressantes tranchées rendit environ 200. boules ou petits œufs sans coquille. (a) Et c'est ce que quelques Anatomistes modernes ont appelé fort improprement *Hydatides*. (a) Chaque boule estoit attachée par sa petite queue (b) qui tenoit à des fibres charnuës, tissuës & entrelassées ensemble. La moitié des boules estoient grosses comme le bout du doigt (a) & l'autre moitié comme de petits pois. (c) Elles estoient toutes transparentes & la membrane qui les couvroit estoit assez dure. L'humeur qui y estoit contenuë estoit claire & en quelque façon gluante. Elle estoit un peu salée & âpre au goust, & je ne doute pas que ce ne soient de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice, quand elles sont prolifiques. Comme celles-cy n'avoient pas esté renduës fecondes par la bonne semence du mary, & que les vaisseaux ejaculatoires les avoient rejetées comme inutiles, c'est de là sans doute qu'estoit venu ce faux germe, comme on le voit dans les fig. 6. & 7.

Les semences de l'homme & de la femme étant mêlées se communiquent l'une à l'autre leurs qualités reciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme avec son odeur vireuse & sulfurée penetre toutes les parties de la semence de la femme, & en fait mouvoir tous les petits corps. Et la semence de la femme étant d'une substance un peu visqueuse, & d'une qualité un peu âpre, n'obeit pas si-tôt à la penetration des qualités de celle de l'homme. Ainsi l'action est lente, & les mouvemens de toute la matiere enflée en sont languissans: si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation du fœtus avant le 9. ou le 10. jour, ou pour mieux dire avant le 14. après lequel on peut observer les vessies transparentes, (d) & ensuite la goutte de sang & le point saillant, qui par son mouvement donne des marques assurées de vie. Si bien que ceux, qui nous ont assuré avoir decouvert quelque chose au sixième ou au huitième jour, après la formation du fœtus, nous ont voulu assurément surprendre.

Mais, avant que de passer outre, decouvrons la maniere dont la Nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies: car puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commencions à être formez.

Nous savons que le levain a deux sortes de substance: la plus grossiere devient de
mes-



mesme nature que la matiere avec laquelle on la mesle, & la plus subtile fait lever cette mesme matiere par sa penetration & par l'agitation, qu'elle excite dans les corps differens de toute la masse. Ainsi la partie la plus terrestre & la plus visqueuse de la semence de l'homme sert en partie à composer les parties spermatiques de l'enfant, & la plus spiritueuse est employée aussi en partie à produire les esprits & l'ame de ce même enfant. Ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle seule cause dans toute la matiere qui le compose.

Plus le levain a des parties subtiles & penetrantes, & plus la matiere sur laquelle il agit est souple & aisée à menager, plus aussi il avance son action : temoin les garçons qui sont plustost formez que les filles, & les pigeons mâles qui naissent le plus souvent avant les femelles, la matiere dont ils sont faits ayant plus de chaleur & d'esprits.

Fig. 8.



La semence de l'homme fermente donc peu à peu toute la masse de la boule, en précipitant toutes les parties les plus grossières, & en élevant les plus agitées & les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissout & en ouvre la matiere, la sulfurée la précipite, & la qualité âpre de la semence de la femme la rassemble & l'endurcit si bien, qu'au bout de 10. ou de 12. jours, il se fait dans la partie inferieure de la boule une goutte d'eau transparente & claire, comme un crystal fondu, (d) qui est l'elixir & l'extrait des esprits de l'homme & de la femme. Cette petite ampoule d'eau (d) se divise ordinairement en deux, & quelquefois en trois parties, si nous en croyons *Cognatus* & *Felix Platerus*. Le dernier dit avoir vû une femme qui faisoit presque tous les ans de fausses couches, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la grosseur d'une noisette, qui estoit couverte d'une petite peau mince, que l'on pourroit appeller *Amnios*, & qui renfermoit trois vesicules transparentes, (c) dont l'inferieure estoit la plus pâle. (d)

C'est dans cette humeur diaphane & crystalline que l'ame se place, pour obeïr de là aux ordres superieurs de l'entendement qui n'occupe point de lieu, & qui est cependant par tout ce petit corps pour disposer ses organes de la maniere qu'il le veut. Dans la partie inferieure de cette boule où ce Medecin remarqua la vesicule la plus pâle, est placée la matiere la plus pesante
des

des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le cerveau qui est la partie dans les enfans la plus grande, la plus pesante & la plus froide ; aussi observons-nous que la teste des enfans qui sont dans les entrailles de leurs meres est toujours en bas, lors qu'elle est située selon les loix de la Nature.

En effet, on apperçoit une goutte d'eau transparente qui se forme au commencement du 3. jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute point que ce ne soit là que le coeur se place pour faire ensuite tous les organes qui peuvent servir à son mouvement.

Ce petit corps qui se forme dans les entrailles de sa mere est deja comme un enfant émancipé qui n'a besoin d'aucune autre conduite que de la sienne propre pour mettre toutes ses parties en ordre & pour les placer où elles doivent être. Cependant la Nature qui prévoit les besoins de cet Embryon enfile le conduit où il se forme, & tire peu à peu des testicules & de quelques petits vaisseaux nerveux qui se glissent de la matrice aux cornes, les alimens qui luy sont necessaires. Elle en fait de mesme de l'autre costé. Elle envoie de la matiere à la corne vuide aussi-bien qu'à celle qui est pleine. Et ainsi ces vaisseaux ejaculatoires s'enflent tous deux presque egaleement. Et j'en ay vû qui estoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le 14. jour après la conception plus
ou

ou moins selon la chaleur de la matrice, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition du temps & de la saison, & enfin le temperament de la femme & de la matrice mesme, il naist dans l'une des ampoules transparentes un point rouge ou une goutte de sang, (e) qui s'agite d'elle-mesme, & je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur ou le cœur mesme, qui par ses premiers mouvemens de dilatation & de resserrement veut se fabriquer des organes, pour donner la vie au petit enfant qui commence à se former. Car, comme c'est à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, après leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner & à les nourrir.

J'avouë que je suis en peine de dire si le sang est formé avant le cœur, ou le cœur avant le sang, mais, quoy qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais, parce que la fermentation a donné l'estre à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ebullition, qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné après le 3. jour un œuf

œuf de poule couvé auront observé aussi bien que moy qu'auprès de la cicatrice, où s'estoient formé les trois vesicules claires comme l'eau coulante d'un rocher, il paroît une goutte de sang que l'on appelle fort à propos le point saillant, (e) puisqu'il a des mouvemens reglez, & qu'il se resserre & s'élargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui se forme la premiere dans le blanc de l'œuf auprès de la cicatrice par l'industrie de l'ame qui y reside, est celle qui doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de sang qui paroît 14. jours après nostre conception est une partie principale de nôtre corps, l'organe de toutes les operations de l'ame, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siege de la chaleur naturelle, le thrône de l'humide radical par lequel nous vivons, en un mot, l'extract de l'ame de nos parens & une chose qui a du rapport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

*Second degré de la formation de
l'Homme.*

LA boule animée demeure encore dans le lieu où la Nature l'a d'abord placée. Elle ne s'enfle guere, parce qu'elle ne reçoit presque point d'humeur qui puisse abondamment se communiquer au petit projet qui s'y forme. L'entendement qui y est renfermé est alors occupé à bâtir un domicile

micile pour sa demeure, il a assez de matiere chez luy, sans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui luy sont necessaires. Il a déjà menagé ce qu'il y avoit de plus spiritueux, dont il a fait comme une matiere de verre fondu, où il a place le point saillant. [e] fig. 8. Il pretend de ce point distribuer la matiere & les esprits pour former & nourrir les parties principales qui doivent estre fabriquées les premieres.

Il ne faut pas s'étonner si de la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changemens semblables ne sont pas extraordinaires dans la Nature, ny au dessus de ses forces: car, si les semences de nos parens viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une substance pareille? Les alimens de quelque couleur qu'ils soient se changent dans l'estomac en une matiere blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge, & du rouge en blanc par le melange de diverses liqueurs, si bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner, si avec du blanc l'ame, ou plutôt l'entendement, fait du rouge, & si de la semence de nos parens, il se forme du sang & des humeurs rouges.

Le 20. jour, la generation s'avance d'une maniere surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant, & s'agitant avec force pour obeir au Maître qui le
com-

commande , il commence à fraper doucement le vaisseau (b) fig. 6. où il est renfermé, & à l'irriter par ses petits battemens. Ce conduit qui en sent l'agitation commence aussi à en être émeu & à faire de petits mouvemens peristaltiques & serpentins, pour se decharger en faveur de la matrice du riche depoit que la Nature luy a confié.

Cependant le cœur semble alors estre partagé en deux parties qui representent ou ses petites oreilles, ou ses ventricules. Il se meut sans cesse par les esprits & par la fermentation de son sang. Et, comme l'ame perfectionne le cœur de son costé, le cœur darde aussi du sien par ses mouvemens réiterer un peu de sang dans les petits conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavités : tellement que l'on apperçoit alors deux petits fils rouges sortir du point saillant qui se produisent & s'allongent ensuite avec le temps.

Au dessous du cœur on voit toujours une autre petite vessie un peu pâle de couleur de corne, comme l'a remarqué *Cognatus* : qui croist plus que le reste, & je ne fais aucun doute, ainsi que je l'ay remarqué ailleurs, que ce ne soit le Cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'*Aristote*, & qui doit aussi de son costé travailler à la formation des parties spermatiques, comme le cœur fait du sien à la fabrique des sanguines. (d) fig. 8.

Le sang avec l'entendement fait toutes choses dans la formation d'un enfant, & , si dans les premiers mois de la generation, il nous est impossible d'appercevoir du sang, qui vienne des arteres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, spermatique & nerveuse qui y est incessamment portée ne laisse pas pourtant de le nourrir, & de venir de la plus pure portion du sang de la femme. Le sang est fait de deux sortes de matiere, l'une est cuite & l'autre est cruë. Celle-cy n'est autre chose que le chyle qui n'est pas encore sang, & qui pourtant est amy de la Nature. Cette derniere humeur est la matiere qui est si abondante dans la femme grosse ou accouchée, & qui sert à nourrir son enfant : Car cette matiere se filtre par des pores qui luy sont propres, & sert ensuite à nourrir & à faire croître l'enfant. Outre que la semence de l'homme qui a communiqué sa vertu fermentative à toute le masse du sang de la femme a rendu liquide & comme fondu, pour ainsy dire, une partie de son sang, pour servir aux mêmes usages.

Les cornes de la matrice se remplissent l'une & l'autre de cette semence pour fournir à l'Embryon l'aliment qui luy est alors plus convenable. Celle qui est vuide en est toute remplie, & l'autre qui conserve le précieux thresor de la Nature en est aussi garnie au costé de la frange, sans que cette humeur en puisse sortir. Elle s'y épaisit &
s'y

s'y embarrasse tellement parmi les fibres, qui y sont en grand nombre, que l'extrémité de ces deux vaisseaux en est entièrement bouchée.

La boule croît chaque jour d'une façon étonnante, & comme les semences jetées en terre s'enflent & se nourrissent par l'humeur qui pénètre leurs membranes, ainsi la plus subtile portion de la semence de la femme qui touche la boule se fait passage en forme de sueur à travers la petite membrane qui la compose, afin de subvenir à ses nécessités. C'est ainsi enfin que le petit œuf de poule se grossit en descendant de l'ovaire, sans qu'il soit attaché à aucune des parties de la poule, ainsi que l'expérience nous le fait voir.

Le 25. jour, tout s'avance encore plus. L'on apperçoit déjà le commencement du poumon & du foye qui naissent à l'extrémité des veines ou des artères, car il n'est pas aisé en ce temps-là de dire quels vaisseaux sont ceux que l'on voit, à cause qu'ils sont privez de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je pense que ce sont plutôt des artères que des veines. Le poumon & le foye naissent donc à l'extrémité des vaisseaux, comme l'Agaric fait sur la Melaise. Ils paroissent d'abord blanchâtres par la disposition des fibres que l'entendement y a fabriquées, & puis rougeâtres par l'arrosement du sang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croisse de jour en jour, elle n'a pourtant point d'au-

d'autre matiere pour se multiplier qu'une partie delicate de la semence, qui est conservée entre ses membranes, & qui coule des testicules de la femme, ainsi que nous l'avons observé.

On voit clairement par les demarches de la Nature qu'il se fait du sang avant le poumon & le foye, qu'il y a du mouvement avant que le cerveau soit formé, & que le corps se nourrit & s'augmente avant que l'estomac soit en estat de faire du chyle, & les boyaux de le distribuer. On voit mesme alors des excremens de la seconde coction, & le foye ne commence pas plutost à se faire que l'on y apperçoit une petite vessie de fiel distinguée par sa couleur verte.

En ce temps-là la matrice est encore vide dans quantité de femmes, (a) & les regles, qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines & plethoriques, pendant les premieres semaines de leur grossesse, ne troublent point alors la generation qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fond de la matrice & ceux de son col donnent pour l'ordinaire du sang en plus grande abondance qu'ils n'avoient accoutumé, & si cela n'arrive point ainsi, ces femmes en sont plus malades, & on les doit quelquefois saigner, de peur que le sang qui sejourne autour de leurs parties naturelles, ne cause quelque delordre, & à la mere & à l'enfant, ou que la matrice en l'humectant trop ne puisse plus être capable de recevoir le pre-

T

sent

sont que ces vaisseaux sont sur le point de luy faire.

Le 29. jour, le cerveau s'augmente considerablement, & son eau claire paroist plus abondante qu'auparavant. Le poumon est manifeste, le foye est presque fait, la rate est sur le point d'estre formée, & les reins commencent à paroistre, mais toutes ces parties sanguines ne sont pas encore tout à fait rouges. L'épine du dos & les costes ressemblent à de petites fibres. Enfin, tout se perfectionne avec une promptitude surprenante. Le cœur qui n'est pas plus rouge que les autres parties sanguines, a maintenant ses mouvemens plus forts & plus reglez. Il frappe & s'agite avec tant de force que les vaisseaux éjaculatoires augmentent aussi de leur costé leurs mouvemens serpentins.

L'enfant (b) qui est renfermé dans la boule animée croist de telle sorte qu'il presse fortement le lieu où il est. (c) En effet, il a besoin alors d'un plus grand espace pour avoir la liberté de se perfectionner, & de chercher de la nourriture qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin, c'est en ce temps-là que quelques femmes grosses des plus sensibles sentent comme le mouvement d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C. qui a eu beaucoup d'enfans a toujours senty le 30. ou le 33. jour de sa grossesse le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conçu. Cela arrive par la sortie de la boule animée & par le mouvement de l'un des vais-

vaisseaux éjaculatoires (c) qui s'en deffait. On peut connoître par là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon, ou une fille. Le premier étant ordinairement du costé droit & plustost formé que l'autre, qui demeure le plus souvent dans les conduits de la matrice jusques au 40. ou au 42. jour.

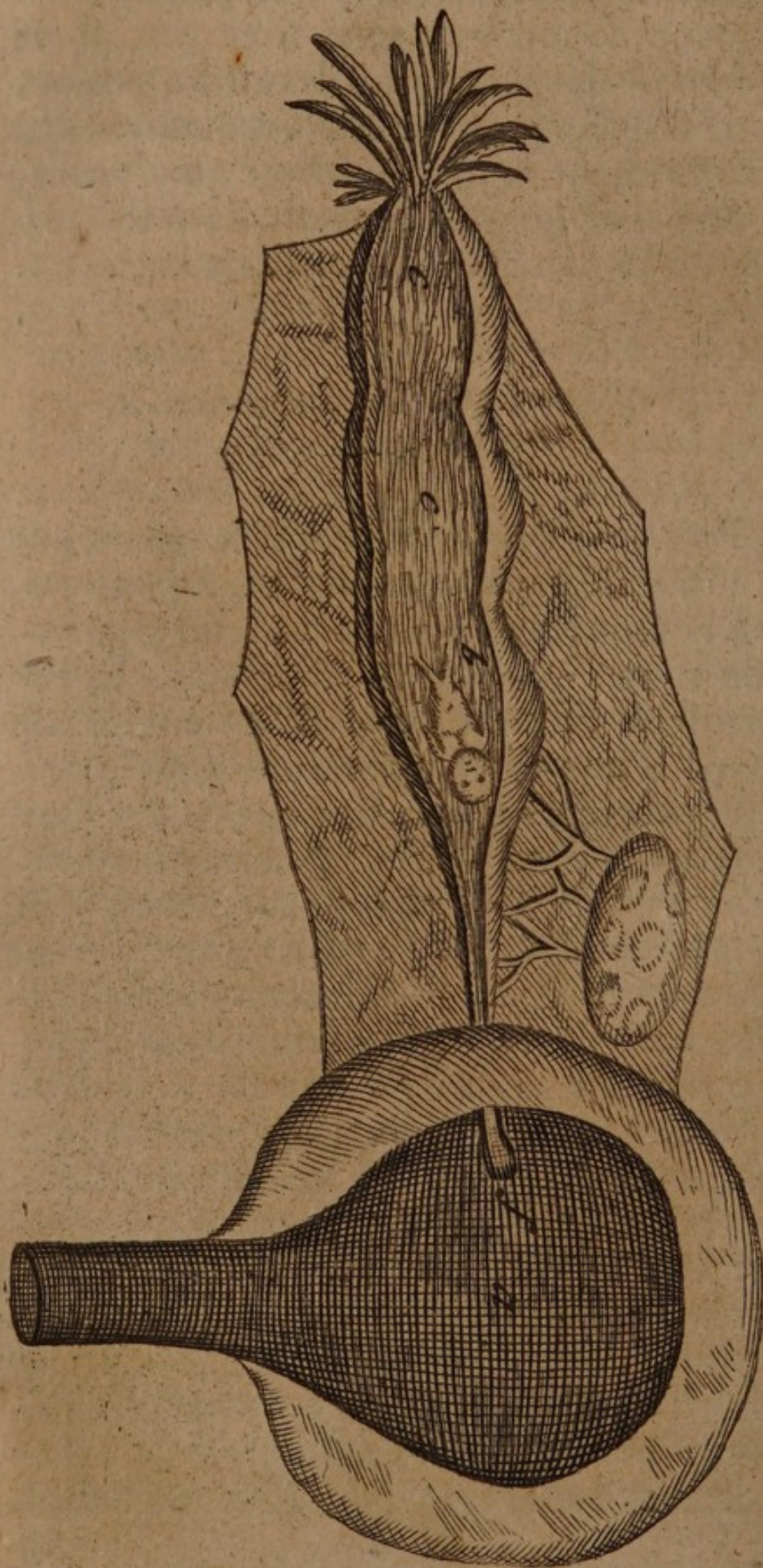
*Troisième degré de la formation de
l'Homme*

A Prés que l'ame a fabriqué le cœur pour y faire son principal siége, & pour y obeir à l'entendement humain, elle le garantit de toutes parts des embûches, qui luy pourroient être dressées. Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le defendre contre les assauts du dedans. Elle luy fait naître une eau claire & douce, pour l'humecter dans ses mouvemens continuels, & quelquefois violens, & fabrique ensuite au dehors des remparts d'ossements pour le defendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de Lune ne s'est donc pas plustost écoulé que le petit enfant change de place, & tombe dans le vuide de la matrice. (a) Là il est receu & conservé comme le plus riche tresor de la Nature; & se sentant doucement pressé comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en rejoüisse par les legers mouvemens, qu'il commence imperceptiblement à faire à sa mere.

C'est sans doute par ces pressemens, que les

Fig. 9.



femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Leurs entrailles serrent alors, & couvent cherement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorty, si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de son vaisseau ejaculatoire. Cette situation lui est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors guere plus spatieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant, toutes les parties de l'embri-
on ne sont pas encore parfaites. Le cœur, le
poumon, la rate, les reins & les boyaux
semblent être suspendus, & comme attachez
hors de son corps : les yeux sont comme
deux petits points noirs marquez à la teste.
L'épine du dos & les costez paroissent plus
forts ; les mains & les pieds commencent à
se former ; les vaisseaux se grossissent & s'al-
longent. L'on s'apperçoit mesme de la pro-
duction de ceux du nombril, qui sont cher-
cher dehors dequoy faire vivre cette peti-
te creature. C'est ce qu'a remarqué *Riolan*
dans l'enfant d'une femme dont il fit la dis-
section.

L'embrion se nourrit peu à peu de ce
qu'il choisit entre la membrane qui l'en-
velope, & qui s'élargit de jour en jour par
l'accroissement du petit corps qu'elle ren-
ferme. Ce qui n'empêche pourtant pas,
qu'il ne sorte de l'une & de l'autre corne
de la matrice une humeur blanche &
spermatique, qui n'a pas jusques là aban-
donné.

donné le fœtus, & qui luy est tellement nécessaire, que, sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessât bientôt de vivre.

Mais, parce que peut-être on diroit que j'en impose, en rapportant tant de particularités sur la formation de l'homme, comme si j'avois esté le témoin des actions de la Nature, j'ay résolu de la confirmer par les expériences que j'en ay faites, & par celles que les plus sçavans Medecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire dans la remarque que j'ay faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'épuise presque entièrement avant que de toucher au jaune, si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours avant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mère. Une matière blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme, luy sert d'abord de nourriture ; & comme cette matière n'est pas suffisante pour le nourrir, le sang de la mère, qui a du rapport au jaune d'œuf, luy sert aussi de nourriture dans les derniers mois de sa prison.

Avicenne, l'un des plus curieux Observateurs de la Nature, qui ait jamais paru, autorise cette vérité, lors qu'il nous rapporte, qu'il a apperceu le fœtus comme suspendu par deux petites attaches spermaticques (a) qui
for-

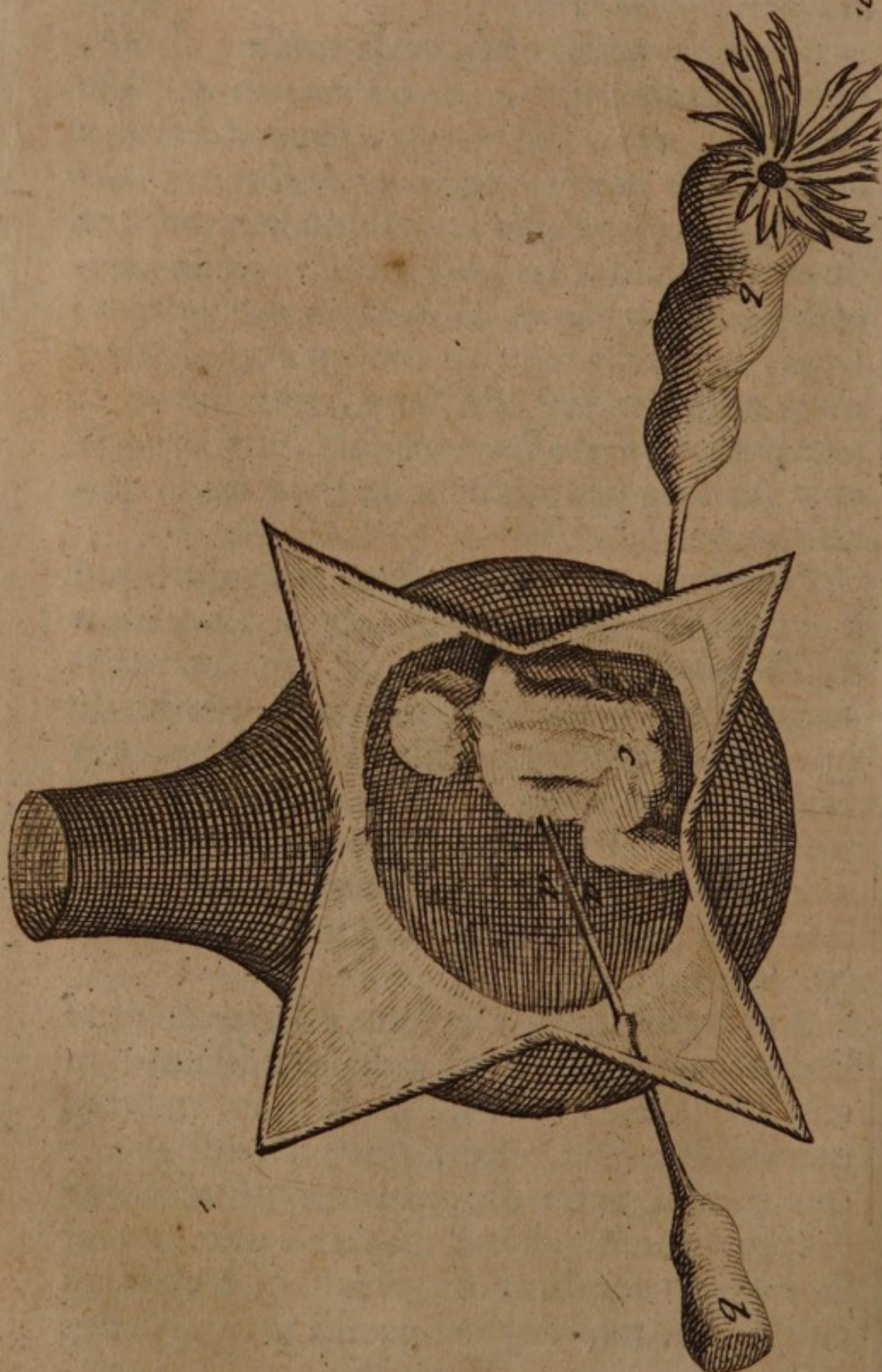
sortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice, (b) & je ne doute point que ce ne soit par là qu'il se nourrisse ; avant qu'il vive du sang des entrailles de sa mere.

Varole a aussi observé la mesme chose, lors qu'il rémarque, que les racines dorsales du fetus, qui le suspendent, sortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites attaches s'effacent, selon la remarque de ce Medecin, dès que les vaisseaux du nombril penetrent la membrane qui environne le fetus, & que la matrice commence à distiller une petite rosée de sang, qui forme la partie charnuë de l'arriere-faix, qu'Arantio appelle fort proprement le foye de la matrice.

Pour moy, qui me suis beaucoup appliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ay remarqué dans la matrice au commencement de la grossesse de quelques femmes, que j'ay dissequées, des vaisseaux blancs & lymphatiques parmy de sanguins. Ils descendoient vers son orifice, & il sembloit qu'ils formoient plusieurs valvules pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

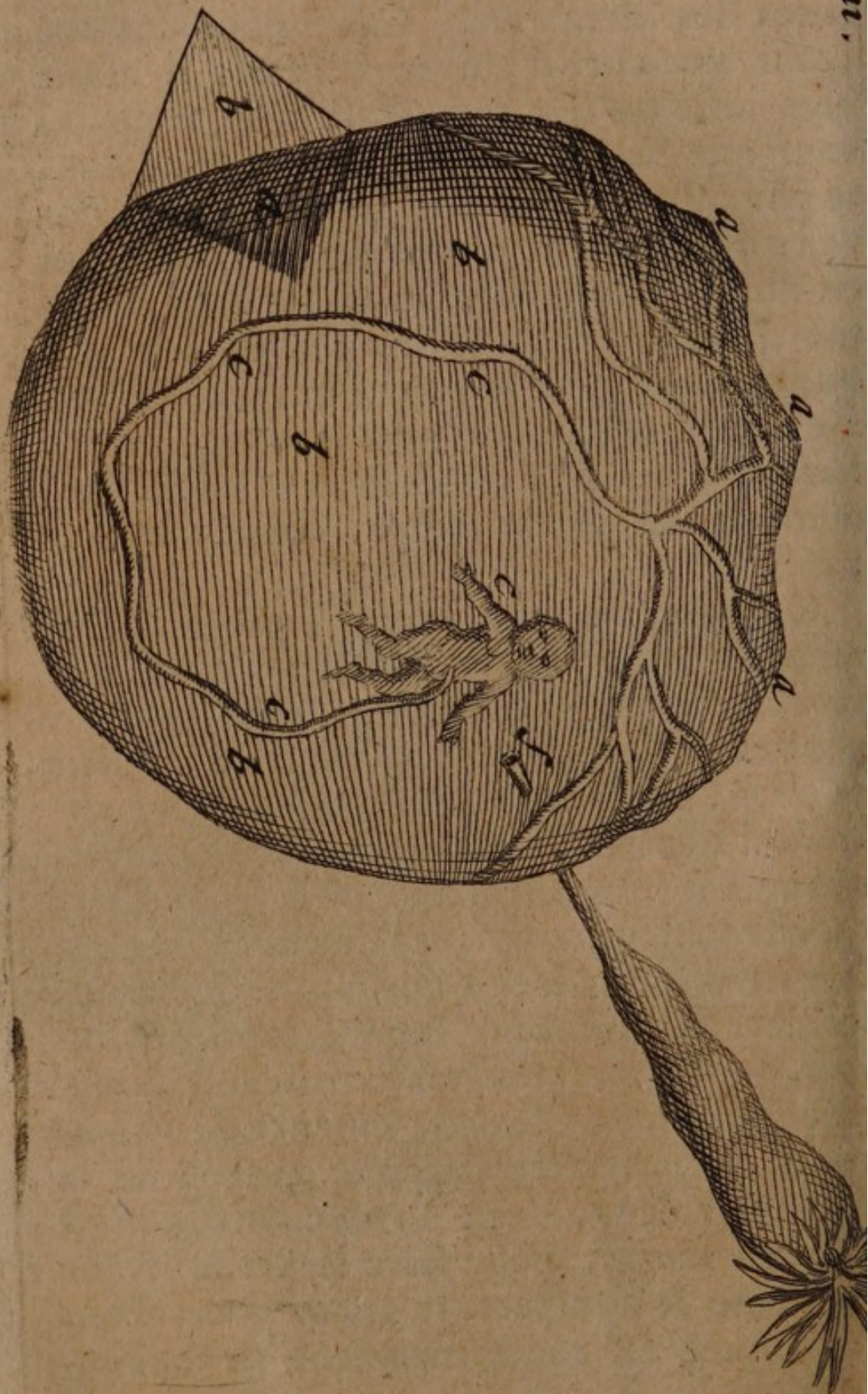
En ce temps-là, le fetus est gros comme le pouce, (c) & il paroist de la grosseur d'un œuf de poule, lors qu'il est couvert de ses membranes. Sa teste, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable à du lait caillé : à voir sa bouche fenduë, on diroit que c'est un chien sans nez & sans oreilles. Ses parties

Fig. 10.



principales ne paroissent plus à découvert : on distingue alors plus aisément le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les dernières. Car l'entendement ayant un chef-d'œuvre à faire, il estoit bien juste qu'il y travaillast long-temps avant que de le perfectionner : & je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages que possèdent les parties naturelles, qui ont retardé la formation. Le siege de l'âme distributive, & les parties par lesquelles la volupté se communique à l'homme, & par lesquelles il devient vigoureux, hardy, ingenieux & fecond, ne se forment pas en peu de temps, comme les autres.

On commence au second mois de la Lune à distinguer deux membranes, dont l'enfant est envelopé. La premiere qui paroist à nos yeux, & que les Anatomistes appellent *chorion*, semble avoir été faite par la semence de l'homme & par sa chaleur naturelle, qui agissant sur la semence de la femme lors qu'elle s'assembloit dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La seconde est celle qui touche immédiatement l'enfant, que les mesmes Anatomistes ont nommée *Amnios*, à cause de la semence de l'homme & de la femme, par le moyen de la mesme chaleur, dont l'entendement s'est d'abord servy, pour faire la petite vessie transparente & transparente, que nous avons marquée au commencement de la conception.



Ces deux membranes (a b) renferment donc l'enfant : (c) & parce qu'elles croissent peu à peu, à mesure que l'enfant se nourrit ; elles pressent aussi & élargissent également la matrice. La membrane externe touchant fortement son fond se joint & se cole à la superficie interne de cette partie là, par un peu de sang qui en coule goutte à goutte. Ce sang en se caillant par la vertu de la semence de l'homme devient chair, & reçoit les vaisseaux (c) que l'enfant y pousse pour y puiser l'aliment qui luy est convenable sur la fin de sa prison.

Deux arteres sortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne qui vient de la cavité du foye, & ces trois vaisseaux se trouvant unis à son nombril avec le lien qui suspend la vessie, font tous ensemble ce que les sages femmes appellent le *Cordon*, qui n'est autre chose que l'estuy des arteres & des veines de l'enfant allongées. Les arteres en avacuent le sang superflu, & vont donner du mouvement, & communiquer de la chaleur & des esprits au sang qui se trouve dans la partie charnuë de l'arriere-faix. La veine qui est souvent double porte du foye de la matrice dans le foye de l'enfant l'humeur qu'elle y a puisée, afin que cette humeur soit encore perfectionnée & épurée avant que de passer par le cœur de l'enfant.

Quatrième & dernier degré de la formation de
l'Homme.

L'intelligence travaille si promptement à son heureuse composition, que, si nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque chose de nouveau.

Les membranes qui envelopent l'enfant sont dans le 3. mois de Lune de la grosseur du poing, & le *Chorion* commence déjà à se coller au fond de la matrice, mais de telle sorte qu'il n'empesche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaisseaux ejaculatoires. Si cela n'estoit pas de la sorte, quelle apparence y auroit il, que les matieres blanches & spermatiques dont l'enfant se nourrit encore en pussent sortir incessamment?

Quoy que l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matiere blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a; puisque les humeurs, qui sont renfermées dans le *Chorion* & dans l'*Amnios* ont servy jusques alors de matiere à former toutes les parties de l'enfant, & puis à le nourrir pendant tout ce temps-là. Si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient épuisées, si elles n'avoient esté rafraîchies par d'autres. Et je ne doute pas que les attaches spermatiques & les racines dorsales d'*Avicenne* & de *Varole* ne
soi-

soient les vaisseaux qui portent au fœtus la semence de la femme pour le nourrir. Car de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire non plus que *Galien & Fernel*.

Si le sang des regles est retenu quelques jours, dans une femme vuide, l'experience nous montre qu'il se corrompt, & qu'il fait dans le corps de la femme tant de desordre en peu de temps, qu'il y met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois, dans une femme grosse, sera t-il moins capable de nourrir un enfant delicat qui ne s'est jusque-là entretenu que d'alimens fort purs & bien preparez.

Ce sang superflu s'écoule donc les premiers mois de la grossesse en partie par les regles de quelques jeunes femmes sanguines : pour les autres qui ne se purgent pas ainsi, la partie la plus mauvaise demeure dans leurs veines, pour leur faire miserablement passer tout le temps de leur grossesse, à moins qu'elles ne soient extrêmement fortes pour y resister. Cependant, la Nature, qui ménage sagement ses productions, dissipe ce mauvais sang des femmes, ou bien elle en évacüe les excremens par la bouche en vomissant, ou par les autres lieux destinez à cet usage. Pour l'autre qui en est la meilleure partie, elle la change en matiere blanche pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'estre la principale matiere de la generation , elle rend encore la semence des femmes feconde par ses esprits, qui se brouillent parmy toute la masse de leur sang. Car quelle apparence que dans la pluspart des femmes , qui ne sont pas ordinairement réglées , les premiers mois de leur grossesse , le sang des regles ne fist pas de desordre , s'il n'estoit changé en semence par la faculté fermentative & particuliere de la semence de l'homme ? Et quel moyen encore que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse pour former & nourrir son enfant, si le sang des regles comme en estant la premiere matiere, ne servoit à cet usage ?

La semence de l'homme qui change en lait le sang qui reste après que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matiere blanche & spermatique le mesme sang pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les Medecins ont crû les uns après les autres que l'humeur claire , qui est contenue dans l'*Amnios* estoit la sueur de l'enfant , & que celle que renfermoit le *Chorion* en estoit l'urine. Et parce qu'ils n'ont pû decouvrir l'origine ny l'usage de ces liqueurs, ils ont accommodé la Nature à leurs pensées, & se sont imaginé que les choses estoient tout autres qu'elles ne sont verita-

ritablement. C'est pourquoy ils ont fait passer l'ouraue qui est le suspensoir de la vessie, jusqu'au delà de l'*Amnios*, afin de porter l'urine dans la cavité du *Chorion*, au lieu que ce lien se termine seulement au nombril, & qu'il n'est jamais troué que contre les ordres de la Nature, ainsi que l'experience nous le fait connoître.

2. En second lieu, d'où pourroit venir cette urine & cette sueur dans un fœtus, qui n'a pas encore des reins fabriquez, ny de vessie formée, & qui ne s'exerce pas avec assez de violence pour suer?

3. D'ailleurs, le petit oiseau qui est renfermé dans sa coquille, qui ne suë & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs séparées, & pour ne parler ici que du poulet, après que l'œuf dans lequel il est renfermé a esté couvé pendant 8. ou 10. jours, on y remarque dans l'une de ses membranes une humeur fort claire, que l'on appelle le lait de l'œuf, & dans l'autre une matiere un peu plus épaisse que l'on nomme le blanc.

4. Au reste, si ces matieres estoient de l'urine & de la sueur, qu'est-ce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, & sans corrompre les enfans, pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les flancs de leurs meres?

Il faut donc avoüer que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus sont plutôt son aliment que l'excrement de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par
l'axi-

l'axiome des Philosophes , on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence , puisque nous en avons esté formez , car , outre qu'au commencement nous ne decouvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mere au fetus , le sang des regles , comme nous l'avons dit , est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais , quand l'enfant est accompli & qu'il a changé de temperament , c'est alors qu'il a besoin de plus d'aliment & du sang des regles , qui est une autre sorte de nourriture qui luy vient de la chair de l'arriere-faix.

6. D'ailleurs , les semences étant des emanations & des extraits de la plus pure partie du sang de nos parens , quel inconvenient y a-t-il à croire qu'elles ne puissent encore devenir sang , puisque la goutte de sang , qui paroist quelques jours après la conception , est engendrée de semence & multipliée par cette même matiere ?

7. L'experience nous fait voir que tous les oyseaux se nourrissent d'abord du blanc de leur œuf par les veines qui y sont distribuées , & que cette nourriture leur manquant , ce qui arrive sur la fin de leur prison , ils se servent du jaune que l'on trouve attaché à leur nombril & ou 10. jours après qu'il sont sortis de leur coquille. Si le sang des regles a du rapport au jaune , & la semence de la femme au blanc de l'œuf , ne devons-nous pas croire que les enfans se nour-

rif-

rissent d'abord de la semence de leurs meres, puis, de leur sang, sur la fin de la grossesse.

8. Nous trouvons dans l'*Amnios* une humeur claire, douce & agréable au goût, que la Nature a ainsi préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant ; & dans le *Chorion* une autre matiere un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une & l'autre de ces matieres se figent & se caillent, quand on les expose au feu, si bien que l'on ne se tromperoit point, si l'on croyoit qu'elles ont les mesmes qualités & les mesmes usages que le blanc de l'œuf à l'égard des oyseaux ; car si le blanc nourrit le poulet, ainsi que nous l'avons remarqué, je ne voy point de raison pourquoy cette humeur blanche de la femme ne pourroit pas aussi servir de nourriture à l'enfant, & avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'*Hippocrate*, que la matiere claire de l'*Amnios* ne penetre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la succe, que son gozier ne l'attire, que son estomac ne la reçoive, puisque nous trouvons dans l'estomac des enfans nouveau-nez une matiere chyleuse, & dans leurs gros boyaux des excremens noirs.

9. Après tout, on doit être persuadé, que l'enfant, pendant tout le temps qu'il demeure dans le ventre de sa mere, se nourrit des humeurs qui se trouvent renfermées dans ses membranes : car qui luy auroit appris, dès qu'il est né, de prendre & de succer la mamelle de sa mere, si auparavant il n'en avoit

appris l'usage & le mestier, lors qu'il estoit dans ses entrailles?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire que les humeurs contenues dans les deux membranes, qui enveloppent le fœtus, ne sont pas de purs excréments, mais la matiere pour le former & pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumiere que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la Nature agit, lors qu'elle nous forme. Et, si les Médecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que dans peu de temps nous ferions des découvertes, qui nous apprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui estoit morte grosse de *quatre mois*, &, après avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant, j'aperceus que toutes ses petits membres étoient distingués, que sa teste étoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps; que son cerveau estoit comme du lait caillé avec quelques fibres rouges qui le traversoient: que ses yeux manquoient de paupiere, son nez de chair, sa bouche de levres, & son visage de jouës: que sa poitrine étoit divisée en trois cavités presque égales. La fagouë étoit placée dans la plus haute. Cette partie étoit beaucoup plus grosse

grosse que dans les hommes parfaits, & elle étoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foye, la rate, & les reins qui étoient tous d'un rouge mourant occupoient la capacité inferieure, & le cœur renfermé dans son pericarde estoit dans celle du milieu. Cette derniere partie sembloit estre double par la tumeur de son ventricule droit & de ses deux petites oreilles. L'estomac estoit remply d'une humeur un peu épaisse semblables en quelque façon à celle que renfermoit l'*Amnios*. Les petits boyaux contenoient une matiere chyleuse, & les gros en renfermoient une autre un peu noire qui estoit de la consistance d'une opiate liquide. Le boyau cœcum n'estoit qu'une appendice non plus que dans les hommes, & il ne formoit pas un second intestin comme on l'apperçoit dans les pourceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la vessie & un peu de bile dans la vesicule du fiel. La coife sembloit estre une petite nuée qui flotoit sur les boyaux dans le haut du ventre. Les reins estoient divisez en plusieurs petites boules, comme sont ceux des veaux, & par dessus on observoit dans la graisse d'autres parties rougeâtres & comme glanduleuses que l'artere adiqueuse arrosoit qui estoit aussi grosse que l'émulgente. Les testicules estoient dans le ventre, car c'estoit un garçon, au mesme lieu que ceux des femmes, un peu au dessous des reins. Les pieds & les mains commençoient à se garnir d'ongles,

&

& les muscles paroïſſoient rouges par le ſang dont ils s'eſtoient apparemment déjà nourris. Le *Chorion* eſtoit comme collé à quelque ſang caillé qui ſortoît du fond de la matrice, de la meſme maniere que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquay encore que les vaiſſeaux ombilicaux venoient du bas & s'allongeoient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour ſe joindre au milieu de la partie charnue de l'arriere faix, ce qui ſe fuſt fait apparemment dans 8. ou 10. jours, ſi la mere ne fuſt morte avec l'enfant. Je trouvay auffi beaucoup de matiere blanche & mucilagineuſe entre les membranes de l'enfant & la matrice, & après avoir coupé moy-meſme un des vaiſſeaux éjaculatoires de cette femme, qui eſtoit gros comme le doigt, il me parut remply d'une matiere blanche, qui reſſembloit à la ſemence d'une femme. La matrice dans ſon fond eſtoit épaiſſe d'un bon pouce, & ſpongieuſe comme une éponge. J'y apperceus des varices en aſſez grand nombre, & quelques veines remplies d'un ſuc blanc, qui eſtoient viſqueuſes en pluſieurs endroits.

Ce qui ſert à l'enfant pour ſon ornement & pour ſa deſſenſe eſt formé dans le 5. ou le 6. mois. Les cheveux percent alors la peau, & l'on voit venir les ongles aux mains & aux pieds. Les paupieres commencent à couvrir les yeux, le nez à ſe garnir de
peau,

peau, les muscles buccinateurs, qui font les jouës, à rougir, & les levres font les dernieres parties à se former : on apperçoit encore alors les oreilles imparfaites, & l'on commence à voir la poitrine qui se distingue des parties basses par le diaphragme qui se forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la sorte, celles que nous appellons principales & necessaires à la vie se perfectionnent & s'accomplissent aussi. Le *Chorion* est attaché plus qu'auparavant à la partie charnuë de l'arriere-faix qui est de la hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déjà l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matiere qui contribuë à nourrir l'enfant, qui est déjà assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet, *Riolan* me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, donc il fit la dissection en l'an 1612. Ses testicules estoient plats, blanchâtres & comme attachez au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie estoient grosses comme le doigt, mais la droite l'estoit plus que l'autre, & toutes deux estoient remplies d'une humeur blanche. Son col estoit dur & calleux & cependant humecté d'une matiere gluante. La partie charnuë de l'arriere-faix estoit épaisse d'un travers de doigt & jointe au fond de la matrice par de petites fibres.

Cette

Cette histoire nous fait connoître que cet enfant estoit sorty de la corne droite de la matrice, puisqu'elle estoit beaucoup plus élargie que l'autre : que les vaisseaux ejaculatoires ne seroient pas si gros, & ne contiendroient pas une si grande quantité de matiere blanche ; si cette matiere n'avoit ses usages particuliers, savoir, de nourrir l'enfant dans ses premiers mois & d'y contribuer encore dans ses derniers : Enfin, que l'enfant ayant communication avec la partie charnuë de l'arriere-faix il faut conjecturer qu'il se nourrit de differens alimens.

La chair de l'arriere-faix est un sang figé par la semence de la femme, qui a esté renduë feconde par les esprits de la semence de l'homme. Cette chair n'est pas semblable à celle des visceres, elle se déchire aisément avec les ongles : sa moleffe & sa substance spongieuse en estant une des principales causes. C'est ce qui la rend si prompte à s'abbreuver du sang, qui distille incessamment en forme de rosée par les petites artères de la matrice. Sa figure est convexe du costé qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des sinus, ou des inégalités qui l'empêchent d'estre suffoquée par les humeurs, qui pourroient luy être communiquées en abondance du costé de la matrice. Toute sa substance est pleine de vaisseaux, qui sont plutôt des artères que des veines, afin d'attenuer & d'inciser le sang qui a servy une fois de nourriture

re

re à l'enfant ; & rectifier celui qui vient de nouveau du côté de la mere. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussé jusques dans l'arriere-faix , pour y chercher de quoy nourrir la petite creature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son côté 8. ou 10. petites arteres pour distribuer du sang goutte à goutte à la chair de l'arriere-faix, cette chair en a poussé plus de 40. dans le fond de la matrice : & ainsi les femmes qui accouchent ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie, qu'on se le persuade, par l'épanchement du sang de leurs vuidanges, puis qu'il y a de leur côté si peu de vaisseaux ouverts.

L'enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mere, que ses vaisseaux ombilicaux montent en haut , pour chercher de quoy vivre , comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiés d'une membrane épaisse & gluante, qui est une production de la peau du ventre de l'enfant & des autres membranes communes. Après qu'ils se sont allongez de la longueur d'environ cinq pieds, ils se jettent dans le milieu de la chair de l'arriere-faix. Les autres s'y font faire place par le mouvement de leur sang qui rarefie & subtilise l'humeur qui s'y rencontre : qui n'est pas ordinairement trop bonne ; & après luy avoir imprimé son mouvement, il la fait promptement passer dans
la

la veine qui est renfermée dans le même estuy. Cette veine a de distance en distance de petites valvules, pour empêcher que le sang ne coule avec trop de précipitation, & qu'il ne suffoque l'enfant. C'est par ces petits nœuds que les matrones devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'est aussi contre ce pronostic que *Saint Chrisostome* parle d'un ton si haut & si eloquent.

Si l'on veut savoir comment circule le sang dans la chair de l'arriere-faix & comment il se communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le *Cordon* & l'on verra que la veine s'enfle du costé de l'arriere-faix & que l'artere bat du costé de l'enfant, & ainsi l'on n'aura plus de doute sur le mouvement de ses humeurs.

Nous avons sujet d'admirer la situation de l'enfant dans le corps de la femme, il a tousjours la teste en-bas, selon les loix de la Nature, afin d'estre prest à fortir, quand il en sera question; la grosseur & la pesanteur de sa teste luy faisant garder toujours cette posture. Son visage est tourné vers le dos de sa mere, son nez est entre ses genoux, & il a ses deux poings près de ses jouës. Ses coudes touchent ses cuisses, & ses talons ses fesses, si bien que dans cette posture il demeure 9. mois souvent en dormant, & quelquefois en veillant & en s'agitant avec assez de vigueur. Car, quoy que les nerfs des enfans ne soient pas bien durs, ils sont pourtant aussi gros & mêmes plus gros que
les

les nostres, & assez capables de causer des mouvemens sensibles.

Au commencement du 10. mois de Lune, l'enfant est dans son entière perfection. Toutes ses parties sont accomplies, & il n'aspire qu'à sa liberté. La liqueur dans laquelle il nage devient vieille & corrompue, parce que, d'un costé, il en a pris le meilleur, pour se nourrir depuis le commencement de sa vie, & que, de l'autre, il s'y est mêlé une infinité d'excremens qui l'ont infectée. Son urine qui sort de ses parties naturelles & non d'ailleurs, & les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de sa basse fosse : il brise ses liens, & fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomac ne peut plus souffrir une liqueur corrompue : elle fait de mauvaises impressions sur son cœur, & ses esprits en sont alterez. Peut-estre est-ce pour cela que depuis le milieu jusques à la fin de la grossesse de sa mere, la Nature luy a fourny du sang assaisonné de la maniere qu'il le faut, pour éviter la mauvaise nourriture des liqueurs renfermées entres les membranes de l'arriere-faix. C'est en ce temps là que l'orifice interne de la matrice, qui ressembloit au commencement de la grossesse au museau d'un chien naissant, ou plutôt au cu d'une poule, n'est plus qu'un petit bourrelet, & encore est-il effacé par l'elargissement de la matrice : ce qui est le plus seur & le plus veritable signe de l'aproche des couches.

Ces liqueurs qui sont devenues des excréments ne manquent pas pourtant d'usages. Elles s'opposent d'un côté aux accidents externes qui pourroient luy causer la mort, lors qu'il est encore dans les flancs de sa mere ; & de l'autre elles doivent un jour faciliter l'accouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause de l'accouchement qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui reside dans nostre cœur ne peut durer long-temps, si elle n'est eventée, & si elle ne se décharge de temps en temps des excréments vaporeux qu'elle engendre. Lors que ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissement, sans courir risque de perir par la suffocation, le cœur de l'enfant en seroit bientôt étouffé, si en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchoit ailleurs dequoy se rafraîchir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer : c'est aussi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cry de quelques enfans qui estoient encore dans le ventre de leurs meres, comme voulant respirer avant que d'estre nez. Cette cause aussi bien que l'autre oblige les enfans de sortir pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent alors de nourriture, puisqu'il leur en vient suffisamment du côté du *Cor-*
don.

C'est donc l'enfant qui par ses efforts donne le branle à l'accouchement, c'est luy
qui

qui brise ses liens & les membranes qui l'embarassent, c'est luy qui veut vivre tout seul, & qui a dessein de se servir de sa nourrice. Pour cela il frappe fortement les entrailles de sa mere, qui, estant extrêmement sensibles, sont obligées de se lever contre luy & de le chasser dehors. Il cause donc les premiers efforts & la mere les acheve, car dans l'accouchement, lors qu'il est dans le pas, la teste sortie, il est souvent si étonné de ses propres efforts & de ceux de sa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse pour le mettre dehors par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques-uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mere sans respirer, parce, disent-ils, que la vie est tellement unie à la respiration, que nous cessons de vivre, lorsque nous cessons de respirer.

Mais, s'ils avoient exactement considéré les poumons des enfans de 8. ou 9. mois, ils seroient convaincus du contraire. Ils auroient observé que le poumon ne fait point alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits; car dans les enfans cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainsi que la couleur de sa substance nous le marque. Ils auroient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nostre, puis qu'il passe par le trou ovalaire du septum ou de l'entre-deux du cœur, ainsi que l'a fort bien remarqué *Botal.*

Au reste, si quelques animaux parfaits vivent sans respirer, ainsi que font la plupart des poissons, ne pouvons-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque temps sans respirer ? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poissons, & fait la même fonction dans leur poumon que l'air dans le nôtre, & l'enfant qui nage aussi parmy des eaux se rafraîchit par là, & se tempere la chaleur qui est d'abord assez modérée ; si bien qu'alors il n'est pas nécessaire qu'il respire jusqu'à ce que sa petite chaleur naturelle, & le petit feu de son cœur se soient augmentés, & l'ayent obligé de rompre ses liens pour chercher sa liberté.

On peut encore ajouster à cela que les alimens dont il se nourrit sont plus épurés, & moins chargez d'excremens, que ceux dont nous nous nourrissons ; car toutes les parties nourricieres de la mere les nettoient de leurs ordures, & les filtrent pour les épurer davantage. Le foye de l'arriere-faix les coule dans sa chair spongieuse, & les viscères de l'enfant les corrigent encore : si bien qu'après cela les alimens sont purs, & n'ont pas besoin d'être encore épurez par la respiration : son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fuligineuses du sang, & il peut faire son action sans avoir besoin de respiration comme le nôtre.

Après que l'enfant est né & que l'arriere-faix est sorty selon les loix de la Nature, la matrice qui est toute ouverte alors
se

se renferme incontinent, & trois heures après on n'y sauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration, aussi bien que la verge de l'homme, qui étant roide pour engendrer devient si fletrie & si petite après son action, qu'en Hyver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la Nature qui est admirable dans toutes ses actions, & qui fait plus paroître sa puissance & ses merveilles dans la production de l'homme, & des animaux que dans toute autre occasion.

CHAPITRE V.

Du Faux-germe & du Fardeau.

LA Nature dans ses ouvrages se propose toujours une fin. Elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain & déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposé, il faut plutôt en accuser les causes qui concourent avec elle que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on ne doit attribuer la faute qu'à la matière sur laquelle elle travaille qui n'est pas disposée à faire des générations humaines. Tant de conditions sont nécessaires pour faire un enfant, que, s'il en manque quelqu'une, il n'en faut attendre qu'un Faux-germe ou un Fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier

sur cette matiere qui me paroist fort difficile , on me permettra seulement de l'esbaucher sans l'examiner à fond , n'ayant lû aucun auteur , si l'on en excepte *Valleriola* , qui en dit quelque chose , qui m'ait indiqué comment se font les irregularitez de la génération.

Je ne parle point icy des Monstres qui sont des choses extraordinaires dans la Nature , & qui ne viennent point de la conception ny des sémences des sexes humains : mais je parle des erreurs de la conception , qui sont faites par le défaut , & les maladies de la sémence , ou par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles. Car la veritable , aussi bien que la fausse conception se fait par le mélange de la sémence de l'homme & de la femme , ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs , & que nous le ferons encore voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se polluer , comme l'homme , ny de se décharger de sa sémence superflue. Elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules , ou dans les cornes de sa matrice , où elle se corrompt & devient jaune , trouble ou puante , de blanche & de claire qu'elle estoit auparavant. Au lieu que l'homme se polluant souvent , mesme pendant le sommeil , sa sémence est toujours nouvelle & ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre , à moins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la
rend

rend souvent inféconde. Et, si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine & fertile ; ou elle ne cause point de génération, ou, si elle en cause, elle fait un enfant malade & valetudinaire.

1. Tous les vices & les irregularités de la conception viennent donc plutôt du côté de la femme que de l'homme. Si par hazard la semence de l'homme rencontre la semence corrompue de la femme, il ne faut pas alors en esperer de veritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités nécessaires pour engendrer, elle ne peut neantmoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle : si dans la matrice elle se mêle avec une serosité corrompue & virulente qui détruit son ame, que *Galien* appelle esprit genitif, & si enfin entrant dans l'une de ses cornes & se communiquant à la semence de la femme, elle la rencontre troublé & incapable de recevoir ses impressions. Car quelle apparence y a-t-il que la semence de la femme soit émue par les esprits actifs de celle de l'homme, & qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, si elle-mesme manque d'esprits, & si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif ?

Cependant, la Nature qui n'est jamais dans l'oyiveté ne laisse pas d'agir incessamment, & par le moyen des esprits de la

semence de l'homme d'agiter en quelque façon la semence corrompue de la femme, qui n'ayant nulle disposition à former les parties d'un enfant, s'enfle seulement, se multiplie & se fermente en quelque façon.

Après quelques semaines, la boule ainsi enflée est jetée par le mouvement de la trompe dans la cavité de la matrice, où elle s'enfle encore davantage : elle est là entretenue & fomentée par des humeurs sereuses qui penetrent les pores de sa membrane, & qui lui communiquent dequoy la faire croître.

Deux mois & demy, trois ou 4. mois au plus ne se sont pas plutôt écoulés, que la Nature voyant qu'elle travaille en vain sur une matiere, qui n'est point propre pour être animée, se deffait enfin de ce Faux-germe par des efforts & des douleurs insupportables, & par des accidens irréguliers. Car la femme qui le porte se sent plus grosse & plus incommodée que si elle avoit conçu un enfant : & la matrice pendant le temps de la fausse grossesse faisant tomber de son fond une rosée continuelle de sang, s'épuise peu à peu elle-mesme, ce sang ne pouvant être retenu par une boule inanimée. Enfin, après le temps prescrit par la Nature, ce Faux-germe sort quelquefois aussi gros que le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il est couvert d'une peau assez dure qui n'est autre chose que la membrane, qui envelopoit la semence de la fem-

femme, lorsqu'elle étoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompue, souvent semblable à de la bouillie, & cette humeur n'est que la semence de la femme qui avoit de mauvaises qualités, & qui a été ensuite fomentée & entretenue par une semblable matiere.

2. La seconde espece de Faux-germe est d'une autre figure, & s'engendre d'une autre sorte. L'esprit genitif, qui reside dans la semence de l'homme, quelque sain & quelque actif qu'il puisse être, est presque étouffé par le mélange des humeurs cruës & fereuses qu'il rencontre quelquefois dans la matrice, dès qu'il y est entré, si bien que se coulant ensuite dans l'une de ses cornes, il ne peut y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs qui soient rebelles à son impression : d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner, s'il ne peut imprimer son caractère sur des matieres si irregulieres, & s'il se fait un Faux-germe ou une fausse conception. Il sort seulement de la semence de l'homme ainsi mêlée quelques esprits foibles & languissans, qui penetrant plusieurs boules & le corps même de la femme, mettent plutôt ses humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprennent de generation.

Les esprits de la semence de l'homme ne pouvant donc agiter la semence de la femme, ne laissent pas de penetrer jusques dans la masse de son sang qu'ils excitent tant soit peu, & qu'ils font suffisamment

fermenter pour faire dégouter dans la cavité des cornes plusieurs gouttes de semence dont plusieurs boules sont formées. Ces boules qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la generation, sont successivement chassées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croute du pain.

Quelque temps ne s'est pas plutôt écoulé que toutes ces petites boules, se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grappe du Faux-germe, ou un corps à peu près semblable à la chair du cou d'un coq-d'Inde. Ces fibres charnues sont produites par quelques gouttes de sang, qui sort plus ou moins abondamment du fond de la matrice dans le second ou le troisième mois de la fausse grossesse.

Je ne saurois prouver plus clairement ce que je dis que par l'histoire de Mademoiselle L. que je ne veux pas repeter icy, & que j'ay rapportée tout au long au chap. precedent article 6. fig. 7. Ce que dit *Valleriola* sur cette matiere de *Louison* & de la femme de *Georges* confirme encore ma pensée. La premiere après 6. mois de grossesse apparente, rendit une grosse grappe membraneuse, à laquelle une infinité de petites boules, semblables à des œufs de poisson, estoient attachées; elles contenoient une humeur qui estoit devenuë jaune, trouble & puante, par un trop long séjour.

La Nature ne peut souffrir long temps

ces fausses générations. Elle s'en deffait quand elle le juge à propos par des douleurs, & des tranchées différentes de celles des veritables accouchemens. Car ce Faux-germe aussi bien que l'autre ne séjourne guere plus de 4. mois dans la matrice, sans se corrompre, & s'il y demeure jusques au 5. 6. ou 7. mois qui est le plus long séjour de ces Faux-germes, l'experience m'a appris que leurs humeurs ne sont plus claires; ni blanches, mais jaunes, troubles, corrompues ou puantes.

3. La troisieme espece de Faux-germe est un Faux-germe animé. Je le nomme ainsi, parce qu'il ne represente pas la figure d'un homme, mais de quelque autre animal. Il se forme de cette sorte.

La semence qui est renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme ne contient pas toujours des matieres entierement corrompues & incapables de recevoir les impressions de la semence de l'homme, comme dans le premier & le second Faux-germe. Elle ne conserve pas aussi des matieres pures comme dans la veritable conception : mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mêlée de bonnes & de mauvaises humeurs, comme nous voyons de bon & de mauvais sang sortir d'une veine piquée : si bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles & fécondes, & d'autres étrangeres & incapables de recevoir le caractère que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque forte & quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matieres disposées à recevoir son impression : de sorte que, si la semence de la femme & les esprits de cette mesme semence sont en petite quantité, & qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irreguliers & languissans, quelle apparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles, & qu'il s'en fasse une veritable conception ?

Il ne se faut pas imaginer que l'intelligence se mette en peine de fabriquer le corps de ce Faux-germe. Dieu n'envoye point une ame immaterielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme, mais toute la fabrique de ce corps doit être attribuée à l'ame qui reside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut en suivant les ordres que la Nature lui a prescrits.

Cette ame donc, que l'on peut appeller humaine, se voyant obligée par la necessité de son essence de faire un corps de la matiere qu'elle rencontre, s'acquie de son devoir, & travaille incessamment sur cette matiere inegale pour en faire quelque génération. Car comme la Nature veille incessamment à la perpetuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matiere que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette occasion. Le defect de matiere ne l'empêche point d'agir, & bien qu'elle en manque pour former un enfant
en

entier, & qu'elle ne trouve point de quoi pour faire les bras ni les jambais, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelque chose, qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoi que la matiere sur laquelle l'ame travaille soit mêlée avec d'autre qui n'a nulle disposition à la génération humaine, cependant, elle qui a des dispositions convenables, sert à former un tronc animé qui ressemble à un gros ver ou à un serpent, c'est à dire que ce corps n'a ni bras ni jambe.

Si dans une autre occasion elle rencontre un peu plus de matiere, pour former les bras & les cuisses d'un fœtus, alors elle ne fait que les commencer, sans pouvoir les perfectionner faute de matiere, & ainsi ces parties imparfaites n'estant pas proportionnées au reste du corps, il se forme un fœtus, qui ressemble à un lézard, à un rat sans queue & sans poil, ou enfin à une grenouille.

Si dans une troisième occasion la boule où se forme le fœtus, est trop près de la matrice, & que là, elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, & qu'outre cela le fœtus manque de matiere, pour estre formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties, & qui aura les autres en mesme temps difformes. C'est ce que l'experience nous fait connoître, lors qu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelqu'enfant, qui a la figure d'un
pour.

pourceau, d'un aigle, ou de quelque autre animal semblable.

La Boule où ce Faux-germe animé est formé est chassée avec le temps dans la cavité de la matrice, comme le font les véritables enfans, & là cet animal recevant des cornes & du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croît de jour en jour; jusqu'à ce que la Nature en étant irritée s'en défasse avec peine, souvent avant neuf mois, & quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des véritables enfans, ainsi qu'*Houllie* nous l'apprend par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfans semblables à des grenouilles.

Quoi que l'ame de la semence de l'homme, ou si l'on veut, les esprits de cette même semence soient affoiblis par le mélange d'une matiere irreguliere, avec laquelle ils se sont mêlez dans la matrice un moment avant la conception même, cependant, ils ont encore la vertu de penetrer le corps de la femme, & de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arriere-faix de ce Faux germe animé. Car le sang des regles coulant du fond de la matrice acheve de nourrir cet animal, comme il fait le véritable enfant. Mais, parce que le sang de la femme aussi bien que la semence a des parties heterogenées, & est d'une substance toute differente
les

les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arriere-faix aussi bien que le Faux-germe a des parties si difformes, & si peu semblables à celles d'un arriere-faix d'un véritable fœtus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces Faux-germes aient des causes naturelles ainsi que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les Astres par leurs diverses rencontres sont la cause de la génération de ces animaux, mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les Astres sont trop éloignez de nous pour en estre des causes prochaines. Ils ne font seulement que concourir en qualité de cause commune dans toutes les opérations véritables ou depravées de la Nature.

Rondelet a une plaisante pensée sur la génération de ces Faux-germes animez. Il croit que, si les femmes engendrent des fœtus qui ressemblerent à des lézards, à des herissons, ou à d'autres pareils animaux, on doit les interroger pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bu d'eau, qui conservast la semence de ces animaux. Car il se persuade que les vers, les grenouilles ou les autres animaux, qui s'engendrent quelquefois dans les boïaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclore dans leur corps, ainsi, que la semence de ces animaux estant distribuée parmi le sang d'une femme peut
être

être envoyée à la Matrice, & y produire une espece d'animal semblable à celle dont elle procede.

Mais le sentiment de *Gordon* & de quelques autres Medecins sur cette matiere est, ce me semble, bien plus probable que ceux-là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, & qu'elle est la cause de tous les desordres, qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *Frere des Lombards*, ou des *Salernitains* les Faux-germes animez que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de veritables enfans, parce qu'elles se nourrissent fort mal. Ainsi les fausses conceptions se font par un mélange irregulier, & par une proportion inegale des semences des deux sexes, comme six gouttes d'esprit mêlées avec trois gouttes d'eau forte font mal fermenter la matiere; mais il en faut six pour la bien faire agiter : j'en dis de même de la veritable conception, il faut une veritable & une égale portion de semence saine des deux sexes pour la bien faire.

L'experience confirme cette opinion, car dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les Meridionaux, où la plupart des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de legumes ou de fruits qui font de mauvais sang & de mauvaise semence, il arrive de pareils desordres dans la generation. L'Italie & l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur ce sujet, que nous rapporterions.

ons ici, si nous ne craignons d'ennuier le Lecteur qui pourra les lire dans les Auteurs qui les ont écrits.

Il est si vrai que la génération des Faux-germes se fait de la maniere que je l'ai dite, que si l'on corrige l'intemperie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, & si l'on évacüe ses mauvaises humeurs qui font de mauvaise semence, on verra bien-tôt après arriver de veritables conceptions, ainsi que l'experience nous le montre.

Après avoir prouvé que les Faux-germes se forment par les vices & les defauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les Fardeaux s'engendrent par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles.

Il y a de deux sortes de Fardeau qui n'ont de cordon ny l'un ny l'autre, comme a le veritable fetus; l'un paroist avoir quelque principe de vie, & l'autre est tout à fait inanimé. Celuy-là ne vient pas seulement de la semence de l'homme & de la femme mêlées ensemble, mais encore de beaucoup de sang des regles: & c'est la raison pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'ayant pas tant de sang de regles que les femmes, & celuy-cy ne procede que de la semence de l'homme, & du sang des regles: ainsi que nous le ferons voir dans la suite de ce discours.

Le Fardeau animé est une masse de chair couverte de peau sans figure humaine,

ne, qui a des arteres & des veines, avec quelque mouvement obscur. Il se forme de cette sorte. Le sang des regles ne sort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur semence à excitée dans toute la masse de leur sang, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs: si bien que ce sang a toujours plus ou moins de semence dans sa masse, & par consequent est plus ou moins susceptible des impressions, que peut luy faire la semence de l'homme. Car cette semence fait cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus & de l'arriere-faix, & c'est aussi à cette mesme semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux especes de Fardeaux, savoir l'animé & l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observez dans les hôpitaux des païs du Midy, où les femmes grosses sont receuës.

La semence de l'homme étant donc jettée dans la matrice y trouve quelquefois tant d'humeurs, qui embarrassent les parties actives de sa substance, qu'elle ne peut penetrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans sa cavité comme engluée par l'abondance du sang des regles qui l'empêche de faire son action. L'ame de cette semence qui veut incessamment agir, lors qu'elle trouve de la matiere tant soit peu disposée à recevoir son caractère, ne peut

peut demeurer sans rien entreprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme qui depuis peu est sortie en abondance des cornes de la matrice, & qui s'y trouve mêlée parmy beaucoup de sang des regles. Elle en forme quelque chose d'animé, mais quelque chose d'informe. Elle y fait de la chair qui croist peu à peu, elle y forme des arteres, des veines, des ligamens, une peau, & donne à tout ce composé un mouvement tremblant & un sentiment obscur; comme la Nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de Fardeau qu'estoit celuy qu'observa *Matthieu de Gradis* qui après être né ne vécut que quelques momens.

2. Mais, si la semence de l'homme se mêle dans la matrice avec beaucoup de sang des regles, parmy lequel il y ait fort peu de semence de femme, alors il ne se fait nulle conception, le sang des regles étouffe presque l'ame & tous les esprits de la semence de l'homme, & s'il en reste quelques-uns ils ne fervent qu'à faire cailler & à former quelques veines parmy une chair sans figure, ou, s'il se fait quelque sorte de conception, ce qui est animé ne vit pas long-temps; si bien que l'un & l'autre Fardeau, c'est à dire, & celuy qui a esté peu de temps animé, & celuy qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort long-tems dans la matrice, ils y croissent comme des potirons ou des truffes, & l'on en a vû y demeurer quelques années ou toute la vie même, comme la femme d'un potier d'étain de Paris
qui

qui porta un Fardeau 17. ans, & qui en mourut enfin, selon la remarque d'*Ambroise Paré*.

Tous ces Faux-germes & ces Fardeaux se forment quelquefois tout seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le veritable enfant, & quelquefois aussi après, c'est à dire par superfetation.

Il n'est pas plus difficile à croire que la veritable conception se fasse après la generation d'un Faux-germe, ou d'un Fardeau, que de croire que la superfetation soit possible : de laquelle l'on ne doute plus presentement ; & que de croire aussi que le veritable fœtus se puisse former dans les entrailles d'une femme, après qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujétie, comme l'experience me l'a fait voir, & que quelques autres histoires nous l'assurent. Car soit que le Faux-germe se forme dans une des cornes de la matrice, soit que le Fardeau occupe son fond, cela n'empêche pourtant pas que le veritable fœtus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vuide.

La superfetation d'un Faux-germe ou d'un Fardeau arrive quelquefois lors qu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, & qu'il ne descend pas si-tôt dans sa cavité. Si pendant ce temps-là une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une seconde fois, par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premieres semaines de sa grossesse ; & ainsi donner lieu à une seconde generation & à la formation

d'un Faux germe ou d'un Fardeau, selon que la matiere sera disposée pour les former.

La semence de l'homme entre donc dans la mesme corne où la veritable conception se fait, pour y produire un Faux-germe animé, & y trouvant la semence de la femme vers l'extremité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ses caracteres seconds sur une partie des humeurs qu'elle renferme & qui sont propres à les recevoir. Mais, comme la corne de la matrice, où est le premier fetus qui a toutes ses parties accomplies, en est irritée après quelques semaines, elle les jette dehors l'un & l'autre, le dernier conçu ne faisant que de recevoir ses premiers lineaments.

Le veritable & le faux fetus tombent donc dans la cavité de la matrice & là s'efforcent d'un costé & d'autre d'attirer des humeurs pour se nourrir; mais comme le premier formé est le plus fort, il s'empare aussi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme: au lieu que l'autre estant languissant & par sa premiere conformation & par la privation de l'aliment qui luy est convenable, il demeure imparfait & prend la figure qui répond aux animaux dont nous avons parlé cy-dessus.

Quelquefois au contraire le faux fetus succe ce qu'il trouve de meilleur & ne laisse au veritable que le superflu & les ordures;

res; d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt enfin avant que de naître. C'est de là qu'est venue la fable que l'enfant naissant estoit mordu par le Faux-germe animé, & que par ses morsures il l'empoisonnoit de son venin.

On peut icy former une question, savoir si une femme peut engendrer un Faux-germe ou un Fardeau, sans avoir esté caressée d'un homme.

Ceux qui sont d'avis que les vierges aussi bien que les femmes sont sujettes aux desordres de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Levinus Lemnius* le soutiennent, lors qu'ils disent que *Galien* a justement comparé les œufs des poules aux Fardeaux des femmes, & que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvoit aussi faire un Fardeau sans la communication d'un homme: Que la forte imagination d'une fille amoureuse pouvoit faire une impression suffisante sur des matieres renfermées dans ses parties naturelles, & que de là il pouvoit se former aussi bien un Fardeau que des taches sur le corps d'un enfant: & qu'enfin on avoit des exemples de personnes d'un vie exemplaire, qui avoient engendré des Fardeaux, sans avoir esté caressées par des hommes.

Mais ce sentiment, qui paroist favorable aux femmes qui ont prostitué leur pudicité, ne sauroit forcer l'esprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la Nature
sur

sur le fait de la generation. Car il est aisé de savoir par experience que de toutes les Religieuses & de toutes les filles qui sont au monde, il n'y en a pas une qui ait engendré un Fardeau; & nous n'avons point d'histoire qui nous le fasse remarquer; & si nous en avons quelques unes, elles nous sont fort suspectes, & nous le croyons supposées: car outre plusieurs raisons, les filles n'ont pas les vaisseaux de la matrice assez ouverts qui puissent donner assez de sang pour en former un. Il n'y a que les femmes sanguines & amoureuses qui soient capables des ces sortes de generation, quand elles s'allient à contre temps avec un homme.

La forte imagination d'une femme non plus que l'ardeur excessive de l'amour ne sont point capables de faire quelque sorte de generation, comme *Levinus* nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'ame qui est immatérielle puisse former des taches sur le corps des enfans, & qui plus est un corps dans les flancs d'une femme? C'est ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfans & que nous examinerons encore au chap. 7. de ce livre.

Au reste, on ne pouroit attribuer la cause efficiente de cette espece de generation qu'à la semence de la femme, qui se melle parmi le sang de ses regles pour en faire un Fardeau. Mais comment se pourroit-il faire que cette semence qui originairement est du sang féminin, pût avoir des parties si différen-

ferentes entre elles pour faire cailler le sang dont elle procede? & de plus pour y former une peau, des arteres, & des veines? Il n'y a que la semence de l'homme, qui est d'une toute autre matiere qui puisse causer ces effets, & c'est à celle-là aussi à qui l'on en doit attribuer la faute & la veritable generation humaine. *Une chose ne peut agir sur soy mesme:* Il faut qu'elle ait des parties de differente substance pour mettre un corps en mouvement, & pour en former quelque chose. Il est vray que la semence de la femme peut faire mouvoir son sang, comme fait la bile lors qu'elle y est mêlée, mais elle n'en peut rien former.

De plus, personne n'a dit jusques icy que le Faux-germe s'engendrait sans la participation d'un homme, & cependant il est aussi bien une erreur de la conception, que le Fardeau qui n'est que la chair de l'arriere-faix mal faite.

Difons encore que, si le Fardeau pouvoit se former sans la semence d'un homme, nous ne verrions pas si souvent des enfans conceus & liez avec des Fardeaux; & *Alexandre Benoit* ne nous feroit point observer un enfant de 4. ou 5. mois étouffé au milieu d'un Fardeau dont il tiroit son aliment comme de la chair de l'arriere-faix; Et *Kerkringe* ne nous en montreroit pas un autre, comme nous l'avons remarqué cy-dessus.

Ajoûtons à cela, que, si le sang des regles s'est caillé quelquefois, & qu'en sortant il
ait

ait donné des marques d'un Fardeau, comme le témoigne *Marcellus*, on doit croire que ce n'estoit que du sang qui se caille aisément, lors qu'il est pur & qu'il est hors de ses vaisseaux : si on le met en l'eau, il se dissoud incontinent ; & on voit par là que ce n'est que du sang en grumeaux, & non une fausse conception.

On peut encore dire que l'équivoque du mot de *Fardeau* a esté la seule cause que plusieurs Medecins ont crû que le Fardeau pouvoit être engendré sans la participation d'un homme. Ils estoient fondés sur les écrits de quelques anciens Medecins, qui ont pris le Fardeau pour une humeur de la matrice ; mais la generation de ce Fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en est pas de mesme de celui dont nous parlons, qui ne peut estre engendré sans que l'homme y ait contribué de sa part.

Enfin, les œufs des poules n'ont nulle proportion aux Fardeaux des femmes. Il est vray que les femmes ont des matieres qui répondent assez bien aux matieres des œufs, & que celles qui jouissent d'une santé parfaite, & qui sont dans une belle jeunesse, rendent souvent de la semence proportionnée au blanc de l'œuf, & des regles qui répondent au jaune, & qui ont l'une & l'autre les mesmes usages : mais l'experience nous a montré que cette semence & ce sang des regles n'engendroient rien, s'ils n'estoient touchez par un homme, comme il ne

fortiroit point de poulet d'un œuf, à moins qu'il ne fust rendu fecond par la semence du coq.

On peut donc conclure après *Hippocrate*, *Aristote*, *Galien* & plusieurs autres, que les fausses generations ne se peuvent faire sans qu'une femme ait esté caressée par un homme.

Il seroit bon de rapporter icy les signes des Faux-germes & des Fardeaux, pour les distinguer d'avec la véritable grossesse, puis que c'est principalement l'affaire d'un Medecin qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme est grosse d'un Faux-germe ou d'un Fardeau, elle a plus de douleur au ventre, que celle qui l'est d'un veritable enfant. Sa douleur procedant plustost d'une cause qui est contre les loix de la Nature, que de celle qui est contre ses équitables decrets.

D'ailleurs, elle a les mammeles moins dures & moins pleines de lait : il y en a même qui manquent de lait, & qui nous marquent par là qu'elles n'ont point d'enfant dans les entrailles.

Au reste, le Fardeau n'ayant point de mouvement par luy-même, il tombe du côté que la femme se tourne, au lieu que l'enfant demeure attaché par sa propre vertu, dans le lieu où il est, & qu'on le sent mouvoir de bas en haut, quand on met la main sur le ventre d'une femme grosse de 5. ou de 6. mois, ce que l'on n'aperçoit ny dans un Faux-germe ny dans un fardeau.

Enfin,

Enfin , une femme a beaucoup plus de peine & plus de tranchées à rendre un Faux-germe ou un Fardeau, qu'un enfant qui donne le branle aux couches, au lieu qu'un Fardeau étant immobile, les efforts doivent tous venir du côté de la mere.

C H A P I T R E VI.

S'il y a un art pour faire des Garçons ou des Filles.

LA Nature a fait tant d'impression sur les hommes par la loy qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en depit d'eux, ils ont une envie secrete de se perpetuer. Cette passion est extreme dans quelques personnes, & il s'en est vû qui n'ont rien épargné pour avoir des successeurs, principalement du sexe le plus noble. L'art qui enseigne ce secret ne sauroit être trop estimé, puisque c'est souvent de là que depend le bonheur des Royaumes & la tranquillité des familles.

Avant que de découvrir les regles de cet art, & que de dire ce que l'experience m'a fourny sur cette matiere, il me semble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniere s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les regles que l'on en doit établir, & pour fortifier en mesme temps mon opinion sur la formation de l'homme, que j'ay exposée au chap. quatriéme de cette partie.

J'avouë que la question est grande par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & qu'elle est peut-être la plus difficile qui soit dans la medecine: je croy neantmoins qu'elle deviendra aisée à comprendre & à decider, si l'on veut entrer dans ma pensée, qui explique assez probablement, si je ne me trompe, l'origine & le progrès de la generation. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grandes difficultés icy aussi bien qu'ailleurs, mais il me semble qu'il y a plus de vraisemblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord qu'à parler en général, le temperament des hommes est fort different de celui des femmes: que les hommes sont plus chauds & plus secs: qu'ils ont une chair plus resserré, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robustes, un esprit plus penetrant: qu'ils vivent d'alimens plus durs, plus chauds & plus secs, & que leur exercice est souvent plus violent. Les femmes au contraire sont plus froides & plus humides, c'est à dire moins chaudes & moins seches: elles ont une chair plus molette, plus delicate & plus polie, un esprit plus aisé, elles usent d'alimens plus froids & plus humides, enfin elles sont presque toujourns dans l'oyfiveté.

Si la nature des hommes & des femmes est de la sorte, il est certain que les uns & les autres ont puisé cette nature & leur in-

inclination, qui en est comme un effet inseparable, qu'ils l'ont puisée, dis-je, dans les flancs de leurs meres, lors qu'elles leur ont fourny la premiere matiere, dont ils sont composez.

Pour expliquer cette pensée, on doit se ressouvenir de ce que j'ay dit ailleurs, & reflechir un peu sur les principes de nostre formation.

Dans une femme feconde les cornes de la matrice sont remplies de semence qui se change en petites boules grosses à peu près comme de petits pois, lesquelles sont rangées dans leurs petites cellules, comme sont en quelque façon les œufs dans l'ovaire d'une poule, dont il naît plusieurs enfans, quand la semence de l'homme en a touché plusieurs. La boule que la semence de l'homme a renduë feconde, conserve parmy ses liqueurs le germe d'un enfant, qui d'abord sans doute est moindre qu'un ciron, & qui a esté formé, si c'est un garçon, d'une matiere chaude, seche & épaisse, pleine de feu & d'esprits, avec des pores resserrez & des parties pressées. Mais si c'est une fille, la matiere en est moins chaude, plus humide & plus delicate. Les parties en sont plus deliées & les pores plus ouverts & plus polis. Elle ne contient pas tant de feu, & il n'y a pas une si grande abondance d'esprits: si bien que la difference de l'un & de l'autre sexe ne vient que de la diversité des substances des semences du pere & de la mere, de leurs qualités premieres,

X 3

&

& de celles que l'on appelle de la matiere. Entre ces deux dispositions de la semence feconde de la femme il y en a une troisieme qui tient le milieu, & qui a son projet extrêmement temperé dans toute sorte de manieres, si bien qu'il naîtroit de là un Hermaphrodite, s'il n'estoit déterminé pour un garçon ou pour une fille par l'ame de l'homme & par l'activité de sa semence, comme nous le verrons cy-après dans une dissertation particuliere.

Hercule, si nous en croyons les Poëtes, estoit si robuste qu'il n'engendra presque jamais d'enfans qui ne fussent mâles, & entre soixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une seule fille. Mais sans m'arrester à ce qui pouroit paroître fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gedéon*, qui fut l'un des Princes du peuple Hebreu, estoit d'un temperament si chaud & si actif, qu'il engendra soixante & onze enfans mâles sans qu'il soit parlé d'aucune fille.

Lorsque la matrice recoit la semence de l'homme, & que ses cornes par une vertu particuliere attirent cette humeur, pour la communiquer à la semence de la femme, qui a de disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matiere spiritueuse de l'homme, alors l'ame & les esprits de cette matiere agissante servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule, où il y ait un germe de garçon, ils luy donnent
de

de la fécondité en faisant fermenter toutes les petites parties de l'humeur qui y est renfermée. Ils penetrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former. Mais si l'ame & les esprits qui sont envelopez dans la semence de l'homme touchent & rendent féconde une autre boule qui ait des dispositions à faire une fille, la semence de l'homme y fera les mesmes impressions, puis que souvent elle est indifferente à toute sorte de sexe, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations secretes qui nous sont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la génération de l'un & de l'autre sexe; car si je puis raisonner des causes par ses effets, il me sera permis de dire que, comme les hommes sont naturellement robustes, & qu'avec cela ils ont un appetit naturel à vivre d'alimens chauds & secs, à s'occuper incessamment, & à se donner de la peine à la guerre & aux grandes affaires, on doit conclure que leurs principes sont plus forts & plus grossiers que ceux dont les femmes sont faites. Il s'en trouve peu qui haïssent le vin, & qui rejettent les choses qui leur piquent la langue. Les femmes au contraire sont naturellement delicates, & leur inclination, pour parler en général, ne se porte guere au travail. Elles usent par une coûtume naturelle d'alimens froids & humides, qui sont proportionnés à leur temperament, & il ne s'en est guere vû qui n'aimassent avec

passion & le lait & les fruits, la Nature leur demandant par un appetit secret de quoy faire subsister toutes leurs parties par des choses qui leur sont proportionnées.

Les principes de l'homme & de la femme sont donc fort differens, puisque l'un & l'autre ont des inclinations si opposées. Les principes de l'un est plus chaud, plus sec & plus resserré; & le principe de l'autre plus froid, plus humide & plus mollet.

L'Experience nous fait connoître cette vérité; car une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille & se portera beaucoup mieux, que si elle l'estoit d'une fille: la chaleur d'un garçon échauffe & excite la mere, au lieu qu'une fille par sa froideur augmente le froid & l'humide de son temperament; ce qui la rend veltudinaire & malade pendant toute sa grossesse.

S'il se rencontre quelquefois des femmes qui soient d'un temperament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la Nature, mais aux humeurs de la mere qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, à l'exercice & aux alimens chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

I. Ainsi ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ny des femelles. Elle n'est que le champ de la Nature où l'on

l'on feme, puis qu'elle ne fait pas la generation, & ne reçoit que ce qu'on luy envoie de costé & d'autre. Elle s'occupe seulement à preparer la semence de l'homme & à l'atirer dans ses cornes. Elle favorise ensuite la conception. Elle fomenté les nouveaux germes & leur distribué l'aliment dont ils ont besoin. Enfin, elle agit comme une bonne mere, qui fait vivre son enfant aux depens d'autrui.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du costé droit, à cause du foye qui y est placé, que du costé gauche, l'experience cependant nous montre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matieres plus ou moins chaudes. Et il s'est aussi bien trouvé des garçons du côté gauche de la matrice, que des filles du costé droit. Nous avons mêmes quelquefois trouvé dans la dissection de quelque femme un mâle & une femelle du mesme costé: De sorte que ce n'est ny la matrice ny ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la difference des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des regles, car, lors que l'Embrion se nourrit de sang, il a déjà acquis sa nature & son sexe, & il seroit alors impossible de les luy faire changer. Les alimens peuvent à la verité alterer nostre temperament, mais ils ne fauroient jamais le transformer dans un autre, bien loin de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. L'imagination de la femme quelque forte qu'elle soit ne peut encore produire cet effet. Car combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles & qui ne peuvent avoir des garçons bien que leur imagination soit incessamment embarrassée & comme farcie de l'idée de ces derniers? L'imagination ne change ny nos humeurs ny leur temperament; la bile ne sauroit par sa force devenir pituite, & la matrice qui a des dispositions pour une fille ne sauroit par son moyen en avoir pour un garçon: le temperament de l'un & de l'autre étant trop éloigné, leur matiere trop opposée, & leurs parties trop différentes.

4. L'experience nous apprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque temps de Lune que ce soit, & bien que la Lune ait beaucoup d'empire sur nos humeurs, & qu'elle preside d'autant plus à la generation qu'elle joint ses influences à celles du Soleil & des autres Astres, cependant je ne croy pas qu'elle puisse faire changer les sexes, car quoy qu'elle enfle & multiplie la semence dans son croissant & dans sa vigueur, & qu'elle en diminue la force dans son decours & dans sa deffaillance, on ne peut pourtant la regarder que comme une cause fort éloignée pour la difference du sexe. Enfin, les maquignons & les metayers perdent leur peine, quand ils lient aux étalons & aux taureaux leur testicule gauche pour avoir des chevaux & des taureaux, ou le testicule droit pour s'acquérir des cavales & des vaches,
puis

puis que l'experience nous a desabusés là-dessus, & nous a fait voir que les hommes qui avoient perdu à la guerre le testicule droit ne laissoient pas d'engendrer des enfans de divers sexe.

Il est donc veritable, que ce n'est ny la matrice, ny le sang des regles, ny l'imagination de la femme, ny la ligature des parties genitales du mâle, ny enfin les Astres qui sont les causes prochaines de la génération des mâles & des femelles: mais que c'est plutôt la disposition & le temperament de la matiere dont nous sommes formez; ainsi que nous l'avons fait voir cy-dessus.

Après avoir expliqué le plus exactement que nous avons pû, les premieres causes de la génération des garçons & des filles, & en avoir decouvert les causes immediates par le moyen de la matiere qui sert à les former, il faut presentement donner des regles pour engendrer cette matiere & ces esprits qui contribuent à la difference des sexes.

1. Regle. On ne voit guere de trop jeunes ny de trop-vieilles gens engendrer des garçons. Ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop foible dans le premiers pour cuire & perfectionner la semence. Les derniers sont trop languissans, & la glace de leur âge s'oppose à l'abondance & à la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et, parce que la semence n'est

qu'un excrement de tout le corps & des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes & vigoureuses, pour engendrer de la matiere à faire un garçon : Ce qui ne se rencontre ny dans les uns ny dans les autres.

2. Regle. La façon de vivre est une des principales causes du sang & des humeurs : si l'on mange & que l'on boive des choses succulentes, chaudes & pleines d'esprits, les humeurs participent de ces mêmes qualités, & la semence a alors des dispositions pour un garçon à venir. Mais, si les alimens sont froids, quelle apparence qu'elle puisse servir à engendrer de la matiere pour former en garçon? Elle n'aura tout au plus que des dispositions pour le corps d'une fille. Et l'experience nous apprend, que ceux qui se nourrissent d'alimens chauds & succulents & de chair d'animaux lascifs, acquierent par là non seulement la force d'engendrer, mais aussi de faire un garçon, pourvû qu'il y ait tant soit peu de vivacité dans leur temperament.

3. Regle, Il n'est pas besoin de manger ny de boire beaucoup, & à contre temps, quand on a dessein de faire un garçon. La chaleur est plus vive & plus forte, quand nous sommes reglez. L'excès cause des crudités & l'on ne voit guere d'hommes ny de femmes dereglez à table qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ny d'esprit : & parce qu'elle est indigeste & imparfaite, elle n'est propre qu'à former une fille.

4. Regle.

4. Regle. Si le manger & le boire éteignent nostre chaleur naturelle, quand nous en ufons avec excès, l'action dereglee de l'amour nous épuise & nous rafraîchit de telle sorte, qu'après nos embrassemens reïterez nous n'engendrons que des filles. L'expérience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui dans les premiers jours de leur mariage se caressent si éperdûment qu'ils n'engendrent point du tout, ou s'ils engendrent, ce n'est ordinairement que des filles. Que l'on fasse reflexion sur tous les mariages que l'on fait aujourd'huy, l'on y verra sans doute beaucoup plus de filles aisnées que l'on n'y rencontrera de garçons. Les Jardiniers impatiens ne recueillent jamais de bonnes graines. Ils defaïssonent toujours la terre, & quand ils veulent la semer, ou ils sont frustrés de leur attente, ou les plantes qui en viennent sont foibles & languissantes. Nous nous pressons trop pour l'ordiniare, quand nous nous caressons, & si nous savions nous moderer, nostre ouvrage seroit plus parfait & dureroit plus long-temps. Si, lorsque nous caressons une femme, nous nous contentions d'une fois, il en naîtroit apparemment un garçon, au lieu que, si par hazard une femme conçoit de la seconde ou de la troisiéme fois qu'on l'embrasse l'une après l'autre, il n'en naîtra assurément qu'une fille; ou s'il reste encore quelques esprits vifs & penetrans dans la matiere qui doit servir pour un garçon. il sera fort petit, & peut estre de figure par
le

le peu de matiere & d'esprits que luy fournira son pere.

Nous voyons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, & qui estant mariées avec un autre ne produisent que des garçons. La chaleur de nostre jeunesse nous précipite dans les delices de l'amour : nostre semence n'est pas plûtoſt faite, qu'elle est épanchée, & nos emportemens amoureux durent souvent dans les deux sexes jusques à l'âge de 25. ou de 30. ans. Mais, si un homme ne caressoit sa femme que trois ou quatre fois le mois, la semence de l'un & de l'autre seroit plus cuite, plus épaisse, & plus remplie d'esprits. Elle auroit plus de disposition à former un garçon, que si on l'épanchoit plus souvent. Et c'est assurément pour cette raison que les vieillards font quelquefois des mâles ; car, comme ils manquent presque de chaleur naturelle, & que leur semence est cruë & foible, s'ils n'attendoient deux ou trois mois pour donner le temps à la Nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne sauroient déterminer la semence de la femme à leur donner un successeur.

5. Regle. L'experience m'a fait encore remarquer, que, si les femmes qui ont des regles moderées conçoivent après leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons : mais que, si elles ont des regles abondantes & qu'elles engendrent avant que ces regles paroissent, ou dès qu'elles
finis-

finissent, elles font toujours des filles. Si nous examinons la cause de ces différentes productions que nous avons souvent observées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ay établie. Car les femmes qui ont abondamment leurs regles étant d'un temperament plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles-mêmes de semence propre à faire un garçon, puisque la complexion de leur corps & de leurs humeurs est opposée à la generation d'un mâle. Dans le temps que les regles coulent encore, la matrice en est humectée & rafraîchie tout ensemble, & bien que cette partie pût réserver alors une semence pleine de chaleur & gonflée d'esprits, son intemperie & celle de tout le corps feroit pourtant une cause qui diminueroit cette même chaleur, & qui dissiperoit une partie de ces esprits. Au lieu qu'une femme qui a ses regles moderées, est agitée d'autant de feu & de chaleur qu'il luy en faut pour un garçon : la semence qu'elle engendre est chaude, sèche & bien cuite, & après que sa matrice s'est une fois defaite de toutes ses impuretez, & qu'elle a esté échauffée par le passage du sang qui y a coulé avec mediocrité, elle devient encore mieux disposée qu'auparavant : si bien que la semence de l'homme y arrivant, elle la dissoud & la rarefie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caracteres de fecondité au projet du mâle qu'elle conserve.

6. Regle. Enfin, j'ay auffi observé que les regions du Midy n'estoient pas si peuplées d'hommes que celles du Septentrion. Qu'il y avoit dans les premieres six fois plus de femmes que d'hommes & que dans les autres les hommes égaloient presque en nombre les femmes, ou les surpassoient mesmes. Il est aisé, ce me semble, d'en découvrir la cause.

La chaleur des païs meridionaux diminue insensiblement la chaleur naturelle. Elle dissipe continuellement des esprits en tenant toujours ouverts les pores des corps: si bien que l'on n'est ny si vigoureux ny si grand mangeur que dans les païs temperez ou froids. Les humeurs ne sont pas si bien digerées dans ceux-là que dans ceux-cy, & la semence dans les premiers est plus propre à engendrer des filles qu'à faire des garçons. Je diray encore que, parce que les hommes y sont incessamment penetrez d'une chaleur étrangere, & qu'ils ont accoustumé de jouir des femmes avec excés, ils ont une semence crüe, indigeste qui est toujours disposée à faire des filles. J'ajousteray à ces raisons, que les femmes étant dans une continuelle oisiveté & leur beauté consistant à ne point marcher pour estre trop grasses, quelle apparence y a-t il que dans cet estat elles puissent avoir une semence forte & bien digerée, & que l'intelligence puisse former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiere si mal cuite? Au contraire, dans les païs

païs temperez & dans ceux qui sont médiocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le froid bouchant les pores des corps en empêche la dissipation, & la semence étant par cette raison plus chaude & plus remplie d'esprits, on engendre aussi plus de garçons que de filles.

C'est encore pour cela même que l'on fait plutôt des mâles, pendant que le vent souffle du côté du Nord. En effet, les vents froids qui regnent dans nos climats le matin & le soir, pendant les saisons les plus chaudes, empêchent l'épuisement de notre chaleur naturelle, & arrestent nos esprits qui se dissiperoient autrement. C'est dans ce temps-là que notre chaleur & nos esprits se multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainsi dire, la semence, qui doit servir de principe à un garçon : & s'il est vrai que les Bergers ayant remarqué la vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire accoupler pendant qu'il souffle, dans l'esperance de profiter plus sur les beliers, qu'ils ne feroient sur les brebis ; on peut bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la génération des hommes.

Pour moy, j'ay observé que le vent du Septentrion a une telle propriété pour conserver la vie des animaux, & pour fortifier leur chaleur, que, si, par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles, & puis,

puis, qu'on les mette dans de la paille, le ventre en haut, on empêchera par ce moyen les premières de mourir pendant trois jours & les autres pendant six: ce que l'on ne sauroit seulement faire pendant un jour entier, lors que le vent de Midy souffle médiocrement.

En effet, il affoiblit les animaux en dissipant leur chaleur naturelle, & en faisant évaporer leurs esprits: si bien que la coction se fait alors fort mal, le sang & les humeurs se distribuent très-lentement, & la semence ne peut avoir des esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclure après toutes ces raisons, qu'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & que si l'homme & la femme se marient, lors qu'ils ne croissent plus, s'ils observent exactement la façon de vivre que je viens de prescrire, s'ils ne se caressent que rarement, & qu'ils donnent le temps l'un & l'autre à la chaleur naturelle de cuire leur semence, & à l'ame de la perfectionner; & s'ils attendent qu'un vent souffle du Septentrion au plein de la Lune, je suis très-persuadé, par l'expérience que j'en ay, qu'ils feront un garçon plustost qu'une fille.

C H A P I T R E VII.

*Si les Enfans sont bâtarde ou legitimes quand
ils ressemblent à leur Pere ou à
leur Mere.*

PArce que la plupart des Jurisconsultes avec quelques sçavans Medecins soutiennent qu'une femme pensant fortement à son mary au milieu de ses plaisirs illícites, fait par la force de son imagination un enfant qui ressemble parfaitement à celuy qui n'en est pas le pere; il sera bon d'examiner si la ressemblance d'un enfant depend de l'imagination, ou de quelque autre cause. C'est pourquoy nous rechercherons ce que c'est que la ressemblance des enfans à leurs Ancestres, nous en établirons les differences, & nous tâcherons d'en decouvrir les causes les plus veritables.

La Ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle qui fait les hommes semblables les uns aux autres, si bien qu'en les regardant, ou en les voyant agir, on se trompe souvent, comme fit autrefois à Rome le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour Jumeaux deux beaux garçons, que *Toranius* luy vendit bien cher, quoy que l'un fust Asiatique & l'autre Européen.

Les enfans ressemblent en trois façons à ceux dont ils sont issus. Ils leur ressemblent, dis-

dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de mâle & de femelle, ou en qualité de particulier; de sorte que l'espece, le sexe, & l'individu établissent les trois sortes de ressemblance. Et pour ne parler icy que de la dernière, je diray que les enfans ressemblent à leur pere ou à leur mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoy que l'ame de l'homme soit d'une matiere extrêmement subtile, que nous ne pouvons decouvrir avec les yeux, elle nous donne pourtant des marques de ressemblance par les effets qu'elle produit. Les passions & les inclinations des enfans nous font connoître ceux dont ils ont esté engendrez. Je ne parle point icy de l'ame immortelle, que j'ay nommée intelligence, je suis persuadé qu'elle n'est pas materielle, & qu'elle est d'une autre nature que l'ame qui est la principale cause de la ressemblance. Cette ame dont nous parlons, nous donnera, par exemple, des marques d'une exacte œconomie dans les fils, comme nous l'avons observé dans le pere, & elle inspirera à ce mesme enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant ressemblera donc par ses qualités à son pere & à sa mere. Pour le corps, il aura des proportions & des ressemblances à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré: ou bien il ressemblera à son grand-pere ou à son oncle: ou enfin il ne ressemblera ny aux uns ny aux autres, mais

mais il retiendra les deux autres fortes de ressemblance dont nous avons parlé ici dessus.

J'avouë qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblances, depuis que nous avons perdu la science qu'en avoient les *Pyssylles* : ce qui a fait que les Anciens ont esté si partagez sur cette matiere, & que presque tous les Jurisconsultes ont plutôt attribué la cause de la ressemblance à l'imagination de la mere qu'à toute autre chose.

Mais, avant que de dire ce que je pense sur cette ressemblance, il me semble que je dois auparavant examiner, si l'imagination en peut être la véritable cause.

1. Les Jurisconsultes disent, après quelques Medecins, que la femme a l'imagination si prompte & l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'étonner, si elle imprime sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles la ressemblance de ce qu'elle desire avec passion, & de ce qu'elle s'imagine fortement, de sorte que, si, par exemple, elle a un appetit déreglé pour le vin, pour des meures, ou pour quelque autre chose, ou qu'elle s'imagine fortement être caressée par quelque personne, son imagination est tellement attachée à ces fortes d'objets, que l'expérience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui se forme alors dans son sein, reçoit les marques des desirs ou des idées de sa mere. Jusques là mesme qu'il s'est trouvé

trouvé des femmes blanches engendrer des enfans noirs semblables aux Ethiopiens , pour avoir contemplé trop attentivement , pendant qu'elles concevoient , ou aussi-tôt après avoir conçu , des Mores , soit réellement , ou en peinture. L'imagination est si forte dans quelques femmes qu'elles envoient de leur cerveau à l'enfant qui se forme dans leurs entrailles les corpuscules des objets externes qu'elles y ont receus ; de sorte que ces images corporelles se communiquent aux parties tendres de l'enfant par une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

2. Bien que les bestes femelles aient des ames incomparablement moins mobiles que les femmes , les Naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire ces impressions sur leurs petits : car , si l'on envelope d'un mouchoir blanc le cou d'un Paon qui couve , ou que l'on peigne de diverses couleurs les œufs d'une poule qui couve aussi , les petits du Paon deviendront tout blancs , & les Poulets tout bigarrez.

Mais , parce que l'imagination de la femme est beaucoup plus vive que celle de ces animaux , elle communique aussi plus fortement à son enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginé : de sorte que , si elle pense vivement à son amant , à son oncle , ou à son grand-pere , lors qu'elle conçoit , l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ces personnes.

3. La Ressemblance n'est pas une preuve de filiation, selon le sentiment des mêmes Jurisconsultes. L'enfant qui ressemble à son pere n'est pas pour cela legitime. L'on ne sauroit sur cette conjecture le declarer heritier de son pere. Sa mere dans des embrassemens illegitimes a pû l'avoir engendré avec cette ressemblance par la force de son imagination, car en pensant toujours à son mary lors qu'elle estoit entre les bras de son amant, elle a imprimé sur le corps tendre de l'enfant, qu'elle concevoit alors, les traits du corps & tous les caracteres de l'ame de celuy sur lequel son imagination estoit fixement arrestée. Sans doute que ce fut la même cause pour laquelle un cuisinier de Rome ressembloit si bien à *Pompée le Grand*, que plusieurs le prenoient, pour ce grand Capitaine.

On peut dire à tout cela, qu'il est vray que nostre ame estant liée à nostre corps aussi étroitement qu'elle l'est, peut faire sur nous de violentes impressions; l'experience de tous les jours nous en donne assez de preuves. Mais je ne saurois me persuader que l'action de cette même ame soit capable de produire les ressemblances dont il s'agit. Ceux qui le soustiennent, ne se fondent que sur de vaines observations, sur des preuves imaginées, & sur des raisonnemens mal établis. Car que peut l'imagination d'un Paon ou d'une Poule sur des œufs qu'ils n'ont pas pondus? l'ame de ces deux especes d'animaux est si peu active

ctive qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle pût agir hors d'eux mêmes, & imprimer sur des œufs étrangers des caractères qu'elle se feroit figuré, si l'on peut parler de la sorte.

S'il naît tous les jours des poulets bigarrez dans les fours d'Egypte, & que nos poules en fassent éclore de melez, sans que leurs œufs aient esté auparavant peints, peut-on assurer que c'est l'imagination de cet animaux qui est la cause de la variété du plumage de leurs petits?

Les taches de quelque couleur qu'on les remarque aux enfans, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir si violent, que d'imprimer des caractères sur un corps étranger: car lors qu'un enfant se forme dans les flancs de sa mere, il n'agit que par luy-mesme, & alors il n'a besoin d'elle, que comme une semence a besoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme grosse de 2. de 3. ou de 4. mois ayant un appetit desordonné de manger, par exemple, des meures, & se mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puisse communiquer à sa main la vertu d'imprimer sur l'endroit de son corps où elle sera posée, la ressemblance de ce fruit, qui passant de là, sans s'arrester, & se mêlant parmy son sang; ses esprits, & ses sucs qui coulent alors incess-

cessamment à ses parties naturelles, puisse estre imprimée sur le corps de l'enfant au mesme endroit que la mere aura touché le sien ? En verité, l'imagination des hommes a icy plus de force que celle des femmes, & ce n'est que celle des premiers qui a inventé ces sortes de raisonnemens : ils n'ont pû trouver de cause naturelle de ce qui arrive ; ils en ont allegué d'apparentes, pour ne demeurer pas court, ayant à rendre raison de cet effet. Car de s'imaginer qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant pour luy porter les corpuscules des objets externes, & pour luy imprimer les marques de ces mesmes objets, c'est ce que l'Anatomie ne nous a pas montré jusques icy.

Mais il est bien plus vray-semblable de dire que ces marques sont des inegalitez & des defauts de la matiere dont nous sommes formez, que l'ame qui a menagé le petit corps de l'enfant n'a pû en aucune façon corriger, ou plustost que ce ne sont que des contusions que le corps tendre de l'enfant a receuës dans le commencement de sa vie. Et, comme le sang qui est une fois forté des veines par quelques coups, ou de la mere ou de l'enfant, ne se dissipe pas alors entierement, les parties qui le recoivent en demeurent toujours tachées.

Pour goûter bien ce sentiment l'on n'a qu'à faire reflexion sur toutes les marques

que les enfans apportent du ventre de leur mere, & l'on observera toujours qu'elles ont du rouge. Il n'est pas possible que les femmes grosses n'aient jamais souhaité ardemment que de manger des choses de cette couleur, nous voyons tous les jours le contraire, & leur appetit deregle est aussi bien pour des choses vertes, jaunes, noires ou blanches, que pour des rouges. Cependant on n'observe presque jamais aucune de ces couleurs-là imprimées sur la peau de leurs enfans.

Mais encore n'est-ce pas une pure fable, que de dire, qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs, qui par la force de leur imagination ayent fait des enfans noirs? Elles n'avoient pas sans doute le secret de *Julie* fille d'*Auguste* qui ne faisoit jamais d'enfans qui ne ressemblassent à son mary, quoy qu'elle fust caressée par plusieurs autres, parce qu'elle ne souffroit point leurs caresses qu'elle ne fust grosse de luy.

Pour moy, je me persuade aisément que les femmes ont beaucoup contribué à introduire cette opinion sur la cause de la ressemblance des enfans, afin de couvrir des fautes qu'elles commettent très-souvent, & qu'ensuite des personnes habiles & politiques ayant considéré, que ce sentiment estoit assez favorable, pour le bien & pour la tranquillité de l'Estat, ont cherché des raisons pour l'appuyer.

Mais,

Mais, bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est même impossible qu'elle puisse produire les effets que l'on se persuade.

1. Tout le monde fait quels transports sent une femme dans ses parties amoureuses, quand elle est caressée; il semble alors que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec précipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la détourner; & si elle est arrêtée sur quelqu'un, c'est assurément sur celui qui est présent.

Quoyque la peur trouble en quelque façon ses voluptés, & qu'elle fasse quelque impression sur son ame, lors qu'elle s'abandonne à des libertés illicites, elle prend neantmoins ses précautions de telle sorte, qu'elle peut jouir en assurance de ses plaisirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'esprit, & que la crainte la trouble, bien loin de faire un enfant semblable à celui que la peur représente à son imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il luy faut pour être formé: car son ame étant ailleurs, & son esprit étant dans un mouvement irrégulier, elle ne peut concourir entièrement à la génération d'un enfant parfait. C'est de là même qu'il arrive, que les grands hommes font quelquefois des enfans, qui sont indignes d'être leurs fils; parce que l'ame des peres étant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas assez

de chaleur ny d'esprits à leur semence, qui est ainsi la cause d'un enfant difforme; ce que nous examinerons en particulier au chap. suivant.

2. D'ailleurs, s'il est vray que l'imagination soit la cause de la ressemblance, pourra-t-on dire que les mouches, ou que les plantes mesmes ont de l'imagination, pour engendrer ce qui leur est semblable? une mouche à miel, par exemple, à la mesme figure & les mesmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & cellecy leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre: Cependant, peut on dire, que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance?

3. D'autre part, l'imagination de la femme doit avoir esté vivement frappée par les objets, dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein. Mais, si cette femme n'a jamais vû son grand-pere, ou qu'elle n'ait jamais ouï parler des defauts de ses Ancestres, pour se les représenter fortement à l'imagination, comment pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne, boiteux ou pied-bot? Cependant, l'histoire nous apprend, qu'il y avoit autrefois des familles à Rome qu'on ne distinguoit que par les defauts de leurs Ancestres, qui estoient *Sorabons*, *Coclues* ou *Scaures*. Et à Surgeres, dans nôtre voisinage il y a un muet qui est fils d'un homme qui parle, & petit-fils d'un autre muet.

Je connois une femme boiteuse du pied droit, qui fit sa premiere fille incommodée du mesme pied, cependant, elle m'a souvent protesté qu'elle n'avoit jamais pensé à son incommodité, pendant qu'elle concevoit, ny durant toute sa grossesse. Aussi est-il certain, que son defaut est peu sensible, & qu'elle y est tellement accoustumée qu'elle n'y pense presque jamais.

Les petits hommes du Septentrion ont tous les cuisses courbées en dedans ; mais ce n'est pas sans doute l'imagination de leur mere qui les rend semblables à leurs Ancestres, c'est plutôt quelque chose d'interne & d'essentiel que nous découvrirons cy-aprés. Car de s'aller imaginer que le caprice d'une femme puisse forcer les principes, dont l'ame se sert pour agir naturellement, j'avoüe que c'est ce que je ne saurois comprendre.

4. Au reste, si l'imagination est la cause de la ressemblance externe, elle doit aussi être une cause universelle, & agir incessamment de la mesme façon dans tous les particuliers ; de sorte que les enfans devroient tousjours naître semblables à ceux que la mere s'est fortement imaginé. Si elle a pensé, par exemple, à un Heros, l'enfant qui en naîtra aura la figure de la personne imaginée ; & cependant nous voyons tous les jours le contraire, & nous sommes témoins qu'un enfant ressemble à son frere, à son oncle,

cle, ou à son bifayeul en qui la mere n'aura pas pensé, ny au moment de la conception, ny mesme durant sa grossesse.

5. Après tout, pour faire une ressemblance, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à composer un enfant soient tellement disposées pour une grosse teste, par exemple, pour un nez aquilin, pour de gros yeux noirs, & pour tout le reste du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure semblable à celle de son ayeul. Ce n'est point à l'imagination de la mere qui est une faculté animale, comme l'appellent les Medecins, à former ainsi un corps & à en observer toutes les dimensions; elle manque d'instrument pour cela, & n'a d'empire que sur ce qui lui appartient. La formation d'un enfant ne peut-être que l'action de l'intelligence, qui se sert de l'ame, pour luy donner la figure convenable. C'est donc à cette ame à donner la forme externe, & à chaque partie & à tout le corps mesme. Et ce seroit une chose ridicule, que la faculté formatrice de l'ame, qui n'est autre chose que l'ame mesme, composast une partie, & que, d'un autre costé, l'imagination qui n'en est qu'une faculté, lui donnast la figure. La Boulangere qui mourut en cette ville, il y a quatre ou cinq ans, à sa troisiéme couche difficile, parce qu'elle ne se pouvoit delivrer d'un enfant, qui avoit comme son pere, les épaules fort larges, ne mourut que par l'effort qu'elle fit, en

en tâchant de le mettre au monde. Il ressembloit si parfaitement à son pere dans la largeur de la poitrine, que je ne puis croire que cette conformation soit venuë de l'imagination de la mere.

Sur ce principe, la mere de *Pierre Forestus*, l'un de nos savans Medecins, refusa en mariage pour sa fille un homme fort riche, parce qu'il étoit large d'épaule, dans la crainte que sa fille ne mourust en couche, selon l'experience qu'elle en avoit.

6. Mais encore est-ce l'imagination de la mere, qui a engendré dans les reins de son fils une pierre qui luy a esté tirée à l'âge de cinq ans? La mere a-t-elle jamais pensé à cette maladie, à laquelle le pere avoit des dispositions, quand à l'âge de 18. ans, il fit cet enfant, puisque le pere mesme n'avoit encore point ressenty cette incommodité, dont il ne s'est appercû qu'à l'âge de 50. ans?

7. Enfin, on ne peut attribuer à l'imagination de la mere l'horreur qu'avoient deux freres pour du fromage, puisque leur mere aimoit avec passion cet aliment: on devroit plutôt attribuer cette repugnance à des causes internes & essentielles, puisque, selon la remarque de *Skenkius* qui nous en fait l'histoire, leur pere ne pouvoit ne souffrir l'odeur sans se pâmer.

Après tout cela, il faut donc dire, que ce n'est point l'imagination de la mere qui est la cause de la ressemblance des enfans, non plus

que des inclinations & des maladies auxquelles il font sujets: que c'est plutôt un pareil, & je puis dire un même principe qui a fait le corps du pere, qui travaille sur celui du fils; & que l'ame de celui-ci imprime des caracteres semblables sur une matiere qui lui obeit, & qui a des dispositions à ces mêmes accidens.

Afin d'examiner de plus près cette question, on doit observer plusieurs choses que je juge être nécessaires pour la bien entendre.

Premièrement, on doit remarquer que la semence est animée de l'ame de l'homme qui est communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement, que les semences de l'homme & de la femme, étant mêlées, ont des mouvemens actuels & des mouvemens en puissance; que les premiers sont des puissances prochaines, & que les autres ne sont que des mouvemens éloignés.

En troisième lieu, que la ressemblance est essentielle ou accidentelle; que la naturelle procédant des principes internes de l'enfant est toujours certaine & constante; au lieu que l'accidentelle ne l'est point.

1. Cela étant supposé, examinons d'abord la cause de la Ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons en suite la cause de la Ressemblance de la fille au pere, & du fils à la mere.

3. Obser-

3. Observons aussi la cause de la Ressemblance que les enfans ont confusément avec leur pere & leur mere.

4. Découvrons encore pourquoy les freres & les sœurs se ressemblent.

5. Voyons après cela la source de la Ressemblance des enfans aux grand-peres aux bisayeuls & aux oncles.

6. Examinons enfin, pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

1. La cause de la Ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut-être prise que des principes internes, qui servent à former ces enfans; c'est à dire des semences de l'homme & de la femme, qui étant unies ensemble ne font qu'un corps, sur lequel l'ame, qui est l'autre principe, venant à agir, se fabrique un domicile pour sa demeure.

Je le dis encore une fois, je ne parle point ici de l'ame immortelle, qui ne se communique jamais, & qui ne fait point de ressemblances. Je parle seulement de l'ame matérielle qui sert d'instrument à l'intelligence, qui la fait agir selon ses ordres.

Les esprits ou l'ame qui reside dans la semence de l'homme s'étant donc mêlée avec l'ame qui est dans la semence de la femme, lorsque la conception s'accomplit, & ne faisant alors qu'une même composé, travaille en qualité de principe sur la matière la plus terrestre & la plus épaisse de la semence de l'un & de l'autre sexe. Et parce que la semence d'une femme peut

être d'un temperament chaud & sec, qu'elle a les parties de sa matiere pressées, les unes auprès des autres ; & qu'elle ne manque pas d'esprits pour produire un mâle, la semence de l'homme luy imprimant son caractere, fait un melange qui a toutes les qualités convenables à former un garçon : Car l'ame qui est dans la semence de l'homme ayant les mouvemens fort prompts & fort actifs, l'emporte sur l'ame qui est dans la semence de la femme, & fait ainsi obeïr la matiere sur laquelle elle travaille : si bien que celle-cy étant penetrée par celle-là, il se fait un melange dans la boule ou se forme l'enfant, qui cause la ressemblance qu'a cet enfant avec son pere.

Si l'on mêle du levain bien aigre parmy de la paste, le pain qui en sera fait sentira l'aigre, quoy que le levain y soit entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de même l'ame qui est dans la semence du pere, ou si l'on veut les esprits qui y resident étant fort penetrans se font connoître dans le melange qui se fait des deux semences. Et c'est ce qui arrive toujours selon les loix de la Nature, que le fils est semblable au pere & la fille à la mere ; autrement selon le sentiment d'Aristote, ce seroit une espece de monstre, s'ils ressembloient à quelque autre personne.

Le projet de l'enfant ayant dont reçu la complexion du pere, par les impressions qu'a fait sa semence sur la semence de la femme, se perfectionne tous les jours par
ce

ces mêmes principes. Si le pere, par exemple, est bilieux & mélancolique: qu'il soit haut & prompt: & qu'il ait avec cela la voix grosse, & de bonnes inclinations, une portion de son ame, qu'il communique à son enfant par le moyen de sa semence, portera par tout avec elle ces qualités qui en sont inseparables. Elle dilatera & étendra la matiere des os: Elle produira de la chaleur & de la secheresse dans les principales parties: Elle causera, en un mot, un temperament bilieux & m. lancolique. Enfin, la partie subtile de la semence du pere, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossiere dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, la matiere qui est dans la semence de la mere est la source de la ressemblance qu'à un garçon avec son pere, non seulement d'espece, mais encore de sexe & d'individu.

Il en arrive ainsi de la ressemblance qu'à une fille avec sa mere: car la matiere, qui est renfermée dans une boule, étant d'une complexion froide & humide, si on la compare à la matiere dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est foible & languissante, & qu'elle approche du temperament de celle de la femme, l'ame ayant une force dominante prend le dessus sur l'ame de la semence de l'homme, & étant unies ensemble im-

prime sur la matiere , qui est disposée à recevoir son caractère féminin, des marques de ressemblance avec la femme dont elle procede. De sorte que, si la femme est d'un temperament froid & humide, qu'elle soit pituiteuse & sujette aux fluxions; que ses passions soient moderées, & ses mœurs raisonnables, l'ame qui agit fortement sur la matiere du projet de l'enfant, produira aussi les mêmes effets dans la fille qui doit naître. Car, si le temperament de la mere est la cause de tout ce que nous remarquons en elle : que ses mœurs & sa santé en soient des effets : & que la disposition de l'ame & de la matiere de la semence suivie aussi par necessité ce même temperament, on doit sans doute attendre que la fille soit semblable à sa mere, & qu'elle ait les mêmes inclinations; puis qu'elle possède plus de son corps que de l'ame & du corps de son pere. L'ame de la semence du pere & la semence même n'a servi dans cette occasion qu'à rendre la semence de la mere prolifique, & à augmenter la matiere du projet. Elle a souffert, pour ainsi dire, plus qu'elle n'a agy, & l'on diroit même que le pere n'a rien contribué pour faire cette fille, tant elle ressemble à sa mere dans les qualités du corps, & dans les passions de l'ame.

2. Mais, si la fille ressemble au pere, & le fils à la mere, ce qui arrive souvent, on doit concevoir d'une autre façon la
cau-

cause de la ressemblance individuelle. Si le pere, par exemple, est grand & gros, s'il est sanguin & pituiteux, qu'il ait la chair molasse, & les actions lentes, si la mere au contraire est petite, seche & bilieuse, prompte & agissante, & qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver & il arrive mesme tous les jours, que la fille ressemblera au pere, & le fils à la mere.

La source de cette ressemblance est que l'ame & la matiere, qui servent à la conception, sont la cause de la ressemblance, lors que l'une ou l'autre semence fait paroître dans le mélange de la formation ses qualitez premieres & secondes. Je pourrois dire pour éclaircir cecy, que l'ame & la matiere de la semence de l'homme étant conformes à ses principes, c'est à dire, étant froides, humides, lentes & pituiteuses, comme est celuy d'où elles procedent, elles dominent sur l'ame & sur la matiere de la semence de la femme, & par leur matiere & par leurs qualitez, si bien que l'ame qui est dans la semence du pere, ayant souvent des mouvemens tres-actifs & tres-penetrans, s'empare de l'ame de la semence de la mere, & par ce mélange il ne se fait qu'un corps subtil, dont la partie dominante retient tousjours le party de la complexion du pere : l'ame dominante imprime donc son caractere feminin sur l'enfant, qui doit se former dans les entrailles de sa mere, & rend cette fille semblable à son pere. Elle

le est grande & grosse comme luy. Elle est lente dans ses actions. Ses yeux sont bien fendus, ses regles sont abondantes, enfin, elle est pituiteuse & sanguine comme son pere.

Mais, si le pere ne donne que fort peu de semence, qui ne serve seulement qu'à faire fermenter la semence de la femme, pleine de feu & d'esprits, il naîtra de ce mélange un garçon qui aura le temperament de la mere; la mesme figure & les mesmes inclinations. Il sera petit comme elle, & il lui sera tout semblable; si l'on excepte le sexe. Car cétte femme estant d'une complexion chaude & seche, si nous la comparons à son mary, imprime sur le projet de son enfant un caractere masculin qui se feroit toujours connoître, à moins que la semence du pere ne detournast l'inclination de la Nature.

3. Il n'en arrive pas ainsi lors que les enfans ressemblent & à leur pere & à leur mere tout ensemble. Les semences des deux sexes sont alors tellement égales en matiere, en force, & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre: ou bien il a une partie semblable à la mesme partie du pere, & il en a une autre qui ressemble à une partie de la mere. Cet enfant, par exemple, avec le nez de son pere & la bouche de sa mere a la poitrine de sa mere, & le foye ou l'estomac de son pere. En un mot, il sera sujet aux incommoditez de l'un, & aux passions de l'autre.

La cause de cette ressemblance n'est autre chose que le mouvement different des differentes parties de la semence de l'homme & de la femme ; & s'il est vray que la semence coule des principales parties de l'un & de l'autre , & qu'avec cela elle soit animée , ainsi que nous l'avons prouvé ; il me semble qu'on ne doit point avoir de peine à concevoir comment une partie d'un enfant ressemble à une partie de son pere, & qu'une autre partie de ce mesme enfant ressemble à une partie de sa mere. Car, comme la portion de la semence qui coule , par exemple , de la teste du pere ou de la mere, fait des mouvemens differens , l'une & l'autre portion estant mêlées , sans pourtant estre confondües : l'intelligence qui a ordre de la Nature de former un enfant trouvant une matiere disposée à former la teste d'une telle ou d'une telle façon , par la victoire d'une semence sur l'autre , travaille sur cette mesme matiere , selon les ordres qu'elle a receus. Mais, comme elle rencontre beaucoup de matiere dans la portion de la semence qui doit servir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiere a encore des mouvemens forts & actifs, elle forme par le moyen de l'ame qui luy obeit toujours, cette partie de l'enfant semblable à celle de son pere, c'est à dire elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de mesme dans la formation des autres parties du corps de cet enfant, si bien que, si la portion de la semence qui
est

est destinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiere & de l'ame de la semence de la mere, l'enfant à venir sera sujet aux mesmes passions & aux mesmes incommodités que la mere. Enfin, selon les divers mouvemens forts ou foibles que le projet aura receu, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son pere, & quelques autres à celles de sa mere.

4. C'est encore la mesme cause qui rend les jumeaux & les jumelles semblables les uns aux autres. Car, si nous faisons réflexion sur ce que nous avons dit au chap. 3. de ce livre, nous serons persuadez que la semence de l'homme se communiquant presque dans un moment à beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de sa matrice, elle leur imprime son caractere, & fait les mesmes impressions sur les unes que sur les autres; si bien que, s'il s'y trouve de la difference, soit pour le sexe, soit pour l'individu, cela vient plutôt de la femme que de l'homme: car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l'un ou de l'autre costé de la matrice, quand il y a des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mesmes impressions sur les unes que sur les autres, elle cause ainsi la ressemblance des jumeaux & des jumelles.

5. Mais il n'en est pas de mesme, quand les enfans ressemblent à leur grand-pere ou à leur bifaycul. La Nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvemens actuels

&

& prochains, elle ne la fait agir que par des mouvemens en puissance, & ne fait point représenter les personnes dont l'ame procede, mais celle dont elle a esté produite. Ces trois enfans qui dans la famille des *Lepides* à Rome naquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvroit un œil, sont des preuves autentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela, on doit estre persuadé, que les ressemblances que nous avons avec nos Ancestres sont en puissance dans nostre semence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont communiquées: si bien que, s'il y a quelque cause accidentelle, qui empêche un enfant de ressembler à son pere ou à sa mere, on doit croire qu'il représentera l'un de ses parens dont l'idée est demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car, s'il est vray, que mon ame est venuë de mon pere, & que l'ame de mon pere soit sortie du sien, & ainsi toujours en remontant par le commandement que Dieu fit à la Nature au commencement du monde, selon la remarque de *Tertullien*, je pourray dire, que mon ame porte avec elle le caractère & l'idée de tous ceux, par lesquels elle a passé. Et si la semence communique successivement à plusieurs particuliers à peu près le mesme temperament, quelque difficulté y a-t-il à croire, qu'un enfant peut ressembler à son bisayeul non seulement selon la figure de ses parties exte-

ne

nes, mais encore selon ses passions & son humeur? Une pierre d'ayman touchant un morceau de fer luy communique sa propre vertu, & puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la pierre mesme. Ainsi il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que feroit la semence du pere. C'est dequoy on sera plus pleinement persuadé par la question que nous allons examiner, savoir, pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de repeter icy ce que nous avons dit ci-dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfans avec leur pere ou avec leur mere; nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme qui accompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le temperament, qui en estoit inseparable, estoient la cause de cette ressemblance; & que c'estoit d'où venoit l'effigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies qui faisoient ressembler les enfans à leurs Ancestres. Nous avons encore fait remarquer que cette ressemblance estant naturelle ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que, si elle manquoit quelquefois à paroistre, il falloit en attribuer le changement à des causes étrangères, qui troublent la Nature dans son action, & qui detournent les mouvemens libres qui se trouvent dans la semence du pere ou de la mere.

En effet , si ces mouvemens font un peu interrompus par des causes étrangères , les enfans naissent semblables à leur grand pere ou à leur bisayeul selon l'observation qu'en a faite Mr. Begon Intendant de cette Province , l'un des sages hommes & des plus curieux que je connoisse. Il m'a dit qu'il avoit remarqué aux Antilles des enfans jumeaux engendrez par des Metifs , que l'on nomme Mulâtres , dont les uns étant blancs avoient les cheveux longs , & les autres étant noirs avoient des cheveux crepus ; & que cette ressemblance ne pouvoit venir que de leurs Ancestres , qui avoient esté de ces especes-là. Car , ajoûtoit-il , il y a autant d'especes d'homme , qu'il y a d'especes de chien. Mais Vossius qui a observé qu'en Afrique il naissoit un enfant blanc d'un pere & d'une mere Negres , & que ces productions differentes venoient plutôt de la verole de leurs parens , qui faisoient un ladre , que de la ressemblance de leurs Ancêtres , dit aussi que ces enfans étoient foibles & languissans de veüe & ne voyoient qu'au clair de la Lune. S'ils sont beaucoup interrompus , ils ressemblent à leurs parens en ligne collaterale. S'ils sont forcés & agités , ils ne ressemblent ny aux uns ny aux autres , mais seulement à l'espece de l'homme. Enfin , si ces mouvemens sont entierement inégaux & qu'ils trouvent une matiere brouillée & desunie , il en vient des Hermaphrodites , & des monstres.

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des regles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de la mere, le lieu large ou estroit où il demeure pendant 9. mois, les alimens dont il use après estre né, l'habitude qu'il prend pour ses mœurs par les exemples qu'il imite, sont de puissantes causes que je pourrois appeler étrangères, qui troublent quelquefois les mouvemens directs de la Nature, & qui l'empeschent de faire des impressions naturelles sur un enfant. La Nature ressemble en cela à un Peintre, qui fait souvent des tableaux par imitation; mais qui en fait aussi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette question, je puis dire que la semence estant animée comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caractères d'individu, & que ces caractères étant des mouvemens actuels & prochains ne manquent jamais à être communiquez au corps sur lequel ils sont imprimez: mais, comme il y a d'autres mouvemens éloignez qui ne portent point avec eux l'idée d'un particulier, mais qui portent en general la figure & la representation d'un homme, il s'ensuit qu'aux moindres petits desordres qui arrivent dans la generation, le pere ou la mere peut engendrer par ces derniers mouvemens un enfant qui ressemble à un homme, mais qui n'aura aucune

ref.

reſſemblance avec ceux qui l'auront engendré.

L'imagination de la mere trouble plutôt l'action de la Nature, qu'elle ne contribue à la reſſemblance. J'avouë cependant qu'elle a quelque pouvoir ſur ſes eſprits & ſur ſes humeurs; &, ſi elle ne fait point d'impreſſion ſur le projet d'un enfant qui ſe gouverne par luy-meſme dans ſes premiers jours de vie, elle en fait du moins ſur la ſuc nourriſſier ou ſur le ſang des regles, dont l'enfant ſe nourrit dans les flancs de ſa mere.

On fait quels changemens & quels deſordres cauſent les alimens au commencement de noſtre vie. Comme ils entretiennent noſtre chaleur, quand ils ſont bons, ils la detruifent, quand ils ſont mauvais. J'attribue l'embonpoint de certains peuples à l'uſage du lait, du beurre & du fromage, & à un air froid & humide qu'ils respirent; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout oppoſé à celui-là qu'ils uſent d'autres alimens.

Enfin, il y a quantité d'autres cauſes éloignées de noſtre temperament & de nos inclinations naturelles; ſi bien que, quand l'âge nous met en eſtat d'eſtre comparez à noſtre pere ou à noſtre mere, nous nous trouvons alors fort differens, ſoit par nôtre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu ſoin de nôtre education.

Ainsi j'ose conclurre hardiment qu'à moins qu'il n'y ait des causes accidentelles & éloignées qui changent la ressemblance que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrez, nous leur sommes fort semblables. Les *Garamantes*, qui n'estoient pas sauvages en cecy, faisoient nourrir tous leurs enfans en commun jusqu'à l'âge de cinq ans, & alors ils donnoient à chacun les enfans qui luy ressembloient le plus, jugeant par là qu'il estoit leur pere, & qu'il estoit obligé d'en prendre soin. Ils croyoient donc que la ressemblance estoit une puissante conjecture de filiation, & qu'elle procedoit de quelque principe interne qui estoit invariable.

Pour moy, j'avouë que j'aurois mauvaise opinion d'une femme qui auroit un enfant qui ressembleroit à l'un de ses domestiques, & ce seroit, selon mon sentiment, une preuve assez forte pour le faire estimer illegitime, au lieu que, s'il étoit semblable à son pere, ce seroit sans doute une grande conjecture pour la chasteté de la mere.

C H A P I T R E VIII.

*Pourquoy il y a des enfans qui naissent foibles
ou imparfaits , & d'autres forts & ro-
bustes.*

S'il est vrai que le mariage des Rois a principalement en vûë le bien de leurs Estats, il est juste que celuy de leurs sujets ait aussi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roi ne sera jamais en estat de se deffendre contre les insultes de ses ennemis, bien loin de conquerir des villes & des Provinces, s'il a des sujets, foibles ou imparfaits: au contraire, rien ne pourra resister à sa puissance, s'il en a de bien faits & de robustes.

C'est donc une chose digne d'un Royaume bien policé de regler tellement ce qui concerne les mariages, que tous ceux qui y naissent puissent un jour être capables de soutenir les entreprises de celuy qui y commande.

Si nous pouvions découvrir la cause qui fait qu'il y a tant de personnes petites, valetudinaires, ou contrefaites, & en mesmes temps ce qui fait les hommes forts & robustes, spirituels & adroits, ce seroit, ce me semble, un moyen assuré pour remédier aux desordres qui n'arrivent que trop souvent dans les familles, & dans les Estats, par la negligence qui se remarque dans les mariages, & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si

Si le Roi *Archesilaus* n'eust épousé une femme jeune & petite, jamais les Lacedemoniens ses sujets n'eussent eu pour luy tant de mépris ny tant d'indifference. Car quelle apparence qu'une telle femme eust pû fournir assez de matiere pour former un enfant d'une taille avantageuse? Ses entrailles auroient esté trop pressées & ses flancs trop resserrez pour s'élargir comme il falloit, & elle n'auroit pas eu assez d'humeurs pour luy communiquer la nourriture dont il auroit eu besoin. Cet enfant auroit esté un nain comme sa mere, & puis il auroit esté un objet de mépris & de la haine des peuples, & un sujet indigne d'estre le fils d'un Roy.

En effet, une petite femme de 12. ans, ou quand mesme elle seroit plus âgée, a les flancs trop serrez & les parties de la generation trop petites pour y contenir durant 9. mois un enfant de belle taille; & bien loin de le porter jusques au bout de sa grossesse, elle seroit contrainte d'accoucher avant que toutes les parties de l'enfant fussent accomplies. Mais encore, si le mary & la femme sont fort jeunes & d'un mesme âge, la semence de celuy-là n'augmentera presque point la matiere de la boule où l'enfant devra estre formé. Elle ne communiquera seulement que ses esprits fermentatifs pour la generation, & ainsi l'enfant sera toujours foible, languissant & petit.

On louë encore aujourd'huy ces peuples qui ne premettoient pas autrefois le

femmes, de peur qu'ils n'accrûssent le nombre des nains dont la Republique étoit déjà assez embarrassée.

Les petites personnes viennent encore d'une autre cause ; car, si le pere & la mere sont d'un temperament extrêmement lascif, l'experience fait voir que les enfans qui en naissent ne peuvent être grands. L'amour de deux jeunes personnes mariées les embrase souvent de telle sorte, qu'il ne se passe point de jour que cette passion violente ne les agite & ne les épuise. Et, si par hazard il naist quelque enfans de ces embrassemens reïterés, ce ne sont que des nains & des enfans foibles qui n'ont pas eu dans les flancs de leur mere assez de matiere pour y estre bien formez. On se joint trop souvent l'un à l'autre pour avoir de la semence bien cuite & bien digerée ; & ainsi le mary ne communique à sa femme que fort peu de matiere pour la génération, & encore est-elle mal conditionnée. La femme de son costé n'a que de très-foible semence, puisque l'amour l'oblige à la repandre plutôt qu'il ne faudroit. Ce peu de matiere donc qui sert à former cet enfant, ne peut servir qu'à faire des parties trop petites pour estre jamais les parties d'un corps bien proportionné.

Si les personnes mariées imitoient la chasteté d'un Roi des *Palmyreniens* & de *Zenobie* sa femme, nous aurions aussi beaucoup plus d'hommes grands, spirituels & robustes que nous n'en avons. On rapporte que cet-

te Princeſſe étoit ſi modérée dans ſa paſſion, qu'elle ne s'approchoit jamais de ſon mary que pour en avoir des enfans ; & que pour cela elle attendoit toujours le tems de ſes regles, pour connoître ſi elle eſtoit groſſe ou non. Si ſes regles paroifſoient, elle retournoit incontinent après entre les bras du Roy, afin d'obeir plutôt aux ordres de la Nature qu'à ſa propre paſſion. Et, ſi ſes regles ne venoient point, elle ſe paſſoit pendant ſa groſſeſſe des plaifirs du mariage, que la pluspart des femmes ſouhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'eſt le véritable moyen de faire des enfans forts & ſpirituels que d'en uſer de la forte. Il ſemble que l'on ſe remarie toutes les fois que l'on ſe careſſe après un aſſez long intervalle. Il ne manque alors ny matiere ny eſprits pour former un enfant bien fait, & l'expérience fait voir tous les jours, que les plus grands hommes ſont ſouvent venus de conjonctions illegitimes. Jamais Rome n'auroit eſté la terreur de ſes voiſins, ſi *Romulus* ſon Fondateur ne fuſt né de la forte : & jamais deux villes conſiderables de l'Europe n'eufſent élevé deux ſtatuës à l'honneur & à la memoire d'*Eraſme*, ſi ſa naiſſance ne luy euſt donné de l'eſprit.

En effet, la ſemence a le temps de ſe cuire & de ſe perfectionner, les eſprits s'y aſſemblent en plus grande foule, lors que l'on ſe careſſe rarement. Les plaifirs de l'amour ſont meſmes plus grands, quand on les prend avec moderation, & ils ne dégouſtent pas comme ils ſont ordinairement. Pour

Pour peu de santé qu'ayent un homme & une femme, pourvû qu'ils observent tout ce que l'on doit observer, pour faire des enfans forts & spirituels, ils ne manquent pas d'y reussir : *Et nous ne voyons jamais guere, pour me servir de la pensée d'un Poëte, des Aigles fieres engendrer de foibles Colombes.*

Mais, si dans l'excès de l'amour la femme prend le dessus & n'observe pas toute la bienveillance que l'on doit observer, quand on se caresse amoureusement ; on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites & foibles personnes : car, puisqu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne repand à chaque fois que fort peu de semence, si d'ailleurs il ne garde pas une posture convenable, le peu de matiere qu'il repandra ne sera pas receuë où elle doit l'estre, & ainsi il ne se fera point de conception, ou, s'il s'en fait, ce ne sera qu'un avorton & un nain, qui n'aura rien d'avantageux, ny dans l'ame, ny dans le corps.

Tout le monde fait que la vieilleffe est froide & languissante, & qu'elle n'a guere de vigueur dans les embrassemens amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge-là, on doit croire pour l'ordinaire qu'il sera lent ou stupide, son pere n'ayant de matiere & d'esprits que pour lui donner seulement la forme d'homme, à moins que sa mere, qui est souvent jeune & amoureuse, ne contribüe de son costé au genie de son enfant par l'abondance de son feu & de ses esprits. Un

cheval engendré d'un vieux cheval n'est jamais agile ; & les Ecuyers favent très-bien qu'il n'est pas si propre au manège ny à la guerre que les autres. Mais, dans la fleur de l'âge, quand on ne croist ny ne decroist plus, on a tout ce qui est propre à faire des enfans spirituels & robustes. C'est pour cela qu'au rapport de *Cesar*, les anciens Allemans, qui ont toujourns passé pour des gens forts, estimoient que c'étoit une chose honteuse à un homme de connoître une femme avant l'âge de vingt ans.

La mauvaise façon de vivre des peres & meres est encore l'une des causes les plus communes de la foiblesse des enfans. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuste & vertueux ; & les incommodités qui accompagneront cet enfant pendant sa vie, ne seront que des suites assurées, & des marques évidentes des crimes de son pere & des foiblesse de sa mere. La ladrerie, la goutte, les écrouelles, la stupidité de l'esprit & les autres facheuses maladies viennent souvent de la vie de-reglé de ceux qui nous ont engendrez. Nous heritons souvent de leurs incommodités, & presque jamais de leur vertu. Et, comme le sang de ces peres & de ces meres est tout plein de crudités & de pituite, toutes les parties qui s'en nourrissent sont aussi des excremens qui ont des usages differens de ceux que la Nature s'estoit proposée. Les testicules pour ne m'arrester qu'à ces parties genitales, ne peuvent faire d'un
sang

sang crud & froid, une bonne semence, qui soit ensuite la cause d'un enfant sain & vigoureux. Au lieu d'estre pleine d'esprits & de feu; d'avoir une matiere écumeuse & rarefiée, & d'être pure & temperée, elle est pituiteuse & pleine d'ordures, ce qui ne cause que des desordres dans la generation.

Ceux qui s'étudient à avoir des enfans sains & spirituels observent entre autres choses un temps qui ne soit incommode ny pour eux ny pour leurs femmes, sur tout ils se donnent bien garde, ainsi que nous l'avons remarqué, de les connoître pendant leurs regles ou peu de temps auparavant. Car, s'il arrive que la conception se fasse, lors que les regles sont prestes à couler, ou qu'elles coulent mesme, les ordures dont la matrice est alors remplie, tachent & infectent la semence de l'homme, qui porte ensuite de mauvaises qualités dans le lieu où reside ordinairement la semence de la femme & où se fait la conception. La generation s'y accomplit pourtant, mais la matiere qui sert à former l'enfant n'estant pas pure & bien conditionnée, les parties qui en sont faites en deviennent mal faites, de sorte que dans la suite elles font fort mal leurs fonctions, & rendent par consequent l'enfant valetudinaire & incommode. Nous n'avons sur cela que trop d'exemples, si l'honnesteté & la bienfiance me permettoient de les mettre au jour.

On doit donc observer bien des choses pour n'engendrer pas des enfans mal faits :

car, si le corps a des défauts, quand on les neglige, l'ame aussi n'en a pas moins: & je suis assuré que, si *Thersites* n'eust esté si laid, il n'eust point eu une si mechante ame; & il est impossible qu'une ame püst bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'estoit le sien. Il avoit le dos enfoncé, la teste pointuë, du duvet au menton au lieu de barbe, & avec cela il estoit boiteux & louche. Cette laideur est une marque de tous les vices, au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame, & le caractere d'un homme de bien, si nous en croyons *Saint Ambroise*.

Ce ne sont point les Astres qui nous font spirituels, robustes, valetudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignez de nous. Et quoy que le Soleil & la Lune ayent à la verité plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangères, bien différentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfans conçus au mesme aspect des Astres, & à la mesme heure du jour, qui ont neantmoins des inclinations toutes différentes & des corps de différente forme. J'avouë pourtant qu'un enfant sera plus prudent & plus sage, qui aura esté formé au Printemps ou en Automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif, qui aura esté conçu en Esté ou en Hyver; mais ces diverses inclinations ne dependent pas tant des Astres que
des

des humeurs qui dominant dans ces saisons dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfans difformes, & qui tiennent du monstre, ne sont conceus que par des causes naturelles, quoy qu'en veüillent dire quelques Docteurs. Ils dependent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les loix de la Nature.

Les Naturalistes nous font remarquer, que, si un coq couvre une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs feconds, &, si l'on regarde de près ces mesmes œufs, l'on verra dans quelques-uns deux jaunes, d'où naîtront ensuite deux poulets souvent separez & quelquefois unis: quelquefois aussi, mais plus rarement, il paroîtra sur un jaune deux taches ou deux ongles qui auront reçu en mesme temps les impressions generatives du coq; & je ne doute point que ce ne soit de là que naissent les poulets difformes & qui approchent du monstre.

J'en dis autant à proportion des enfans. Car, si la semence de l'homme touche plusieurs boules qui ayent des dispositions à en recevoir des impressions, elle les fait toutes fermenter & les vivifie au mesme moment, si bien que de cette generation il naît plusieurs enfans qui ont des envelopes differentes, & qui ont aussi des arriere-faix particuliers. Mais, s'il se trouve dans une boule une matiere separée

en deux par une petite membrane, ou que cette matiere ayt deux projes d'enfant, la semence de l'homme ne laisse pas de les exciter toutes deux à la fois, & de les animer, comme s'il n'y en avoit qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impressions generatives de la semence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui estant separez les uns des autres, & rarement unis; ont souvent un arriere-faix commun. Mais, si deux boules sont unies, il se fait un monstre peut-estre semblable à celui que je vis il y a un mois, qui avoit deux têtes, quatre bras, & deux pieds seulement, & c'est la veritable cause, selon mon avis, de la generation des monstres.

La matrice peut encore contribuer à la difformité d'un enfant, selon le sentiment de quelques Medecins; car estant cicatrisée d'un costé & ne pouvant s'y dilater comme dans ses autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du costé de la cicatrice & qu'elle luy cause par ce moyen une mauvaise conformation. Mais l'experience nous apprend que les enfans sont imparfaits, qui sont élevez dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encore d'autres sortes de monstres, qui se forment par le meslange des especes differentes. Les Histoires que nous avons sur ce sujet nous font croire que la chose est possible. L'*Hippotaure* que le Cardinal de Comitibus mena de France
en

en Italie , & qu'il donna en-suite au Cardinal *Scipion Borghese* n'est pas une histoire faite à plaisir. Toute Rome le vit & l'admira pendant 32. ans , après quoy il mourut faute de dents. Il avoit la teste de taureau & le reste presque semblable à un cheval. J'apprends qu'en Auvergne & ailleurs on se plaît à avoir de ces sortes d'animaux engendrez par un cheval & par une vache.

Si l'on doute du mélange des hommes avec les bestes , l'on n'a qu'à jetter les yeux sur l'Antiquité , & l'on y verra *Pasiphaé* femme du Roy *Minos* engendrer un Minotaure par les plaisirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encore cette belle fille nommée *Onoscélé* engendrée d'un homme & d'une ânesse. Si ces deux exemples sentent un peu la fable , au moins celle de cette fille *Toscane* qui accoucha d'un animal moitié homme & moitié chien ne sera pas suspecte. *Volaterran* nous a laissé par écrit que ce monstre naquit durant le Pontificat du Pape *Pie III.* & qu'il avoit les mains, les pieds & les oreilles d'un chien , & le reste d'un homme. Ces monstres sont si véritables que l'on m'a assuré, qu'il en naissoit dans l'Isle *Formose*, qui avoient la figure d'homme avec une queue velue d'un poil roux semblable à celle d'un bœuf. Si cela estoit impossible, comme quelques-uns se le persuadent, jamais l'Ecritu-

re Sainte n'auroit fait une loy là deffus qui condamne à mort la beste & la femme qui s'y seroit soumise.

Il est donc aisé de connoître la cause des monstres, sans que je me donne la peine de la faire remarquer: car, s'il est vray, comme je l'ay prouvé ailleurs, que la semence soit animée & qu'elle vienne de toutes les parties du corps des deux sexes, comme l'expérience nous le fait voir, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour decouvrir la cause immediate des inclinations & de la figure du corps de monstres.

Fin du Livre III.

T A B L E A U D E L' A M O U R C O N J U G A L.

Nous avons dû parler librement & sincèrement, quand nous avons discoursé de l'action des parties genitales de l'un & de l'autre sexe. Nous n'avons pas crû que les paroles & les expressions dont nous nous sommes servis dans cette occasion fussent plus sales, plus deshonnêtes & plus impudiques, què celles dont nous avons usé, pour expliquer les actions des autres parties du corps de l'homme & de la femme. St. August. Liv. 14. chap. 23.

P A R T I E I V.

C H A P I T R E I.

A R T I C L E I.

De l'Impuissance de l'Homme.

Nous savons que la generation des animaux parfaits suit immédiatement la conjonction du mâle & de la fe-

melle. Que le mâle doit être d'un âge mediocre selon son espece, qu'il doit avoir ses parties naturelles bien formées, & avec cela jouir d'une santé parfaite pour agir, comme il doit, dans cette action. Mais, pour ne parler icy que de l'homme, il doit estre vigoureux, plein de sang & d'esprits, & avoir tout ce qu'il faut pour carresser amoureusement une femme : il doit encore commander à ses parties amoureuses, qui doivent luy obeir, alors qu'il est question de faire son devoir auprès d'une femme.

S'il est trop jeune ou trop vieux, qu'il soit malade ou qu'il ayt quelque défaut naturel dans ses parties principales ou amoureuses, il n'y a pas de difficulté qu'on ne le puisse taxer d'impuissance. Car, si le membre viril est trop court ou trop petit: qu'il soit molet ou paralytique; que le trou par où doit passer la semence ne soit pas dans le lieu où il doit être; que d'ailleurs un homme soit trop gras & qu'il ait le ventre prodigieusement avancé: que ses testicules soient petits ou flétris, ou qu'il n'en ait point du tout: que la semence soit trop liquide, qu'elle sorte en trop petite quantité, ou qu'elle ait d'autres défauts, en un mot, s'il manque quelque chose du costé de l'homme pour les deux grands ouvrages de la copulation & de la generation: la loy permet à une femme de demander en justice la dissolution de son
ma-

mariage, & je ne doute point, si nous en croyons un Archevêque, qu'il ne faile attribuer à quelqu'une de ces causes le divorce qui arriva au Roy *Lothaire*, & à la Reine *Theberge*.

Tout ce qui détruit nostre chaleur naturelle, & qui éteint nostre feu & nos esprits s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se dessèchent, & nostre membre se diminuë, quand nous sommes accoutumés à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et, s'il est vray ce que *Vidus Vidi*, le jeune, nous rapporte d'une personne Ecclesiastique, qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les regles de la bienfiance, nous ne devons pas douter que les parties de nostre corps n'exercant pas l'action pour laquelle la Nature les a faites, ne se flétrissent & ne se dessèchent en quelque façon.

Les contentemens excessifs que nous prenons avec les femmes ne nous causent pas des desordres moins facheux: il est vray qu'ils ne nous apportent pas de semblables flétrissures: mais ils nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affoiblissent, les vesicules seminaires se relâchent, & les parties principales de nostre corps s'épuisent & se rafraichissent tellement par la dissipation de nostre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne
font

sont plus ensuite en estat de fournir la matière qui est nécessaire pour former un homme. Temoin *Theodoric*, Roy de Bourgogne, qui, après s'estre épuisé auprès de *Laodicée* & des autres Courtisanes de sa Cour, ne pût jamais consommer son mariage avec *Hermamberge* fille du Roi d'Espagne. Temoin encore *Neron* qui, après avoir passé sa jeunesse dans les debauches des femmes, témoigna deux fois son impuissance à la belle *Poppée*, selon le raport de *Petronne*.

D'ailleurs, s'il est vray ce que l'on dit ordinairement que la bonne chere excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extrême indigence rend un homme impuissant. Car, puisque l'abstinence selon la pensée des Theologiens est le meilleur de tous les remedes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter, que, si elle est excessive, elle ne détruise tous les mouvemens qui nous pourroient porter à rechercher les embrassemens des femmes. Nostre sang est diminué, & nos esprits sont épuisez par là: Nos parties principales & amoureuses en deviennent languissantes. Tant il est vray qu'il n'y a rien de plus opposé à l'amour que ce qui nous rafraichit & nous épuise tout ensemble.

Mais les passions de l'ame sont encore quelque chose de plus violent, que tout ce que nous venons de dire: & pour ne parler icy que de la hayne qui est fomentée dans
l'es.

l'esprit d'un homme par la laideur d'une femme, par sa mauvaise humeur, par sa conduite indecente; ou enfin par une odeur exécrable qui sort de son corps, elle est une des principales causes qui peut rendre un homme impuissant à l'égard de cette femme-là.

Après tout, comme il n'y a rien qui nous détruise plutôt que les maladies, puis qu'elles nous conduisent à la mort; les Jurisconsultes ont eu quelque raison d'écrire que l'on ne doit point presumer qu'un homme valetudinaire & encore moins un homme malade soit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuissant & incapable de caresser une femme. Il est certain que les plaisirs de l'amour demandent de la force & de la vigueur pour s'opposer aux épuisemens & aux faiblesses qui en naissent, lors mêmes que nous les prenons avec mesure: au lieu que la maladie étant une disposition contre les loix de la Nature, elle affoiblit & détruit même toutes les actions de nos parties, qui par conséquent ne sont pas en état de faire leur devoir, quand il est question d'engendrer.

Mais les Jurisconsultes n'ont peut-être pas remarqué que leur décision étoit trop générale pour être vraie, puis qu'il y a quelques maladies qui nous excitent à l'amour, & dans lesquelles on peut engendrer. Nous savons qu'un homme qui est atteint
d'un

d'un Satyriafme, & qu'un autre qui souffre quelques douleurs de goutte, ou de pierre, font alors plus amoureux & ne peuvent s'empêcher de presser étroitement leurs femmes; les humeurs chaudes & aiguës qui causent leur maladie, font alors mêlées avec des vents qui se cantonnent pour l'ordinaire parmy leurs parties naturelles, & qui les chatouillent sans cesse, & les excitent à se venger agréablement des douleurs qui les pressent. Il y a mesme des maladies qui ont rendu des hommes feconds, d'impuissans qu'ils estoient auparavant. *Avenzoar*, Medecin Arabe, rapporte de luy mesme, que ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisement après une fièvre aiguë qui luy rafraichit tellement les viscères, & puis le mit dans une telle complexion, qu'il se trouva en suite propre à faire des enfans.

Il faut donc moderer les decisions des Jurisconsultes, & ne pas dire d'un autre costé par une espece de contradiction, comme fait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naist après la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme estoit en estat d'engendrer dans une fièvre aiguë, dans une longue maladie, & dans quelque autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est là s'opposer à la raison & à l'experience de tous les jours.

Mais

Mais je ne veux m'arrester icy qu'aux hommes qui sont toujours impuissans, & qui étant incommodez dans leurs parties naturelles ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seroient mesme en la fleur de leur âge. Les défauts naturels qu'ils ont dans leurs parties amoureuses, le manquement de l'humeur, qui est la semence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes & gonorrhées, qui arrivent par la foiblesse de leurs vaisseaux, sont de puissants obstacles pour l'amour, qui les rendent plus froids que glace, quand ils se trouvent auprès d'une femme.

Quelle apparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt soit une mesure suffisante, pour satisfaire une femme & pour engendrer des enfans. Un homme si mal pourvû manque de force, de chaleur, d'esprits & de semence; & s'il sort quelque humeur dans ses agitations amoureuses, ce n'est qu'un peu de serosité, qui n'a pas toutes les qualités requises pour la génération. La femme a beau se faire effort pour la recevoir, ses parties quelque affamées qu'elles soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la Nature.

L'impuissance de se joindre à une femme est encore augmentée par la petitesse de la verge, qui étant trop courte & trop petite tout ensemble, ne peut réjouir une femme,
ny.

ny luy fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remedes sont inutiles pour ces fortes de defauts, & bien que *Galien* & *Fallope* nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croient que ces deux maladies sont incurables, si elles sont extrêmes, & que les Juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de sa validité.

Car, de s'imaginer que les bouillons fuculens, les alimens choisis, & l'excellent vin puissent faire croître les parties que la Nature n'a pû allonger, c'est manquer de connoissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau frotter ces parties malades d'huile de vers de terre, d'huile de lavande ou de *palma Christi*, parmy lesquelles on aura meslé un peu de poudre du nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, & ne sert qu'à embarrasser davantage le malade. La boucle qui perce le prepuce & à laquelle une bale de plomb est attachée, ny l'emplatre de poix de Bourgogne, qu'on applique souvent sur les parties naturelles d'un homme, & qu'on en oste plusieurs fois, ne gueriront pas non plus tous ces defauts, ny n'en feront croître ny allonger la verge d'un homme qui est naturellement trop petite.

Quoy que l'on fasse pour guerir ces defauts naturels, l'on ne fera que comme ce mechant
nour.

nourriffier dont parle *Galien*, qui nourriffant fort mal l'enfant dont il avoit le foin, fraploit affez fortement fes feffes avec la main de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à fon pere fon embonpoint fupposé.

Bien que la moleffe & la fletriffure de la verge foient des maladies qui peuvent quelquefois être gueries, cependant, il s'en trouve souvent d'ineurables, aufquelles la *Medicine* n'a jamais pû fubvenir. Car, fi cette partie eft naturellement ftupide & immobile, quoy qu'elle foit mediocrement groffe & longue, il n'y a point d'art qui la puiſſe vivifier, ny de remedes qui la puiſſent guerir. La chair ou la cendre de *Tarentule*, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine de *Satyriion* ont trop peu de force dans de pareilles langueurs; Et, fi la main d'une belle femme, qui eft le plus excellent de tous les remedes, n'a pas affez de vertu pour guerir la moleffe de la verge d'un homme, les autres remedes y auront peu de force, principalement fi les nerfs qui fortent de l'os *ſacrum* & qui font diftribués à la verge, font foibles, bouchez ou cicatrifez: ou fi un homme a receu vers ces parties-là quelque grand coup, ou s'il luy eft fervenu quelque humeur confiderable, qui ait alteré toutes les parties voisines. Enfin, fi la paralyſie arrive à l'une ou à l'autre cuiffe, le membre viril qui reçoit les meſmes influences de l'extremité de la moëlle du dos, en demeure immobile auf-
fi

si bien que l'une de ces parties-là, & il est impossible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais, comme cette incommodité est presque toujours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi espérer que l'on puisse soulager une partie, qui dans cet âge a fort peu de chaleur, pour se deffendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'est pas trouée par le bout, elle l'est à la racine, à costé, par dessus ou par dessous. On en a vû qui avoient deux ouvertures, l'une pour l'urine, & l'autre pour la semence, comme avoit un Avocat de Padouë dont *Vesale* nous fait l'histoire. Tous les hommes qui ont ces sortes de defauts, sont quelquefois incapables de careffer un femme, & presque toujours inhabiles à la génération. En effet, *Platerus* nous rapporte, qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laissa pas de se marier: mais, parce qu'il ne satisfaisoit pas sa femme comme elle desiroit, ils se separerent volontairement l'un de l'autre. Cependant, il y a quelques histoires contraires, qui nous apprennent que l'on peut engendrer avec ces defauts. Celle de *Denys* Orfevre Romain en est une preuve évidente. Il ne laissa pas d'engendrer, bien qu'il eust la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte *Zachias* qui témoigne l'avoir vû.

Nous

Nous avons dit ailleurs que la Nature plaçoit d'abord dans le ventre les testicules des hommes, & que peu à peu par leur propre poids, par l'agitation continue du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils descendoient dans la bourse; mais, s'il arrive par quelque obstacle que ce soit, qu'ils n'y descendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuissans, bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pourvû qu'ils aient l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils soient velus par le corps, qu'ils aient la voix forte & grosse, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles, on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer, quoy qu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

Mr. *de Montagne* gentilhomme de cette Province m'a souvent montré ses parties; & Monsieur *d'Argenton*, qu'*Ambroise Paré* dissequa, n'estoient tous deux pas moins capables d'engendrer, pour n'avoir pas des testicules dans leur bourse. Il falloit plutôt blâmer la legereté de la femme du dernier, lors qu'elle luy fit un procès sur cela, que de l'accuser luy-mesme d'estre impuissant. Aussi, par le decret & la decision qu'en fit alors la faculté de Medecine de Montpellier, *Hucher* en estant Chancelier, il fut déclaré qu'il n'est pas besoin pour estre capable d'engendrer de trouver des testicu-

sticules dans la bourse d'un homme, pourvû toutefois qu'il ait d'autres marques suffisantes de virilité. C'est ce qui a fait dire à *Riolan* qu'un homme, dont il fait l'histoire, qui imposoit souvent aux Medecins, qui croyoient qu'il estoit rompu, n'estoit pas moins capable d'engendrer pour avoir ses testicules cachez dans ses aisselles.

Il n'en est pas de mesme de ceux qui en manquent tout-à-fait. Ils sont lâches, ils ont la voix effeminée, ils n'ont point de poil au menton ny aux parties naturelles. En effet, la force & le courage des hommes dependent des testicules. Car il sort de ces parties des humeurs & des vapeurs subtiles, qui se melant parmy les esprits de nostre sang & de nostre suc nerveux, font toute nostre hardiesse & toute nostre vigueur. Ceux qui ont de petits testicules, qui sont avec cela tout flettris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprés des femmes & par tout ailleurs. Temoin les animaux que l'on coupe, & que l'on bistourne, qui n'ont pas tant de vigueur ny tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extrêmement gros, il n'y a pas d'apparence que son embonpoint luy permette de caresser une femme : sur tout si elle est elle-mesme d'une taille à peu près pareille : & quand ils se pourroient joindre, leur semence ne peut guere être prolifique, si nous en croyons l'experience. Il est vray que l'on peut choisir une po-

posture commode, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, si l'un & l'autre est assez agile pour cela : mais en vérité la peine passe le plaisir. Et comment eût pu faire *Vittorio* Lieutenant général des armées du Roy d'Espagne aux Pais-bas, s'il luy eust fallu entrer dans la lice amoureuse, lui qui dans ces Provinces-là ne trouvoit point de cheval assez fort pour le porter une lieüe ? A la vérité le vinaigre mêlé avec de l'eau est un remède assuré pour se faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire : mais il est pire que le mal, ce qu'éprouva ce grand capitaine, car, après en avoir bû pendant un an, il diminua de plus de 60. liv. comme nous l'assure l'historien.

Toutes les maladies dont nous venons de parler, étant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant & l'empêcher de se marier : ou s'il est marié, elles doivent estre des causes legitimes à une femme pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car, si la maladie est naturelle, perpetuelle & incurable, qui est-cet qui doutera qu'une femme ne soit bien fondée à demander un autre mary ?

ARTICLE II.

Du Congrès.

LE premier Parlement de France n'auroit pas été si souvent surpris, s'il avoit connu exactement les causes de l'impuissance des hommes. Et le *Marquis de Langey* en particulier n'auroit pas éprouvé la disgrâce de l'arrest donné contre luy le 8. de Fevrier 1659. si le congrès qui fut ordonné estoit une preuve infailible de la virilité d'un homme.

Les Officiaux de nos Evêques n'invalideroient pas tous les jours si légèrement des mariages, s'ils avoient bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation, ou s'ils avoient nommé des personnes savantes pour les en instruire. l'Official du Mans, par exemple, n'auroit pas prononcé il y a quelques années sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau*, qui voulut bien se trouver impuissant au congrès, s'il avoit connu l'impuissance supposée de cet homme-là: Car, puisque par arrest de la chambre donné le 15. de Juillet 1655. la femme de *Nau* fut obligée de retourner avec son mary & d'y mener son enfant légitimé, qui étoit la seule preuve que le pere n'estoit pas impuissant, ne doit-on pas dire que cet Official, quelque homme de bien qu'il pût être, n'avoit pas assez observé toutes les circonstances qu'il

qu'il faut observer dans de pareilles occasions, pour connoître l'impuissance d'un homme.

En effet, nous avons bien d'autres marques plus assurées que le congrès public, pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oserois dire que le congrès qui fut autrefois aboly par l'Empereur *Justinien*, comme opposé à la pureté du Christianisme, n'a esté restably que par quelques curieux de nostre siecle. Car il est l'infamie des sexes & le deshonneur de nos temps; & je ne say si dans l'histoire l'on en pourroit trouver des exemples qui ne soient ridicules. C'est une loy qui blesse la pudeur. Elle est trop dure & trop injurieuse à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la Nature a cachées avec tant de soin, & chercher mesme aux témoins d'autres témoins que nous fuyons, lors que nous suivons les ordres de la Nature. Car quelle honte est-ce de montrer en plein mydi ce que nous avons soin de cacher mesme pendant la nuit? Ce n'est qu'un pretexte de divorce, & qu'un effet de la lasciveté & de l'audace des femmes. Ce sont elles-mesmes qui ont fait naître dans l'esprit des Juges la pensée d'une épreuve aussi peu sure, qu'elle est deshonneste. De mille hommes il n'y en a peut-estre pas un qui puisse sortir victorieux du congrès public. Nos parties naturelles ne nous obeïssent point quand nous le voulons, bien loin d'obeïr aux Juges. Elles se flettrissent souvent contre

nostre volonté, & souvent elles sont dans la glace, quand nôtre cœur est le plus embrasé. Si nous sommes prests à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous fait fit, la haine s'empare de nostre cœur, & la pudeur s'oppose à des libertés effrontées.

D'ailleurs, jouir d'une femme hardiment n'est pas une marque de virilité, les Euniques se portent avec ardeur dans les plaisirs charnels & l'on en a vû souvent de mariez : mais, à dire le vrai, ils ne reüssissent pas dans l'ouvrage de la génération, & la conjonction mesme de l'homme & de la femme n'estant pas elle seule une marque de virilité, on ne doit pas juger par le congrés de la fecondité d'un homme.

Celui qui se sent impuissant, ne doit point se marier. Celui qui en doute, doit consulter un savant Medecin qui l'éclaircisse là-dessus. Et celui qui est vigoureux, ne doit point s'exposer au congrés public. On ne commande jamais à l'amour, c'est l'amour qui nous commande, & nous n'avons point encore vû jusques icy de gens amoureux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de dissolution de mariage depuis environ cent ans que le congrés est introduit en France, qu'on n'en avoit vû auparavant. C'est pourquoy le Parlement de Paris ayant enfin jugé que le congrés estoit ennemy de la chasteté, & qu'il n'estoit pas la veritable marque de la virilité d'un homme, fit defense le 18. de Fe

vrier 1677. par un Arrest folemnel aux Juges Civils & Ecclesiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrés dans les causes de Mariage. Messire René de Cordoüan, Marquis de Langey, dont nous avons parlé cy-dessus, fut la cause de cette reforme, car, après avoir épousé en secondes nôces Demoiselle Diane de Montaud de Navailles dont il a eu sept enfans, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toujours maître de ses actions, quand on s'expose en public à caresser une femme.

A R T I C L E III.

Du Divorce entre des personnes mariées.

Q Uoy qu'il y ait des Jurisconsultes qui font une distinction entre la dissolution du mariage & le divorce, l'un en estant la cause de l'autre, neantmoins, parce que nous n'examinons icy ny ces termes ny la chose mesme qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantost de l'un & tantost de l'autre pour exprimer nostre pensée sur ce que nous avons à dire là-dessus.

La dissolution du mariage n'est autre chose qu'un juste empêchement de l'usage du mariage prononcé par un juge competent, qui par une évidente connoissance de cause fait defense au mary & à la femme de coucher ensemble, & de se rendre les de-

voirs reciproques des personnes mariées. Si les causes qui font le divorce sont incurables, la loy permet à celui qui se porte bien de se remarier : mais, si avec le temps on peut remedier par les regles de la Medecine, comme nous l'avons examiné ailleurs je ne saurois me persuader que l'on puisse avoir une raison legitime de dissoudre un mariage qui a esté fait avec tant de solemnitez.

Il faut aujourd'huy dans le Christianisme des causes bien plus puissantes pour causer le divorce, qu'il n'en falloit dans les siècles passez. Ce n'est plus le caprice d'un mary qui repudie une femme, comme il arrivoit autrefois parmy les Juifs, mais une cause legitime connue par des Juges & approuvée par leur sentence. Il est vray que la loy ancienne permettoit aux Juifs de repudier leur femme & d'en prendre une autre à leur discretion ; mais ce n'estoit, comme par l'Ecriture, *qu'à cause de la dureté de leur cœur.*

Toutes les causes du divorce que les Juifs avoient, celle de l'impudicité estoit la plus forte & la plus commune. La jalousie troubloit souvent la paix & la tranquillité de leur mariage, & quelquefois n'ayant pas d'autres raisons apparentes ils accusoient leurs femmes d'impudicité, leur reprochoient, pour avoir lieu de les repudier, qu'elles s'estoient abandonnées avant que de se marier. C'est en vuë de cela que *Moyse*, pour prevenir ces desordres

it une loy par laquelle il commanda aux pères & aux meres de garder soigneusement les linges qui avoient servy la premiere nuit des nôces à la defloration de leur fille, afin qu'estant un jour faussement accusée par son mary, ils pussent montrer aux Magistrats pour sauver la reputation de la femme, des signes veritables d'une virginité injustement soupçonnée, ce que l'on observe encore aujourd'hui en quelques villes l'Espagne.

Les loix des Payens estoient aussi leges sur cette matiere que celles des Juifs estoient dures. *Ciceron* n'eust pas repudié sa femme, & ne luy eust pas fait dire qu'elle eust rien de ses affaires, pour avoir manqué quelquefois à luy écrire pendant son exil: & *Sulpitius Gallus* n'eust pas fait faire le même compliment à la sienne, pour l'avoir seulement trouvée une seule fois sans coiffe par la rue, si leurs loix eussent esté fort quitables. Ce n'est pas aussi parmy nous la froideur, la haine, ny l'interést qui obligent un mary de faire divorce avec sa femme, comme font encore aujourd'hui les Orientaux, mais c'est l'impuissance du mary ou de la femme qui en fait la dissolution par l'autorité des Magistrats.

Je me persuade que les Juges d'aujourd'hui n'ont pas entrepris par là de toucher la substance du mariage: ils savent trop bien que c'est un sacrement que les hommes ne peuvent annuler: mais ils examinent

seulement l'habilité & la puissance d'engendrer des mariez, & outre cela la validité du contract civil.

Pour n'oublier rien qui puisse contribuer sur cette matiere à la curiosité du Lecteur, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos avant que de finir ce chapitre, de mettre icy le formulaire du Libelle de Repudiation dont se servoient les Juifs, comme Rabbi Mosche de Cotsi nous le rapporte.

Le troisiéme jour de la semaine, le vingt-neuviéme de la Lune de.... l'an.... de la creation du monde, Je N. Pharisien demeurant presentement à Venise, ville située au fond du Golfe Adriatique, proteste & declare en presence de N. N. témoins, que, de mon libre mouvement & sans contrainte, je vous delaisse & repudie vous ma femme nommée N. fille de N. fils de N. afin que vous soyez désormais libre, & que vous puissiez chercher un autre mary pour vostre condition, sans que personne s'entremette de vous y former aucun empêchement aujourd'huy à l'éternité des siècles. Et c'est icy le cartel de divorce, le Libelle de dimission, l'instrument de desertion que je vous envoie, selon les ordonnances de Moyse & d'Israel. Les témoins signoient dans le corps du Libelle & au bas, ausrbien que le mary.

C H A P I T R E II.

De la Sterilité des Femmes.

ON fait que la sterilité dépend plus souvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle estoit un des principaux instrumens de toutes nos actions, fait par son défaut la sterilité dans les uns & dans les autres. Si elle est foible, les parties en sont defectueuses: s'il manque quelque chose au grand attirail des parties genitales de la femme, toute l'action de ces mesmes parties est interrompuë, & il ne faut point s'attendre à la génération.

Qu'une femme soit dans la fleur de son âge, & qu'elle jouïsse d'une santé parfaite; qu'elle soit mariée avec une homme vigoureux, & qu'elle prenne avec lui tant qu'il lui plaira des plaisirs moderez, si elle n'a pas de disposition à faire un enfant, jamais elle ne peut esperer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car, si elle est trop vive & trop emportée dans l'amour, qu'une chaleur excessive consume ses entrailles, qu'elle n'ait presque point ses regles; ou, si elle en a modérément, qu'elles ne soient point rouges, quelle apparence qu'elle puisse concevoir? Elle bruste, pour ainsi parler, & desseche la semence qu'on luy donne, &, s'il s'en forme par hazard un enfant, ou il est contrefait, ou il ne demeure point 9. mois dans les flancs de sa me-

re. Si d'un autre costé une froideur extraordinaire & une grande humidité occupent ses parties principales, que sa matrice soit extrêmement humectée par la graisse qui se trouve aux environs, si elle a les flancs resserrez & le ventre étroit, & s'il ne paroist de poil par son corps qu'à la teste, jamais elle ne retiendra la semence qu'on luy aura communiquée, & par consequent il ne se fera jamais de conception: ou, s'il en arrive par hazard quelque une; le fœtus sera suffoqué par la grande humidité des parties de sa mere, & sortira avant le terme: si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant à moins que l'on ne corrige ces grands defauts, qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de mesme aux femmes qui ont la matrice mal-faite, soit par un defaut de nature, ou par quelque autre accident étranger, comme sont les grands ulceres, les grandes cicatrices, & les autres incommodités de la matrice.

Mais tous ces defauts ne sont pas de legitimes causes, pour empêcher le mariage, quand il n'est pas fait, ou pour le dissoudre, quand il est consommé. Les indispositions qui n'empêchent point une femme d'être caressée de son mary, ne sont point capables de causer le divorce; & souvent, quand une femme est sterile avec un homme, l'experience nous fait voir qu'elle ne l'est pas avec un autre. Une plante aime sa terre, & ne graine jamais dans un lieu

lieu opposé à son temperament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la semence n'est par proportionnée à la sienne, ny dans sa matiere, ny dans ses qualités. Mais, si ce même homme trouve une femme qui n'est ny si chaude ny si bouillante que luy, il viendra sans doute de leurs embrassements amoureux une génération avantageuse.

Il n'y a que les incommodités qui vont jusqu'à s'opposer aux plaisirs de l'amour, & à empêcher un homme de s'allier amoureuxment à sa femme, qui puissent être des causes legitimes de la dissolution du mariage. Car, si une femme est extrêmement étroite, & si le conduit de la pudeur est bouché, ou par la grandeur excessive du Clitoris, ou par cette membrane charnuë que l'on nomme *Hymen*; ou par les cicatrices d'un facheux accouchement; ou par l'abaissement de l'os Pubis; ou enfin qu'il y ait d'autres causes qui l'étreussent sans remede, on doit croire que cette femme est absolument sterile, parce qu'elle ne peut souffrir les caresses d'un homme.

En effet, toutes les causes, qui peuvent empêcher un homme de jouir avec sa femme des plaisirs que le mariage luy permet de prendre, sont toutes capables de faire le divorce. Et, comme les defauts de la femme ne sont que dans ses parties externes, la loy a permis qu'elles fussent examinées

par des personnes discrettes & entenduës, afin d'en faire leur rapport aux Juges qui doivent en-suite prononcer des Arrests justes & équitables.

Un homme est bien surpris la premiere nuit de ses nôces, quand dans la chaleur de sa passion touchant sa femme avec tendresse, il ressent un membre aussi roide que le sien, qui luy frape le ventre. C'est alors qu'estant tout éperdu il sort du lit, & s'imaginer ou être enforcelé, on qu'on a voulu le railler en luy donnant un homme pour une femme qu'il avoit choisie. Cependant, à la clarté d'une bougie il apperçoit le visage de sa femme qui l'appelle avec douceur, mais il n'y a ny caresse ny complaisance qui le puissent tirer de l'entonnement où il est, si son ame en revient un peu, ses parties amoureuses n'obeissent pas si-tost à sa passion. Neantmoins, comme l'amour est un enfant, on l'appaise enfin, quand on le flate. Les parties naturelles de cet homme sentent donc une seconde fois les atteintes de l'amour; mais il n'a pas si-tost fait une seconde tentative qu'il est aussi surpris qu'auparavant, & ce qui accroist encore davantage son étonnement c'est, qu'il ne peut se débarasser d'entre les bras de son épouse, qui le presse de la poitrine à mesure que sa passion augmente. C'est alors qu'il ne doute plus des charmes; car dans cette occasion par une étrange metamorphose, l'homme devient comme une femme, & la femme prend la place d'un homme :

me : si bien que celui-là a ses parties toutes fletries & toutes moletes par la surprise où il est encore, & celle-cy a les siennes toutes en feu, & est en estat de faire épreuve de sa vaillance. Enfin, cet homme estant un peu revenu à luy se met en devoir d'examiner la cause de son étonnement, il n'a pas plustost jetté les yeux sur les parties naturelles de sa femme, qu'il apperçoit une verge droite & dure comme la sienne. Il l'interroge là-dessus. Elle luy répond avec assez de pudeur & de sincérité qu'elle croit que toutes les femmes sont faites comme elle ; & elle luy avouera veritablement ce qu'elle en a ressenty depuis qu'elle se connoît. Elle luy dit donc que pendant l'Hyver le froid excessif fait presque entierement retirer son clitoris, & qu'en ce temps-là il ne paroist ny plus long ny plus gros que la moitié du petit doigt : mais que dès que la chaleur de l'Esté se fait sentir, cette partie se grossit & s'allonge extrêmement, d'où vient, ajoute-t-elle, qu'il ne faut pas s'étonner, si elle est présentement si grosse & si longue, puisque nous sommes dans les plus longs jours, & dans les plus violentes chaleurs. Elle luy avouë encore qu'elle n'a point vû de femme plus amoureuse qu'elle, & que, lors que quelque personne luy plaist, ou que l'amour luy échauffe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se roidit, & s'endurcit même contre sa volonté : Qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle estoit capable de

faire, mais qu'elle s'apperçoit bien maintenant par l'étonnement & par les transports qu'elle remarque en luy, que cette partie n'est pas semblable dans toutes les femmes.

Le mary estant pleinement informé de toutes choses, & ayant meurement delibéré sur ce qu'il devoit faire en cette occasion, luy propose de communiquer son deffaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussitost, & le mary en parle incessamment à un sage & docte Medecin, qui, pour satisfaire aux prieres du mary & aux larmes de la femme, se met en devoir de couper cette partie qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc & on la laisse ainsi liée pendant un jour, après quoy il survint de si fâcheux accidens qu'à cause de cela, on n'en pût faire l'extirpation.

Une pareille aventure arriva à *Platerus* qui ayant dessein de couper le Clitoris d'une Matrone, n'en peut venir à bout par les mesmes obstacles que nous venons d'alléguer.

Haly Rodoam auroit sans doute fait la même operation sur une Reine qui luy decouvrit sa turpitude, s'il eust crû pouvoir extirper cette partie sans courir risque de sa reputation, & sans exposer la vie de cette Princeesse.

Dans nu tel estat il est impossible qu'un homme puisse caresser sa femme, ainsi que nous l'examinerons en particulier cy-après au chapitre des Hermaphrodites, & si cet-

te

te maladie est incurable, comme elle l'est sans doute, on doit croire qu'un Juge est bien fondée, quand sur le rapport de quelques personnes savantes dans ces sortes de matieres, il ordonne la dissolution du mariage.

On ne sauroit encore guérir la compression que fait l'os Pubis au conduit de la pudeur. Ce conduit en est quelquefois si étrecy dans les dehors, qu'il est impossible qu'un homme qui a même la verge mediocre, s'y puisse faire passage.

Les deux os des cuisses pressez en dedans, & le croupion retrouffé par devant causent quelquefois les mêmes obstacles. C'est pourquoy la loy n'estime pas saine une femme qui est ainsi contrefaite dans ses parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulceres au conduit de la Pudeur de quelques Courtisanes, qu'il s'en est vû, qui, après estre gueries l'avoient presque tout fermé par des cicatrices: si bien que les regles venant à paroître ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui restoit, & qu'un homme voulant encore badiner avec elles, ne pouvoit penetrer dans un lieu qui avoit esté autrefois si ouvert.

Les facheux accouchemens causent autant d'incommodités aux femmes que font les maladies secretes; car, après que le pas a esté déchiré en plusieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulceres, qui estant negligez se remplissent de tant de chair superflüe
que

que le conduit de la pudeur en est presque tout bouché. Cette chair baveuse devient solide & dure avec le temps, & ne peut estre fléchie par la verge d'un homme, quelque forte & quelque roide qu'elle soit; témoin ce que dit *Riolan* d'une femme, qui fut si fermée après de pénibles couches, qu'il luy fut en-suite impossible de souffrir son mary.

Ces maladies sont trop invétérées pour être guéries, & il n'y a point de femme qui voulust s'exposer à souffrir qu'on la disséquât toute vive. On pourroit icy proposer quantité de pessaires d'argent, d'estaim, de plomb, ou même de chair de différente grosseur que l'on pourroit frotter de beurre frais, ou d'onguent rosat, & les placer dans le conduit de la pudeur les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Mais les cicatrices, dont ce lieu est tout rempli, en empêchent l'élargissement, & par conséquent, pour en dire ce que je pense, toutes ces incommoditez sont incurables, & sont des causes legitimes pour empêcher une femme de se remarier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajouter à celles dont nous venons de parler, les grandes excrescences, si nous en croyons *Gordon*, les schirres & les tumeurs considerables, si nous voulons suivre le sentiment de *Fabrice de Hilden*, qui remarque qu'une femme ne pût souffrir deux maris l'un après l'autre, & par conséquent ne pût avoir des enfans, parce qu'elle

qu'elle avoit un schirre vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'histoire d'une autre qui, après avoir beaucoup souffert dans un facheux accouchement, en devint sterile par une tumeur dure que l'on trouva après sa mort qui occupoit une partie du pas de la matrice. Cependant, si les duretés sont si petites qu'elles se puissent toucher, & qu'elles arrivent à de jeunes personnes, je ne doute point qu'on ne les puisse guérir par les remèdes dont on se sert ordinairement dans de pareilles occasions.

Bien qu'on puisse couper l'hymen & les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, neantmoins, il y a des occasions où ces membranes sont si épaisses & si garnies de vaisseaux, qu'il y a du danger à en faire l'ouverture, car elles sont tellement jointes au conduit de la pudeur, qu'il semble que ce n'en est qu'une production. Ces parties étant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fièvres & des convulsions même. Dans cet endroit-là les playes ne peuvent se réunir qu'avec peine, les humidités qui sortent par là du corps de la femme étant des causes faibles fortes pour les en empêcher: Ce qui y cause des ulcères fordides & sales, qui souvent sont suivis d'une gangrene, qui mène infailliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles apportent à la

copulation de l'homme & de la femme. On ne doit point icy se faire fort sur le contract de mariage. Il est de la nature des autres contracts; car, s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à laquelle ils se sont obligez, le contract demeure nul par l'impuissance de l'un des deux: tout de mesme, puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pourvu toutefois que le Juge ayt prononcé sur sa dissolution. En effet, si l'homme ou la femme a quelques maladies ou quelques défauts sans remede, qui les empêchent de se joindre ensemble, il n'y a pas lieu d'esperer une fécondité heureuse, qui est le principal fruit & la douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les Charmes peuvent rendre un Homme impuissant & une Femme sterile.

LA curiosité n'est blâmable que dans son excès, & l'on feroit injuste, si l'on trouvoit mauvais qu'on étudiait avec soin les belles & les bonnes choses. C'est cette sorte de curiosité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'esprit sans le ternir, elle fixe le jugement sans le détruire, & enrichit la memoire sans la charger.

L'hom-

L'Homme est placé au milieu du monde, pour observer tout ce que la Nature y fait de plus curieux, & il ne doit pas passer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonstances. Mais, si son envie de savoir est déreglée, & qu'elle se porte à des choses vaines ou illicites, c'est alors qu'elle doit être censurée, & qu'elle le doit rendre aussi malheureux que l'Empereur *Adrien* le plus curieux de tous les hommes.

L'Art de penetrer dans l'avenir a de tout temps flatté les hommes; & je ne croy pas qu'il y ait eu jamais de science recherchée avec plus de soin, mais aussi avec moins de succès que celle que l'on appelle la *Magie Noire*. Car tout ce qu'on nous en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plupart des Savans se sont toujours défiez de ses promesses, & moquez de ses maximes.

En effet, pour ne m'arrester qu'au nœud d'éguillette, par lequel les Magiciens & les Sorciers prétendent empêcher un homme de caresser sa femme la première nuit de ses nœces, nous examinerons si tout ce que l'on fait, & tout ce que l'on dit en la noüant, peut avoir quelque empire sur les parties amoureuses d'un homme qui ayme ardemment, & qui est de luy-mesme en estat de satisfaire agreablement son épouse. Nous verrons ensuite si le Demon ou les Magiciens qui en sont les supplots, peuvent détruire la fécondité d'u-

d'une femme qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il est difficile de se deffaire de ce que l'on a appris dans ses plus tendres années ! Il faut avoir beaucoup de force d'esprit ou de bons maîtres pour se defabufer des fables que l'on nous a débitées. Les idées s'en conservent toujours, au moins dans les personnes qui ont l'esprit foible, sur tout, quand à cette vaine persuasion se joint la mauvaise façon de vivre, ou l'humeur mélancolique. C'est alors qu'il est absolument impossible de les faire demordre de leurs sentimens mal-fondez.

Si dans cette disposition où sont ces personnes on leur dit avant qu'elles se marient, que l'on a dessein de leur nouër l'eguilette, leur esprit déjà persuadé des enchantemens en recoit une nouvelle impression, &, lors qu'ils veulent se joindre amoureusement à leur femme, la persuasion de la fable, la crainte du sortilege, & l'amour conjugal font un si grand desordre dans leur ame & dans leur sang, qu'il ne leur reste de chaleur que pour se conserver la vie, bien loin d'en avoir pour la donner à un autre. Le trouble où ils se trouvent alors les fait souvent tomber dans une humeur noire, qui leur cause en-suite une haine pour leur femme presque irreconciliable. Ils ont de la peine à la voir & à la souffrir ; &, quand il est question de la caresser & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur esprit, qu'ils ne

ne sont jamais plus contens que quand ils ne voyent plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination blessée bien loin de se guerir par le temps sent tous les jours augmenter son mal, & ils publient ensuite eux-mêmes, aussi bien que les autres, qu'ils ont esté enforcelés, & qu'en se mariant on leur a noué l'éguillette.

Ce qui m'arriva sur ce sujet, il y a environ 35. ans, est une preuve de ce que je dis. Pierre Burtel tonnelier de son mestier & puis faiseur d'eau de vie, travaillant pour mon pere dans une de ses maisons de campagne, luy dit un jour de moy quelque chose de defavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au tonnelier que, pour m'en venger, je luy nouërois l'éguillette, quand il se marieroit. Comme il le devoit faire en peu de temps avec une servante de nostre voisinage, cet homme crut bonnement ce que je luy disois, & bien que je ne luy parlasse qu'en riant, neantmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit déjà préoccupé des charmes, qu'après être marié, il demeura près d'un mois sans pouvoir coucher avec sa femme. Il se sentoît quelquefois des envies de l'embrasser tendrement, mais, quand il falloit executer ce qu'il avoit resolu, il se trouvoit impuissant; son imagination estant alors embarrassée des idées du Sortilege. D'un autre costé, sa femme; qui estoit bien faite, avoit autant de froideur pour luy qu'il en avoit pour elle;

le ; & , parce que cet homme ne la caressoit point , la haine s'empara aussi-tôt de son cœur , & témoigna pour luy les mêmes repugnances qu'il avoit pour elle. C'estoit alors un beau jeu de les ouïr publier l'un & l'autre qu'ils estoient enforcelez , & que je leur avois nouël l'éguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la sorte avec un homme si foible , & je fis tout ce que l'on peut faire dans cette occasion , pour leur persuader que cela n'estoit pas : mais plus je protestois au mary , que ce que j'avois dit n'estoit que des bagatelles pour me venger de luy , plus il m'abhorroit & croyoit que j'estois l'auteur de toutes ses infortunes. Le Curé de Nôtre-Dame qui les avoit époulez employa mesme tout son esprit , & toute sa prudence à menager cette affaire. Enfin , il en vint plutôt à bout que moy , & rompit le charme par ses soins après 21. jours , sans que le marié fust obligé de piffer par l'anneau de son épouse. Depuis , ils ont vécu ensemble près de 28. ans , & quelques enfans sont nez de leur mariage , qui sont maintenant des bourgeois des plus aïsez de la Rochelle.

L'amour n'a jamais employé ses soins que pour donner des agrémens à l'un & à l'autre sexe. Il y a voulu les obliger par là à se joindre souvent , & en se joignant à perpétuer leur espece. On ne sauroit exprimer quels violens desirs il nous fait naître dans le cœur , pour nous lier amoureusement ; & , si ce n'estoit pas par un ordre exprés de la Nature,

ture, je ne saurois croire que les envies qu'il nous inspire incessamment fussent si pressantes qu'elles le sont. C'est une reverie que de croire qu'un Magicien puisse s'y opposer, & que nous ne puissions résister à ses charmes. Les Belles portent avec elles un filtre & un sortilège bien plus puissant; & c'est contre celui-cy qu'il y a peu de remèdes.

D'ailleurs, le Mariage est un sacrement sur lequel le Demon n'a point d'empire. Il ne sauroit détruire l'ouvrage de Dieu, ny ruiner ce que Jesus Christ a establi par des loix si saintes. Et je ne saurois croire qu'il y ait aucune liaison entre les actions d'un tel art, & les mystres de la Nature & de la Grace. La haine des Demons, & la perfidie des Sorciers ne doivent point faire de peur aux Chrétiens, & les Conciles ne nous défendent autre chose, que de ne pas croire ceux qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous délier par la vertu des sortilèges. Il y a déjà long-temps que nous sommes revenus de ces sortes de folies, que le Paganisme avoit inventées pour abuser les esprits crédules. Si tout le monde ressembloit à un Duc de Nevers, qui aimeroit mieux s'exposer au peril de mourir par un flux de sang, que de souffrir qu'on le luy arrêstât par des paroles & par des charmes, assurément il n'y auroit pas tant de foiblesse parmi le Peuple qu'il en paroist aujourd'huy, & le Peuple Chrétien ne seroit pas si sot que de croire à cette heure ce
que

que l'on auroit eu de la peine autrefois à persuader aux Payens. C'est ce que disoit souvent St. *Agobard* Evêque de Lion.

L'Astrologie judiciaire & la Magie n'ont aucun principe ny démonstratif ny plausible. Ceux mêmes qui en ont traité à fond sont encore presentement à s'en accorder, &, parce qu'elles imposent une fatalité indispensable aux actions des hommes, elles sont contraires à la Religion Chrestienne & aux maximes d'un Etat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures de *Gamahex*, les couleurs des éguillettes, les caracteres des Talismans, & les paroles du sortilege n'ont pas assez de pouvoir pour s'opposer à la conjonction de l'homme, & de la femme. La plupart des hommes sont plus raffinez aujourd'huy qu'autrefois, & ils ne se laissent pas aisément aller aux reveries du Rabbinnisme, aux impostures de l'Astrologie judiciaire, ny aux vaines persuasions de la Magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loin, ne sont qu'un souffle articulé qui exprime nos pensées; & quand même nous serions possédez d'un esprit impur, nous ne saurions faire ce que l'on dit que fait un Sorcier par le nœud de l'éguillette. Tout au plus, le Demon n'auroit alors de pouvoir que sur le corps qu'il posséderoit, & son empire ne sauroit s'étendre jusque sur l'autre partie de l'homme. Témoin l'Empereur *Frederic Barberousse*, qui se moqua si
ju-

justement des menaces d'un Arabe, qui passoit pour Magicien, que les Milanois qu'il assiegeoit luy avoient envoyé.

D'autre part, qui peut croire que nos parties naturelles puissent être plutôt enchantées que les autres qui nous composent? N'est-ce point peut-être, parce qu'elles servent à des actions impudiques & illicites, que le Demon prend de là sujet de les enchanter? mais nostre cœur n'est-il pas la source du mal que nous commettons? Nos mains n'exécutent-elles pas ses pernicieux desseins, & nostre langue ne decouvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais? Cependant, nous n'avons point appris jusques icy que nostre cœur, nos mains, & nostre langue aient esté enforcelés.

Au reste, tout le monde fait que les femmes ont plus de legereté que nous n'en avons, & que l'on en voit plus de forcieres ou plutôt de folles & de melancoliques, que l'on ne voit d'hommes forciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on diroit que le Demon s'attache plutôt aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes luy estoient plutôt destinées que celles des femmes.

Dans cette fausse pensée, l'on ne manque ny de raisons apparentes ny d'autorités recherchées, pour prouver ce que l'on dit ordinairement là-dessus; & la vérité dans cette occasion n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais

Mais, si nous ne nous laissons pas prévenir en faveur des enchantemens, nous trouverons aisément la véritable cause pour laquelle ce sont plutôt les hommes qui sont exposez à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la caresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions de l'homme pour devenir féconde, au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de chose pour l'en empêcher. Si son imagination est blessée par les desordres de la femme, si elle est émue par sa beauté, ou dégoûtée par sa laideur, ses parties amoureuses luy refusent l'obéissance qu'elles luy doivent. Si un homme aime avec trop de passion, si la pudeur ou la timidité ne peut souffrir les amorces de l'amour : si les Courtisanes, ou la débauche ont épuisé ses forces, & qu'à cause de cela il ne puisse jouir des plaisirs du mariage, on dira aussi-tôt qu'il est ensorcelé, ainsi que le disoit autrefois l'Empereur *Néron* de lui-même, & que l'éguillette luy a esté nouée, comme s'il ne paroïssoit pas assez de causes naturelles qui le rendent froid & languissant. Jamais on n'eust cru que *Theodoric Roy* de Bourgogne eust esté charmé, si auparavant il n'eust perdu ses forces entre les bras de ses Courtisanes; & jamais *Hermamberge* n'auroit appréhendé le sortilege, s'il avoit esté en estat de la satisfaire.

Je ne parle point icy des hommes impuissans par Nature, ny de ceux qui ont quelques defauts dans leurs parties naturelles. L'on fait assez qu'ils ne sont pas capables de s'allier étroitement à une femme ; mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquiter agreablement du devoir d'un mary.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous mocquerons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foiblesse des autres, nous nous mocquerons, dis-je, du Mil-lepertuis & de la Rue cueillis de nuit, en disant quelques paroles obscures, cousus en-suite dans un linge avec une éguille qui a servy à ensevelir les morts, & puis pendus au cou d'une fille avec une éguillette de nerf de loup pour l'empêcher d'estre depucellée. Nous nous rirons des caracteres Ephesiens écrits avec du sang chauve-fouris, & puis pendus au cou de la mariée pour le mesme effet. Nous tiendrons pour superstition ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'éguillette faite soit de nerf de loup, soit de peau de chat, ou de chien enragé. On aura beau la faire teindre d'une ou de trois couleurs ; la nouer de trois ou de 9. nœuds : cracher trois fois sur la poussiere ou dans son giron ; & dire tout bas quelques mots obscurs & barbares, pendant que le Prestre dit aux mariez ces mots latins, *Ego vos conjungo*: Rien de tout cela ne

B b

se

fera capable de faire sur nous la moindre impression, si nous avons tant soit peu de force d'esprit.

Nous n'avons que faire pour nous garantir de ces charmes, de graisser la porte de la chambre où l'on doit coucher avec de la graisse de loup ou de chien noir, d'attacher à la colonne du lit des mariez des testicules de coq, de jetter dans la chambre des feves coupées par motié, & de faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuser les enfans. Pour nous moquer des malefices, nous n'avons besoin que de vigueur & de hardiesse, il ne faut qu'avoir esté sage avec les femmes, & être amoureux quand on se marie, pour mépriser tout ce qui peut s'opposer aux plaisirs du mariage. Et, s'il faut s'expliquer icy plus nettement; voulez-vous rompre toute sorte de charmes? Soyez sobre & continent, moderez toutes vos passions, ne soyez ny si lent ny si ardent à l'amour; usez de vostre femme lors que la Nature vous excitera à l'embrasser. La chasteté vous rallumera souvent le feu que vous aurez perdu entre ses bras; & par là si les Mariez veulent, ils apprendront à se moquer de sortilege: *Car c'est une grande partie de la santé que de vouloir être guery.*

On ne peut douter, que les vapeurs noires d'une humeur melancolique ne puissent trou-

troubler nostre imagination, & nous persuader des choses qui ne sont pas. Nous en avons des exemples, & il ne se passe point d'années que je n'en fasse quelques observations en faisant le medecine.

Si un homme ne peut connoître sa femme, parce qu'il croit avoir l'éguillette nouée, il ne faut pas d'abord combattre directement son opinion. Plus on s'opiniâtre à luy dire que c'est une bagatelle, plus il sera obstiné dans son sentiment. C'est l'effet de l'humeur noire & melancolique que de rendre ferme ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette occasion, c'est de traiter cet homme comme un fou, & de tâcher de guérir son imagination blessée par quelque action de souplesse, comme *Montagne* guérit un Comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse forcierre, qui c'estoit qui pouvoit estre le plustost guéry d'un sortilege; quoy elle repondit fort à propos, que c'estoit celuy qui gardoit le plus longtemps ses vieux souliers: voulant dire par là, qu'il ne falloit que du temps & de la patience pour guérir ceux qui pensoient estre enforcelez.

Je croy pourtant, ainsi que je l'ay dit ailleurs, qu'il y a des remedes pour nous rendre froids auprès des femmes, sans que nous soyons pour cela charmez. Mais ce que l'on

appelle sortilege ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprés avec le Demon: & pour cela l'on ne se sert que de paroles obscures, ne figures, d'herbes sans vertu & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'est pas la Nature qui agit, mais toute autre chose.

Il est impossible que le Diable, pour venir à la seconde proposition que je dois examiner en peu de mots, puisse empêcher la Nature d'agir, quand elle a tout ce qu'il luy faut pour agir. L'enfant qui se forme dans les flancs de la mere ne s'y forme que par un exprés commandement de Dieu. Le Demon n'a nul pouvoir d'empêcher la generation, & encore moins quand elle est appuyée par le sacrement du mariage. La Nature suit inviolablement les ordres du Createur, quand elle n'est point empêchée dans son action par quelques causes naturelles ou violentes: & si le Demon ou un forcier peut s'opposer à la conception, ou plustost, si le Prince des puissances de l'air, pour me servir de l'expression de Saint Paul, exerce son pouvoir sur les incrédules, & sur les rebelles, ce n'est point par fort, mais par l'impie credulité d'une femme, par sa peur ou par l'agitation extraordinaire de son sang & de ses humeurs. Car qu'un serpent mis sous le seuil d'une porte puisse rendre une femme sterile, il n'y a que les foux & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'ajousteray encore à ce que je viens de dire, que, s'il est vray que *Jesus-Christ* soit venu enchaîner le Demon pour l'empêcher de nous nuire: & qu'il y ait presentement des hommes plus éclairez que dans les siècles passez, qui se sont apperceus de la souplesse des uns & de la foiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voye pas à cette heure tant de forciers qu'autrefois. *Medée* qui ne se servoit que d'herbes qui agissent par des qualités manifestes, passoit pour sorciere dans un siècle ignorant, & un Joueur de Gobelets passeroit pour magicien parmy les Siamois, s'il leur faisoit voir ses souplesses & son industrie.

C'est une grande marque de sagesse de ne croire pas legerement tout ce que l'on nous dit des charmes & du sortilege. Si l'on purgeoit avec l'ellebore, ou avec le vin emetique tous ceux qui pensent avoir l'éguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fussent pour la plupart bien-tost gueris des maladies du cœur & du cerveau, que leur cause l'humeur melancolique. C'estoit le sentiment du grand Jurisconsulte *Alciat*, qui avoit assisté aux procès de beaucoup de forciers, & qui disoit, pendant qu'on les brûloit du costé de Bearn, que le feu n'estoit pas un si bon remede pour eux que la purgation. En effet, nous ne voyons pas que les Parlemens les plus sensez ayent esté si foibles dans

ces derniers siècles que de se laisser séduire aux impostures des forciers. Celui de Paris se moque avec raison de ces bagatelles, & cette illustre Compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir esté trop faciles à persuader.

Si l'on eust purgé plusieurs fois le cerveau de *Gratiennne Gaillard*, femme de *Jean d'Auroux* de Berry, qui tomboit dans de fâcheux accidens, lorsque dans les premières années de son mariage, on luy parloit de son mary, au lieu de la démarier comme fit Monsieur *la Chapelle*, Official du Diocèse de Bourges, sans doute que l'on auroit mieux agy dans cette occasion. Car, puisque Monsieur *Couturier*, Docteur en Medecine, & deux autres Medecins jugerent qu'elle estoit folle, il n'y avoit point d'autres remedes pour la remettre en son bon sens que ceux que nous avons proposés.

Les Exorcistes anciens en usoient bien mieux que ne font aujourd'huy nos modernes. Jamais ils n'entreprenoient de faire sortir par les prieres de l'Eglise le Demon du corps des Possedez, que les Medecins n'eussent auparavant bien purgé le malade.

Si des grands hommes ont semblé croire aux impostures des forciers, ils ont voulu parler, comme le peuple, & ont esté quelquefois bien aises de se laisser tromper

per avec luy. L'art fait souvent paroître des choses surprenantes. La Nature s'en mêle quelquefois. Mais Dieu ne permet que fort rarement qu'il se fasse des prodiges & des miracles, & c'est à mon avis une foible raison de dire, que Dieu permet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantemens.

Mais je rappelle dans mon esprit que l'on est fort mal recompensé après avoir écrit pour ou contre les forciers, & que *Bodin*, qui se declara autrefois leur ennemy capital, a passé aussi bien pour Magicien que *Wier*, qui en entreprit la deffense. Jamais *Apulée* accusé de Magie ne se feroit tiré d'affaire avec toute sa philosophie & tout son bel esprit, si *Lollianus Avitus*, amy de *Claudius*, n'eust intercedé pour luy auprès de ce President. On me permettra donc de n'en rien dire davantage, & il suffit que *Naudé* ait fait en ce siecle l'Apologie des grands hommes accusez de Magie.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

L faut avouër que la Nature se joue quelquefois, lors qu'elle donne aux parties qui distinguent les sexes une figure différente de celle qu'elles doivent naturel-

lement avoir. Il n'y a qu'à lire les histoires des Hermaphrodites pour apprendre que des personnes ont eu tout ensemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce sont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer ou dans la rivière, ou que l'on releguoit dans quelque Isle deserte comme des presages de quelque sinistre événement.

Si l'Intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme manque quelquefois à former les parties les plus nobles, & les plus nécessaires à la vie d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il luy en arrive autant dans la formation des parties genitales. Mais, parce que la propagation de l'espece n'est pas d'une si grande nécessité que l'existence de la vie, nous ne voyons pas aussi tant de défauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foye, & dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuses des hommes & des femmes. En effet, il ne se passe guère de lustre que l'on n'entende parler de quelques Hermaphrodites qui autrefois passaient pour des prodiges, & pour des monstres, & qui sont aujourd'hui regardés comme quelque chose de fort curieux.

1. J'en compte de 5. especes. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme fort bien faites: ils urinent & en-

1. Figure d'homme.



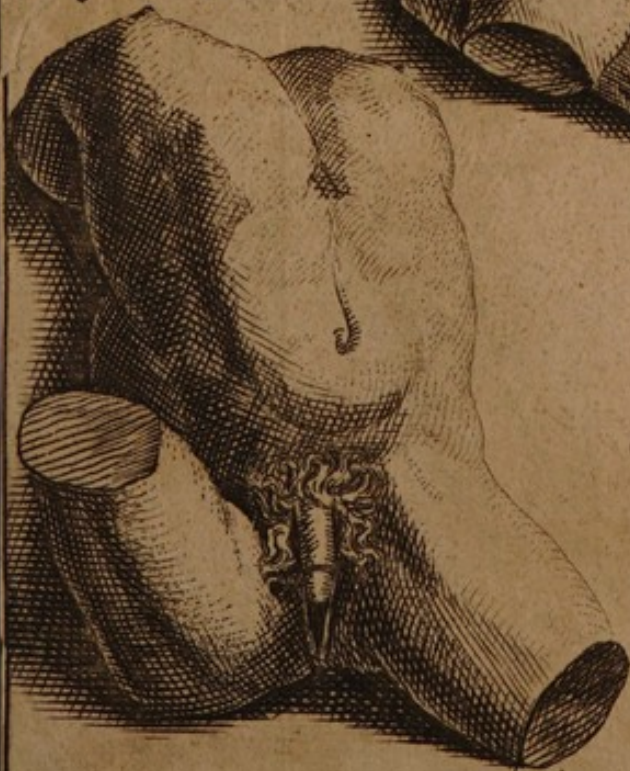
2. Figure d'homme



3. Figure d'homme

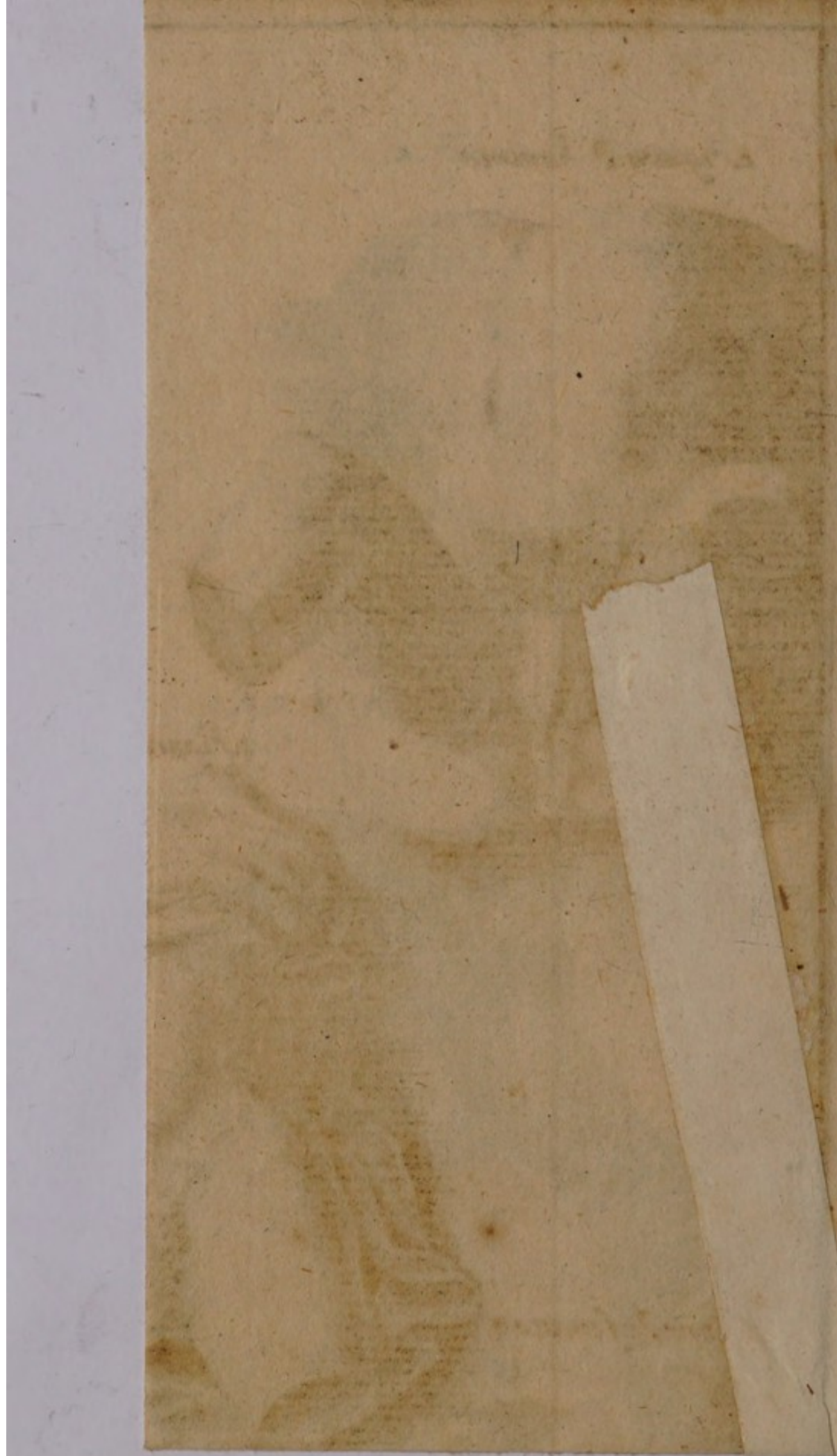


4. Figure de femme



5. Figure qui n'est ni homme
ni femme





engendrent comme les autres hommes ; mais avec cette difference, qu'ils ont une fente assez profonde entre le siége & la bourse, qui est inutile à la génération.

2. Les autres ont tout de mesme les parties naturelles d'un homme fort bien figurées, qui leur servent à faire les fonctions de la vie & de la génération. Mais ils ont une fente qui n'est pas si profonde que celle des premiers, & qui estant au milieu de la bourse presse les testicules d'un costé & d'autre.

3. On ne découvre dans les troisièmes aucunes parties naturelles d'homme ; l'on ne voit seulement qu'une fente, par laquelle l'Hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le défaut de la matiere qui a esté employée à la former : mais cependant le doigt en trouve aisément le fond. Les regles ne coulent jamais par là, & cette espece d'Hermaphrodite est un veritable homme aussi bien que les deux autres. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites qui à l'âge de 15. ou de 18. ans deviennent garçons, de filles qu'ils avoient esté estimez auparavant : témoin la femme de ce Pêcheur qui au rapport d'*Antoine de Palerme*, devint homme, après 14. ans de mariage. Toutes les parties d'un homme luy sortirent tout d'un coup, & elle parut alors à son mary aussi vaillante que luy dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatrièmes sont des filles qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par là imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont elles que les Grecs appellent *τεσπύδες*, dont les François ont formé leur mot de *Ribaudes*, & c'est aussi de cette espèce d'Hermaphrodite dont *Columbus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle différente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est, qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs regles.

5. Enfin, les cinquièmes sont ceux qui n'ont l'usage ny de l'un ny de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le temperament d'homme & de femme si mêlé, que l'on auroit de la peine à dire lequel l'emporte sur l'autre. Telle estoit la Bohemienne qui pria le même *Columbus* de couper sa verge & d'élargir le conduit de sa pudeur, pour avoir la liberté, disoit-elle, de se joindre amoureusement à un homme. Mais ces sortes de personnes sont plutôt une espèce d'Eunuque que d'Hermaphrodite, leur verge ne leur servant de rien & les regles ne leur venant jamais.

Je ne pretends point parler icy de ces femmes à qui les regles manquent, pour quel-

quelque cause que ce soit : on est aisément persuadé qu'elles ne changent point de sexe, & que leurs parties naturelles demeurent toujours les mêmes, mais on fait aussi qu'elles peuvent changer de temperament & prendre ce lui d'un homme, comme l'a remarqué *Hippocrate* dans la personne de *Phaëtuse*.

Beaucoup de personnes assurent, & il est même vray, qu'il y a des Hermaphrodites ; mais aucun ne nous instruit véritablement de leurs causes efficientes & materielles : examinons-en donc exactement la source.

1. Il y a sur cette matiere plusieurs raisonnemens. Les uns pensent que la conjunction de *Venus* & de *Saturne* dispose si confusément dans les flancs d'une femme, la matiere qui sert à former un enfant, qu'il naît de là un Hermaphrodite.

2. Les autres croient que les Hermaphrodites se forment pendant que les regles coulent ; & que les regles étant toujours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisièmes disent, que la Nature ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toujours autant qu'elle peut, à engendrer plutôt des femelles que des mâles. Aussi voyons-nous, ajoutent-ils, beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que de femmes ; la

Nature ayant marqué à ces premiers, les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croient, que l'homme, & la femme ayant contribué tous deux également à la génération, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps sur lequel elle travaille semblable à ceux dont elle est sortie, imprime autant qu'elle peut sur ce corps les caractères d'homme & de femme : ce qui fait un Hermaphrodite : si bien qu'il s'en est vu qui étoient capables d'engendrer dans les deux sexes, & qui avoient la mamelle droite d'homme, & la gauche de femme.

5. Les cinquièmes se persuadent que, Dieu ayant fait l'homme mâle & femelle, comme parle l'Ecriture, nous avons essentiellement en nous-mêmes la faculté de devenir l'un & l'autre sexe, & que par conséquent il ne faut pas s'étonner, s'il naît quelquefois des Hermaphrodites, puisque nous le sommes en puissance.

Enfin, il y en a qui disent là-dessus tant de fables que je ne saurois me résoudre à rapporter leurs sentimens.

1. Si nous examinons les raisons de ceux qui disent que la conjonction de Venus & de Saturne est la cause des Hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles sont trop foibles pour nous persuader. Ces Astres sont trop éloignés de nous pour être
les

les causes prochaines d'un tel effet, & pour avoir un empire si absolu sur le corps d'un enfant qui se forme dans les entrailles de sa mere. Et, s'il estoit vray que leur conjunction pût causer ces difformités, au moins ne seroit-ce pas dans deux Hermaphrodites nez dans les diverses saisons d'une mesme année.

2. Les seconds ne me persuadent pas plus, car selon leur sentiment, il devroit plutôt naître des galeux, des ladres & des valetudinaires que des Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des regles, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisièmes ; car la Nature n'estant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiere qu'on luy a donnée ; & par consequent les Hermaphrodites dependent plutôt de la disposition de la matiere, comme nous verrons cy-après, que du dessein prémédité de la Nature.

4. Le sentiment des quatrièmes sent si fort la fable que ce seroit perdre du temps que de s'arrester à le refuter, car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame mesme si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des differences si manifestes, & la génération ne se faisant
que

que par le mélange & la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en separer les actions, quand les semences sont une fois jointes : si bien qu'il ne s'est encore jamais vû d'Hermaphrodite qui pût user indifferemment de ses deux parties naturelles ; & en produire des enfans. Si nous avons quelques histoires là-dessus, ce sont toujours de veritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec lequel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin, de croire que nous soyons Hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de *Platon*, & une erreur qui fut condamnée sous le Pape *Innocent III.* Et, quoy que l'Ecriture paroisse d'abord favorable à ce sentiment, cependant, si on la considere de bien près, on verra qu'elle a un sens tout autre que celui qu'on luy veut donner.

Mais, pour dire ce que je pense sur une matiere aussi difficile que celle-cy, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin ; & se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la cause de la génération des garçons & des filles, après quoy il sera, ce me semble, aisé de connoître ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence estoit le plus souvent indifferente pour les deux sexes,

xes, & que, si elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermast une matiere chaude, sèche, resserrée, pressée, & pleine d'esprits, elle la rendoit féconde pour en faire un garçon. Mais que si elle en rencontroit une autre qui fust moins chaude & moins sèche, plus ouverte & plus molette, & moins remplie d'esprits que la premiere, elle ne laissoit pas de l'animer, mais pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que, si la matiere qui estoit renfermée dans une autre boule estoit tellement temperée dans ses qualités & égale dans sa matiere, qu'elle fust dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces choses, la semence de l'homme déterminoit cette maniere pour un garçon, ou pour une fille, selon le plus ou le moins de feu & d'esprits qu'elle portoit avec sa matiere lâche ou resserrée.

Mais, si par hazard la semence de l'homme, a plus de disposition pour déterminer à l'un des deux sexes la semence temperée de la femme, alors il se fait un Hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, selon les differents efforts de la semence animée de l'homme ou de la femme.

Pour éclaircir davantage cette difficulté, examinons la chose de plus près. l'Intelligence d'un enfant, ou son ame immor-

mortelle, si l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette creature à se faire une domicile, & qui a déjà achevé la pluspart de ses parties principales, commence vraisemblablement vers le trente-cinquième jour à s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiere qu'elle a d'abord choisie pour cela, & qu'elle a mise dans l'endroit où doivent être posées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille incessamment à les former; mais, parce qu'elle manque de matiere pour les accomplir, elle en emprunte des parties voisines, ayant mieux rendre celles-cy defigurées que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la génération. 2. Et ce sont les défauts qu'on remarque dans les deux premières especes d'Hermaphrodites dont nous avons parlé cy-dessus, qui sont de veritables hommes.

3. Mais, lors qu'il ne se trouve guère de matiere pour faire les parties genitales d'un garçon, on ne sauroit dire quelle économie l'intelligence prend pour former ces parties. Elle épargne la matiere. Elle menage le lieu, & dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties genitales d'un garçon, mais elle les forme en dedans, manquant de force, de chaleur & de matiere, pour les faire sortir au dehors. C'est de cette
for-

forte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la troisième espece d'Herma-phrodites , qui sont estimez des filles, biens qu'ils soient de veritables garçons. Ce sont ceux-cy qui changent de sexe, & qui de filles qu'ils estoient estimez auparavant , deviennent hommes, qui se marient ensuite , & qui sont les peres de plusieurs enfans. La chaleur naturelle & genitale devenant tous les jours plus forte pousse au dehors à l'âge de quinze, de vingt ou de vingt-cinq ans, les parties amoureuses, qui estoient demeurées cachées jusques à ce temps-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devint homme du temps de l'Empereur *Constantin*, comme *Saint Augustin* nous le rapporte. C'est peut-estre aussi quelque effort violent qui fait sortir ces mesmes parties ; témoin *Marie Germain* dont parle *Paré*, qui ayant fait un grand effort en sautant un fossé, devint homme à la mesme heure par la sortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiere pour former les parties genitales des trois premières especes d'Herma-phrodites , dont nous venons de parler. Dans la quatrième il s'en trouve plus qu'il ne faut. L'intelligence qui vers le quarante-cinquième jour de la formation d'une fille est en peine de placer toute la matiere qu'elle a d'abord reservee , pour former ses parties amoureuses,

ses, se determine enfin à faire le Clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a de coustume d'estre, afin de laisser aux parties genitales internes de cette fille une figure naturelle pour servir un jour à la generation : car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choses superflües que dans les neccessaires. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites qui estant de veritables femmes ont fait accroire à beaucoup de gens qu'elles estoient aussi des hommes. C'est ainsi que *Montuus* a pris son Hermaphrodite pour un homme, lors qu'il caressoit amoureusement les servantes, & pour une femme, lors qu'elle se lioit amoureusement à son mary pour avoir des enfans.

Bien que ces quatre especes d'Hermaphrodites ayent merité ce nom, la Nature ne leur à pourtant pas refusé l'avantage de se servir de leurs parties genitales & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites font des enfans, & les femmes Hermaphrodites conçoivent : si bien que les uns & les autres ne different des hommes & des femmes, que par quelques parties qui manquent ou qui sont superflües, mais qui souvent ne tronblent point la génération. Cette femme que l'on appelloit *Emilie*, qui estoit mariée avec *Antoine Sperta*, au rapport de *Pontanus*, fut estimée femme pendant son mariage de 12. ans, mais elle fut
en

ensuite réputée pour homme après s'être alliée à une femme.

5. Il n'en est pas de mesme de la cinquième espece, que l'on peut appeller parfaits & veritables Hermaphrodites, puis qu'ils n'ont l'usage ny de l'un ny de l'autre sexe. Et c'est de cette sorte qu'ils se forment dans les flancs de leur mere.

L'Intelligence qui a le soin de composer ce petit corps Hermaphrodite est fort en peine, quand elle trouve dans le ventre de sa mere, une matiere qu'elle ne peut ménager pour faire ses parties génitales. D'un costé la matiere est humide & molette : de l'autre elle est sèche & resserrée, icy elle est chaude, là elle est froide ; en un mot, c'est une matiere qui a des parties si différentes & si rebelles qu'il est impossible de les pouvoir ménager, & avec cela il y a si peu de matiere qu'elle manque de la chaleur, & des esprits, dont l'Intelligence se sert toujours, pour former toutes les parties de nos corps. Si c'est un garçon qu'elle entreprend de former, il deviendra, quand il sera homme, trop froid & trop lent pour engendrer, & aura de grands défauts dans ses parties génitales. Si c'est une fille, elle sera un jour trop chaude & trop sèche, & manquera d'organes de semence, & de regles pour former & faire vivre un enfant.

Néanmoins l'Intelligence doit achever son ouvrage de quelque matiere que
ce

ce soit.. Elle y travaille donc fortement, & feroit sans doute des parties qui seroient en quelque façon déterminées à l'un des sexes, si la matiere n'estoit point inégale ny d'une complexion differente. Enfin, elle forme un Hermaphrodite, ou si l'on veut un monstre, qui n'est ny homme ny femme, & qui n'a pas les parties naturelles de l'un ny de l'autre sexe.

On pourroit accuser l'intelligence de s'estre trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut pas douter que les intelligences quelque savantes qu'elles soient, ne puissent se tromper quelquefois, & ne pas faire les parties justes; Mais que l'on se detrompe là-dessus, l'intelligence a trop de lumiere pour manquer dans cette occasion, quand elle a une matiere bien disposée.

Cela estant ainsi expliqué, on peut maintenant répondre aux questions que l'on fait ordinairement sur cette matiere, savoir,

1. Si les filles peuvent estre changées en garçons, & les garçons en filles.

2. Si un Hermaphrodite peut user de l'un & de l'autre sexe; & s'il peut engendrer.

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir dans luy-mesme sans se joindre à personne.

4. Si

4. Si un Prestre peut marier un Hermaphrodite ou une personne qui est accusée de l'estre.

5. Si un Hermaphrodite peut se faire Moine ou Religieuse.

I. Pour éclaircir la premiere question, on doit savoir que le temperament d'un homme est si different de celuy d'une femme, qu'il est impossible qu'il arrive dans la Nature un changement si extraordinaire. La complexion d'un homme ne consiste pas seulement dans une certaine union des premieres & des secondes qualités, mais dans un certain mélange & un arrangement de la matiere dont il est composé. Et par consequent il est impossible qu'un garçon devienne fille, & qu'une fille devienne garçon, le temperament de l'un & de l'autre estant une chose trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part, ceux qui se sont appliquez à dissequer des hommes & des femmes, savent bien que leurs parties genitales sont fort differentes entr'elles, & si la Nature leur a donné un espace suffisant pour placer les unes, elle leur en a refusé un pour placer les autres. Ainsi je pourrois dire avec le savant *Varole*, qu'il est impossible que les deux sexes se puissent trouver veritablement dans un mesme corps.

Il est vray pourtant que nous apprenons

nons par quelques histoires, que nos Medecins ont écrites, que des personnes qui avoient esté d'abord estimées filles estoient devenuës hommes dans la suite, leurs parties naturelles d'homme s'estant manifestées, ou par les enjoûmens du mariage, ou par l'abondance & la force de la chaleur naturelle: ou enfin par quelque mouvement violent. Mais, à dire le vray, ce n'estoient que des hommes cachez, comme estoit cette servante de 18. ans qui mourut de peste, dans le corps de laquelle *Jean Bauhin* Medecin de Lion trouva les mêmes organes qui servent aux hommes pour la generation.

On peut dire encore que les femmes qui passent quelquefois pour des hommes, qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un peu grosse, ne sont que de veritables femmes, bien qu'elles se divertissent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'après tout cela on ne peut pas dire que les uns se soient changés dans les autres; Car nous n'apprenons point que les hommes soient devenus femmes, & que leurs parties naturelles se soient aneanties, ou soient retournées en dedans pour former les parties d'une femme, & le peu d'histoires que l'on nous fournit sur ce sujet sont toutes fort suspectes, mal entenduës ou fabuleuses; témoin l'histoire qu'*Aufone* nous raporte d'un Hermaphrodite de Benevent en Italie, où il
fait

fait à dessein une equivoque, pour suspendre l'esprit du Lecteur dans une chose rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'huy de *Tiresias*. La fable cede à la verité, & l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croyoit autrefois si aisément. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licetus* dont l'un s'estoit marié & l'autre rendu Moine, ne laisserent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais aussi ce n'estoient que de veritables femmes que l'on avoit d'abord prises pour des hommes, à cause de la longueur & de la grosseur de leur clitoris. Ainsi nous devons croire que les parties genitales d'un homme ne sauroient se retirer au dedans, pour se placer, comme doivent être placées les parties naturelles de la femme, & , quand mesme cela se pourroit faire, je ne saurois me persuader qu'il y eust un lieu assez spacieux pour les y contenir.

Il faut donc conclurre que ces changemens sont impossibles : que les Hermaphrodites qui conçoivent sont de veritables femmes ; que les autres qui font concevoir sont de veritables hommes : Et que, si les intelligences, qui ont le soin de former les corps se trompent quelquefois dans leur ouvrage, c'est bien plutôt par la faute de la matiere que par leur propre ignorance.

II. La seconde question est aisée à décider après ce que nous venons de dire : car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puisse user de l'un & de l'autre sexe, & qu'il puisse engendrer par les deux, c'est ce que l'on ne pourroit persuader qu'à des enfans. De deux différentes parties naturelles qu'a un Hermaphrodite, il y en a toujours une qui est inutile, parce qu'elle est contre les loix de la Nature, & que l'intelligence ne l'a faite que par force, ne trouvant pas assez de matiere, ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant auroit besoin pour la generation. Car qu'elle confusion seroit ce de trouver dans un seul corps des testicules d'homme & de femme, un matrice & un membre viril : en un mot, tout l'attirail des parties genitales d'un homme & d'une femme ? Le temperament de l'un & de l'autre, s'il faut le repeter, est trop different pour être uny ensemble, & pour estre changé quand il faudroit se servir de l'une ou de l'autre de ses parties naturelles.

Les loix civiles, qui n'estiment point les Hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans l'une de ces deux qualités, ou d'homme ou de femme, de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme. Et, si l'Hermaphrodite n'exécute pas exactement la loy, cette

cette mesme loy veut qu'il soit puny en Sodomite, puis qu'il a abusé d'une partie contre les loix de la Nature. Ce fut pour cette raison que la servante Ecoissoise qui avoit choisy la qualité de fille, & puis qui engrossa la fille d'un bourgeois, fut entermée toute vive par sentence du Juge, si nous en voulons croire *Weinrich*, & que *François de l'Estage*, dont parle *Papon*, laquelle avoit badiné avec *Catharine de la Maniere*, fut avec elle appliquée à la question par le Senechal de Landes, & elles auroient esté toutes deux condamnées à la mort, si les témoins eussent esté suffisants.

1. 2. Les Hermaphrodites de la premiere & de la seconde espece peuvent caresser des femmes en qualité d'hommes, & peuvent mesme faire des enfans, leur defaut estant si peu de chose qu'il ne change rien dans la virilité. Car, bien qu'ils puissent user de la partie de femme qu'ils semblent avoir, ils n'en recoivent pourtant aucun plaisir, ny ne sauroient engendrer par là.

Il n'en est pas ainsi de la 3. espece, il faut attendre un âge vigoureux pour caresser une femme, quand mesme quelques-uns s'y feroient aliés après la sortie de leurs parties naturelles, ils auroient de la peine à engendrer, estant du nombre de ceux que la loy appelle froids.

4. Le clitoris, qui fait estimer les femmes

mes pour des hommes s'il est gros & long, est la cause qu'un homme ne peut connoître sa femme ; mais , si cette partie est mediocre , nous voyons tous les jours par experience que ces sortes de femmes conçoivent , & quoy qu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes , à qui elles donnent souvent presque autant de plaisir que des hommes , cependant on ne doit point espérer de génération par là , puisque le clitoris n'estant pas troué , l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiere pour la génération. Témoin *Daniel de Bauhin* , qui badinoit bien avec sa femme , mais qui peut bien estre engrossé luy-mesme par un de ses camarades.

5. J'avoüe que la derniere espece d'Hermaphrodite n'est point capables de caresser une femme , ou d'estre caressé d'un homme , & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & debiles , & avec cela si mal faites , qu'il n'y a pas lieu d'esperer que l'amour puisse les échauffer pour jouir des voluptés que la Nature a preparées aux autres hommes.

Il est donc vray à parler en général que quelques hommes Hermaphrodites peuvent caresser amoureusement des femmes , & peuvent mesme leur faire des enfans ; & que quelques femmes Hermaphrodites peuvent aussi estre caressées ,
&

& concevoir quelquefois, les unes & les autres se servant des parties qui prévalent, & qui sont les plus accomplies.

III. Sur ce que les Naturalistes disent, que les Hyènes & les Lièvres mâles engendrent une fois en leur vie un petit au dedans de leurs entrailles; & sur ce que le docte *Langius* soutient que les Cerfs en font de même: l'on doute si les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux sexes ne peuvent point aussi engendrer dans eux-mêmes, sans avoir la compagnie d'aucune autre personne. Car ils ont, dit-on, de la matière pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir, si bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la génération.

Mais, si l'on fait réflexion sur ce que nous venons de dire, & sur ce que nous remarquerons au chapitre suivant, on demeurera d'accord que ces générations sont impossibles & ridicules tout ensemble: Que les observations qu'ont fait les Naturalistes sont fort suspectes & sentent la fable: & qu'enfin ils peuvent s'être trompés, en prenant quelques parties des femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans une autre, sans qu'elle s'évente, & qu'elle s'altère en changeant de lieu? & quand même cela seroit possible,

ble, le temperament, qui engendre de la semence masculine, pourroit-il en faire de feminine, & produire des regles en mesme temps, ou quelque autre chose qui y fust proportionnée? Cela me paroist si éloigné de la raison, & de l'experience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre, savoir, si un Prestre peut marier une personne accusée d'être Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus* fasse tous les Hermaphrodites irreguliers & incapables du sacrement de mariage, cependant il me semble que cette decision est trop générale, & qu'elle choque mesme les loix, puis qu'il y a des Hermaphrodites si vigoureux à embrasser les femmes, & d'autres si disposez à souffrir agréablement un homme, qu'il y auroit de l'injustice à deffendre le mariage aux uns & aux autres. Car, si les premiers ont les parties naturelles du sexe masculin bien faites, & bien proportionnées, comme il s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle consideration n'empêchera pas l'action amoureuse de ces hommes Hermaphrodites; non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'opposera pas aux caresses que pourra faire un homme aux femmes Hermaphrodites. Ainsi, si les uns ont leurs parties capables de divertir une femme, & que les autres soient disposez à recevoir les caresses d'un homme

me

me, je ne doute pas qu'un Prestre ne puisse conferer le sacrement de mariage à l'un & à l'autre ; pourvû, neantmoins, que cela ne se fasse que par l'autorité du Juge, qui doit estre auparavant dûment informé par des personnes savantes & par le serment de l'Hermaphrodite de l'estat où il se trouve & de la partie qui domine en luy.

En effet, comme les Juges ignorent souvent les marques dont on se sert ordinairement pour connoître la force & la capacité d'engendrer de l'un & de l'autre sexe, ils ne doivent jamais decider là-dessus sur la seule foy des Hermaphrodites, sans le rapport de quelque savant Medecin. Celuy-cy leur fera remarquer que la hardiesse, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poil sur le corps, & principalement à la barbe & aux parties naturelles, avec tous les autres signes qui découvrent la virilité d'un homme, sont des marques qu'un Hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre sexe. Au contraire, si l'Hermaphrodite a les parties naturelles du sexe féminin bien conformées que le conduit de la pudeur ne soit point defectueux, que la gorge soit belle, la peau polie & douce, que les regles paroissent dans leur temps, qu'il ait de la douceur & de l'agrément dans les yeux ; & qu'on luy remarque avec cela tous les

autres signes, qui distinguent pour l'ordinaire une femme d'un homme, cet Hermaphrodite doit passer pour une femme. Le Juge peut donc prononcer hardiment sur le mariage tant de l'un que de l'autre ; & un Prêtre ne doit point hésiter à conférer le mariage aux Hermaphrodites qui ont en main le certificat du Medecin & la sentence du Juge.

V. La dernière question dépend de la quatrième, car, si un homme Hermaphrodite est capable de se marier, ses défauts ne l'empêcheront pas de se rendre Moine, comme fit l'*Hermaphrodite de Cajette*, qui s'étant marié pour femme à un pêcheur, demeura quelques années dans son mariage, mais au bout de 14. ans, les parties viriles luy sortirent tout d'un coup, si bien que, pour éviter les railleries du peuple, il se jeta dans un Monastère, où *Volateran* & *Pontanus*, qui en font l'histoire l'ont vû plusieurs fois, & en ont appris la vérité de sa propre bouche. J'en dis de même des Hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le cloître, pourvû qu'elles ne soient point du nombre de ces femmes lascives, qui sont capables de donner de l'amour aux filles les plus retenues, & les plus saintes. Car, si elles étoient aussi lascives que cette *Bassa* dont parle *Martial*, je m'assure qu'il n'y a point de Medecin si peu honneste homme, qui voulût donner un certificat à ces sortes de fem-

femmes, ny un Juge si injuste qui fust d'avis qu'on les tondist, & qu'on les jettast parmy des Religieuses.

C H A P I T R E V.

Si une Femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un Homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes.

A Quoy bon la Nature auroit-elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, si ce n'eust esté pour l'excellent ouvrage de la génération? Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties différentes. La femme a le conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever sa verge, & des ligamens caverneux pour la roidir. Si l'erection & l'intro-mission n'eussent esté absolument nécessaires pour engendrer, jamais la Nature n'auroit entrepris d'en faire les organes. Car, sans ces deux actions, selon la pensée de tous les Medecins, la génération est impossible.

Puisque la Nature ne nous a pas ordonné de faire des enfans de la mesme maniere que nous urinons, mais d'une façon où il se trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'étroite conjunction des deux

sexes est absolument nécessaire pour nous perpetuer. En effet, de cette premiere façon la semence d'un homme ayant esté exposée à l'air, auroit perdu tous ses esprits, & auroit esté en-suite incapable de servir à la génération.

L'experience de tous les jours, & l'histoire mesme que nous rapporte *Riolan*, favorise nostre opinion contre ceux qui veulent que la génération se puisse faire par l'épanchement de la semence sur les levres des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, estoit tellement fermé par des cicatrices après un facheux accouchement qu'il n'y restoit qu'un fort petit trou, par lequel passoient ses regles, & son urine, & par lequel passa aussi la semence de son mary qui l'engrossa. Cela n'empêche pas que ces deux personnes ne se soient jointes étroitement, & il faut mesme qu'une alliance étroite soit arrivée, & que la matrice de l'une ayt attiré aussi vivement la semence de l'autre, qu'un estomac affamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf par sa vertu particuliere attire le serpent hors de son trou, si nous en croyons les Naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux Théologiens, aux Jurisconsultes, & à quelques Medecins de croire qu'une femme pouvoit engendrer sans l'application des parties
na-

naturelles d'un homme, ce sont sans doute les Histoires qu'*Averroës*, *Amatus Lusitanus*, & *Delrio* nous ont laissées par écrit d'une jeune femme, qui devint grosse, pour s'estre baignée dans de l'eau où des hommes s'estoient polluez : d'une autre femme engrossée par les caresses d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre le bras de son mary : & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'estant par hazard pollué en dormant dans le mesme lit où elle estoit.

Mais ces histoires & plusieurs autres semblables sont faites à plaisirs, pour couvrir la lasciveté des femmes, & pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsi que l'on s'est persuadé que la génération se pouvoit faire sans se joindre amoureusement, si bien qu'il seroit permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourroit engendrer naturellement sans être deflorée, ce qui pourroit faire douter d'un des plus augustes mysteres de la Religion Chrestienne.

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des Demons Incubes & Succubes, qui estoient épris & embrasés d'amour pour les femmes. Et c'est de là aussi que les Theologiens & Jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme,

1. Si l'enfant d'un Incube & d'une femme est different d'un autre. Si son ame &

son corps ayant esté menagez par l'adrefse du Demon , il n'a point quelque chose de particulier par dessus les autres enfans.

2. Si l'enfant engendré par le miniftre du Demon doit être appellé le fils d'un Incube ou de celui dont l'Incube a dérobé la semence..

3. Si les Incubes & les Succubes jouïssent entr'eux des plaisirs de l'amour.

4. Enfin , si le Demon peut si bien conserver la semence d'un homme à qui il l'a dérobée qu'elle puisse en-suite servir à la génération.

On a toujours estimé les hommes qui dans la paix ou dans la guerre se sont distingués par leur genie ou par leur valeur. L'Antiquité a fait bâtir des temples & élever des autels à la memoire des ces Heros pour lesquels elle commandoit mesmes d'avoir de la vénération. D'où les peuples ont aisément passé jusques à cet excès de superstition que de les prendre pour des Dieux. *Les Penates, les Faunes, les Silvains, les Satyres, les Esprits folets & domestiques* en sont venus , & les plus importantes verités de la Politique, de la Physique & de la Morale des anciens Philosophes ont esté cachées sous ce voile. Ce que developpe fort bien *Saint Augustin* dans sa Cité de Dieu. Les Prestres mesmes pour se faire valoir se sont efforcez de maintenir l'existence de ces Divinités.

vinités. Les Rabbins ont crû que les *Faunes*, les *Incubes* & les dieux *Tutelaires* estoient des creatures que Dieu laissa imparfaites le vendredy au soir, & qu'il n'acheva pas estant prévenu par le jour du *Sabbath*: c'est par cette raison, selon le sentiment de *Rabbi Abraham*, que ces esprits n'aiment que les montagnes, & les tenebres, & qu'ils ne se manifestent que de nuit aux hommes.

Mais laissons ce que la Cabale a avancé de superstitieux, & ce que le Paganisme a inventé de ridicule sur cette matiere, pour examiner les questions que les *Theologiens* & les *Jurisconsultes Chrestiens* proposent.

1. L'Ecriture Sainte semble favoriser la premiere proposition, lors qu'elle nous marque que les fils de Dieu ayant trouvé les filles des hommes belles, ils s'alièrent avec elles, & que de cette alliance nâquirent les *Geans*: si bien que l'on peut inferer de là, que, puisque les *Anges*, qui sont ainsi appelez en d'autres passages de l'Ecriture, peuvent se mêler amoureuxment avec les femmes, & engendrer des enfans, les *Demons*, qui ne sont differens des *Anges* que par leur cheute, peuvent aussi selon le sentiment de *Lactance*, attirer les femmes dans des plaisirs impudiques, & les souiller par leurs embrassemens.

On assure que les enfans qui naissent de ces conjonctions abominables sont plus

pesans & plus maigres que les autres, & que, quand ils tetteroient trois ou quatre nourrices tout à la fois, ils n'en deviendroient jamais plus gras. C'est la remarque qu'a fait *Sprenger* Moine, Dominicain, qui fut l'un des Inquisiteurs qu'envoya le Pape *Innocent VIII.* en Allemagne pour faire le procès aux forciers. Si le corps de ces enfans est donc différent du corps des autres enfans, leur ame aura sans doute des qualités, qui ne seront pas communes aux autres. C'est pourquoy le Cardinal *Bellarmin* pense que l'Antechrist naistra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube & que sa malice fera une marque de son extraction.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on a douté de l'accouplement des Demons avec les femmes ou avec les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrer. Ces questions furent autrefois agitées devant l'Empereur *Sigismond.* On y allegua tout ce que l'on peut de part & d'autre, & enfin on se rendit aux raisons & aux experiences qui parurent les plus convaincantes, & les plus certaines. Il fut donc resolu que ces accouplemens extraordinaires estoient possibles. En effet, *Saint Augustin*, qui avoit eu longtemps de la peine à se determiner sur cette matiere, avouë enfin, que, puis qu'on dit, qu'il y a plusieurs personnes qui se

se sont trouvées par un malheureux commerce avec les Demons, & qu'on l'a appris de celles-là mesmes qui en ont esté caressées, de la bonne foy desquelles il n'est pas permis de douter, il est très-assuré que les Silvains, les Pans, & les Faunes que l'on appelle ordinairement Incubes n'ont pas seulement désiré de caresser amoureusement les Femmes, mais qu'ils les ont véritablement caressées, & que les Demons que les François appellent Drusions, n'ont pas seulement tâché de connoître les femmes, mais qu'ils les ont mesme réellement connues, si bien, ajouste-t-il, qui sembleroit que l'on fust impudent si on nioit ce qu'on assure là-dessus avec tant de circonstances.

On peut encore ajouster à cela la confession que font une infinité de forcieres qui disent avoir esté caressées du Demon, & en estre mesme devenuës grosses. Les livres de *Delrio*, de *Sprenger*, de *Delancre* de *Bodin* sont pleins de semblables histoires, si bien qu'après tant de preuves autentiques, & tant de confessions de forciers & de forcieres, qui l'avoient de bonne foy, & presque de la mesme sorte, il y auroit de l'opiniâtreté à tenir un sentiment opposé. Car les histoires que l'on nous en fait paroissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doive pas douter de la verité de ces conjonctions diaboliques, témoin *Benoist Berne* agé de 75. ans qui fut brûlé tout vif après avoir avoué que depuis quarante ans il avoit commerce avec une Succube,

be, qu'il appelloit *Herméline & François Pic Prince* de la *Mirandole*, qui l'a connu, nous est garand de la verité de cette histoire.

Toutes ces preuves paroïtroient fortes, si nous n'avions la raison & l'experience qui nous font connoître le contraire. Et, pour dire ce que je pense sur cette matiere, on me permettra de raisonner de la sorte.

La curiosité nous est naturelle à tous. Celle qui est blâmable est une maladie d'ame, qui s'empare principalement des esprits foibles. Le monde est plein de gens qui veulent penetrer dans les choses les plus cachées, & jusques dans les secrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque chose d'extraordinaire, incontinent la joye rejaillit sur leur visage, & ils témoignent que c'est là l'endroit qui les flatte le plus.

D'ailleurs, on est souvent ravy de joye de trouver l'occasion de plaire, & si un homme d'esprit se rencontre parmy des personnes foibles, il ne manquera pas de fomenter leur desir d'apprendre, & de prendre plaisir luy mesme à se faire écouter & admirer. Il leur fera des histoires qu'il aura adroitement inventées, &, quoy que les choses que nous entendons nous fassent de l'horreur, si elles nous sont pourtant inconnuës, nous nous plaifons à les ouïr reciter. Il parlera des Demons, des In-

Incubes , des Succubes , des Esprits Folets, des Sorciers &c. selon l'adresse de son esprit, & la souplesse de son genie; il persuadera si bien ce qu'il aura avancé par des raisons qu'il s'étudiera à chercher, que tous ceux qui l'écouteront seront convaincus de la verité de la fable. Plus cet Historien se fera acquis de reputation ou par son autorité ou par son merite, plus on ajoutera de foy à ce qu'il aura dit: On cherchera mesme en-suite d'autres raisons pour appuyer sa fable, & l'on trouvera sans doute des preuves pour justifier des choses si surprenantes.

C'est ce qui s'est passé dès le premiers temps, & ce qui se passe encore tous les jours: mais qui ne nous empêchera pas de prouver, que l'opinion de l'accouplement & de la generation des Demons ne peut estre soutenüe.

J'avouë que la consequence que l'on tire de l'Ecriture Sainte seroit juste, si les Anges pouvoient caresser & engrosser les femmes. Car il me semble qu'il n'y auroit pas plus de difficulté à croire le commerce des Demons que celuy des Anges avec les femmes. Mais, outre que le passage de l'Ecriture peut bien s'expliquer, sans admettre ces alliances qui repugnent à Nature, elle nous dit que les Saints, qu'elle appelle les fils de Dieu s'étant joints avec les filles des autres, qu'elle appelle hommes : engendrèrent des
hom-

hommes puissans, c'est à dire des Rois & des Monarques, qui avoient la puissance & l'autorité en main pour se faire craindre & respecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puissans estoient sans doute alors appelez des *Geans* par la grandeur de leur autorité, au lieu que ce terme marque presentement la grandeur du corps, & cette équivoque du mot de *Geant* a donné lieu sans doute à l'une des plus grandes erreurs, qui ait jamais eu cours. C'est ainsi que les mots de *Tyran*, & de *Parasite* estoient autrefois fort honorables; au lieu que presentement ils sont odieux à tout le monde.

D'ailleurs, les enfans peuvent estre lourds par la pesanteur & la grosseur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles, & le foye chaud, peuvent tarir deux ou trois nourrices de suite pour s'humecter & se rafraichir. Si ces mesmes enfans ont un jour l'esprit malicieux, qui est un effet de leur temperament, on ne doit pas conjecturer par-là qu'ils ont été engendrez par un Demon.

Pour ce qui est de l'Assemblée qui se tint devant l'Empereur *Sigismond*, je ne m'étonne pas, si elle decida que les Demons pouvoient avoir commerce avec les femmes, & qu'ils pouvoient mesmes engendrer, puis qu'elle n'estoit presque composée que de Théologiens, qui accoutu-

mez.

mez à croire simplement ce qu'ils ne voyent pas , & ce qu'ils ne savent pas mesmes, donnerent leur sentiment en faveur de ces generations qui sont si opposées aux loix de la Nature. Si cette illustre compagnie eust esté composée de Philosophes & de Medecins , ou qu'elle se fust réglée par le sentiment de *Saint Chrysostome* , je suis fort persuadé que ces questions n'auroient pas esté decidées de la sorte.

Au reste, si l'on examine bien le passage du grand *Augustin*, que nous avons voulu traduire tout entier , on verra aisément , que la certitude qu'il a des ces fortes de commerces, & de generations, n'est fondée que sur le rapport de quelques hommes simples & credules, ou de quelques femmes superstitieuses & melancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous est tous les jours dit & assuré par nos malades qui ont l'imagination égarée, & qui semblent pourtant l'avoir juste; nous tomberions souvent dans de pareilles erreurs. Car les vapeurs noires d'une bille brûlée troublent quelquefois tellement leurs ames qu'ils pensent que leurs songes sont des verités.

C'est donc par une cause à peu près semblable que les sorcieres se persuadent avoir esté au Sabbath & avoir esté caressées du Diable, qui avoit ses parties naturelles herissées & écaillées , & la semence

mence froide comme de la glace , sans pourtant que ces misérables femmes soient parties du lieu où elles s'estoient endormies.

Mais, pour ne m'opposer pas à une opinion qui semble être receüe presque de tous les Theologiens, & de tous les Peres, sans alleguer de puissantes raisons pour la combattre, examinons la chose avec toute l'application possible ; mais aussi sans préoccupation.

Nous apprenons de la Theologie, que les Demons estant de purs esprits, sont aussi des substances différentes de la nostre. Qu'ils n'ont ny chair, ny sang, ny parties naturelles, & par consequent point de semence pour la génération. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, & ne peuvent aussi exercer les operations de la vie. Que n'ayant point de successeurs à esperer, parce qu'ils sont immortels, ils ne doivent aussi avoir ny d'envie de se perpetuer ny de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissants qu'ils soient, ils ne sauroient passer les bornes que la Nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ny les plantes aux mineraux pour faire des générations, leur substance estant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot, la Nature n'a pas permis ces alliances. De sorte que suivant
le

le sentiment de *Saint Chrysostome*, il y auroit de la folie à croire que les Demons s'ali-ent avec les femmes, & qu'une substance incorporelle puisse se joindre à un corps pour engendrer des enfans.

En verité, je ne saurois me persuader, non plus que *Cassien*, illustre disciple de ce grand Eveſque, que ces substances purement spirituelles puissent naturellement avoir un commerce charnel avec des femmes. La raison qu'en apporte ce dernier, avec *Philostrius* Eveſque de Bresse, c'est que, si cela s'est fait quelquefois, il doit encore presentement arriver : mais, parce que nous savons que cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclure que ces conjonctions, & ces productions abominables n'ont jamais esté. C'est pourquoy *Saint Augustin* souvent trop credule, qui pense mieux dans un endroit que dans un autre, commande aux Prestres de prêcher au peuple, pour les desabuser de la fausse pensée où il est, que *ce que l'on dit du commerce des forcieres avec les Demons soit réel & veritable.*

Mais ce qu'il y a encore de plus pressant sur cette matiere, c'est la décision du Concile d'Ancyre, qui blâme & deteste la creance qu'ont les forciers d'estre portées de nuit au Sabbath jusques à l'un des bouts de la terre, de se joindre aux Demons, & de prendre avec eux des plaisirs abominables : puis que toutes ces choses

choses, ajouste-t-il, ne sont que des rêveries, & des illusions, bien loin d'estre des vérités.

Je ne saurois trop m'étonner de ce que les Chrestiens croient si legerement ce que les Payens auroient de la peine à croire ; car tous ne demeurent pas d'accord que *Servius Tullus*, Roy des Romains ayt esté engendré d'un Incube, & que *Simon le Magicien* fust le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans les siècles suivans, quelque grossiers qu'ils ayent esté, *Merlin Coccaye* n'a pas esté crû sur sa parole, quoy que sa mere & luy voulussent persuader aux Roys d'Angleterre, *Vortigerne*, *Ambroise*, *Uterpendragon* & *Artus*, qu'il estoit fils d'un Demon Incube & d'une Religieuse fille du premier Roy. La folie & la foiblesse des hommes, le desir de la nouveauté, l'ignorance des causes naturelles, la honte que l'on a de l'obscurité de sa famille, la crainte qu'un adultere ne se decouvre, les flateries des Courtisans pour les Princes, les ressorts de l'avarice & de la vanité, enfin, la passion violente de l'amour sont les puissantes causes, qui produisent ordinairement ces sortes d'opinions dans l'esprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit jouï de *Pauline*, si l'avarice & l'amour ne s'en fussent mêlées, & jamais on n'auroit douté, que l'enfant qui seroit venu de cette conjonction, n'eust esté le

le fils de l'Incube *Anubis*, si l'imprudence de *Mundus* n'eust découvert tout le mystere.

Leon d'Afrique nous faisant l'histoire de ce qui se passe en son païs; nous assure que tout ce que l'on dit de la conjunction des Demons avec les femmes, n'est qu'une pure imposture; & que ce que l'on attribue aux Demons n'est commis que par des hommes lascifs ou par des femmes impudiques, qui persuadent aux autres que ce sont les Demons qui les caressent. Les forcieres du Royaume de Fez, ainsi que cet Historien le rapporte, veulent bien que l'on croie qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le Demon, pour cela elles s'efforcent de dire des choses surprenantes à celles qui les vont consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces forcieres ne veulent point recevoir d'elles le prix de leur Art; mais elles leur témoignent seulement le desir qu'a leur Maître de les caresser pendant une nuit. Les Maris prennent même ces impostures pour des verités, & ils abandonnent souvent, selon leur langage, *leurs femmes aux Dieux & aux Vents*. La nuit étant venuë, la forcierre qui est du nombre de ces femmes que les Latins nomment *Tribades* ou *Fricatrices*, embrasse étroitement la belle, & en jouit au lieu du Demon dont elle pense être amoureuxment caressée.

2. Les Theologiens qui raisonnent sur la fausse hypothese de la conjunction des Demons avec les femmes , ont formé une seconde difficulté, savoir, de qui un enfant seroit le fils, ou de l'Incube ou de l'homme, de qui la semence auroit esté surprise. Et, pour expliquer la maniere dont cela se fait ; ils se sont imaginé qu'un homme ayant commerce avec un Démon Succube , ce Démon devenant Incube sans perdre de temps par l'activité de sa nature communiquoit incessamment à une femme qu'il trouvoit disposée, la semence qu'il avoit depuis peu receuë d'un homme, & que l'enfant qui naissoit de cette conjunction estoit veritablement le fils de cet homme, & non du Demon qui en cette occasion n'avoit contribué que son industrie.

3. La troisiéme question, savoir, si les Incubes & les Succubes se caressent entr'eux à la façon des hommes & des femmes , n'a pas esté agitée par ceux qui ont écrit sur ces matieres. Mais il est certain qu'outre plusieurs raisons que nous pourrions alleguer là-dessus, les Demons estant d'eux-mesmes, éternels & malheureux tout ensemble, n'ont pas besoin de perpetuer leur espece, ny de prendre des plaisirs dans les caresses des femmes.

5. Enfin, pour passer à la derniere difficulté, quelques docteurs croyent que le
De-

Demon agit avec tant de vitesse, en portant dans les parties naturelles d'une femme la semence qu'il a receuë d'un homme, qu'il conserve cette mesme semence dans tout le temperament qui est necessaire pour la génération. Ils ajoutent mesme que c'est une grande erreur que de ne pas croire que le Demon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnemens me paroissent vains & inutiles, s'il est vray, comme nous l'avons prouvé, que ce soit une fable que les Demons se joignent amoureusement aux femmes. Ils ne sont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on est sur ces sortes de conjonctions. Car, si un homme ne peut engendrer selon l'avis de tous les Medecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas assez loin la matiere qui sert à la génération, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme, que peut-on esperer d'une semence eventée & froide, qui aura touché un cadavre, ou un corps d'air que le Demon aura emprunté?

L'ame ou les esprits de la semence, si l'on veut, se dissiperoient & s'évanoüiroient aisément, si bien que ce qui demeureroit ne seroit plus luy-mesme qu'un cadavre de semence, s'il m'est permis de parler de la sorte, qui seroit incapable de la génération. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme, qui
puif-

puisse conserver pour la génération la semence d'un homme, & il ne faut pas s'imaginer que le Demon puisse passer les ordres que la Nature a établis, quoy qu'il ait une pénétration d'esprit inconcevable, & une vitesse de mouvement surprenante.

Si l'esprit des eaux minerales froides, & celui de l'extrait de Romarin se dissipe presque dans un moment, l'esprit de la semence, qui est beaucoup plus subtil, se conservera-t-il dans sa matiere exposée à l'air? Et, puisque les forcieres avoient, que la semence du Demon est froide, quand elles la recoivent, quelle apparence y a-t-il qu'elle soit prolifique, l'air qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayant dissipé les esprits & corrompu la substance?

C'est donc une grande erreur de croire, comme font plusieurs Théologiens, que le Demon puisse ramasser la semence de plusieurs hommes pour la jeter ensuite dans les parties naturelles d'une femme, & causer ainsi la génération. Si le Demon pouvoit faire cela, & qu'il le fît effectivement, il pourroit aussi rassembler la semence de plusieurs animaux de différentes especes, & procurer ainsi la génération des monstres : ce qui seroit confondre la Nature & troubler l'ordre que Dieu a mis parmi les creatures depuis la Création du monde.

D'ail-

D'ailleurs, nous n'avons point appris que les Demons Succubes puissent engendrer, bien que la Fable nous dise qu'ils se joignent avec les hommes; & je m'étonne de ce que l'on ne s'est point avancé jusque-là. Peut-être auroit-on trouvé des raisons aussi probables pour appuyer ce sentiment que l'on en a inventé pour soutenir l'autre. Et il y auroit eu sans doute quelqu'un qui se seroit aussi bien dit le fils d'un Succube que d'un Incube.

Au reste, si les forcieres n'estoient pas folles ou intimidées par l'horreur des tourmens, jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles disent avoir eu avec le Demon. Il y en a eu même qui en ont fait gloire en Bearn, aussi bien qu'en Allemagne, & on en a vû qui se vantoient hautement d'être la Reine du Sabbath. L'Ellebore ou les petites maisons seroient des remèdes plus proportionnez à leurs maladies que le feu, & les tourmens dont on s'est servy jusques ici: Et il n'est pas toujours vrai, comme a dit *Ciceron*, que la vérité se trouve dans l'enfance, le sommeil, l'imprudence, l'ivresse & la folie. Après tout, pour connoître plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Medecins disent de la maladie qu'ils appellent *Incube*, & nous verrons par là que la fable sera découverte.

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, dans laquelle la respiration & la voix sont interrompuës. Il nous semble

quand nous en sommes surpris, que *Cupidon*, selon le sentiment des Payens, ou le *Demon*, ainsi que les Theologiens le croient, ou le *Pesant*, comme le peuple parle, nous presse la poitrine, & nous empêche de crier au secours, de respirer, & de nous mouvoir. Si une femme amoureuse, & mélancolique en est attaquée, elle croit fortement que le *Demon* la caresse; &, si avec cela elle à la mémoire embarassée des contes que l'on fait ordinairement des forcieres, son imagination se trouvant alors depravée fait qu'elle raconte ensuite sa rêverie pour une vérité.

Une femme effroyable à voir, vieille, sèche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siècle, un vieillard atrabilaire qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est conserve encore un vif souvenir de sa lasciveté passée, ne sauroit mieux entretenir ses voluptez que dans sa mélancolie amoureuse, si bien qu'étant tout occupé de ses plaisirs impudiques, quand cette maladie l'attaque, sa folie amoureuse va souvent jusqu'à qu'il luy semble voir & caresser un *Demon* en forme de femme, comme se l'imaginait le vieillard de 80 ans que l'on appelloit *Pine*, qui parloit par tout où il estoit à son Succube *Florine*, selon le rapport de *Pic de la Mirandole*. Mais *Socrate*, *Apollonius*, *Cardan*, *Scaliger* & *Campanella* n'estoient ils point de ce nombre-là, puis qu'ils ont publié avoir commerce avec un
Gé-

Genie & un Demon familier ? Je ne croy pourtant pas qu'ils fussent nés un jour des quatre temps, ny qu'ils fussent venus au monde ayant la teste embarassée de leur arriere-faix, comme *Thyreus*, Jesuite a écrit que ceux qui naissoient de la sorte avoient commerce avec les esprits. Que s'ils ont publié avoir un Demon familier, ç'a plustôt esté par vaine gloire que par quelqu'autre raison, savoir, pour se faire estimer du peuple.

Le dormir sur le dos, le travail que souffre l'estomac à digerer des viandes dures, la foiblesse de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles sont les veritables causes de ces illusions nocturnes & demoniaques. Une vapeur épaisse qui s'élève, & qui se mesle parmi nostre sang cause la difficulté de respirer, & la privation de la voix qui accompagnent cette incommodité. Cette vapeur noire estant ennemie de nostre vie empesche le libre mouvement du cœur, & du poumon, & retarde ainsi l'ebullition naturelle qui s'y fait en embarrassant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties. De sorte que non seulement on ne peut alors ny parler ny respirer, mais que mesme tout le corps languit par la foiblesse de ces deux parties principales.

Cette vapeur obscure estant portée au cerveau offusque les esprits qui s'y sont

nouvellement fabriquez ; & puis se mêlant parmy le suc nerveux, empêche l'ame d'agir selon la coustume. L'Imagination en est depravée, les sens en sont troublez, & les nerfs embarrassés, tellement qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, le poumon, le diaphragme, en un mot toutes les parties du corps soient dans leur temperament ordinaire. La difficulté de respirer en est augmentée aussi bien que celle de se mouvoir. Car cette vapeur épaisse & ennemie de nous, trouble si fort la fermentation naturelle du suc nerveux, que l'ame qui s'en sert comme d'un instrument prochain, ne peut faire toutes les belles actions que nous luy voyons faire tous les jours.

Mais, quand les vapeurs d'une semence corrompue sont mêlées parmy le sang, & le suc nerveux, il ne faut attendre de ce mélange que des illusions veneriennes qui troublent l'imagination, & font voir aux personnes qui en sont incommodées, des spectres amoureux, & des Faunes lascifs.

Si nous en voulons croire *Hippocrate*, les femmes y sont plus sujettes que les hommes: Ceux-cy se déchargent souvent pendant le sommeil d'une abondance de semence qui les travaille, au lieu que celles-là ne s'en peuvent debarrasser si aisément, & souvent ne peuvent éviter de tomber dans ces sortes d'illusions.

La raison qu'il en rapporte c'est qu'elles sont d'un esprit plus foible que les hommes, & que le sang des regles se presentant

tant à leurs parties naturelles pour sortir, les filles qui ne sont pas encore accoustumées à ces fortes d'épanchement, sont aussi alors plus susceptibles de ces fortes d'idées. Jusque là même qu'il s'en est trouvé qui se sont persuadé d'estre grosses après s'estre imaginés d'avoir esté caressées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas si les forcieres sont si souvent surprises par des terreurs Paniques ; car outre qu'elles sont femmes, elles engendrent encore incessamment beaucoup de pituite, & de melancolie, qui sont la cause de ces fortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont veritables que dans leur esprit, & , si ces femmes se sont imaginé d'avoir esté pendant la nuit ce qu'elles n'ont pas esté, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit estre persuadé avec *Saint Augustin*, que le Demon a pû se servir de leur foiblesse & de leur maladie pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croient, ce qui n'arrive que par un effet du juste Jugement de Dieu. J'avouë que le Demon se mesle quelquefois, mais fort rarement, parmy l'humeur melancolique de nos malades. Ce qu'on ne sauroit connoître que par l'une de ces trois marques, savoir, quand la personne penetre dans les secrets de nos pensées : quand elle parle quelque langue qu'elle n'a point apprise : ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la Nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intemperie de l'air, ou par la mauvaise qualité des alimens & des eaux, qu'elle devient comme Epidémique & populaire, ainsi que *Lisymacus* l'observa autrefois à Rome. Et, si parmy toutes les personnes qui en sont attaquées, il y en a quelques-unes qui ayent l'ame embarrassée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa créance ne luy fasse voir en dormant, ou même en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses rêveries. L'amour & la maladie *Incube* joints ensemble sont deux maux qui sont deux especes de folies, & qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit de surprenant touchant le commerce des Demons avec les femmes.

Toute l'Antiquité n'a pas crû ces bagatelles, puisqu'elle nous a laissé par écrit des remèdes pour guérir ceux qui sont possédés d'un esprit impur, & qui sont attaqués de terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on pensoit être un Demon, n'estoit ordinairement qu'une humeur mélancolique, qui estoit la cause de tous les desordres que l'on voyoit arriver à ces sortes de personnes. Jusque-là que *Pomponace* nous fait l'histoire de la femme d'un Cordonnier, laquelle parloit plusieurs langues sans les avoir jamais apprises, & qui fut en-suite guérie par le savant Medecin *Calceran*, qui avec de l'Ellebore luy chassa ses rêveries, & luy

ravit.

ravit en mesme temps la science par l'evacuation de la bile noire dont le Demon se servoit.

S'il est vray, comme l'experience de tous les jours nous le fait connoître, qu'après avoir préparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, après avoir corrigé l'intemperie des entrailles, osté les obstructions qui s'y trouvent, & provoqué le sommeil, nous retablissions la santé de ceux qui ont l'imaginati-on depravée, & qui se persuadent d'estre agités par un Demon, nous pouvons dire hardiment qu'en combattant l'humeur melancolique, & en la chassant du corps de ces sortes de malades, nous en faisons sortir en mesme temps le Demon. Cela arriva de la sorte à un Apothicaire qui accompagnoit un Medecin dans l'un des hopitaux d'Auvergne: cet Apothicaire protestoit, si nous en croyons *Houllier*, qu'il avoit vû pendant la nuit le Demon figuré de la sorte qu'il le depeignoit, & qu'il en avoit esté mal traité. Cependant, ce Demon imaginaire fut chassé par les soins du Medecin de l'hospital qui guérit l'Apothicaire de la maladie *Incube* dont il estoit attaqué.

Nous concluons donc après tout ce que nous venons de dire, que nous sommes le plus souvent nous mesmes la cause des spectres que nous nous imaginons voir ou toucher: si nous estions moins timides ou moins melancoliques, nous ne tomberions pas si souvent dans ces foibleffes d'ame. Mais, comme parmy les hommes il y a des me-

lancoliques de différentes especes, il doit aussi y avoir plusieurs manieres de rêver & de devenir fou. En un mot, une forcierre ne sera jamais caressée amoureusement par un Demon, bien moins pourra-t-elle en devenir grosse, s'il est vray, comme nous l'avons montré, que la generation soit impossible sans l'application des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe. L'opinion contraire passera toujours pour une fable dans l'esprit d'un homme raisonnable; au lieu que selon le jugement d'un esprit foible, & scrupuleux, elle sera toujours une verité incontestable.

CHAPITRE VI.

Si les Eunuques sont capables de se marier & de faire des Enfans.

LEs testicules contribuent tellement à la perfection de nostre santé, que Galien a osé les comparer, & mesmes les preferer au cœur; mais leur principal usage est de servir à perpetuer nostre espece. La Nature ne les a pas seulement formez, comme se l'est imaginé un Philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux spermatiques comme sont les poids d'un tisserand: mais ils servent à un autre usage incomparablement plus noble, que celuy-là. Car ceux qui en manquent sont imparfaits & incapables de se perpetuer par la generation. Et d'ailleurs, la chaleur naturelle, qui est la source de toutes nos

actions , se diminuant insensiblement par leur perte , & les fermentations naturelles ne se faisant plus , on est accablé d'incommodes , & de langueurs. Le cerveau se relâche , & puis se décharge sur les parties inferieures : & l'on est alors attaqué d'une infinité de maladies , qu'il est impossible de guerir & d'éviter mesme. L'ame souffre aussi bien que le corps , & l'on devient timide & lâche , de fort & de courageux que l'on estoit auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites parties de nous-mesmes , jusque-là que la Jurisprudence n'admet point d'homme en témoignage , si on les luy a coupées , & que l'Eglise n'en veut recevoir aucun qui en soit privé. Dieu mesme avoit deffendu autrefois qu'on luy offrist dans ses sacrifices des animaux qui ne fussent pas entiers. En effet , les Eunuques si nous en croyons l'Empereur *Severe* , sont une troisième espece d'homme , qu'il ne faut ny voir ny souffrir. Et , si l'Eunuque *Dorothee* occupa l'Evelché d'Antioche , ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurelien* avoit pour luy.

Mais , pour bien examiner la question qui fait le sujet de ce chapitre ; nous devons d'abord distinguer les Eunuques , pour connoître ceux qui sont propres au mariage , & ceux qui ne le sont point. Entre les Eunuques , qui ont esté faits ou par la Nature , ou par l'art , il y en a qui n'ont qu'un testicule , & d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lors qu'on ne luy trouve point de testicules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs par l'autorité de la faculté de Medecine de Montpellier, & par les raisons que nous avons deduites en cet endroit-là. Car il arrive quelquefois que les testicules estant demeurez au dedans, & n'estant pas descendus dans la bourse, par les obstacles qui se sont opposez à leur sortie, les hommes qui les ont ainsi cachez ne laissent pas d'être aussi parfaits que s'ils les avoient au dehors, témoin ceux dont nous avons fait l'histoire. Ces sortes de personnes sont vigoureuses, & fortes comme les autres, & ont tous les signes qui sont necessaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainsi ils sont en estat de se marier, & de faire des enfans. Et je ne fais aucun doute que *Putifar* qui estoit l'Eunuque de *Pharaon*, & le Lieutenant général de ses armées ne fust de ce nombre-là, puis qu'il avoit une fille qu'il maria avec *Joseph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un seul testicule, mais il est bien fait, & bien proportionné, ce qui les rend aussi feconds, que les autres hommes : car selon l'axiome des Philosophes, *la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée*. Un homme voit aussi bien & peut-estre mieux d'un œil que s'il en avoit deux. Et la Nature ne nous a donné deux testicules qu'afin que l'un pût suppléer au deffaut de l'autre. Cet homme dont parle *Zacharias*, qui n'avoit qu'un testicu-

cule dans la bourse auquel estoient attachez d'un costé & d'autre les vaisseaux spermaticques, estoit sans doute aussi vigoureux & aussi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais si le testicule est petit & fletry, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme soit propre à la generation, bien qu'il puisse estre capable de caresser une femme.

Pour ne confondre point icy les especes des Eunuques comme font quelques-uns, je ne parleray ny des hommes impuissans qui ont trois testicules petits, & de nulle vertu, ny de ceux à qui la maladie ou les remedes froids ont empesché l'usage de ces parties, ny encore de ceux à qui on les a brisez, comme on fait aujourd'huy aux taureaux pour les châtrer: puisqu'un veritable Eunuque est celuy à qui la Nature a denié une ou deux de ces parties, ou à qui le Chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux ensemble.

Mais il n'en est pas de mesme de ceux qui n'en ont ny au dedans ny au dehors. Ils sont tous valetudinaires, incommodez, impuissans & lâches, & meritent d'estre chassez de la compagnie des hommes, comme inutiles à la societé humaine. Ce qui arriva au Prêtre *Leonce* selon le raport de *Saint Athanasie*, qui fut depose de la prêtrise, pour s'estre châtré, de peur de caresser une femme qu'il tenoit chez luy.

A les considerer dans le detail, ils ont la voix grêle & languissante, & la complexion d'une femme, on ne leur voit que du poil

folet à la barbe. Le courage & la hardiesse font place à la crainte, & à la timidité. Enfin, leurs mœurs & leurs manieres font toutes effeminées. Ce sont ces grands desavantages pour lesquels la loy *Cornelia* punissoit très-severement ceux qui avoient la témérité d'oster les testicules à un homme, parce qu'en mesme temps on luy ostoit la force, la santé, & tout ce qu'il avoit de meilleur.

Quoy que ces sortes d'Eunuques soient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'histoires qui nous apprennent qu'ils ont fait des enfans. *Fontanus* nous en rapporte une d'un gentilhomme qui perdit ses deux testicules à la guerre, & qui neantmoins engendra après estre guery; & *Aristote* nous a laissé par écrit qu'un Taureau nouvellement châtré rendit féconde une vache qu'il avoit couverte. Mais, bien que ces histoires paroissent presque incroyables, cependant ce sont des faits auxquels la raison ne s'oppose point. Car on ne doit pas douter que, s'il reste à un homme ou l'Epididyme & quelque petite portion de l'un des testicules sans que les vaisseaux spermatiques soient tout-à-fait brisez, il ne soit en estat de faire une fois un enfant. Nous en sommes persuadés dans les animaux par l'experience de chaque jour. Les Chapons mal châtrés chantent comme les coqs, & en font mesme l'office. Car, s'il est vray que l'Epididyme soit de la mesme nature que les testicules, c'est à dire, qu'il soit
un

un entrelacis de vaisseaux, entre lesquels il y ait une matiere glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoyer vers les vesicules, & les prostates pour estre evacuée. Ne pourroit-il pas mesme se faire qu'une suffisante quantité de semence se fust conservée dans les vesicules seminaires ou dans les prostates pour servir à la generation d'un enfant dans les premieres caresses d'une femmes? Cela n'empêche pourtant pas qu'à parler en general, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous a laissé *Marcellin* que *Semiramis* fut la premiere qui fit couper des enfans, aussi est-ce vers les contrées où regnoit cette Princeesse que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Medes & les Assyriens ont esté ceux qui s'en sont le plus servis: & nous remarquons que *Nabuchodonosor* faisoit couper tous les Juifs & tous les autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des Eunuques à son service; d'où vient que *Saint Jérôme* nous fait observer que *Daniel*, *Anaias*, *Asarias* & *Misael* estoient quatre Eunuques qui servoient dans le palais du Roy de Babylone.

C'est icy la methode dont on se sert dans l'Orient pour faire des Eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité
d'Opium

d'Opium aux enfans qu'on veut couper, & après que le sommeil les a accablez, on tire de leur bourse ce que la Nature avoit pris tant de soin à fabriquer. Mais, comme on a observé que la plupart mouroient par ce Narcotique, on s'est advisé d'un autre moyen. On met les enfans dans le bain tiede, on leur presse, quelque temps après, les veines du cou, que nous appellons Jugulaires, & par là on les rend stupides, & apoplectiques: après quoy, il est aisé de faire l'operation de l'Eunuchisme, sans qu'ils en sentent rien. Et je ne say, si l'on rendit *Narses* Eunuque de cette façon qui fut Bibliothecaire de l'Empereur Justinien.

L'experience a montré ensuite que les hommes, à qui on ostoit seulement les testicules, ne laissoient pas pour cela de se divertir avec les femmes, & de fouiller aussi la couche nuptiale des autres hommes, on s'est donc resolu à couper tout net les parties naturelles des hommes que l'on vouloit faire Eunuques afin de leur ôter par là le moyen de se joindre amoureusement aux femmes. Le Païsan de *Montagne* fit la mesme chose, car estant importuné par les soupçons de sa femme jalouse; un jour qu'il revenoit des champs, il se coupa tout net avec un ferpe, ses parties naturelles & les jetta au nez de sa femme pour luy faire dépit, & pour se vanger d'elle. *Bibienus* trouvant *Carbo Aëtienus*, & *Publius Cervinus* rencontrant *Pontius* en adultere en userent de la sorte, envers ces deux hommes, selon la remarque de *Valere Maxime*. On

On dit que les Eunuques à qui la verge reste aiment passionnément les femmes, & parce qu'ils sont plus foibles d'esprit qu'ils n'estoient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passion. Quand leur imagination est une fois echauffée, & qu'une espee de semence liquide & aqueuse qui se trouve dans leurs prostates ou dans leurs vesicules seminaires irrite leurs parties naturelles, on ne sauroit dire jusques où ils poussent leur amour deregle. C'est ce qui fit soupçonner d'adultere le Philosophe *Phavorinus*, tout Eunuque qu'il estoit, & qui fut aussi la cause que le soldat, dont *Cabrole* nous fait l'histoire, le fit pendre, bien qu'il fust naturellement un parfait Eunuque. C'est de ces fortes d'Eunuques qu'il faut entendre le passage de l'Auteur de l'Ecclesiastique, lors qu'il dit, qu'un *Eunuque par sa concupiscence est capable de deshonorer une fille, en luy ravissant la virginité.*

Il est donc presentement aisé de decider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers qui sont des Eunuques apparens peuvent le faire, puis qu'ils peuvent, & caresser une femme & engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre; mais il n'en est pas de mesme des troisiemes, qui manquent de testicules; ny de ceux qui n'ont point de verge, ou qui n'en ont qu'une petite incapable de faire l'action, pour laquelle elle est destinée. Car ces derniers ne pouvant carasser une femme; ils doivent sans doute estre jugez incapables de se marier.

Mais

Mais on pourroit dire, que, s'il est permis à deux personnes de soixante ans de se marier, un Eunuque tel qu'étoit *Phavorinus*, pourra aussi avoir cette même liberté. Les vieillards ne sont point capables de faire des enfans, non plus que l'Eunuque, & le mariage ne leur est permis selon les Casuïstes que pour éteindre le feu de leur concupiscence. Si un Eunuque a donc cet avantage & pour lui, & pour la femme qu'il épouse, de pouvoir se servir de sa verge, ainsi que l'avoit autrefois le Musicien de *Smece*, pourquoy veut-on empêcher ces sortes d'Eunuques de se marier?

Cependant l'Empereur *Leon* fit un Edit par lequel il deffendoit aux Eunuques de se marier de quelque nature qu'ils pussent estre; & le Pape *Sixte V.* fit aussi une Bulle qu'il envoya en Espagne par laquelle il déclaroit nuls les mariages de ces sortes de personnes. La raison en est manifeste. Les Eunuques ne font que soupirer en embrassant une fille, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas des parties propres pour la generation, qui est la premiere fin du mariage, au lieu que d'étouffer le feu de la concupiscence n'est que la seconde.

Car de s'imaginer que les testicules comme ont pensé quelques uns, ne sont pas les principales parties qui font la semence, & qu'ils ne sont point du tout nécessaires pour la generation, puis qu'il s'est vû des animaux parfaits qui ont engendré sans en avoir, c'est une erreur assez refutée par les raisons que nous avons apportées icy & ailleurs, qui nous

nous doivent persuader qu'ils sont absolument nécessaires.

Avant que de finir ce traité en finissant ce chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se presente; savoir, si l'on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tous les Medecins savent, que la matrice n'est pas absolument nécessaire à la vie comme elle l'est à perpetuer les hommes. Les histoires que nous avons de sa perte sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'experience mesme nous fait voir que parmy les animaux on coupe les truyes, & les poules, sans neantmoins qu'elles en meurent. *Athenée* nous assure, qu'*Andramisis* Roy des Lybiens fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques: & *Wier* nous rapporte, que *Jean de Hesse* trouvant sa fille en adultere lui arracha la matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter qu'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir en luy ostant la matrice, & les testicules: Mais la difficulté est de savoir, comment les Anciens y procedoyent. Et, pour dire icy ce que je pense là dessus, je ne croy pas qu'on puisse faire cette operation sans peril, & je pourrois dire que ce Roy, qui ne se servoit que de femmes Eunuques, les faisoit boucler, ou leur faisoit appliquer une cataracte, comme font aujourd'huy en Italie, & en Espagne les maris, qui soupçonnent leurs femmes:

mes : ou bien encore , comme font les Nègres du Royaume d'Angole & de Congo, qui apprehendant la prostitution de leurs filles, leur coufent les parties naturelles, dès qu'elles font nées : & ainfi ce Roi pouvoit avoir des femmes traitées de la forte, qui paffoient parmi fon peuple pour des femmes à qui l'on avoit attaché les parties de la génération, pour les empêcher d'engendrer.

F I N.



T A B L E

Des choses les plus remarquables de ce Livre.

A.

- A**ccouchemens. S'il y a un temps fixe & déterminé, raisons pour & contre. Pag. 126, 127. & suiv. Ses causes. 444. & suiv.
- A**cas le Philosophe ne caressa que trois fois sa femme pendant son mariage, & à chaque fois il luy fit un enfant. 196
- A**ge. Quel est le plus propre au Mariage. Voyez Mariage.
- Il nous rend fort inconstans. 261
- A**gnus Castus éteint la semence. 206, 207
- A**gripine se prostitue à son fils 164
- A**ir nécessaire à la vie. 249
- A**lciait. Ses vers paraphrasez en d'autres. 166
- Son sentiment sur les Sorciers. 581
- A**mazones. Elles se brûloient la mammele, & pourquoi. 98
- A**me. Elle forme les bêtes & l'Intelligence les hommes. 29
- L'**Ame ne se connoît pas elle-même. 377. Elle est corporelle & incorporelle. 379. Elle est comme un Ange qui doit rendre compte à Dieu de ses bonnes & de ses mauvaises actions. 381.
- Elle vient de l'ame de nos parens. 383
- A**mour. La bienveillance est attachée à ses actions. 531. L'Amour n'est point Amour, quand il garde des mesures. 325. Pindare, Speucippus & le Cardinal de Sainte Sicile sont morts d'amour. 333. 334. Son caractère, ses utilitez. 336 & suiv. Il cause de grands excez. 154 & suiv.
- Les

T A B L E.

<i>Les remedes qui s'y opposent nous tiuent.</i>	200
<i>Sentiment de l'Oracle d'Appollon Delphique sur l'Amour. ibid.</i>	
<i>Toutes les passions sont ses esclaves.</i>	226.
<i>Ses postures inventées par Cyrène, Philenis, Aftyanasse, Eliphaëtis & Aretin.</i>	235.
<i>Les remedes qui nous empêchent d'aimer.</i>	199. & suiv.
<i>Les remedes qui nous excitent à aimer.</i>	210. & suiv.
<i>Nous sommes plus amoureux en carême, qu'en aucune autre saison.</i>	259.
<i>Il dissipe nos chagrins.</i>	339.
<i>Il guerit l'épilepsie. ibid.</i>	
<i>Il retablit nôtre santé. ibid.</i>	
<i>Il empêche l'aveuglement & le procure.</i>	340.
<i>Il guerit la goûte, & beaucoup d'autres maladies.</i>	342.
<i>Amoureux comme un Satyre.</i>	144.
<i>Il est toujours accompagné de la jalousie.</i>	75
<i>Anacarsis s'excitoit pour baiser une femme.</i>	246
<i>Antiochus guerit par l'Amour.</i>	342
<i>Aquapendens Medecin de Padoüe. Ses écoliers ne purent depuceler une fille.</i>	80
<i>Argenton accusé d'impuissance par sa femme, & pourquoy.</i>	549
<i>Aristote. Il a crû que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuoient d'eux-mêmes.</i>	5.
<i>Son erreur sur la semence des femmes.</i>	26, 371
<i>Arrest du Parlement de Paris qui marque le temps fixe de l'accouchement des femmes.</i>	128
<i>Voyez Accouchemens.</i>	
<i>Arrest d'un Roi d'Arragon contre un homme qui baisoit sa femme dix fois chaque nuit.</i>	193
	194.
<i>Athletes. Ils étoient plus forts après les caresses des femmes.</i>	340
	Aven-

Des Matieres.

Avenzoar se trompe dans la grossesse de sa femme. 358. impuissant dans sa jeunesse, fecond dans sa vieillesse. 544

Aveuglement guery par l'urine d'une vierge. 81

Auguste foulagé par un bain d'eau froide. 138

St. Augustin croit & ne croit pas l'accouplement des Demons. 612, 619

Avicenne. Son sentiment sur un seul épanchement de l'homme dans les caresses amoureuses. 335

Aufone auteur subtil. 599, 600

B.

B *Anghé est une preparation de la semence du Strammonium des Herboristes, qu'ils appellent pomme épineuse, qui est une espece de Solanum. Il a les mêmes qualitez que l'opium; c'est le Banjain des Egytiens: conjectures de l'auteur là-dessus. Sa dose. 221. & suiv. Voyez Strammonium ou herbe de Theophraste.*

Bassa Hermaphrodite. 606

Bauhin, quoi qu'il eût une femme, fut engrossé par un de ses camarades. 602

Beauté. Son portrait. Ses attrait. En Afrique on choisit les plus beaux hommes, pour regner & pour dominer. 241. & suiv. 312 & suiv.

Benoist Berne fut brûlé vif pour avoir caressé un Demon. 613

Berenice femme très-pudique & très-chaste. 164

Biere. Ses qualitez. 252

Bostin accusé de Magie. 583

Boire est un des plus grands plaisirs & des plus necessaires à la vie. 251

Borax. Ses qualitez. Sa dose. Plusieurs Medecins s'en

T A B L E

*s'en sont servis par la bouche. Il n'est pas la
Chrysocolle des Grecs, qui est un poison. 215
et suiv.*

*Brasiliens. Ils ne marient point leurs filles qu'el-
les n'ayent eu leurs regles. 113*

*Brancacci, grand Prieur de Malthe, meurt par
un flux de sang causé par un cors au pied qu'il
fit couper. 61*

C.

*CAlceran fameux Médecin guerit au raport de
Pomponace, par le moyen de l'Ellebore la
femme d'un Cordonnier qui dans ses reveries
parloit plusieurs langues; sans les avoir ja-
mais apprises. 630, 631*

*Camfre. C'est une gomme que l'on aporte des In-
des. Diverses opinions sur ses qualitez et di-
verses experiences. 207. et suiv.*

*Cantharides. Elles se portent à la vessie et aux
parties genitales. Histoire là-dessus. 219 et suiv*

*Cardinal d'Angleterre (le) et le Comte de Var-
wic font visiter la pucelle d'Orleans. 40*

*Cardinal de Sainte Sicile (le) meurt à Rome d'a-
mour. 334*

Caresser une femme pourquoy on se hâte. 130

*Carnosité dans le conduit de la verge. Sa cause.
Ses remedes. 59. et suiv.*

*Cassien se moque de l'accouplement des Sorciers
619.*

*Casuiſtes. Ils ont écrit beaucoup de bagatelles sur
les actions du mariage, 211. Ils ont mal écrit des
maladies de l'homme et de la femme. 32, 44*

Caton fameux cocu. 332

*Cerere et Bacho (sine) friget Venus. Ingeni-
euse explication. 145*

Cerf.

Des Matieres.

<i>Cerf. Il conçoit.</i>	603
<i>Cerveau. Il est d'un temperament froid.</i>	13
<i>Chaleur. Elle entre dans toutes les productions de la Nature.</i>	248
<i>Chambre de Justice établie à Paris contre les Empoisonneurs.</i>	230
<i>Charles-Magne mourut d'abstinence.</i>	338
<i>Charles IX. Villandrè commit un crime de Lèze Majesté pour avoir touché ses parties naturelles. 3. Il donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien, pour lui avoir communiqué un remede contre une maladie qui arrive dans le conduit commun de l'urine & de la semence.</i>	59
<i>Châtrer les femmes.</i>	641
<i>Chervi. C'est une plante fort confuse parmy les Herboristes, on la confond avec plusieurs autres, elle excite à aimer. Tibere en faisoit venir tous les ans d'Allemagne. Les Suedoises en donnent à manger à leurs maris pour être caressées.</i>	213, 214
<i>Chloé s'appauvrit pour être caressée.</i>	158
<i>La Chrysocolle des Grecs n'est pas le Baurach des Arabes.</i>	216
<i>St. Chrysostome ne croit pas l'accouplement des Demons.</i>	617
<i>Ciceron. Son sentiment sur le sujet des femmes.</i>	207
<i>Cidre. Ses qualitez.</i>	252
<i>Ciguë. Diverses opinions sur ses effets.</i>	205, 206
<i>Circoncision des femmes.</i>	72
<i>Circulation dans les parties spermatiques. & suiv.</i>	390
<i>Clement. (St.) Voyez Femme.</i>	

T A B L E.

- Cleopatre pendant une nuit souffrit les efforts amoureux de cent six hommes. 197
- Clitoris. Son usage. 20. Les femmes lascives en abusent. *ibid.* Histoire plaisante touchant cette partie-là. 562. & suiv.
- Clodius viola Pompeja. 35
- Cœur. Incertitude de l'Auteur, si le sang est formé avec le cœur, ou le cœur avant le sang 497. Il se remarque par le point saillant, & travaille à faire les parties sanguines. 428. & suiv.
- Commene (Isaac) Empereur. Voyez Femme.
- Complaisance. Ce que c'est. 315. Son pouvoir & ses effets. *ibid.* & suiv.
- Complexion amoureuse. Elle est fort embarrassante. 199. Elle ne doit pas être détruite. 200
- Conception. Ses marques. 115, 116. Elle se fait dans les cornes de la matrice & non ailleurs. 402. & suiv. Histoire d'un faux germe. 421, 422. La fausse vient de la semence corrompue de la femme. 463
- Conduit de la pudeur trop large. Ses causes. Ses remèdes & ses abus. 62. & suiv.
- Congrés. 552. Aboly par l'Empereur Justinien comme opposé à la pureté du Christianisme. 553. L'Infamie des Sexes & le deshonneur de nos temps. *ibid.* Arrêt du Parlement de Paris qui defend aux Juges Civils & Ecclesiastiques d'ordonner à l'avenir la preuve du Congrès. 558, 559
- Contrat de Mariage. Il est de la nature des autres contrats. 568
- Cornelia mere des Graques conceut, quoi qu'elle eût peine à souffrir un homme, n'étant presque

des Matieres.

- que point ouverte. 68. Il falut la couper pour
la faire accoucher. 42
Cratis fut tué par un bouc pour avoir caressé a-
moureusement sa chevre. 274
Crocodile terrestre. Il fait aimer éperdûment. 212

D.

- D**Anse. Pourquoi elle est instituée quand on se
marie. 245, 246
Decision de la faculté de Medecine de Montpel-
lier sur l'impuissance des hommes. 549
Democrite blame les divertissemens que les hom-
mes prennent avec les femmes. 335
Demon. Il n'a point d'empire sur les gens mariez
573. Question agitée devant l'Empereur Si-
gismond, si le Démon peut engendrer. 612
Demoniaque. Leur marque. 629
Diabes. Ils sont friands des plaisirs que l'on
prend avec les femmes au sentiment de quel-
ques Theologiens. 227
Divorce. Sa cause. 555, & suiv.
Dorat (Jean) ayant épousé dans sa viellesse une
fille de 22. ans disoit fort agreablement qu'il
aimoit mieux mourir par une épée bien nette
& bien polie que par un vieux fer rouillé. 335.

E.

- E**Au commune. Ses qualitez. Ses marques. C'est
le principe des productions. Galien en gueris-
soit les maladies chaudes. 253. & suiv.
Effronterie de Marie Gismode. 83. De Vestilia
femme de Titus Labeo. 158
Eguillete. Ce que c'est que le nœud d'eguillete
& ce que l'on en doit croire. 569. & suiv.
Enfans declarez illegitimes par les Romains, lors
E c qu'ils

T A B L E.

qu'ils naissent avant les neuf mois accomplis. 125.	Raison pourquoi ils naissent souvent contrefaits. 237.	Raison pourquoi une femme peut accoucher de plusieurs enfans à une seule fois. 369.	Ils se forment dans les cornes de la matrice & non ailleurs. 402. & suiv.	Ils se nourrissent d'abord de la semence, & puis du sang de leur mere. 431, 438.	Ils ne pissent ny ne suent au commencement de leur vie. 446, 447
Entendement. Il travaille à faire le corps de l'homme.	381, 400, 417, 427, 428				
Epicuris. Sa fermeté.	268				
Epicure son sentiment sur l'amour des femmes.	325				
Espagnols. Ils sont plus amoureux que les François & pourquoy.	194				
Eunuques. Il y en a qui sont mariez, & qui se portent avec excez aux plaisirs charnels. 554					
Ils ne sont point receus en témoignage. 6, 633					
Ils sont incapables d'être Prêtres selon les Canons de l'Eglise. ibid.					
Ils font une troisième espece d'homme si l'on en croit l'Empereur Severe. ibid.					
Ils peuvent engendrer. 636.					
La Loy Cornelia punissoit très-severement ceux qui faisoient un homme Eunuque. ibid.					
Ils sont valetudinaires, incommodex, lâches & impuissans, & meritent d'être chassés de la compagnie des hommes. 635.					
La Reine Semiramis fut la premiere qui fit faire des enfans Eunuques. 637.					
Methode dont on se sert en Orient pour faire des Eunuques. 637.					
Un Païsan, au raport de Montague, pour se venger de sa femme qui étoit jalouse de luy se coupa ses					

des Matieres.

*Ses parties naturelles avec une serpe & les lui
jetta au nez.*

638

Euripide. Son souhait en s'adressant à Venus.

196, 344

Excrescence au conduit de la pudeur. Sa cause.

Ses remedes.

70

F.

Faux-germe. Ses especes, Sa cause. 461. & suiv.

*Fardeaux. Ses especes & ses causes. 473. &
suiv.*

Faustines prostituées.

164

*Femme. Pourquoy elle à été faite d'une autre
matiere que l'homme. 2. Ses parties naturel-*

les sont appellées Nature, & pourquoi. 19.

Elle a des testicules & de la semence. 25. Elle

a moins de chaleur que l'homme. 161. Elle

devient grosse sans être presque ouverte. 68.

Elle est plus lascive que l'homme. 162. &

suiv. Maladies qui l'empêchent de souffrir

un homme. 68. & suiv. Elle a été faite pour

servir de jouët à l'homme, après ses plus seri-

euses occupations. 110. Elle est plus amou-

reuse après avoir conçu qu'auparavant. 116

117. Les femmes du Bresil sont plus retenues

que les Françoises, puis qu'elles se separent de

leurs maris, des qu'elles se sentent grosses. 117

Elles sont plus amoureuses, lors que leurs

regles commencent à couler & pourquoi.

131. Elle court risque de perdre la vie, si

elle reçoit les caresses de son mari avant le

15. ou le 20. d'après ses couches. 132. ou de

passer malheureusement sa grossesse; si el-

le devient grosse peu de temps après être ac-

T A B L E

couchée & la raison pourquoi. *ibid.* Les sentimens sont partagez sur cette question, s'il est permis de baiser aussi bien une femme, lors qu'elle est grosse que lors qu'elle ne l'est pas. Isaac Commene Empereur de Constantinople ne voulut point toucher sa femme après qu'elle eut conçu, nonobstant l'avis contraire de ses medecins. 134. St. Clement rapporte que c'étoit une loy parmy quelques Payens de ne connoître jamais une femme grosse. *ibid.* Elle a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir des attraits de l'amour. 156. La sterile est plus amoureuse que la feconde, & pourquoi. *ibid.* La lascive rend son mary chaste. 157. Ses parties d'en bas sont plus grosses que celles des hommes. 163. Elles sont plus amoureuses en Esté qu'en une autre saison & pourquoi. 171. Elles sont plus savantes en amour que les hommes. 161. Elles sont plus fecondes, si elles sont caressées par derriere. 238. Elles peuvent estre caressées de la sorte sans peché, au sentiment de Paul Eginette, de Mercurial, du Philosophe Lucrece & de plusieurs autres grands Personnages. 240. Elle est appelée par quelques Philosophes un animal sociable. 303. Les Historiens ne nous ont jamais parlé de femmes Misanthropes. 304. Platon a crû qu'elle pouvoit être mise au rang des animaux irraisonnables. 306. Elle a une raison civile & naturelle d'aimer. *ibid.* Il est plus difficile de conserver les bonnes graces d'une femme que de se les aquerir, & pourquoy. 309. & suiv. Question agitée si la Belle nous plait plus que la Complaisante. 312. & suiv. Il y en a qui ont

Des Matieres.

acconché sans avoir jamais eu leurs regles.
 396. Il y en a qui ont été changées en homme.

593, 606

*Fernel procura des enfans à Henry II. qui étoit
 sur le point de repudier sa femme.*

71, 72

Ferrier mourut d'Amour.

230

*Filles depucelées avant le mariage. 39. Elles de-
 vroient être visitées avant que d'être ma-
 riées. 70. La fille de Sejan qui n'avoit pas en-
 core atteint l'âge de puberté, fut deflorée par
 le bourreau, avant que d'être étranglée, pour
 ne pas deshonorer la virginité. 77. Leurs
 parties naturelles devroient être cousuës pour
 conserver leur virginité. 80. Il y en a qui ont
 du lait & qui peuvent nourrir, histoire là
 dessus.*

85

*Formation d'un homme dans une fiole. 27. Plu-
 sieurs Philosophes se trompent sur la forma-
 tion de l'homme.*

373

Foüet. Il rend un homme plus lascif.

151, 225

*Françoise de l'Estage fut apliquée à la question
 pour avoir badiné avec une femme.*

601

*Frederic Barberouffe Empereur se moqua des
 menaces d'un Magicien.*

574, 575

G.

G Anglion ou nodus de la verge. Sa cause. Ses
 remedes.

51. & suiv.

*Garamantes. Ils nourrissent leurs enfans en com-
 mun & donnent à chacun ceux qui leur res-
 semblent.*

526

*Garçons. S'il y a un art pour faire des garçons.
 483. & suiv. Voyez mâles.*

*Gassendi rapporte qu'un homme s'étant fait
 couper un testicule, ne laissa pas de faire des*

T A B L E

<i>enfants de l'un & de l'autre sexe.</i>	10
<i>Geants. En quel sens ce mot se prend dans l'Ecriture.</i>	616
<i>Gédeon engendra soixante & onze enfans mâles.</i>	486
<i>Génes est souvent affligée de peste & pourquoy.</i>	250
<i>Gorge diminuée par des remedes.</i>	98, 99
<i>Grossesse d'une femme. Ses marques. 347. & suiv. Signes auxquels on peut connoistre si une femme est grosse d'un garçon ou d'une fille ou de plusieurs enfans. 353, 354. Tous les signes de la grossesse d'une femme sont équivoques.</i>	356

E.

<i>HAdrien Empereur étoit le plus curieux de tous les hommes.</i>	589
<i>Heliogabale avoit le nez & la verge longues. 35</i>	
<i>Son Edit contre les lâches complaisans. 318.</i>	
<i>Il se faisoit trainer par des filles nuës. 147</i>	
<i>Henry Empereur fait accoucher sa femme âgée de 50. ans à la veüe de tout le monde. 140</i>	
<i>Hercule dans un demy jour fit à 50. filles un garçon à chacune. 188. Il a eu soixante & onze enfans mâles & une fille.</i>	486
<i>Herbe de Theophraste. Elle excite à l'amour. Elle a de pareilles qualitez que l'Opium : les femmes Indiennes en prennent pour devenir insensées, & pour se jeter dans le feu où l'on fait brûler le corps de leur mari. C'est le Banghé des Orientaux. Voyez Banghé. 220, 221</i>	
<i>Hermaphrodites. Ils étoient autrefois jettez dans la mer, ou dans une riviere, ou bien ils étoient releguez dans quelque isle deserte, parce</i>	

des Matieres.

parce qu'on les regardoit comme des présages de quelque sinistre événement. 584. Leurs causes, leurs especes. *ibid.* & *suiv.* Deux Hermaphrodites dont l'un s'estoit marié & l'autre s'estoit fait Moine ne laisserent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs. 599. Un Hermaphrodite ne peut user de l'un & de l'autre Sexe, & de deux differentes parties naturelles qu'il a, il y en a toujours une qui est inutile pour la generation. 600. Les loix civiles ordonnent aux Hermaphrodites de choisir l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans l'une de ces qualitez ou d'homme ou de femme de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme. 601. Le Jurisconsulte Majolanus croit que tous les Hermaphrodites sont irreguliers & incapables du sacrement de mariage. Sa decision est un peu trop generale, & pourquoi. 604. & *suiv.*

Hilden (Fabrice de) Medecin Allemand, dit qu'il y avoit un homme qui avoit la verge aussi grosse qu'un enfant naissant. 37, 48. Il fit une operation à un jeune homme de vingt ans qui se trouva impuissant la premiere nuit de ses nœces, & qui en suite de son operation fut en état de satisfaire sa femme. 50. Il dit qu'il y a des hommes qui ont le prepuce si long qu'ils ne sont pas bien disposez à se joindre amoureusement à leurs femmes. 57. Il guerit un jeune homme de 24 ans qui avoit le prepuce renversé par le moyen d'un peu d'eau fraiche & de l'abstinence. 59. Il croit que les remedes apres ne sont pas propres à guerir les maux

T A B L E.

- de la verge. 60. Il raporte qu'un Chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de 40. ans, cet homme perdit tant de sang, pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer, que 3. jours après il en mourut. 61
- Hippocrate. Son erreur sur la vertu des testicules. 9, 10. Il croit que le sang des regles venant à cesser à une fille, ce sang remontant aux mammeles se change en lait. 84. Il croit que les femmes qui ne sont pas caressées pendant leur grossesse accouchent plus facilement que les autres. 117, 134. Il s'est trompé, lorsqu'il a crû que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une eguille. 158. A quoy il connut l'amour dereglé de Perdiccas pour Philémaïstresse de son pere. 147. Il a crû que la matiere des mixtes ne pouvoit être sans qualité. 141. Il a douté de la grosseffe de la Sœur de Temenés. 357, 358
- Hippotaure vû à Rome. 536, 537
- Hœa distribuoit un remede contre l'humeur noire. 339
- Homme. Sa formation dans une fiole au rapport de Paracelse & d'Amantus. 26, 27. Il est le plus lascif de tous les Animaux. 8. Il a quelquefois du lait. 84. Il est plus chaud que la femme. 161. A quel âge il est en état de se marier. 114. Un homme a engendré à l'âge de 72. ans, un autre à l'âge de 86, & un autre à l'âge de 100, 138, 189. Il est plus amoureux au Printems qu'en Hyver. 174. Il est composé de 4. sortes de substance. 381, 417. Son temperament. 484. Homme qui ressemble parfaitement à un autre & pourquoi. 503

des Matieres.

Houllier. Il apprend un remede industrieux,
pour donner à une verge tortuë la figure qui
lui est propre & naturelle. 52

Hucher savant Medecin est d'un avis opposé à
Aristote & à Galien. 36

Humeurs du corps comparées aux elemens. 143,

144

Hyenes mâles conçoivent. 603

Hymen. Ce que c'est. 21, 22. Il est déchiré le pre-
mier jour des noces. 67. Quelquefois on ne le
peut enfoncer. *ibid.* Comment on le doit cou-
per. 68. Diverses histoires là-dessus. *ibid.*

I.

Jalousie. Les Anges ont été jaloux & orgueil-
leux tout ensemble. 247. Eau de jalousie par-
my les Juifs. 278. Ce que cette passion fit faire
à Vulcain. 278, 279. Elle a l'amour pour pe-
re & la crainte pour mere. 29. Sa force, deux
histoires là-dessus. 280, 281. Plusieurs grands
hommes ne se laisserent point aller aux excez
de la jalousie, quoy qu'ils eussent quelque su-
jet d'être jaloux. 282. La femme est plus ja-
louse que l'homme. 284. A quelles extremités
quelques-uns se sont portées travaillées de
cette passion. 285. & suiv.

Jeanne de Naples fit étrangler son mary, parce
qu'il ne la caressoit pas autant qu'elle vouloit

158, 164

Jeanne d'Arc pucelle d'Orleans étoit fort étroi-
te & fut visitée par deux fameux Medecins

40

Jerôme (St.) s'est trompé lors qu'il a crû qu'une
fille souhaittoit avec plus de passion qu'une
femme d'être caressée d'un homme. 156

T A B L E.

Jesus-Christ. Combien de jours il a demeuré dans les flancs de la Vierge sa mere.	126
Imagination. Elle excite à l'amour, lors qu'elle est échauffée. 189. Elle n'est point la cause des Faux-germes. 479. Elle n'est pas non plus la cause de la ressemblance.	503. & suiv.
Inconstance. L'homme est le plus inconstant de tous les Animaux. 262. & suiv. Il est plus inconstant en Amour que la femme. 269. & suiv.	
Impuissance. Ses marques.	539. & suiv.
Incube. S'il y a des Demons Incubes. 619. & suiv. Remedes. Histoire d'un Apothicaire là-dessus.	631
Intelligence. Elle forme le corps de l'enfant & en figure les parties naturelles. 33. Voyez Entendement. Elle se trompe quelquefois.	584
Julie se prostitua à l'Empereur Caracalla son gendre qui l'épousa en suite. 164. Elle ne faisoit jamais d'enfant qui ne ressemblassent à son mary, quoy qu'elle fust caressée par plusieurs autres, & la raison pourquoy.	506
Fumeaux. Leur cause materielle.	536
Jurisconsultes. Ils decident souvent mal sur les causes de la dissolution du mariage.	33
Ils tombent en quelque épece de contradiction sur cela.	44
Juste femme de Boëce revint de sa langueur par la pitié qu'en eut le Comedien Pylada.	342

L.

L'Aideur. Ses effets.	245, 246
Lait. Il y des hommes qui ont du lait. 84. Des Historiens rapportent qu'à l'Orient de l'Amerique du côté de Mozambique & du Pais des Caffres plusieurs hommes nourrissent leurs	

des Matieres.

leurs enfans du lait de leurs mammeles. *ibid.*
 Un Medecin nommé Romette quand il se
 pressoit la mammele & le mammelon en fai-
 soit sortir des cueillerées d'une humeur blan-
 châtre & laitée. *ibid.* 85

Lasciveté. Sa cause, ses signes, c'est une maladie
 habituelle. 44. & *suiv.* Celle des femmes vient
 du desir qu'elles ont de se remplir & d'em-
 pêcher par là le vuide que la Nature abhorre
 tant. 161. Elle est plus lascive que l'homme.
Voyez Femme.

Léene. Sa fermeté. 268

Leon. Empereur fait un Edit contre les Eunu-
 ques. 640

Lepidus mourut de jalousie. 332

Lievre. Les mâles conçoivent & font des petits.
 603

Limaille d'acier ou de fer. Ses vertus, son abus
 66

Livia femme d'Auguste accoucha à six mois.
 121

Livre (ce) est comme un couteau à deux tran-
 chans, qui peut faire du bien à eux qui le sau-
 ront bien manier, mais aussi qui peut faire
 du mal à ceux qui en voudront abuser. 210

Loy. Il estoit deffendu par quelques Payens de
 connoistre une femme, lors qu'elle étoit gros-
 se. 134

Lucrece n'étoit pas si pudique qu'elle vouloit le
 faire accroire: pensée de St. Augustin là-des-
 sus. 159

Lucrece Poëte se tua pour n'avoir pû jouir de
 sa Maîtresse. 342

Lycisca. *Voyez Messaline.*

T A B L E.

Lythuanie. Les Nobles de ce pays-là permettent à leurs femmes d'avoir des aydes dans leur mariage. 197

M.

MAgie noire. Ce qu'on en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plupart des Savans se sont toujours defiez de ses promesses & moquez de ses maximes. 569. Elle n'a aucun principe ny demonstratif ny plausible.

574

Magiciens. Ils n'ont point d'empire sur les gens mariez. 573. & suiv.

Maladies. Il y en a qui rendent un homme impuissant. 543. Il y en a d'autres qui le rendent fecond, d'impuissant, & amoureux, de froid qu'il étoit auparavant. 567, 568

Majolanus. Son erreur sur le sujet des Hermaphrodites. ibid. 544

Mâles. Il y a un art pour engendrer des mâles.

Plusieurs regles pour cela. 490. & suiv. Le Vent du Nord y contribué. 497. Voyez

Garçons.

Malheurs. Ils viennent ordinairement de l'amour ou du vin. 324

Marcellus mourut par un bain d'eau froide.

338

Mariage. Sa comparaison avec le celibat. 76. & suiv. 101. Son éloge. Sa fin. 234. Les Spartiates dans une fête publique qu'ils avoient instituée condamnoient ceux qui n'étoient pas mariez à être foüetex par des femmes. 104.

Les Romains faisoient divers honneurs à ceux qui l'avoient esté plusieurs fois. ibid. A quel âge on doit se marier, sentiment sur cela des

Me-

des Matieres.

- Medecins, des Jurisconsultes, des Politiques de Platon, d'Aristote, de l'Empereur Gratien & de l'Auteur du Livre. 112. & suiv. Son essence consiste dans le devoir reciproque. 129. Raisons pourquoi l'Eglise ne permet pas aux Prêtres de se marier. 331*
- Marie Germain devint homme. 593*
- Martial. Il raporte qu'il y a des hommes qui avoient la verge si longue qu'ils pouvoient la flairer. 35*
- Martin (St.) avoit sa verge extrêmement petite après sa mort, au raport de Sulpice & de Vidus Vidius. 34, 541*
- Matrice. Sa profondeur, sa figure & son épaisseur dans les femmes grosses. 23, 24. Elle ne peut ny monter ny descendre dans les suffocations. 24. Ses cornes. Son col est la porte de la pudeur. Son action, ses usages. 25. Elle est un animal dans un autre animal. 27, 129. Elle est presque la cause de toutes les maladies des femmes aussi bien que de leur embonpoint. 364, 65. Elle ne garde ny sa substance, ny sa situation, ny sa figure ordinaire dans une femme grosse. ibid. Ses vaisseaux se communiquent tous les uns aux autres. 366*
- Matrones Italiennes blâmées & pourquoi. 49*
- Messaline estoit si lascive que 50. hommes ne la purent satisfaire 158. Appellée Lycisca dans un lieu infame. 197*
- Membre viril. Il estoit appellé des Payens Fascinus. Son empire sur les femmes. Il est le pere du genre humain. Il est sacré. On n'ose le toucher qu'avec respect. Histoire de Villandre là-dessus. La loy de l'ancien Testament sur*

T A B L E

sur cela. On n'est point admis dans l'Eglise
sans cette partie. Il a commerce avec toutes
les parties du corps : les parties qui le compo-
sent, son usage. Ce qui le fait durcir 3. & suiv.
Merlin Coccaie n'est point fils d'un Demon 620
Mercure placé auprès de Venus, & pourquoi 195
Mixtes. Opinions sur leur composition. 141. &
suiv.

Moscovie (le grand Duc de) prend beaucoup de
soin pour trouver une femme vierge. 79

Monstres. Leurs veritables causes. 535. & suiv.

Montagne guerit un Comte malade d'esprit a-
vec une bagatelle. 579

Musc. Il excite à l'amour. 224

N.

Nature. Ce que c'est. 28, 386. Les parties na-
turelles de la femme sont appellées de ce nom
& pourquoi. 19. Elle s'oppose à la perte de
ses productions par deux moyens. 248

Naudé a fait l'Apologie des grands hommes ac-
cusez de Magie. 583

Nenuphar. Il dissipe la semence & empêche qu'il-
le ne s'engendre. 204. La maniere diverse d'en
user. ibid.

Nœud d'éguillete. Histoire plaisante là-dessus.
570. & suiv. Voyez Eguillete.

Nyctimene rechercha les caresses de son pere.
163, 164.

Nymphes. Ce que c'est. 19. On les coupe en Afri-
que aux femmes qui les ont trop longues. 71

O.

Officians d'Evêques. Ils se trompent souvent
sur la validité ou l'invalidité du mariage.

552.

Opium.

des Matieres.

Opium. Il est chaud. Son usage parmy les Turcs.
 218. Charas en prit douze grains, ce qui marque, qu'il étoit d'un temperament fort robuste. *ibid.* Heureuse experience qu'en a fait l'Auteur. *ibid.*

Ovide s'est vanté d'avoir baisé une femme 9. fois pendant une nuit. 187

P.

P*An.* Fils de Penelope & de ses Amants. 159
Pais. Ceux qui sont mediocrement froids sont plus peuplez que ceux du Midy, & pourquoy. 259

Parlement de Paris. Il s'est souvent trompé sur les causes de l'impuissance des hommes. 552

Parties naturelles. Elles sont souvent bien proportionnées. 30, 31. Elles sont quelquefois defectueuses & pourquoi. 31. La Nature ny l'intelligence n'en sont pas la cause. *ibid.*

Peau d'occagne. La maniere de la faire & son usage. 97

Pere. Louis XIV. par une Declaration qu'il a donnée exempte de charges publiques & gratifie d'une pension considerable ceux qui sont peres de dix enfans. 102

Pericles épousa une Courtisane. 152

Perse. On donnoit autrefois aux Perses le nom de Sages, & pourquoi. 255

Phaëtuse prend le temperament d'un homme. 587. Elle perdit ses regles à la fleur de son âge, & pourquoi. 397

Phavorinus tout Eunuque qu'il étoit fut soupçonné d'avoir commis adultere. 639

Phi-

T A B L E

Philostrius Evêque de Bresse ne croit point l'accouplement des Demons.	619
Phimosiſ & Paraphimosiſ, quelles maladies ce ſont.	57
Phryné ne peut jamais émouvoir le Philoſophe Xenocrate. 196. Elle gagna ſa cauſe par ſa beauté.	241
Pindare mourut d'amour.	333
Plaiſirs. Ils ſont plus grands quand ils ſont moins frequens.	195
Platerus. Son grand pere fit un enfant à l'âge de cent ans.	139
Platon vouloit qu'on euſt atternt l'âge de 30 ans avant que de ſe marier. 114. Il vouloit auſſi qu'on viſitoit les hommes & les femmes avant que de les marier.	41
Poil. A quel âge il vient aux parties naturelles & pourquoy.	18, 19
Pompée fameux cocu.	332
Pontia empoisonna ſes enfans pour faire un adultere.	157, 158
Popilia. Sa réponſe ſur la paſſion dereglee d'une femme groſſe par raport aux autres animaux.	157
Pous. Il bat fort aux femmes groſſes.	119
Prepuce trop long. Ses incommoditez, ſes remedes.	57, 58
Priape fils du vin & de l'oïſiveté. Son pouvoir.	131
Proculus ſ'eſt vanté d'avoir baiſé en moins de 15. jours cent filles Sarmates qu'il avoit priſes en guerre.	187
Pucelage. Il eſt difficile à ôter. 39. La coûtume des Pheniciens & des Armeniens ſur cela.	ibid.

des Matieres.

ibid. Celle qui se pratique en quelques villes
d'Espagne & au Royaume de Fez & de Ma-
roc. 67

Pucelle d'Orleans. Voyez Jeanne d'Arc.

*Putifar Eunuque avoit une fille qu'il maria à
Joseph.* 634

R.

R Abins. Leur decision sur les caresses que les
hommes de differente qualité doivent faire
à leurs femmes. 194, 195

Regles pour mépriser le sortilege en se mariant.
578

Regles des femmes. D'où elles viennent. 387.
Leurs causes differentes selon les divers sen-
timens des Medecins. *ibid.* & suiv. Sentiment
de l'Auteur sur cela. 390. & suiv.

*Religieuses de Loudun. Elles étoient malades de
vapeurs & non possédées du Diable.* 162

*Rémedes. S'il est permis de prendre des rémedes
pour dompter son humeur amoureuse, ou pour
s'exciter avec une femme.* 199. Quels sont
ceux qui domptent le temperament amoureux
199. & suiv. Quels sont ceux qui excitent un
homme à embrasser amoureusement une fem-
me. 210. & suiv. Etrange rémede contre un
amour dereglé. 210. Plaisant rémede pour
s'exciter à caresser une femme. 225

*Repudiation des femmes parmy les Juifs. Sa
cause.* 555, 556. Formulaire de leur Libelle
de repudiation. 558

*Rhodiginus raporte qu'un homme se faisoit
foüeter pour caresser plus ardemment une
femme.* 225

Respiration. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les
en-

T A B L E

<i>enfans ne respirent point dans le ventre de leurs meres.</i>	459, 460
<i>Rides du ventre effacées par des rémedes.</i>	97, 98
<i>Roy d' Arragon. Son arrêt sur les caresses d'un Catelan à sa femme.</i>	194
<i>Ruë (la) éteint nôtre semence.</i>	206
S.	
<i>Saignée. On l'ordonne quelquefois aux femmes grosses & pourquoy.</i>	135
<i>Saisons. Elles sont réglées par les Medecins autrement que par les Philosophes.</i>	169
<i>Salomon perdit l'esprit par l'excès des divertissemens avec les femmes.</i>	325
<i>Sambajeu. C'est un remede contre la moleſſe de la verge.</i>	56
<i>Samſon étoit un beuveur d'eau.</i>	255
<i>Sang. Il ſe fait de la ſemence & la ſemence du ſang.</i>	429
<i>Sappho Lesbienne careſſoit une femme comme un homme.</i>	20, 156
<i>Sardiens. Ils furent honteuſement vaincus par leurs ennemis après s'être enervés avec les ſervantes des Smirniens.</i>	325, 326
<i>Satyrion. Ses eſpeces, la figure de ſa racine, ſa preparation, ſon étymologie, ſa vertu.</i>	214, 215
<i>Semence. Si elle eſt ſterile, ou prolifique dans les longues verges. 36. Il n'y en a que d'une ſorte. 189. Un ſeul de ſes épanchemens luy cauſe autant de ſang qu'on luy pourroit tirer. 535. Ce que c'eſt, ſes qualitez, ſa ſubſtance, ſon odeur, elle vient de tout le corps. 360. & ſuiv. Celle de la femme eſt fade, degoûtante & un peu auſtere. 366. Elle contribuë à la</i>	ge-

Des Matieres.

generation. 371. 376. Elle est animée. 383.
Elle se distribuë promptement dans la ma-
trice. 403. Celle de l'homme n'est pas seu-
lement la principale cause de la génération,
mais encore elle rend feconde celle des fem-
mes par les esprits qui se broüillent parmy
toute la masse de leur sang. 446. Celle de
l'homme est indifferente à toute sorte de se-
xe. 487. Celle que les Sorcieres reçoivent,
lors qu'elles croient être caressées du Demon
est froide. 618. Celle des filles étant trop
long-tems retenuë & venant à se corrompre
est capable de les tuër. 2 Histoire là-dessus.

343

Semiramis s'abandonna à une infinité de per-
sonnes.

164

Sempronia étoit savante & donnoit de l'ar-
gent pour être caressée.

158, 159

Servius Tullus Roi des Romains n'est point fils
d'un Incube.

620

Sigismond. On agita autrefois devant luy la
question si les Demons peuvent s'accoupler a-
vec les femmes.

612, 616, 617

Simon le Mag. n'est point fils de la vierge Ra-
chel.

620

Sixte V. fit une Bulle par laquelle il declaroit
nul le mariage des Eunuques.

640

Solon l'un des plus Sages de la Grece prevoiant
les malheurs qui devoient arriver aux hom-
mes par l'usage indiscret de l'amour defendit
à ses citoiens de baiser chacun sa femme plus
de trois fois le mois.

195

Sorcier. Plaisante réponse d'une fameuse Sor-
cier à la demande d'un jeune Allemand.

579

T A B L E

579. Elles sont folles. *ibid.* Remedes pour les guerir. 581. Elles doivent être plutôt purgées que brûlées. *ibid.*
- Sortilege. Il n'y en a pas de plus puissant qu'une belle fille. 573. Voyez Magiciens.
- Speucippus mourut d'amour. 334
- Sprenger Moine Dominicain fut envoyé en Allemagne par le Pape Innocent VIII. pour faire le procez aux Sorciers. 612
- Sterilité des Scythes. Sa cause. 17. Elle vient plutôt de la femme que de l'homme. 38
- Strammonium (le) est le Tatoula ou Datoula des Turcs. Ses effets, sa dose. 222, 223
- Succubes. S'il y a des Demons succubes. 609. & suiv. 118
- Superfetation.

T.

- T**Arpeia fournit aux Gaulois le moïen de prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi 158
- Temperament. Ce que c'est, sa difficulté à le connoître, sa division. 141. & suiv.
- Testicules. Ils sont les temoins de la virilité. 6 Il étoit deffendu autrefois à Rome à ceux qui étoient privez de ces parties de porter témoignage. *ibid.* Les Sylles & les Cottes n'en avoient qu'un. *ibid.* Il y en a qui en ont trois. *ibid.* Agathocle Roi de Sicile étoit de ce nombre. 8. Ils sont cachez dans le ventre dans les enfans & dans quelques hommes. 9. 10. La vertu du droit & du gauche selon le sentiment d'Hippocrate. 9. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques. 10. Question agitée entre quelques Philosophes & quel-

des Matieres.

- quelques Medecins, si la semence se forme dans les testicules ou non. II. & suiv. Ceux des femmes. 86. Ils perdent leur figure & leur situation quand elles sont grosses. 366*
- Theodoric Roi de Bourgogne ne peut consommer son mariage avec Hermanberge fille du Roi d'Espagne parce qu'il s'étoit épuisé avec Laodicee & avec d'autres Courtisannes. 542, 576*
- Theotyme aimoit mieux être privé de ses yeux que des plaisirs de l'amour. 326*
- Thefites étoit fort laid. 534*
- Thespiades. C'étoit 50. garçons qu'Hercule fit à autant de filles Atheniennes dans l'espace de 12. ou 14. heures. 188*
- Thomas (Saint) se trompoit, lors qu'il croyoit qu'une fille souhaitoit plus ardemment les caresses d'un homme qu'une femme. 156*
- Tybere se faisoit servir par des filles nuës. 147*
Il fit peindre autour de sa sale les postures lascives de la Courtisane Eliphaëtis. 155, 235
- Tiraqueau engendra. 36. enfans legitimes bien qu'il ne bust que de l'eau. 259*
- Tirefias son jugement en faveur de Jupiter contre Junon. 233*
- Trompe de Fallope. Ce que c'est. 369*
- V.
- V** *Aisseaux spermatiques des hommes. Ils sont extrêmement entortillez & sont huit ou dix fois plus hauts qu'un homme. 231*
- Valeria rechercha les caresses de son pere. 163*
- Valleriola a le mieux écrit des Faux-germes & du Fardeau. 462*
- Vallefine. Comment il appelle les qualitez se-*
con-

T A B L E.

- condes. 142
- Venus honnête & modeste. 229. Elle tire son origine de l'eau. 257. Son tombeau est couvert d'herbes froides. 328. Matiniere & réglée nous fait devenir pere de plusieurs enfans. 341. Elle retarde la vieillesse. 344
- Verge elle doit être mediocre pour être propre à la génération. 34. Il y en a qui l'avoient si longue qu'ils étoient souvent en état de la flairer. 35. Sa grosseur n'est pas si fâcheuse à une femme que sa longueur. 46. Maladies qui arrivent à cette partie. 46. & suiv. Histoire de Houillier là-dessus. 52. Celle de Christophe à Veiga. 55
- Vestilia accoucha à onze mois. 121. Une autre femme à 15. mois. ibid.
- Vie. Sa division. 105. & suiv.
- Villandré commit une crime de leze Majesté, pour avoir touché les parties naturelles de Charles IX. 3
- Vin, ses bonnes & mauvaises qualitez. 252, 253
- Virginité. Son éloge. 75, 76. Les Romains autrefois lui firent bâtir un Temple & élever une statuë. 76. Ce que c'est au sentiment des Theologiens & des Medecins. 77. Les signes auxquels les Anciens la reconnoissoient. 78, 79. Elle est fort difficile à connoître. ibid.
- Pensée de Cujas sur cela. 80. Les marques d'une virginité perduë 82. Rapport de trois Matrones jurées de Paris sur le sujet d'une fille qui se disoit avoir été violée. 88. Moyens dont on peut se servir, pour d'écouvrir une virginité contrefaite. 90, 91
- Vitellio. Sa grosseur. 551. Remede qu'on employa

des Matieres.

employa pour le faire diminuer, & qui luy
coûta la vie. ibid.

Viturio mourut d'amour. 230, 335

Ulcere. Il vient quelquefois des ulceres aux parties naturelles de la femme. Sa cause, ses remedes. 65, 71

Volupté. Où c'est que la Nature à établi son trône dans l'homme. 5. & celui de la femme. 20

En quoy elle consiste. 228. Il y en a de trois sortes. 229. Laquelle des trois est la plus grande. *ibid.* C'est pas un peché que d'en prendre avec sa femme. 229. Elle est excitée par la beauté. 241

Wier Medecin justifia l'innocence d'une fille qui passoit pour grosse dans l'esprit de ses voisines, & comment. 70. Il fut accusé de Magie.

583

X.

XEnocrate parut insensible comme une pierre auprès de la Courtisane Phryne. 196

Z.

ZEnon ne caressa sa femme qu'une seule fois en sa vie. 37

Avertissement au Relieur pour placer
les Figures.

Figure 3. pag. 18.

Figure 4. pag. 24.

Figure 5. pag. 366.

Figure 6. pag. 414.

Figure des Hermaphrodites. pag. 584.

